



Jean Markale

Lancelot du Lac



LE CYCLE DU GRAAL - 3

Jean Markale

Lancelot du Lac

Le cycle du Graal – 3
Troisième époque

Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris, 1993

INTRODUCTION

Celui qui devait venir

À considérer l'ensemble des multiples épisodes qui constituent la grande épopée arthurienne, et dont le couronnement sera l'étrange *Quête du Graal*, on discerne aisément les éléments d'une subtile théogonie devenue, par une sorte de jeu littéraire, une fantastique cosmogonie où rien n'est laissé au hasard. Chaque personnage apparaît au moment opportun, chargé non seulement de sa propre histoire mais aussi de celle des autres, de cette collectivité d'abord informelle puis régie selon des normes précises. Le but avoué est de créer sur cette terre une société parallèle à celle qui est supposée exister dans un autre monde, le monde des « idées pures » si cher à Platon et aux néo-platoniciens, dont le plan est tracé par Dieu dans le chemin des étoiles et que les êtres humains doivent retrouver coûte que coûte s'ils veulent aller au bout de leur destin, s'ils veulent enfin accomplir ce qui a été prévu de toute éternité. Mais les êtres humains sont doués de liberté, et cette liberté, dont l'apprentissage n'est pas toujours réussi, peut les conduire en des impasses d'où il n'est pas toujours possible de revenir indemne. L'erreur est toujours pardonnable, mais elle laisse des blessures qui ne se guérissent jamais vraiment.

Tout cela pose le problème, terriblement actuel, du déterminisme (voire du fatalisme) qui marque la recherche scientifique

dans son ensemble, et plus particulièrement du « conditionnement » de l'individu humain qui serait emprisonné dans un programme génétique savamment mis au point, on ne sait d'ailleurs par quelle entité supérieure, au cours d'un « big-bang » aussi mystérieux qu'une équation mathématique prétendant expliquer le monde et l'existence. Mais les auteurs du cycle arthurien, loin de tomber dans le piège de l'analyse, tentaient de réintégrer l'humain dans une dimension cosmique à l'aide de notions simples et concrètes, matérialisées par des *aventures*, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire des événements « sur le point d'arriver », ce qui laissait, nul ne peut en douter, une certaine incertitude sur un futur à la fois proche et lointain, néanmoins riche de potentialités en tout genre. Les romans arthuriens déroulent leurs arcanes majeurs sur une scène constamment bouleversée, alternativement soumise aux influences de l'ombre et de la lumière, où se débattent des acteurs qui semblent avoir oublié leur texte et qui improvisent, au fil des minutes, un jeu dramatique dont ils n'ont plus conscience des significations réelles. Pourtant, le plan divin, quel que soit le nom du dieu invoqué, est présent, dans le labyrinthe déroutant d'une forêt de Brocéliande parfaitement mythique, dont les sentiers, d'abord larges et somptueux, se perdent dans des fouillis de broussailles où dominant les ajoncs, ces arbustes qui égratignent au passage les imprudents désireux de continuer à errer à travers l'obscur, dans l'espoir fou de découvrir la clairière où se dressent les structures immanentes du château du Graal.

Il y a pourtant des guides dans cette forêt. Toutes ces errances, qui peuvent paraître invraisemblables à des esprits mêlés dans la logique méditerranéenne binaire héritée d'Aristote, ont été préparées de longue date par des précurseurs qui, chacun dans son époque, ont dévoilé une partie du message original, celui qui a été perdu – symboliquement – durant l'épisode de la tour de Babel. Puis est apparu Merlin devant le roi Vortigern, traître, dictateur mais tristement faible par rapport au divin, avec toute sa verve *diabolique*, lui, l'enfant d'un démon incubé, connaissant ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Merlin a

été le « diable », « celui qui se jette en travers », le « provocateur » nécessaire à toute progression de l'aventure humaine, le prophète inspiré qui prêche le faux pour que surgisse le vrai, le « magicien » qui *dérang*e l'ordonnancement d'un monde pourrissant pour que ce monde puisse renaître de sa dissolution et parvenir sinon à sa perfection, du moins à une étape supérieure de son évolution. Merlin, le diable... C'est-à-dire celui qui détruit le « ce qui va de soi » pour introduire la notion d'accomplissement. Merlin, le « Fou du Bois », qui vient réconcilier les inconciliables, le Bien et le Mal, et restaurer l'état primitif d'harmonie entre la Nature et l'Homme, en faisant prendre conscience à celui-ci qu'il possède en lui l'Esprit, ce qu'on avait tendance à oublier dans les turbulences théologiques qui, marquées par le passage de l'art roman à l'art gothique, allaient conduire, au cours des XII^e et XIII^e siècles, aux stérilités de la Scolastique.

Mais Merlin n'est là que pour montrer le chemin, pour organiser un monde en pleine dérive, symbolisé par un royaume de Bretagne parfaitement mythique et inexistant sur le plan des réalités, déchiré entre toutes ses pulsions contradictoires. Il a remis en place le roi Vortigern, l'usurpateur, redonné le sceptre à la lignée légitime, celle d'Emrys et de son frère Uther Pendragon ; il a réintégré le royaume dans ses dimensions idéales, établi, pour Uther, ce mystérieux ordre de la Table Ronde à l'image de la confraternité chrétienne des premiers âges. Cela est absolument conforme à l'esprit celtique qui animait les héros des anciens temps : réaliser l'unité entre les tendances nouvelles (chrétiennes) et l'héritage du passé (le druidisme), et surtout, constatant l'incapacité d'Uther à aller plus loin, il a agi, de façon trouble et ambiguë, pour procurer à celui-ci un fils digne de sa haute mission tout en se réservant le droit d'en être le « parrain » effectif. Car, en réalité, Merlin est le père spirituel de ce fabuleux roi Arthur autour duquel va se constituer le nouveau royaume terrien, dans l'attente du royaume céleste que seront

seuls à connaître les découvreurs du Graal¹. Merlin est une sorte de *démiurge* chargé de donner au royaume ses structures, chargé de préparer les routes sinueuses qui mèneront au Graal, mais ce n'est pas à lui d'agir : se retirant du monde comme Iahweh au septième jour, il devient le *deus otiosus* qui, ayant confié ses pouvoirs aux humains, attend d'eux qu'ils poursuivent l'achèvement de sa création.

Merlin a donc disparu de la surface de la terre. Il a choisi le retrait dans l'amour de Viviane, la timide – mais perverse – jeune fille qu'il a initiée aux grands secrets du monde. Car, il faut le remarquer, c'est à deux femmes que Merlin a dispensé son enseignement occulte, et non pas à des disciples mâles. Déjà, dans la version primitive de la légende, c'était à sa sœur Gwendydd qu'il confiait son don de prophétie. C'est maintenant, dans la légende évoluée, et chargée d'éléments hétérogènes, à deux êtres féminins qu'il transmet son héritage de démiurge : à Viviane, jeune vierge devenue la somptueuse Dame du Lac, image maternelle de la Déesse des Commencements, et à Morgane, la demi-sœur du roi Arthur, image inversée de cette Déesse des Commencements, provocatrice et fauteuse de troubles, mais pourtant celle qui recueillera, en fin de parcours, tout l'héritage de cette immense spéculation sur le monde mise en place au temps où il était l'Enchanteur, le Druide, le Démiurge. Morgane et Viviane, la nuit et le jour, l'ombre et la lumière, ne sont en fait que les prolongements du personnage ambigu qu'était Merlin, le Fou et le Sage, le Noir et le Blanc, le Druide et le Prêtre, le Fils du Diable et d'une Sainte Femme. Aux autres de choisir l'écueil contre lequel va se fracasser leur navire...

Car Merlin s'est contenté de mettre en place les éléments d'une gigantesque machinerie dont le fonctionnement va être

¹ Je me suis expliqué abondamment sur les motivations profondes des auteurs de ce « Cycle du Graal », dans des essais historiques, littéraires et mythologiques, en particulier dans *le Graal*, éd. complète, Paris, Retz, 1982, éd. de poche abrégée, Paris, Retz, 1989, dans *le Roi Arthur et la société celtique*, nouv. éd., Paris, Payot, 1989, dans *Lancelot et la chevalerie arthurienne*, Paris, Imago, nouv. éd. 1993, et dans *Merlin l'Enchanteur*, nouv. éd. poche, Paris, Albin Michel, 1992.

l'œuvre d'acteurs prévus – et prédits – par lui. C'est d'abord et bien évidemment Arthur, authentique fils spirituel de Merlin dont celui-ci a tracé le destin sans pouvoir toutefois franchir les limites du libre arbitre. Bien avant d'être reconnu comme roi, Arthur a commis une faute – sans le savoir, mais la faute est quand même réelle –, dont Merlin sait qu'elle provoquera la fin de l'aventure : l'ombre de Mordret, fils incestueux d'Arthur, rôde sans cesse sur le royaume comme une menace, l'image de ces géants de la mythologie germano-scandinave qui, on le sait d'avance, envahiront un jour le domaine des dieux pour le détruire en un gigantesque embrasement. La première idée d'Arthur a été de faire disparaître cet enfant maudit afin de sauver le royaume, et il a même enclenché un savant processus pour effacer cette faute. Alors, Merlin s'est dressé contre lui, lui faisant reconnaître qu'un meurtre, condamnable en lui-même, ne pourra jamais lever la malédiction. Fatalisme ? Peut-être, mais c'est surtout la prise de conscience de la responsabilité individuelle dans le collectif qui est ici mise en évidence : après l'acte d'un individu, rien ne sera plus comme avant dans toute l'humanité, car chaque être vivant appartient au cosmos dont il n'est qu'une parcelle liée indissolublement à toutes les autres parcelles. Et, tant bien que mal, Arthur, privé de la présence de Merlin, devra assumer son rôle avec toute la responsabilité qui pèse sur lui.

Il ne faut pas oublier que, sous les apparences d'un roi capétien ou plutôt Plantagenêt, Arthur, tel qu'il est décrit dans les textes du Moyen Âge, est en réalité un roi de type celtique : il n'est que le pivot autour duquel tourne une société d'hommes libres et égaux entre eux, du moins dans le principe, ce que symbolise parfaitement le compagnonnage de la Table Ronde. Dans un célèbre récit irlandais, *l'Ivresse des Ulates*, on voit, au cours d'une bataille, le roi Ailill, au milieu de ses guerriers, se faire proprement houspiller par eux sous prétexte qu'il les gêne dans leur action. Et le roi leur répond : « Je le sais bien, *mais si je n'étais pas là, vous ne pourriez pas obtenir la victoire.* » C'est dire l'importance de la présence du roi, mais aussi son *inutilité*

pratique. Dans la plupart des récits, sauf lors de sa prise de pouvoir et de la bataille finale, le roi Arthur n'est que le coordinateur d'une série d'actions individuelles ou collectives qu'il suscite mais qu'il n'accomplit pas en personne. Sa présence est essentiellement morale, et dans un sens *magique*, car il est revêtu d'une aura sacrée, un peu comme dans le jeu d'échecs où le roi n'accomplit rien, mais où la partie est perdue lorsqu'il est mis échec et mat.

En fait, le rôle du roi celtique apparaît très complexe. D'une part, il n'est rien sans le druide, mais l'un et l'autre ne sont rien sans un troisième élément qui est la communauté, celle-ci étant le plus souvent représentée symboliquement sous l'aspect de la reine : car la reine incarne à merveille la souveraineté collective, en tant que *mère*, *épouse* ou *amante*. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant de constater, à travers de multiples épopées celtiques ou d'origine celtique, que le roi est obligatoirement « cocu » et que le propre de la reine est d'être infidèle. Dans un autre récit irlandais, *la Razzia des bœufs de Cualngé*, on vient dire au roi Ailill qu'on a surpris en flagrant délit son épouse, la reine Mebdh, en compagnie du héros Fergus. Et le roi de répondre, avec une certaine philosophie : « Il fallait qu'il en fût ainsi pour assurer le succès de l'expédition. » Cela n'empêche nullement Ailill d'éprouver une intense jalousie et, plus tard, le moment venu, de se venger en provoquant la mort de Fergus. Mais il est bien établi, dans la tradition irlandaise, que la reine Mebdh « prodigue l'amitié de ses cuisses » (c'est dans les textes !) à tout guerrier dont elle a besoin pour son armée. Or la belle Guenièvre est l'héritière directe de ces reines celtes des temps anciens.

Lorsque Arthur a voulu épouser Guenièvre, Merlin l'a averti que Guenièvre provoquerait à la fois le salut et la perte du royaume de Bretagne. Arthur se souviendra de l'avertissement, mais d'une façon ambiguë, encourageant Guenièvre à retenir Lancelot à la cour « par tous les moyens », fermant les yeux sur l'adultère de Guenièvre tant que celui-ci demeure discret, voire secret, mais se révoltant lorsque cet adultère devient public et

éclabousse son honneur : mais à partir de là, rien ne va plus, et Guenièvre sera l'une des causes profondes de la perte du royaume. Tout se passe comme si, selon les règles de l'Amour courtois, ou mieux la « Fine Amor », la société reposait sur l'équilibre du trio mari-femme-amant.

L'étude approfondie des épisodes les plus archaïques, ou les plus « archaïsants » (la date, parfois récente, de la mise par écrit importe peu), fait apparaître une constante au sujet de cette reine Guenièvre qu'on a trop tendance à considérer comme une héroïne « romantique », pour un doublet de la troublante Yseult la Blonde (dont elle emprunte d'ailleurs de nombreux traits), alors qu'elle est l'image parfaite, adaptée à la société courtoise aristocratique des XII^e et XIII^e siècles, de cette étrange et terrible « Femme celte » des origines, amoureuse certes, mais surtout souveraine, indépendante, attirante et terrifiante, dont le symbole, maintenu au cours des siècles, se retrouve tout au long du Moyen Âge sous les traits de ces énigmatiques *Sheela-na-Gig* qui ornent les murs des églises romanes en Irlande et en Grande-Bretagne². Cela ne correspond guère à l'idée qu'on se fait, à travers la vision romantique des âges sombres, de la Femme langoureuse et « chlorotique » du style de la célèbre Dame aux Camélias. Et pourtant, comme la Marguerite Duval d'Alexandre Dumas fils, Guenièvre est à la fois vierge et prostituée, celle par qui le scandale arrive mais qui est la bienfaitrice d'une humanité qui cherche sa voie à travers les sentiers impénétrables des forêts mythologiques.

² Il s'agit de figurations féminines d'allure souvent monstrueuse qui écartent ostensiblement leur ouverture vulvaire dans la tradition la plus pure des « Vénus de Lespugue » et autres représentations préhistoriques de la Déesse des Commencements, dont la composante sexuelle concerne non seulement la procréation ou la fécondité mais également, sur un plan métaphysique, la *connaissance*, au sens biblique du terme, et le concept d'une *re-naissance* dans une autre vie, c'est-à-dire dans un état supérieur. On ne trouve ces *Sheela-na-Gig* qu'en Irlande et dans l'ouest de la Grande-Bretagne, et il est impossible de les dater avec précision. Certaines, encastrées dans des murs à l'intérieur ou à l'extérieur des églises, sont des réemplois de pierres plus anciennes ; mais d'autres sont de facture plus récente, ce qui tend à prouver que le concept de cette Déesse des Commencements perdurait dans les Chrétientés celtiques des îles Britanniques.

Il semble donc que, dans la tradition la plus ancienne, l'épouse du roi Arthur, qu'elle s'appelle Guenièvre (*Gwenhwyfar*, soit « blanc fantôme ») ou Winlogée, comme sur la cathédrale de Modène et certains textes monastiques en latin (*Winlogée* contient le radical *win*, « blanc »), soit avant tout une *Dame blanche*, apparaissant parfois près d'une rivière, dans l'ombre d'une grotte, comme c'est le cas dans de nombreuses traditions dites folkloriques de l'Europe occidentale, particulièrement dans les Pyrénées. Et elle est réellement *l'Immaculée Conception*, puisqu'elle est l'image de la Déesse des Commencements, née de la seule volonté du dieu créateur inconnu pour donner naissance au monde et à ses créatures, dans un contexte qui rappelle incontestablement la pensée gnostique des débuts du Christianisme, en particulier le concept de la *Pistis Sophia*, ordonnatrice de l'univers dont l'action est contrecarrée par l'usurpation du dieu mâle. Dans ces conditions, comment s'étonner que la Guenièvre primitive soit la « Grande Prostituée » ? Il est visible, dans les textes les plus anciens, ou les plus archaïsants, qu'elle « prodigue l'amitié de ses cuisses » à tous les compagnons d'Arthur. Et même dans les textes « édulcorés », ses relations avec Kaï, le frère de lait d'Arthur, avec Yder (ou Édern), celui qui étouffe un ours entre ses bras puissants, ou encore avec Gauvain, le neveu – et héritier présomptif – d'Arthur, puis, à la fin du cycle, avec Mordret (ou Medrawt), neveu et fils incestueux d'Arthur, ne sont rien de moins qu'ambiguës.

Mais cette attitude de Guenièvre est totalement contraire à la morale d'inspiration chrétienne qui imprègne les esprits aux XII^e et XIII^e siècles. S'il est vrai que la morale n'a rien à voir avec la métaphysique et la religion en elle-même, l'infidélité d'une reine, fût-elle mythique, demeure choquante et tombe sous le coup d'interdits. C'est pourquoi l'adultère d'Yseult la Blonde est justifié par le fait qu'elle-même et Tristan ont bu le philtre sans savoir que ce breuvage les condamnait à s'aimer en dehors de toutes les normes en vigueur. Comme le dit Bérout, l'un des scripteurs de la légende, « Dieu protège les amants »,

car *ce n'est pas de leur faute*. Tout cela relève d'une suave hypocrisie, bien entendu³, mais les apparences sont sauves. Il était plus délicat de justifier la reine Guenièvre, car, dans le schéma primitif, il n'est pas question de philtre bu par mégarde. Alors, dans les versions dites cisterciennes, très intransigeantes sur la morale, on s'est efforcé de canaliser la « nymphomanie » de Guenièvre et d'en démontrer les conséquences catastrophiques. D'une part, on a gommé les multiples amants de Guenièvre, ou plutôt on les a tous réunis en un seul, Lancelot du Lac, un nouvel arrivé qui ne s'était jamais encore manifesté dans le monde arthurien primitif, et qui devient la cristallisation héroïque du mythe ; et, d'autre part, on s'efforce de démontrer que l'adultère de Lancelot et de la reine empêchera le héros d'atteindre le « saint » Graal et provoquera, en dernier ressort, la dislocation et l'anéantissement de cette société idéale qu'était le compagnonnage de la Table Ronde. Mais à travers les divers aménagements, les multiples compromissions et l'autocensure des auteurs (c'est l'époque où commencent à s'allumer les bûchers de l'Inquisition !), le schéma mythologique demeure intact, y compris et surtout dans les versions en apparence les plus christianisées, donc les moins suspectes de déviations.

Ainsi donc surgit brutalement, dans l'épopée arthurienne, celui qu'on attendait sans savoir quel aspect il revêtirait, autrement dit Lancelot du Lac. C'est Chrétien de Troyes, le premier, qui le fait entrer dans la légende, brutalement, comme s'il y avait été toujours contenu, au cours du récit du *Chevalier de la Charrette*. Mais il ne faudrait pas croire que Lancelot est un personnage littéraire né de l'imagination fertile du conteur et poète champenois. Au moment où Chrétien, pour obéir aux ordres de la comtesse Marie de Champagne, fille d'Aliénor d'Aquitaine, sa protectrice, décrivait les exploits héroïques et amoureux de Lancelot dans le ton des « cours d'amour » dont étaient friandes la comtesse et sa mère, la deux fois reine, un autre écrivain, allemand celui-là, Ulrich von Zatzikhoven, ra-

³ Je me suis expliqué longuement sur cette problématique dans *l'Amour courtois ou le Couple infernal*, Paris, Imago, 1987.

contait, d'une manière très différente, les premières années de ce héros qui allait devenir bientôt le parangon de toute la chevalerie arthurienne. Et Ulrich, qui était « clerc » lui aussi, se référait sans cesse à un *welche buoch*, autrement dit à un ouvrage en langue française, dont nous ignorons tout, mais qui, en aucun cas, ne pouvait être celui de Chrétien. C'est la preuve que Chrétien et Ulrich récupéraient une « histoire » plus ancienne pour en tirer parti, chacun selon son tempérament, Chrétien pour démontrer la puissance de l'Amour courtois, Ulrich pour avertir ses lecteurs qu'il ne suffit pas d'être né de famille noble pour être un héros mais qu'il est nécessaire d'accomplir des exploits pour mériter son nom, donc sa personnalité. Et si l'on étudie attentivement le texte d'Ulrich, on s'aperçoit, d'après les noms propres et certaines tournures de phrases, que le texte français qui lui a servi de modèle était en réalité la transcription d'une légende orale d'origine incontestablement bretonne-armoricaine⁴ mais complètement étrangère au cycle arthurien primitif.

Effectivement, toutes les versions ultérieures feront de Lancelot du Lac un étranger au royaume d'Arthur. On signalera avec complaisance qu'il parle avec un « accent gaulois » et on insistera sur le fait que ses domaines sont, non pas dans l'île de Bretagne mais sur le continent, en Bretagne armoricaine. On mettra aussi l'accent sur l'existence d'un « clan armoricain » qui n'est pas vraiment intégré au monde arthurien, qui reste marginalisé, qui manifeste toujours son indépendance, et dont il est le chef moral incontestable, soutenu par ses cousins Bohort et Lionel. Certes, Lancelot agira pour le bien de la communauté de la Table Ronde, mais à sa façon, sans jamais s'y intégrer totalement, gardant toujours une immense marge de manœuvre, prêt à tout moment à reprendre sa liberté : il ne se sent pas lié par un serment définitif, même si, après la bataille finale où disparaît Arthur, et à laquelle il ne participe pas⁵, il revient venger le roi

⁴ Voir, à ce sujet, le chapitre consacré à la « saga primitive de Lancelot du Lac » dans J. Markale, *la Tradition celtique en Bretagne armoricaine*, Paris, Payot, 1975.

⁵ Contrairement à ce que présente John Boorman dans son film *Excalibur*.

en bon justicier qu'il est. Et, dans *la Quête du Graal*, il occupe une position également marginale : il est le meilleur chevalier du monde, mais en raison de son péché avec la reine Guenièvre, il ne pourra jamais découvrir le Graal. Et pourtant, dans la version cistercienne, il donnera naissance – dans des conditions plutôt sulfureuses – à un fils, Galaad, qui sera vraiment le Roi du Graal. Étrange personnage que ce Lancelot du Lac, souvent incompréhensible, déroutant, auréolé à la fois de gloire et d'opprobre, fantôme errant à travers les hautes figures des compagnons d'Arthur...

Mais sa complexité est riche d'enseignements. Sur le modèle historique d'un personnage ayant vécu au VII^e siècle dans le pays de Vannes, se sont greffées diverses composantes mythologiques dont la plus importante est l'image d'un dieu celtique, celui que Jules César, dans ses *Commentaires*, appelle le « Mercure gaulois », et qui est le célèbre Lug à la Longue Lance des traditions irlandaises, fondateur mythique des villes de Lyon (*Lugu-Dunum* = forteresse de Lug), de Laon, de Loudun et de bien d'autres cités de l'ouest de l'Europe. Et ce Lug, d'après les récits irlandais, est possesseur d'une lance magique, la Lance d'Assal, rapportée des « Îles du nord du monde » par les anciens dieux Tuatha Dé Danann, lance flamboyante qui ne manquait jamais son but. On voit ainsi d'où provient cette appellation de « Lancelot », terme bien français qui prouve que Chrétien de Troyes – le premier à le nommer – connaissait l'origine mythologique du personnage. De plus, Lug n'est pas un des dieux Tuatha Dé Danann : lorsqu'il se présente un jour à l'assemblée des dieux, le portier ne le laisse entrer qu'après avoir constaté qu'il connaît tous les arts et toutes les techniques. Il sera alors admis au conseil des dieux, mais n'en sera jamais le chef, seulement l'incitateur, celui qui les conduira à la victoire sur leurs ennemis. Il est donc indispensable à la communauté des Tuatha Dé Danann, mais il n'en fait pas réellement partie, comme Lancelot au compagnonnage de la Table Ronde. Et ce Lug, le « Multiple Artisan », est l'image d'un dieu indo-européen qui échappe la classification tripartite habituelle : il

est *hors fonction*, puisque à lui seul il englobe toutes les fonctions prêtées à la divinité.

C'est dire l'importance exceptionnelle de Lancelot dans les multiples aventures des compagnons de la Table Ronde. Il surgit dans le récit au moment où en disparaît Merlin. Le roi Arthur avait besoin d'un guide : c'était Merlin. Maintenant Arthur a besoin d'un *agent* d'exécution hors du commun : ce sera Lancelot du Lac. Mais la filiation spirituelle qui unit Lancelot à l'Enchanteur est bien réelle ; et c'est sous la responsabilité discrète de Merlin que Viviane, devenue la Dame du Lac, sera la mère adoptive du jeune Lancelot et, d'initiation en initiation, le conduira à sa plus grande perfection. Plus que jamais, l'ombre de Merlin rôde au-dessus de la Table Ronde. Le démiurge, organisateur du monde idéal qu'est la Table Ronde, est infiniment présent à travers les créatures qu'il a disposées sur l'échiquier afin que la partie soit menée à son terme. Et si ce terme est tragique, c'est que la faiblesse humaine n'a pas encore été submergée par l'accomplissement des âmes : le monde n'en est pas encore parvenu au point où, pour reprendre une expression d'André Breton dans le *Manifeste du Surréalisme*, « le communicable et l'incommunicable cessent d'être perçus contradictoirement ». Et qui peut mieux incarner l'humanité que ce Lancelot, ancien dieu devenu héros de légende, déchiré entre toutes ses contradictions, accablé par son désir de pureté, submergé par sa folle passion pour la reine Guenièvre, éternel pécheur privé de la joie suprême qu'est la contemplation du Graal, et pourtant le meilleur chevalier du monde ?

Car Lancelot, à travers toutes les aventures fantastiques ou merveilleuses qu'il traverse, demeure profondément humain. Du petit enfant sans nom qu'il était à l'homme adulte qui finit ses jours dans un monastère⁶, il parcourt un itinéraire symbolique qui est celui de l'humanité à la recherche de son âme.

⁶ Une hypothèse séduisante, et finalement très fondée, permet d'assimiler le personnage épique de Lancelot à l'authentique saint Frambault (ou Frambourg), vénéré dans le haut Maine et la basse Normandie, qui aurait été un illustre chevalier avant de se retirer dans un monastère, aux environs de l'an mille.

L'émerveillement, le combat contre soi-même, la lutte contre les forces des ténèbres, l'apprentissage de la souffrance, l'accession au nom qu'il ne possède pas encore mais qu'il doit gagner à force de prouesses, le dépassement continu, tout cela est au programme. Et, répétons-le, ce programme a été tracé par Merlin qui, dans sa tour d'air invisible, continue à gérer la marche du destin. Lancelot va surgir du monde clos, subaquatique et rassurant du palais de la Dame du Lac pour investir le royaume de son héroïsme ; et son parcours sera jalonné par deux figures féminines qui sont les deux disciples de Merlin, Viviane et Morgane, l'une maternelle, protectrice, l'autre sensuelle et provocatrice. C'est entre ces deux femmes féeriques que Lancelot se lancera dans une grande épopée qui a pour but le Graal, et pour conséquence le visage rayonnant de la reine Guenièvre.

Voici donc Lancelot du Lac lancé sur les chemins tortueux de Brocéliande. Il ignorera longtemps qu'il est le fils de Ban de Benoïc, et qu'il est un *roi*. Mais un héros authentique n'a pas besoin de savoir qu'il est un roi pour agir royalement.

Poul Fetan, 1993.

AVERTISSEMENT

Les chapitres qui suivent ne sont pas des traductions, ni même des adaptations des textes médiévaux, mais une *réécriture*, dans un style contemporain, d'épisodes relatifs à la grande épopée arthurienne telle qu'elle apparaît dans les manuscrits du XII^e au XV^e siècle. Ces épisodes appartiennent aussi bien aux versions les plus connues qu'à des textes demeurés trop souvent dans l'ombre. Ils ont été choisis délibérément en fonction de leur intérêt dans le déroulement général du schéma épique qui se dessine à travers la plupart des récits dits de la Table Ronde, et par souci d'honnêteté, pour chacun des épisodes, référence précise sera faite aux œuvres dont ils sont inspirés, de façon que le lecteur puisse, s'il le désire, compléter son information sur les originaux. Une œuvre d'art est éternelle et un auteur n'en est que le dépositaire temporaire.

1

La Grande Peur

Quand la nouvelle de la disparition de Merlin se fut propagée dans tout le royaume d'Arthur et dans la Bretagne armorique, nombreux furent ceux qui se lamentèrent, aussi bien dans le petit peuple que parmi les rois et les barons. « Hélas ! disait-on, qu'allons-nous devenir sans les sages conseils que Merlin donnait au roi Arthur ? Tant de fois il nous a sauvés du désastre et nous a redonné l'espoir alors que tout semblait perdu ! Ah, Merlin, quel mauvais sort t'a éloigné de nous qui t'aimions et te respections tant ! » Cependant, beaucoup de gens ne voulaient pas croire la mort du devin. Ils pensaient que, par le passé, Merlin avait souvent fait retraite en quelque endroit secret sans qu'on pût savoir où il se trouvait, et ils affirmaient à qui voulait les entendre qu'il reviendrait un jour, au moment où l'on s'y attendrait le moins. Néanmoins, certains battirent les forêts à la recherche de celui qu'ils considéraient comme le plus sage de tous les hommes.

Ainsi, un forestier vint raconter un jour, à la cour du roi, qu'il avait rencontré, un matin, quand le soleil se levait à peine, un homme en qui il avait cru reconnaître Merlin, accompagné de son loup gris familier. Il lui avait même parlé et lui avait de-

mandé ce qu'il cherchait ainsi dans les sentiers étroits de la forêt. « Je viens chercher par ici, avait-il répondu, le moyen de trouver l'œuf rouge du serpent marin, au bord du rivage, dans le creux du rocher, et puis dans la clairière, le cresson vert et l'herbe d'or, et le gui du chêne, au plus profond du bois, au bord de la fontaine où coule l'eau claire qui surgit des entrailles de la terre. » Alors, après avoir prononcé ces paroles, l'homme au loup gris avait disparu derrière les feuillages, sans laisser de traces, comme si la lumière du soleil l'avait absorbé.

Une autre fois, un saint homme du nom de Kado, qui vivait dans son ermitage, en une grande lande, s'en allait par la forêt profonde, agitant sa clochette aux sons clairs, quand bondit près de lui un fantôme à la barbe grise comme la mousse, et aux yeux bouillants comme l'eau du chaudron sur le foyer. Kado fit le signe de la croix et dit : « Au nom de Dieu, je te l'ordonne ! Dis-moi qui tu es. » L'apparition répondit : « Du temps que j'étais barde dans le monde, j'étais honoré de tous les hommes. Dès mon entrée dans la salle du festin, on entendait l'assemblée pousser des cris de joie, et sitôt que ma harpe chantait, de l'or tombait en pluie brillante du haut des arbres. Les rois de ce pays m'aimaient, les rois étrangers me craignaient et le petit peuple disait : « Chante, Merlin, chante toujours, chante ce qui doit arriver ! » Mais, maintenant, je vis dans les bois. Personne ne m'honore plus. Les sangliers, quand je passe à côté d'eux sur le chemin, grincent des dents. Je ne joue plus de ma harpe. Ils ont coupé les arbres d'où coulait l'or brillant, et bientôt mourront les rois de Bretagne devant l'oppression des rois étrangers. Quant aux Bretons, ils ne diront plus : « Chante, Merlin, les choses à venir ! » Ils m'appelleront Merlin le Fou, et tous me chasseront à coups de pierres, parce qu'ils auront peur de mon loup gris, mon seul compagnon sur cette route que je parcours sans cesse et qui me mène vers la nuit... » Ainsi parla Merlin au sage Kado, l'ermite de la grande lande. C'est du moins ce qu'il raconta à tous ceux qui venaient le voir.

Il y avait, à cette époque, dans un petit royaume de la Bretagne armorique, un jeune homme de très bonne famille qui se

nommait Éven. Comme il avait perdu ses parents alors qu'il était tout enfant, il avait été élevé par sa grand-mère et vivait avec elle dans un petit manoir, sans autres ressources que quelques arpents de terre et son habileté à la chasse. Or, on annonça que le roi de ce pays donnait une grande fête en l'honneur de sa fille et que tout le monde y était convié pour participer à une grande course. Le jeune homme dit sa grand-mère : « J'ai envie d'aller à la fête pour participer à la course que donne le roi. » Elle lui répondit : « Je te le déconseille, mon enfant. Tu n'iras pas cette fête, ni à aucune autre, car je t'ai entendu pleurer toute la nuit. S'il ne tenait qu'à moi, tu n'irais pas, car tu as pleuré en rêvant, cette nuit, et ce n'est pas de bon augure. – Ma bonne grand-mère, dit encore le jeune homme, si tu m'aimes, tu me laisseras aller la fête. – Je ne peux pas t'en empêcher, répondit-elle, mais je sais qu'en allant à la fête, tu chanteras, et que lorsque tu en reviendras, tu pleureras. »

Éven se hâta d'équiper son poulain rouge. Il le ferra d'acier poli, il le brida et lui jeta une housse légère sur le dos. Puis, il lui attacha un anneau au cou et un ruban de velours la queue. Alors, il monta sur son dos et partit pour la fête. Comme il arrivait au champ de fête, les cornes sonnaient, la foule était pressée et tous les chevaux hennissaient d'impatience. On entendit un héraut qui annonçait à haute et claire voix : « Celui qui aura franchi la grande barrière du champ de fête au galop, en un bond vif, franc et parfait, aura pour épouse la fille du roi ! » Aussitôt, tous les jeunes gens qui étaient venus la fête se rassemblèrent sur la ligne de départ. Éven les rejoignit. Son jeune poulain rouge hennit fortement, bondit et s'emporta, souffla du feu par les naseaux, jeta des éclairs par les yeux et frappa la terre du pied. Ce fut une course folle. Éven eut tôt fait de dépasser tous les autres et de franchir la barrière d'un seul bond. Tout le monde admira la prestance du jeune homme et la souplesse de son poulain rouge. Il alla s'incliner devant le roi.

« Seigneur, dit-il, il me semble que j'ai accompli ce que tu demandais. Puisque tu t'y es engagé par serment, tu dois me donner ta fille Aliénor. » Le roi fronça les sourcils, car il con-

naissait bien Éven et savait qu'il était pauvre et de basse extraction. De plus, on murmurait dans le pays que sa grand-mère avait le don de double vue et qu'elle jetait des sorts. Il répondit : « Tu n'auras point ma fille Aliénor, ni toi ni aucun de tes semblables. Ce n'est pas un sorcier que je veux pour mari à ma fille, mais un bon et loyal chevalier possédant de belles terres et capable de beaux exploits. » Ayant prononcé ces paroles, le roi se leva ; il se préparait à quitter l'assemblée quand un vieil homme, qui se trouvait là, qui avait une barbe blanche au menton, plus blanche que la laine sur les buissons de la lande, portant une robe galonnée d'argent, qui était assis à sa droite, se leva lui aussi et lui parla à l'oreille. Le roi se mit à réfléchir, puis, revenant en arrière, frappa trois coups de son sceptre sur une table, si bien que tout le monde fit silence. « Écoute, dit-il au jeune homme : je veux bien te donner ma fille, mais à une condition, c'est que tu m'apportes la harpe de Merlin, qui est tenue par quatre chaînes d'or fin. Elle est suspendue au chevet du lit de Merlin, mais personne ne sait où est Merlin. Si tu m'apportes cette harpe, et si tu peux la détacher, alors tu auras peut-être ma fille. »

Le jeune homme revint chez lui en pleurant. « Que vais-je devenir ? se demandait-il. Depuis que j'ai vu la fille du roi, j'en suis devenu amoureux à en mourir. Et voici que le roi, revenant sur sa parole, m'oblige à accomplir une action impossible ! D'abord, je ne sais pas où se trouve Merlin, et personne ne pourra me le dire, et ensuite, je ne pourrai jamais détacher la harpe qui est fixée au mur de sa chambre avec quatre chaînes d'or fin. » Il alla voir sa grand-mère et lui raconta ce qui s'était passé. La vieille femme lui dit : « Je t'avais prévenu. Il n'était pas bon pour toi d'aller à la fête du roi et de participer à cette course. Tu étais parti en chantant et tu reviens en pleurant. Si tu avais suivi mon conseil, ton cœur ne serait pas brisé ! – Ma bonne grand-mère, si tu m'aimes, dis-moi ce que je dois faire ! – Mon pauvre enfant, ne pleure pas. Je vais t'indiquer le chemin qu'il faut suivre pour aller jusqu'à l'endroit où dort Merlin, plongé dans un profond sommeil, à cause de Viviane, la femme

qu'il aime d'un amour éperdu, et je vais te donner un marteau d'or. C'est un marteau magique avec lequel tu pourras détacher la harpe. Rien ne résonne sous les coups de ce marteau-là, et personne ne saura que tu t'es introduit dans l'ancre de Merlin. »

Éven sella son poulain rouge et partit, le cœur empreint de tristesse et d'espoir. Peu de temps après, alors que le roi tenait conseil, on entendit un grand brouhaha. Le roi s'informa. C'était le jeune Éven qui entra dans la salle, tenant entre ses bras la harpe d'or de Merlin. « Seigneur roi, dit-il, bonheur et joie en ce palais. Selon ton vœu, me voici revenu avec ce que tu m'as demandé. Voici la harpe de Merlin, avec laquelle le barde chantait si merveilleusement ! » Le roi fut bien étonné, et il se disposait à rabrouer l'impudent jeune homme qui osait le défier, quand son fils aîné lui parla tout bas à l'oreille. Le roi, après avoir écouté son fils, revint vers le jeune homme et lui dit : « Tu as bien agi, me semble-t-il, mais ta mission n'est pas terminée. Si tu veux obtenir ma fille, et puisque tu sais où se trouve Merlin, je veux que tu m'apportes son anneau, cet anneau qu'il porte à la main droite et que lui a donné le roi Arthur. Si tu reviens ici avec l'anneau de Merlin, je te donnerai ma fille, j'en prends à témoin tous ceux qui sont rassemblés autour de nous. »

Le jeune homme s'en revint chez lui en pleurant. « Mon enfant, mon enfant, lui dit sa grand-mère, ne t'avais-je pas conseillé de ne pas aller à la fête du roi ? Si tu étais resté ici, tu n'aurais pas un tel chagrin ! – Le seigneur roi n'a pas tenu parole, dit le jeune homme, et il veut maintenant que j'aille dérober l'anneau d'or que porte Merlin à la main droite et que lui a remis le roi Arthur. Je ne pourrai jamais le lui enlever sans qu'il s'éveille ! » La grand-mère répondit : « Allons, mon enfant, ne te désespère pas ainsi. Tu vas prendre un rameau qui est dans ce petit coffre, là où il y a déjà douze petites feuilles. J'ai mis sept nuits, il y a sept ans, dans sept forêts, à chercher ces douze feuilles et ce rameau. Prends le rameau et, cette nuit, quand tu entendras chanter le coq en pleine obscurité, tu monteras sur ton poulain rouge et tu te laisseras guider par lui. N'aie point peur : Merlin le

Barde ne s'éveillera pas et tu pourras ôter l'anneau d'or qu'il porte à son doigt. »

Le coq chanta au milieu de la nuit. Éven bondit hors de son lit, s'habilla et se précipita sur le dos du poulain rouge qui s'élança à travers la forêt. Et l'on dit que le coq n'avait pas fini de chanter que l'anneau d'or avait été enlevé du doigt de Merlin.

Au matin, dans la jeunesse du jour, le jeune homme se trouvait près du roi, et le roi, en voyant qu'il tenait l'anneau dans sa main, demeura debout, stupéfait. Et tous ceux qui l'entouraient n'en croyaient pas leurs yeux. « Voilà que ce jeune homme a gagné la fille du roi ! » murmurait-on alentour. Mais le roi ne dit rien. Il sortit hors de la salle, avec pour seule compagnie son fils aîné et le vieillard à la barbe blanche comme de la laine. Puis ils revinrent tous les trois, le roi au milieu, le fils à sa droite, le vieillard à sa gauche. Et le roi dit à Éven : « Il est vrai, mon fils, que tu as obtenu ma fille. Elle sera donc ta femme. Mais je vais encore te demander une chose. Ce sera la dernière. Si tu peux accomplir cette chose, tu seras le vrai gendre du roi : tu auras ma fille, et, en plus, tu auras tout le pays de Léon, je le jure sur la mémoire de mes ancêtres. Il te suffit d'amener Merlin ici afin qu'on célèbre le mariage en sa présence ! »

Le jeune homme revint encore une fois chez lui en pleurant. « Je te l'avais bien dit qu'il ne fallait pas aller à la fête du roi ! » s'écria la grand-mère en le voyant arriver. Il lui expliqua ce que le roi lui avait demandé. « Ne t'inquiète pas, dit-elle, et va-t'en à la chasse. Je ferai ce qu'il faudra pendant ce temps. » Et la vieille prit avec elle un bâton fourchu, ainsi qu'une pierre qu'elle sortit de son petit coffre. Elle s'en alla à pied à travers la forêt et aperçut bientôt un vagabond qui semblait vouloir s'écarter de son chemin. « Merlin ! s'écria-t-elle. D'où viens-tu donc avec tes habits en lambeaux ? Où vas-tu donc, tête nue et pieds nus, avec ton bâton de houx et sans ton loup gris ? » L'autre lui répondit : « Je vais chercher ma harpe, consolation de mon cœur en ce monde ; je vais chercher ma harpe et mon anneau d'or que j'ai perdus ! – Merlin, ne te chagrine pas : ta harpe n'est pas perdue, ni ton anneau d'or que t'a donné le roi Arthur ! Viens jusqu'à ma

demeure et entres-y pour manger un morceau, car tu en as bien besoin ! – Je ne cesserai pas de marcher et je ne mangerai rien avant d’avoir retrouvé ma harpe et mon anneau d’or. – Merlin, si tu veux retrouver ta harpe et ton anneau d’or, il faut que tu viennes avec moi jusqu’à ma demeure. » Et la vieille femme se fit si pressante que Merlin la suivit.

Le soir, Éven revint de la chasse, le cœur gros et les jambes fatiguées. Il ne ramenait aucun gibier et il avait perdu son temps à parcourir les essarts sans rencontrer un seul animal. Il entra dans le manoir de sa grand-mère et tressaillit d’épouvante en jetant les yeux sur le foyer : il y vit en effet le vieux Merlin assis, la tête penchée sur sa poitrine. À cette vue, il se mit à trembler de peur et se prépara à s’enfuir. « Tais-toi, mon enfant, dit la vieille femme, et ne t’effraie pas : il dort d’un profond sommeil, car il a mangé trois pommes rouges que je lui ai cuites sous la cendre. Il a mangé mes pommes et, maintenant, il nous suivra partout où nous voudrons qu’il aille ! »

Ce matin-là, la reine, en s’éveillant, demanda à l’une de ses servantes : « Qu’est-il arrivé dans cette ville ? Quel est donc le bruit que j’entends ? Quand j’ai ouvert les yeux, j’ai vu que les colonnes de mon lit tremblaient et j’ai entendu la foule pousser des cris de joie ! » La servante lui répondit : « C’est que toute la ville est en fête parce que Merlin entre dans le palais. Il y a avec lui une vieille femme toute vêtue de blanc, et aussi celui qui sera bientôt ton gendre ! » Le roi entendit ce que disait la servante et se précipita à la fenêtre ; il ne pouvait en croire ses yeux : ainsi donc, le jeune Éven avait réussi à retrouver Merlin et à le faire venir à la cour ! Le roi fit appeler son crieur et lui dit : « Va vite publier par le pays que tous ceux qui le voudront viennent aux noces de ma fille et du seigneur Éven. Annonce que c’est Merlin en personne qui sera le témoin de mon gendre. Invite les gentilshommes de toute la Bretagne, et aussi les juges, les gens d’Église et les chevaliers, les pauvres gens comme les riches. Dépêche-toi, messenger, et répands la nouvelle partout dans le pays ! »

Le messenger partit immédiatement : « Faites silence, vous tous, faites silence, si vous avez deux oreilles pour entendre ! Je vous annonce les noces de la fille du roi ! Y vienne qui voudra dans les huit jours, gentilshommes, juges, gens d'Église et chevaliers, les riches et les pauvres ! Qu'ils sachent tous que ni or ni argent ne leur feront défaut. Il ne leur manquera ni viandes, ni pain, ni vin, ni hydromel à boire, ni escabelles pour s'asseoir, ni serviteurs pour leur apporter les plats. Il sera tué deux cents porcs et autant de bœufs gras, deux cents génisses et cent chevreuils de chacun des bois du pays. Il y aura cent robes de laine blanche pour les prêtres, et cent colliers d'or pour les beaux chevaliers, une salle remplie de manteaux bleus de fête pour les demoiselles, et huit cents braies neuves pour les pauvres gens, sans compter cent musiciens, sur leurs sièges, faisant de la musique nuit et jour sur la grande place, entourant le barde Merlin qui est venu célébrer les noces de la fille du roi ! »

De l'avis général, jamais mariage ne fut célébré avec autant d'éclat dans le pays. Les fêtes durèrent trois jours et trois nuits, et tous ceux qui y avaient assisté repartirent, chargés de riches présents, avec le congé et la protection du roi. Quant à Éven, il partit pour le Léon avec sa jeune épouse, le cœur plein d'une joie intense. Seul le roi n'était pas satisfait et demeurait lugubre dans un coin du palais. Car, immédiatement après la fête, Merlin avait disparu sans qu'on pût savoir où il était allé. Et l'on ne retrouva jamais non plus la vieille femme en blanc qui avait réussi à l'amener au palais⁷.

Mais d'autres rois, sur les marches de la Gaule et de la Bretagne armorique, se lamentaient aussi de la disparition de Merlin qui avait été leur protecteur lorsqu'ils avaient dû lutter contre les empiétements de leur voisin, le redoutable Claudas de la Terre Déserte. Parmi eux, il y avait deux rois qui étaient deux

⁷ Tout ce début de chapitre est inspiré par des fragments de chants populaires bretons-armoricains recueillis vers l'année 1820 et groupés par Hersart de La Villemarqué sous le titre *Merlin* dans son recueil, le *Barzaz-Breiz*. Il est évident que La Villemarqué a « arrangé » les fragments dont il disposait pour en faire un récit cohérent, mais la tonalité générale révèle un schéma archaïque qui prouve la survivance du mythe de Merlin dans la tradition populaire orale.

frères, et qui avaient épousé deux sœurs. L'un se nommait Bohort de Gaunes, et il avait deux fils, encore tout enfants, qui se nommaient Bohort et Lionel. L'autre était Ban de Bénoïc, un bon guerrier déjà âgé mais encore rempli de vigueur et de courage. Nul ne savait, hormis Merlin, qu'il avait un fils bâtard, nommé Hector, de la fille d'Agravadain, le seigneur des Mares, dont il était un soir tombé éperdument amoureux. Mais sa femme, la belle reine Hélène, lui avait donné un fils légitime dans lequel il plaçait tous ses espoirs et auquel il avait donné le nom de Galaad⁸. Pourtant, le roi Ban, comme son frère le roi Bohort, s'inquiétait vivement de l'avenir.

En effet, tous deux avaient comme ennemi mortel leur voisin Claudas, roi de la Terre Déserte, et celui-ci, fort satisfait de la disparition de Merlin qui avait aidé Ban et Bohort à le vaincre lors d'une tentative d'invasion, avait rassemblé ses troupes et avait repris les hostilités, espérant bien cette fois être vainqueur. C'était un étrange personnage que ce Claudas, le plus inquiet, le plus secret et le plus retors prince du monde. C'était aussi le moins généreux, et jamais il n'octroyait de don à quiconque sauf lorsqu'il ne pouvait faire autrement. Son allure était pourtant noble et fière : il était de haute taille, le visage large, le teint foncé, les sourcils très épais, les yeux noirs et écartés, le nez court, retroussé, la barbe et les cheveux à moitié noirs et à moitié roux, le cou gros, la bouche grande, les dents blanches et coupantes. Cela lui donnait un aspect inquiétant, d'autant plus qu'il avait les épaules larges et des muscles bien développés. C'était d'ailleurs un excellent guerrier, rompu aux exercices corporels les plus violents.

Il se levait toujours de grand matin, mangeait de fort bon appétit, ne jouait guère aux échecs, aux tables et aux autres jeux en usage à l'époque, mais préférait aller à la chasse : il partait sou-

⁸ C'est, d'après la tradition de Gautier Map, le nom de baptême du futur Lancelot du Lac. Ce sera aussi le nom du fils de Lancelot et de la fille du Roi Pêcheur, gardien du château du Graal. Il y a vraisemblablement rencontre (volontaire ?) entre le nom biblique de Galaad, qui désigne une tribu d'Israël, et un terme d'origine celtique construit sur la racine *galu*, signifiant « puissant » ou « étranger », racine qui est à la base du nom des Gaulois et des Galates.

vent deux ou trois jours et dormait dans les bois, sans prévenir quiconque de ses absences. Il ne montait que de grands chevaux de bataille, même lorsqu'il était simplement en voyage. Son caractère était un mélange de bon et de mauvais. Il n'aimait que ceux qui lui étaient inférieurs et détestait ceux qui affirmaient trop leur puissance. Il fréquentait volontiers les églises, mais il ne faisait aux pauvres que de maigres aumônes distribuées avec parcimonie. Enfin, il ne fut jamais amoureux qu'une fois dans sa vie : encore le regretta-t-il, car il pensait réellement qu'être amoureux était un signe de faiblesse et qu'il fallait combattre fermement tout élan du cœur. Tel était l'homme qui avait décidé d'envahir les terres du roi Ban et du roi Bohort.

Le moment était fort bien choisi, car le roi Arthur était dans l'impossibilité de leur venir en aide, tout occupé qu'il était à maintenir la paix dans l'île de Bretagne. Quant à Claudas de la Terre Déserte, il y avait longtemps qu'il avait fait allégeance à l'empereur de Rome, et il savait bien que celui-ci lui fournirait de nombreuses troupes si besoin en était. Les attaques qu'il mena d'abord contre les domaines du roi Ban furent couronnées de succès : il avait fini par s'emparer de toutes les villes qui appartenaient à son adversaire, sauf la forteresse de Trèbe, devant laquelle il avait d'ailleurs mis le siège. Ainsi, le roi Ban se voyait en grand danger d'être pris soit par la famine, soit par un ultime assaut de Claudas.

On était au milieu du mois d'août. Voyant que la situation était désespérée, il dit à sa femme, la reine Hélène : « Sais-tu à quoi j'ai songé ? C'est d'aller moi-même demander aide et assistance au roi Arthur en lui démontrant combien je suis déshérité. Il en aura plus grande pitié si je me présente en personne à sa cour. Prépare-toi, car je ne peux te laisser ici dans l'incertitude où nous sommes. Nous n'emmènerons que notre fils et un écuyer, ce qui nous permettra de ne pas attirer sur nous l'attention de nos ennemis. Prends donc tout ce que je possède encore d'or et de bijoux. Cette forteresse est si bien placée que je ne crains guère qu'elle soit prise d'assaut avant mon retour, mais nul ne peut se garder de la trahison. »

La reine approuva le projet de son mari. Et, tandis qu'elle préparait le bagage, le roi s'en alla trouver son sénéchal auquel il confia la garde de la forteresse. Puis il choisit, pour lui servir d'écuyer, celui de ses valets en lequel il avait le plus confiance. Alors, quand le moment opportun fut venu, c'est-à-dire trois heures avant l'aube, il sortit secrètement par un petit pont de bois, après avoir recommandé à Dieu son sénéchal et tous ses gens.

Il faut dire que la forteresse de Trèbe n'était assiégée que d'un seul côté, l'autre étant défendu par des marais si vastes et si profonds que Claudas n'avait pu y faire pénétrer ses troupes⁹. Le roi Ban s'en alla donc par une très étroite chaussée qui courait à travers les eaux et qui était longue au moins de deux bonnes lieues. Sa femme était montée sur un palefroi et elle tenait dans ses bras l'enfant Galaad qui dormait paisiblement, ne se rendant aucunement compte de ce qui se passait tout autour. L'écuyer portait le bouclier et la lance du roi. Un garçon à pied menait à la main le destrier. Un autre garçon conduisait un cheval de somme chargé des bijoux et des bagages. Enfin, le roi lui-même, coiffé de son heaume, vêtu de son haubert et de ses chausses de fer, ceint de son épée, recouvert d'un grand manteau de pluie, chevauchait sur un bon palefroi bien éprouvé.

Ils allèrent ainsi dans la nuit, sans bruit. Après avoir traversé le marécage sur cette étroite chaussée, ils parvinrent sur une grande lande et s'y engagèrent en direction du nord. Le roi Ban savait que lui et les siens pourraient trouver refuge dans quelque hutte de charbonnier, dans la vaste forêt qui recouvrait alors le centre de la Bretagne armorique. Il savait également qu'au centre de cette forêt se trouvait un lac qu'on appelait le lac de Diane, et c'est de ce côté qu'il voulait aller, espérant que ses

⁹ Ces indications topographiques ne semblent pas fantaisistes. Elles permettent de localiser la forteresse de Trèbe dans les marais de l'Oust et de la Vilaine, autour de Redon. Le récit allemand du *Lanzelet* appelle le roi *Penn Genewis*, c'est-à-dire « chef du Vannetais », ce qui renforce la localisation de Trèbe dans le pays de Vannes auquel appartenait autrefois la région de Redon. C'est d'ailleurs dans ces marais que furent vaincues les troupes du roi franc Charles le Chauve, en 845, à Ballon très exactement, devant une armée bretonne menée par le roi Nominoë.

ennemis ne découvriraient pas sa fuite avant que le soleil ne fût levé. Lorsqu'ils parvinrent à ce lac, le roi résolut d'y faire reposer la reine et ses gens. Mais, comme l'inquiétude le rongait, au lieu de dormir lui-même, il entreprit de gravir une colline voisine pour apercevoir de loin les tours de sa forteresse qu'on commençait à distinguer dans la lumière du soleil du matin.

Cependant, à Trèbe, à peine le roi Ban s'était-il éloigné que le sénéchal fit demander un sauf-conduit aux gens de Claudas afin d'aller parlementer avec celui-ci. Le sauf-conduit fut accordé, et le sénéchal se présenta bientôt dans la tente de Claudas, lequel entrevoyait bien dans cette démarche une demande d'arrangement à l'amiable. Claudas le reçut avec beaucoup d'amabilité et lui dit : « Ah, sénéchal ! quel malheur que tu appartiennes à un seigneur qui ne reconnaît pas tes mérites. Tu sais très bien que tu n'obtiendras jamais aucun avantage du roi Ban, qui est vieux et fatigué, et qui est incapable de se défendre. J'ai tant entendu parler de toi, de ta valeur et de tes prouesses, et il n'est chose que je ne ferais pour toi si tu voulais me servir fidèlement. Assurément, tu ne le regretterais pas. Je te confierais ce royaume et tu le tiendrais sous ma sauvegarde. Mais si je te prends de force, il me faudra bien te faire souffrir, car j'ai juré sur les saints que je ne ferai de captif en cette guerre qui ne soit tué ou emprisonné pour le reste de ses jours ! »

Cet habile discours laissa le sénéchal tout rêveur. En fait, s'il était venu parler à Claudas, c'était effectivement dans l'intention de lui proposer un arrangement de ce genre, mais il ne s'attendait pas que l'autre lui fît d'emblée une telle proposition. Il pensa qu'il serait très maladroit d'accepter tout de suite, et de plus, il se méfiait de Claudas dont la rouerie et les parjures étaient bien connus. Il se mit à discuter ferme, démontrant au roi que la forteresse contenait beaucoup de réserves de nourriture, que les défenseurs étaient nombreux et aguerris, qu'un assaut serait meurtrier pour ses troupes, et que lui seul détenait le moyen de prendre la forteresse avec un minimum de risques. Mais le sénéchal ne voulut s'engager à servir Claudas que lorsque celui-ci lui eut juré sur les saintes reliques qu'il serait roi de

Bénoïc. Alors, le sénéchal avoua à Claudas le départ du roi Ban, de son épouse et de son fils. « Seigneur roi, ajouta-t-il, lorsque je rentrerai dans la forteresse, je m'arrangerai pour en laisser les portes ouvertes, et je dirai à tous que nous avons conclu ensemble une trêve de trois jours et de trois nuits. Nos gens en seront fort satisfaits, et ils iront se dévêtir et se reposer, car ils ont supporté assez de peines et de fatigues ces derniers temps. »

Le sénéchal regagna alors Trèbe et laissa les portes ouvertes derrière lui. Mais un guerrier qui avait nom Banin, et qui était filleul du roi Ban, avait aperçu la manœuvre du sénéchal alors qu'il était, comme toutes les nuits, en train de faire le guet sur les remparts. Il demanda au sénéchal d'où il venait et dans quel but il était sorti de la forteresse à une heure si matinale. « Je viens, répondit l'autre, de négocier avec Claudas la trêve qu'il octroie au roi, mon seigneur et le tien. » Quand il entendit ces paroles, Banin ne put s'empêcher de frémir de tout son corps. « Sénéchal, dit-il simplement, qui veut loyalement agir ne va pas à pareille heure demander une trêve à l'ennemi mortel de son seigneur ! »

Le sénéchal mit la main à son épée. « Me tiendrais-tu pour déloyal ? » s'écria-t-il avec colère. Banin n'osa rien répliquer. Le sénéchal était le plus fort et pouvait facilement le faire tuer. Il s'éloigna, mais se hâta de monter dans une tourelle pour guetter : il ne tarda pas à voir une vingtaine d'hommes, bientôt suivis par une troupe plus importante, en train de gravir le plus silencieusement possible la butte sur laquelle était bâtie la forteresse. Aussitôt, il descendit de sa tourelle en criant : « Trahison ! Les portes sont ouvertes et les ennemis arrivent ! » À ces cris, les gens de la garnison sortirent de leurs logis et coururent en toute hâte vers leurs armes. Mais avant qu'ils eussent pu faire quelque chose, les hommes de Claudas avaient déjà passé la première porte. Le sénéchal sortit à son tour, faisant semblant d'être tout surpris de l'aventure et regrettant à haute voix l'absence de son seigneur.

Mais il n'eut guère le temps de continuer ses lamentations hypocrites, car Banin, qui se trouvait alors à côté de lui, le pour-

suivit en criant : « Traître ! félon maudit ! Tu as trahi ton seigneur et maître qui, de rien que tu étais, t'a élevé au rang de sénéchal ! Tu lui as ôté tout espoir de recouvrer sa terre ! Mais cela ne se passera pas ainsi et tu iras où se trouve Judas qui vendit pour trente deniers celui qui était venu en ce monde pour le sauver ! » Et, sans plus attendre, Banin leva son épée sur le traître et, d'un seul coup, lui trancha la tête. Puis, voyant que les gens de Claudas devenaient de plus en plus nombreux, il courut au donjon dont il leva le pont en grande hâte. Là, en compagnie des trois sergents qui gardaient la tour, et dont l'un lui avait ouvert la porte, il se prépara à résister par tous les moyens dont il disposait.

En dehors de la tour, toute la forteresse était à présent aux mains des ennemis, et les bâtiments commençaient à flamber, au grand courroux de Claudas qui ne savait lequel de ses hommes y avait mis le feu : il aurait en effet voulu garder tout intact, comme preuve de sa victoire, mais comme il avait envoyé une troupe à la poursuite du roi Ban, il espérait bien se venger sur la personne de celui-ci, démontrant ainsi sa puissance et son triomphe. Il ne restait plus maintenant qu'à venir à bout de la résistance désespérée de Banin et de ses trois compagnons. Mais, pendant trois jours, les défenseurs de la tour repoussèrent tous les assauts. Claudas finissait par se lasser, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer le courage de Banin. C'est pourquoi il lui cria : « Banin ! rends-toi ! Tu ne peux plus tenir bien longtemps ! Si tu persistes, tu seras tué ainsi que tes hommes. Je te fais une proposition : rends-toi et, en reconnaissance de ta valeur, je te donnerai des armes et de bons chevaux pour que tu puisses aller où tu voudras, à moins que tu ne choisisses de rester avec moi. Je rends hommage à ta prouesse et à ta loyauté et je m'en voudrais de te causer quelque tort ! »

Banin tint conseil avec ses compagnons. Ils furent d'avis qu'il fallait accepter les conditions posées par Claudas, car ainsi, une fois libres, ils pourraient voler au secours du roi Ban et l'aider de leur mieux dans la reconquête de ses terres. Banin s'adressa ainsi à Claudas : « Seigneur roi, nous avons décidé de te livrer la

tour, mais seulement si tu nous fournis des chevaux et si tu nous laisses aller où nous voulons. Fais le serment de respecter tes engagements ! » Claudas fit apporter immédiatement les saintes reliques et jura solennellement ce que demandait Banin. Celui-ci et ses trois compagnons sortirent de la tour. On leur fournit quatre chevaux bien équipés, et, sans plus s'attarder, ils s'élancèrent au galop vers le nord dans l'espoir d'arriver à temps pour sauver le roi Ban.

Lorsque celui-ci était monté sur le sommet de la colline, non loin du lac de Diane, le jour était parfaitement clair. Le roi considéra de loin les murs blancs de la forteresse qu'il avait dû abandonner, ainsi que la tour qui se dressait, très haut dans le ciel, et les fossés très sombres, de l'autre côté des marais. Une grande tristesse s'empara de lui : pourrait-il un jour revenir dans ce lieu si cher à son cœur et, de là, procéder à la reconquête du royaume de Bénoïc ? Mais, tandis qu'il regardait dans la direction de Trèbe, il vit tout à coup une fumée monter, puis des flammes jaillir au milieu des bâtiments. Le feu se propagea à une vitesse terrible, sans doute attisé par le vent qui s'était mis à souffler, et bientôt un immense brasier s'éleva dans le ciel rougeoyant, illuminant les marais et les sombres forêts d'alentour. C'en était donc fini de la forteresse de Trèbe ? Le royaume de Bénoïc allait-il sombrer dans le malheur sous l'oppression du cruel Claudas de la Terre Déserte ?

Une lourde angoisse étreignit le roi qui assistait ainsi, impuissant, à la ruine de ce qui avait été son seul espoir. À cette vue, il lui parut que nulle chose en ce monde ne lui était plus rien, et il se sentit abandonné de Dieu, brisé dans tout son corps et dans toute son âme. Que pouvait donc son fils, qui n'avait pas encore un an, ce dernier rejeton d'une illustre lignée qui remontait, disait-on, au roi David ? D'ailleurs, cet enfant était lui-même en danger. Il fallait immédiatement conduire la reine et l'enfant de l'autre côté de la mer, auprès du roi Arthur qui se ferait un devoir de les protéger. Mais en aurait-il lui-même la force ? Il était vieux, usé par les fatigues, se remémorant tristement les belles années de sa jeunesse et les exploits qu'il avait

accomplis grâce à Merlin. « Ah ! Merlin, s'écria-t-il, si tu avais été présent parmi nous, rien de tout cela ne serait advenu ! Et si, malgré tout, Dieu a voulu que je perdisse mon royaume, je t'aurais confié mon fils pour que tu puisses l'éduquer et lui montrer le chemin de l'honneur et de la prouesse ! Nul autre que toi, Merlin, n'aurait mieux réussi dans cette mission, toi qui as fait d'Arthur le valeureux souverain que nous admirons. Hélas ! je vois bien que tout est perdu à présent... »

Ainsi s'exprimait le roi Ban de Bénéïc, sur la colline, près du lac de Diane, alors qu'il voyait flamber la forteresse de Trèbe. Il aperçut également une troupe de cavaliers qui galopèrent sur les landes, probablement des hommes de Claudas qui cherchaient à le rattraper. Il mit ses mains devant ses yeux, et une si grande angoisse l'oppressa que, ne pouvant verser des larmes, son cœur l'étouffa et fut la proie d'une grande faiblesse. Il tomba de son cheval si durement que, pour un peu, il se fût brisé le cou. Un sang vermeil sortit de sa bouche, du nez et des oreilles. Et quand il revint à lui, après un assez long temps, il regarda le ciel et murmura ces paroles : « Seigneur Dieu, je te demande merci. Je sais que ma fin est proche et que je ne verrai pas un autre jour se lever. Puisque telle est ta volonté, je m'y sou mets en te priant de garder mon âme de tout péril. Pardonne les fautes que j'ai pu commettre dans la vie et accueille-moi en ton saint paradis. Mais, je t'en prie, seigneur Dieu, prends pitié de ma femme, la reine Hélène, et de mon fils, un enfant innocent menacé par tous mes ennemis. Donne à la reine force et courage pour qu'elle puisse sauvegarder cet enfant qui descend du haut lignage que tu as établi au Royaume Aventureux, puisqu'il est dit dans les prophéties que c'est de ce lignage que sortira le lion vainqueur des Ténèbres, qui sera admis aux grands mystères du Graal. » Il battit sa coulpe et pleura sur ses fautes. Puis, dans un grand effort, il se redressa, s'agrippa aux sangles du cheval et réussit à remonter en selle. Il eut à peine la force de diriger sa monture, la faisant redescendre de la colline, et il arrivait juste près du lac de Diane, quand une nouvelle faiblesse le fit tomber à terre. Cette fois, le roi Ban de Bénéïc venait de mourir.

Pendant ce temps, la reine qui attendait le retour de son mari, s'était assise au pied d'un arbre. Elle avait pris son enfant dans ses bras, le serrant contre elle avec beaucoup de tendresse, et disant en le baisant plus de cent fois : « Beau doux fils tant aimé, si tu peux vivre assez pour atteindre l'âge de vingt ans, tu seras le nonpareil, le plus beau de tous les jeunes gens de ce monde. Que Dieu soit béni de m'avoir permis de donner le jour à une aussi belle créature ! »

À ce moment, elle entendit le bruit du cheval qui descendait de la colline, mais elle ne le voyait pas, car il se trouvait derrière un écran d'arbres. Puis il y eut un choc, et le cheval apparut à ses yeux, mais sans cavalier. Inquiète, la reine demanda à l'écuyer d'aller voir ce qui se passait. Le valet se hâta, et bientôt la reine entendit le grand cri qu'il poussa lorsqu'il trouva le roi gisant sur le sol. Effrayée, elle déposa son fils dans l'herbe, sous l'arbre, et se mit à courir vers l'endroit d'où venait le cri.

Elle aperçut tout de suite le valet à genoux, penché sur le corps inanimé du roi Ban. Elle sentit ses forces l'abandonner, ses genoux fléchirent et elle tomba elle-même à côté du corps de son époux. Puis elle se mit à gémir, regrettant les grandes prouesses et la loyauté de celui dont elle avait partagé la vie, appelant pour elle la mort, trop tardive à son gré. Elle se mit à tirer ses beaux et blonds cheveux, à tordre ses bras, à égratigner son tendre visage si cruellement que le sang vermeil lui coulait sur les joues, et elle poussa de tels cris que la colline et le val, tout alentour, en retentirent tant qu'à la fin la voix lui manqua. Mais comme elle se lamentait ainsi, elle se souvint tout à coup qu'elle avait imprudemment laissé son fils tout seul sous un arbre, près du lac. Mue par une soudaine énergie, elle se leva et se mit à courir, dans le plus grand affolement, vers le lieu où se trouvait l'enfant. L'angoisse l'étreignait si violemment que le pied lui manqua et qu'elle tomba rudement plus d'une fois, au point d'en rester étourdie. Et lorsqu'elle arriva près de l'arbre, elle poussa un cri terrible.

L'enfant n'y était plus. Elle vit alors, non loin de là près du rivage, une jeune femme toute de blanc vêtue, au visage grave

mais avenant, aux cheveux très blonds, qui serrait l'enfant contre sa poitrine et qui marchait vers le lac. « Mon fils ! s'écria la reine, pourquoi emportes-tu mon fils ? » La femme en blanc ne répondit rien. Elle s'arrêta un instant, se retourna et regarda la reine Hélène avec un sourire énigmatique. « Rends-moi mon enfant ! » cria encore la reine. Alors la jeune femme en blanc se détourna et se remit en marche. Ses pieds ne semblaient même pas frôler le sol tant elle paraissait légère et irréelle. Parvenue sur la berge descendant vers les eaux tranquilles du lac, elle continua d'avancer : les eaux semblèrent s'écarter pour la laisser passer et se refermèrent ensuite derrière elle. La reine se mit à courir sur le rivage. « Mon enfant ! rends-moi mon enfant ! » hurla-t-elle. Mais la jeune femme en blanc ne parut pas l'entendre et s'enfonça lentement dans le lac. Elle eut bientôt de l'eau jusqu'aux genoux, mais cette eau ne paraissait même pas la mouiller. Puis, elle en eut jusqu'aux hanches et se retourna une nouvelle fois, regardant la reine avec ce même mystérieux sourire qui l'avait fait tant souffrir, comme si rien ne pouvait fléchir sa volonté d'emporter l'enfant avec elle. Mieux, elle le serra encore plus étroitement contre sa poitrine et le couvrit de baisers. La reine Hélène fit une dernière tentative :

« Pour l'amour du ciel, rends-moi mon enfant ! » supplia-t-elle. Mais sa voix se brisa : une étrange brume se levait brusquement sur le lac, enveloppant la jeune femme en blanc qui disparut dans un tourbillon de vapeurs où ciel et terre se confondirent. Incapable de supporter davantage la douleur qui broyait ses entrailles, la reine s'effondra sur le sol et s'évanouit.

Quand elle reprit connaissance, la brume s'était dissipée. La surface du lac était si calme, si paisible, seulement troublée par le reflet des arbres d'alentour, qu'il lui sembla que rien ne s'était passé. Hélas, la reine savait que son enfant n'était plus là, et qu'une fée des eaux – que pouvait-elle être d'autre ? – le lui avait ravi pour l'emporter dans un domaine mystérieux, là où les êtres humains n'ont pas accès. Alors, elle poussa un hurlement sauvage, voulut se précipiter à son tour dans les flots, et

son écuyer eut toutes les peines du monde à la retenir sur le rivage¹⁰.

C'est alors qu'on entendit un cliquetis d'armes et le martèlement des sabots de plusieurs chevaux. Des guerriers firent irruption au bord du lac. Les hommes de Claudas, après une course folle à travers la forêt, avaient rejoint les fugitifs. Ils mirent pied à terre et se penchèrent sur le corps inanimé du roi Ban. Furieux d'être privés du triomphe de le ramener vivant ou de l'avoir tué dans la bataille, les hommes de Claudas tournèrent leur rage contre le malheureux écuyer qui fut percé de nombreux coups d'épée avant de s'écrouler dans l'herbe verte. Ils se saisirent du cheval qui portait les bagages et les richesses du roi défunt et emmenèrent avec eux la reine Hélène malgré ses cris et ses lamentations. Mais au moment où ils allaient quitter la rive, la reine entendit une voix lointaine, presque étouffée, une voix qui lui disait doucement : « Femme, ne t'inquiète pas ! Ton fils est sauvé ! La Dame du Lac l'a emporté avec elle afin d'en faire le meilleur chevalier du monde. Il reviendra un jour et tu seras fière d'avoir donné la vie à une telle créature ! Ne crains rien, femme, tout cela est écrit sur le grand livre des destinées ! C'est Merlin qui te le dit¹¹... ».

¹⁰ D'après la version de Gautier Map, autrement dit le *Lancelot en prose*, texte français du XIII^e siècle, qu'on appelle aussi *Vulgate Lancelot-Graal*, ou encore « version cistercienne » de la légende arthurienne.

¹¹ D'après la version allemande, le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven, texte datant de la fin du XII^e siècle, et par conséquent antérieur à la version cistercienne.

2

La Dame du Lac

Claudas de la Terre Déserte était à Trèbe, dans la tour où il avait établi son campement. Lorsqu'il vit revenir ses hommes, il se hâta de leur demander ce qu'il était advenu du roi Ban. Il apprit sans déplaisir que celui-ci était mort, mais en lui-même, il regretta fort de ne pas s'être vengé plus cruellement de son ennemi : il se souvenait en effet avec amertume de ce qui s'était passé quelques années auparavant, quand il avait essayé d'envahir le royaume de Bénévoïc avec l'appui du duc Frolle d'Allemagne. Ban et son frère, le roi Bohort, lui avaient alors infligé une sanglante défaite, aidés par le roi Arthur, et avec l'appui de Merlin le Devin. Le duc Frolle avait été tué par Arthur, et lui-même avait dû s'enfuir honteusement pour échapper à la mort. Mais le vent avait tourné, et Claudas se sentait maintenant le plus fort. Il avait d'ailleurs un sujet de satisfaction : ses hommes lui ramenaient le trésor du roi Ban, ce qui lui serait bien utile pour mener à bien ses projets de conquête de la Bretagne armorique. Le roi Arthur était trop occupé pour intervenir, Merlin avait disparu à jamais de la surface de la terre, le roi Ban était vaincu et mort : il suffisait maintenant de se lancer à la conquête des domaines du roi Bohort. Il ordonna de conduire la

reine Hélène dans un monastère et de veiller à ce qu'elle n'en ressortît plus jamais. D'ailleurs, la pauvre femme n'en demandait pas plus : ce qu'elle désirait le plus au monde, c'était de se retirer afin de prier Dieu pour l'âme de son époux et la sauvegarde de son fils. Puis Claudas se mit en marche, à la tête de ses troupes, pour envahir le royaume de Gaunes.

On ne lui opposa guère de résistance car, deux jours après la mort de Ban, le roi Bohort, son frère, avait expiré à son tour, autant de chagrin que de maladie. Il laissait deux beaux enfants, Lionel, qui n'avait que vingt et un mois, et un autre, portant également le nom de Bohort, qui n'avait que neuf mois. Devant le danger que représentait Claudas, leur mère, la reine, dut s'enfuir, et c'est alors qu'un de ses vassaux, nommé Pharien, qui avait été un fidèle compagnon du roi Bohort, vint lui offrir de garder ses enfants et de les élever secrètement afin que Claudas ne pût rien entreprendre contre eux. Elle comprit que c'était sans doute le seul moyen de les sauver, mais le fait de se séparer d'eux lui déchirait le cœur. Elle se résigna cependant et accepta l'offre de Pharien, puis s'en alla se réfugier dans le monastère où se trouvait déjà la reine Hélène, sa sœur. Ainsi, toutes deux eurent leur peine un peu allégée de se trouver ensemble à plaindre leurs grandes douleurs et à prier Dieu pour la sauvegarde de leurs enfants bien-aimés. Quant à Claudas de la Terre Déserte, il s'empara sans vergogne du royaume de Gaunes comme il l'avait fait du royaume de Bénoïc, et se retrouva à la tête de vastes territoires, n'ayant nulle intention de les partager avec quiconque.

Cependant, Pharien emmena les enfants dans son propre manoir et les y éleva le plus discrètement du monde, avec beaucoup de soins et d'attentions, sans jamais dire à personne qui ils étaient. Seule, son épouse, qui était une femme très belle et de grande noblesse, partageait son secret. Mais il arriva que Claudas tomba amoureux d'elle et lui fit une cour pressante. Pour qu'elle fût souvent présente à la cour, Claudas fit de Pharien son sénéchal pour le royaume de Gaunes et lui octroya un grand nombre de terres et de rentes. Finalement, la femme de Pharien, ne put résister à l'amour dévorant de Claudas, et les deux

amants se rencontrèrent chaque fois que Pharien s'absentait pour s'occuper des affaires du royaume.

Un jour, cependant, Pharien les surprit ensemble. Mais il se garda bien de dire quoi que ce fût, sachant qu'il serait néfaste pour lui de dévoiler publiquement son malheur. Cela ne l'empêcha pas d'en éprouver un grand chagrin, car il aimait sa femme tendrement et supportait très mal cette trahison. Pourtant, un matin, n'y tenant plus, il fit semblant de s'éloigner pour quelque affaire, puis revint au milieu de la nuit, secrètement et sans bruit, bien décidé à tuer celui qui partageait le lit de sa femme. Les ayant trouvés effectivement couchés ensemble, il leva son épée, mais Claudas, réveillé en sursaut, se glissa agilement hors du lit et, profitant de l'obscurité, sauta par la fenêtre qui était restée ouverte.

Frustré de sa vengeance, Pharien craignait également que le roi ne se débarrassât de lui. Il décida alors d'user de ruse. Il s'en alla trouver Claudas et lui dit : « Seigneur, je suis ton homme lige et tu me dois justice. J'ai la preuve que ma femme me trahit avec l'un de tes chevaliers. Je viens de les surprendre. – Qui est donc ce chevalier ? demanda innocemment Claudas. – Seigneur, je ne le sais pas, car ma femme se refuse à le nommer. Elle a seulement avoué qu'il est un de tes hommes. Je t'en prie, puisque tu es mon seigneur, donne-moi conseil à ce sujet. » Claudas se mit à réfléchir, et pour mieux éprouver Pharien, il lui dit : « À ta place, je tuerais ce traître. Tu en as le droit puisqu'il te prend ta femme. »

Pharien ne dit mot, et le roi crut qu'il ne savait rien, ce dont il fut pleinement rassuré. Mais le sénéchal revint à son manoir, et là, sans plus d'explications, il enferma sa femme dans une tour, sans autre compagnie qu'une vieille servante qui lui apportait à boire et à manger. La dame supporta mal cet emprisonnement, d'autant plus qu'elle s'était prise de passion pour le roi. Un soir, en se penchant par la fenêtre, elle trouva moyen de s'entretenir avec un valet qui avait été autrefois au service de sa famille et le chargea d'aller avertir le roi de son infortune. Dès qu'il fut au courant, Claudas envoya un écuyer dire à Pharien qu'il viendrait

dîner chez lui. Pharien, ne pouvant refuser de recevoir son seigneur avec tous les honneurs qui lui étaient dus, fut bien obligé de sortir sa femme de la tour pour qu'elle pût assister au repas. Il lui commanda donc de s'habiller richement, puis il alla au-devant du roi et lui fit fête.

Mais, comme le dîner touchait à sa fin, la dame, qui brûlait de se venger de son mari, révéla au roi que Pharien élevait secrètement chez lui, depuis plus de trois ans, les deux fils du roi Bohort de Gaunes. Pharien se vit perdu, mais, à sa grande surprise, Claudas ne parut nullement irrité. « Livre-moi les enfants, dit-il seulement au sénéchal. Je suis prêt à te jurer sur les saintes reliques que je les garderai sains et saufs et que je leur restituerai leur héritage lorsqu'ils seront en âge d'être chevaliers, et aussi le royaume de Bénoïc qui leur revient, puisque j'ai entendu dire que le fils du roi Ban était mort. Il est grand temps que je pense à sauver mon âme. J'ai dépouillé leur père en guerre loyale parce qu'il ne voulait pas me rendre hommage : ses enfants seront rois s'ils me reconnaissent comme leur seigneur. »

Ainsi parla le roi Claudas. Il fit apporter les saintes reliques et jura solennellement devant tous les barons que jamais les fils de Bohort n'auraient mal et injustice de sa part, mais qu'au contraire, il leur conserverait leur terre jusqu'au moment où ils seraient capables de la tenir. Après quoi, il les confia à la garde de Pharien et d'un neveu de celui-ci qui avait pour nom Lambègue. Cependant, quelques semaines plus tard, il fit enfermer les enfants et leurs deux protecteurs dans une tour solidement fortifiée, car, redoutant l'avenir, il pensait que ces otages pourraient bien lui être utiles en cas de besoin¹².

Mais, contrairement à ce que croyait Claudas de la Terre Déserte, le fils du roi Ban était bien vivant. La jeune femme qui l'avait emporté était une fée. En ce temps-là, on appelait fées toutes les femmes qui s'entendaient aux enchantements, et il y en avait plus en Bretagne que dans toute autre terre. Elles con-

¹² D'après la version de Gautier Map.

naïssaient la vertu des paroles, celle des pierres et des herbes, et grâce à cette science, elles se maintenaient en jeunesse, beauté et richesse à leur volonté, se baignant souvent dans des fontaines remplies d'herbes magiques qu'on appelait « Fontaines de Jouvence ». Tout cela avait commencé au temps de Merlin, le sage devin qui savait le passé, le présent et l'avenir, qui pouvait faire voler les pierres et découvrir les grands trésors qui se trouvaient sous terre ou dans les profondeurs de la mer, et qui, par la puissance de sa magie, construisait en quelques instants de magnifiques palais ou des forteresses imprenables. Les Bretons avaient honoré Merlin, mais ils l'avaient également redouté, parce qu'il ne tolérait pas le mal et l'injustice : ils l'avaient appelé leur saint prophète, bien qu'il fût fils d'un diable ; et certains, surtout dans le menu peuple, disaient même que c'était un dieu. Et la jeune femme en blanc qui avait emporté dans ses bras le fils du roi Ban était cette Viviane que Merlin aima avec tant de passion et à qui il avait appris tous ses enchantements. C'est cette Viviane, qu'on appelait maintenant la Dame du Lac, qui avait enfermé Merlin dans une tour d'air invisible, où elle venait le rejoindre très souvent lorsque le soir tombait sur la forêt.

Du reste, la Dame du Lac n'était plus tout à fait cette insouciant Viviane qui passait son temps à errer dans les bois, dont son père disait qu'elle ne serait jamais bonne à rien et que Merlin avait rencontrée au bord d'une fontaine. Elle avait conservé toute sa fraîcheur et toute sa beauté, mais elle était devenue sage et réfléchie. Merlin lui avait enseigné tous ses secrets, en particulier l'art des enchantements ; et, de plus, depuis qu'elle s'était donnée corps et âme au devin, l'amour de celui-ci l'avait complètement transformée. Elle se sentait à présent désignée pour une grande mission : perpétuer une tradition qui remontait à la nuit des temps. Elle savait que seules deux femmes étaient les héritières de Merlin, elle-même et Morgane, la sœur du roi Arthur. Toutes deux avaient le devoir de veiller sur le monde et d'y intervenir chaque fois qu'il serait nécessaire. Merlin lui avait révélé en outre qu'un jour lointain elle serait chargée en personne de reprendre Excalibur, l'épée de souveraineté

qui avait été confiée à Arthur, et de la garder en un lieu ignoré de tous pour la transmettre plus tard à celui qui reviendrait unifier le royaume démantelé. Merlin lui avait dit encore qu'elle devait prendre soin du fils du roi Ban parce que celui-ci était promis aux plus hautes destinées.

Voilà pourquoi la Dame du Lac n'avait pas hésité, lorsqu'elle avait vu la mort du roi Ban, la détresse de la reine Hélène et la menace des hommes de Claudas, à ravir le jeune enfant à sa propre mère et à l'entraîner dans son palais merveilleux, apparemment insensible aux cris et à la douleur de la reine. Et elle l'avait fait avec beaucoup de tendresse : aurait-elle porté dans son ventre cet enfant, elle ne l'aurait pu garder avec plus de douceur et d'amour. Et le lac où elle avait semblé se jeter avec lui n'était en fait qu'un enchantement que Merlin avait fait pour elle : à l'endroit où l'eau paraissait justement le plus profonde, il y avait de belles et riches maisons, à côté desquelles courait une rivière très poissonneuse ; mais l'apparence d'un lac recouvrait tout cela.

Toute l'année, cette terre merveilleuse était fleurie comme au milieu du mois de mai, lorsque les oiseaux chantent la joie de vivre, et tout autour s'épalaient des vergers dont les arbres portaient toujours des fruits mûrs et savoureux, d'une douceur de miel et du goût le plus subtil qui pût exister. Et, surtout, il y avait une colline de cristal, arrondie comme une balle, sur laquelle avait été construite une splendide forteresse, entourée d'une muraille que nul être humain, si habile fût-il, n'eût pu franchir vivant, sauf à l'endroit où se trouvait la porte. Cette muraille était faite en diamant très dur, et tous ceux qui résidaient à l'intérieur se trouvaient ainsi en complète sécurité. La forteresse était ornée avec grand art. Rien, à l'intérieur, ne portait la marque du temps. Personne n'y subissait les effets de la colère, de l'envie ou de la souffrance. Les pierres dont avait été construit le palais avaient une telle vertu, à ce qu'on raconte, que quiconque y passait la durée d'une journée ne ressentait jamais la tristesse, mais ne connaissait que la joie. C'est là que résidait la Dame du Lac, au milieu d'une multitude de femmes,

toutes aussi belles les unes que les autres, et qui étaient vêtues de robes et de manteaux de soie brochée de l'or le plus pur qu'on eût pu trouver¹³.

C'est donc en ce pays inconnu du monde que la Dame du Lac emmena le fils du roi Ban de Bénoïc. Mais elle se garda bien de révéler quel était le nom de l'enfant ni de quelle illustre famille il descendait. Parfois, on l'appelait « Fils de Roi », mais, d'une façon générale, il était « Beau Trouvé ». La Dame du Lac le confia à une nourrice qui prit bien soin de lui, mais toutes les femmes le chérissaient et voulaient se faire aimer de lui. Cependant, lui-même croyait que la Dame du Lac était sa mère, et personne ne le détrompait. Et le temps s'écoula ; l'enfant grandit et devint si beau garçon qu'à l'âge de trois ans, il était si vigoureux et si bien formé qu'il en paraissait cinq¹⁴.

À cet âge, la Dame du Lac fit venir un écuyer qui fut chargé de l'instruire et de lui montrer à se comporter en gentilhomme. Dès que ce fut possible, on lui donna un petit arc et des flèches afin qu'il s'exerçât à viser. Il commença par chasser les petits oiseaux. Puis, quand il fut plus grand, on renforça ses armes, et il put viser les lièvres et les perdrix. On lui donna un poulain aussitôt qu'il fut capable de chevaucher, sur lequel il se promenait aux environs du lac, toujours accompagné de son maître et de quelques suivantes. On lui apprit également à lire et à écrire, à chanter en s'accompagnant d'une harpe, à composer des poèmes, et l'on n'oublia pas non plus de lui enseigner les jeux, comme les échecs et les tables. Et il n'éprouvait aucune difficulté tant son esprit était vif et son habileté exceptionnelle.

Son teint était frais et clair. Sur son visage, la blancheur de sa peau s'harmonisait parfaitement avec le rouge de ses lèvres

¹³ Cette description de la forteresse, empruntée au récit d'Ulrich von Zatzikhoven, est tout à fait conforme aux descriptions de l'Autre Monde celtique contenues dans les récits gaéliques d'Irlande : cette terre merveilleuse et irréelle, qui porte les noms de *Tír na nÓg* (Terre de la Jeunesse), de *Mag Mell* (Plaine des Fées) ou encore d'*Emain Ablach* (Emain des Pommiers), équivalent irlandais de l'Avalon bretonne, est traditionnellement située soit sous les grands tertres mégalithiques (qu'on appelle le *sidh*, c'est-à-dire « paix »), ou dans une île, ou sous les eaux d'un lac. Cette terre est toujours régie par des Femmes-Fées.

¹⁴ Synthèse des versions d'Ulrich von Zatzikhoven et de Gautier Map.

minces et bien faites, le brun de son hâle, ses dents blanches, menues et serrées. Son menton, creusé d'une petite fossette, était bien formé, son nez un peu aquilin, ses yeux bleus mais changeants : rians et pleins de joie quand il était content, semblables à des charbons ardents quand il était irrité. Lorsque tel était le cas, ses pommettes se tachetaient de gouttes de sang, il fronçait le nez, serrait les dents si fortement qu'elles grinçaient, et l'on eût cru son haleine vermeille. Alors, sa voix sonnait comme l'appel d'une trompette, il mettait en pièces tout ce qu'il avait dans les mains ou déchiquetait ce qu'il avait entre les dents. Une fois calmé, il oubliait tout, sauf le motif de sa colère.

Il avait le front haut, les sourcils fins et serrés, et ses cheveux très souples demeurèrent blonds et luisants tant qu'il fut enfant. Plus tard, ils foncèrent et devinrent cendrés, mais restèrent toujours ondulés et lustrés. Son cou, ni trop grêle, ni trop long, ni trop court, pouvait rendre jalouses les plus belles femmes du siècle. Ses épaules étaient larges et hautes comme il convient, ses bras longs, droits, bien fournis en os, en nerfs et en muscles. Si ses doigts avaient été un peu plus menus, ses mains auraient parfaitement convenu à une demoiselle. Quant aux reins et aux hanches, aucun chevalier ne les aurait eus mieux faits. Ses cuisses et ses jambes étaient droites, et ses pieds cambrés, de sorte que personne n'eût jamais de meilleure assise. Seule, sa poitrine était peut-être un peu trop profonde et ample, et beaucoup de gens pensaient que si elle l'avait été moins, on aurait pris encore plus de plaisir à le regarder. Plus tard, la reine Guenièvre dirait que Notre-Seigneur la lui avait faite telle pour qu'elle fût à la mesure de son cœur, car il eût étouffé en toute autre, et qu'au reste, si elle-même avait été Dieu, elle n'aurait mis dans l'homme qu'elle aimait rien de plus, rien de moins.

Lorsqu'il le voulait, au moment des jeux et des divertissements, il chantait à merveille, mais ce n'était pas trop souvent, car nul ne montra jamais moins que lui de joie sans cause. Mais s'il jugeait qu'il y avait une raison valable de se réjouir, nul ne s'y appliquait mieux que lui. Il disait parfois que, lorsqu'il se trouvait en grande gaieté, il n'était rien de ce que son esprit

pouvait rêver que son corps ne pouvait mener à bien, tant il se fiait en la joie pour le faire triompher des pires épreuves. En l'entendant parler si fièrement, on aurait pu sans doute l'accuser d'outrecuidance et de vantardise, mais ce qu'il disait, il le faisait toujours, car sa volonté était inébranlable.

Tel était « Beau Trouvé », et si son corps était bien fait, son cœur ne l'était pas moins. C'était le plus doux et le plus débonnaire de tous les enfants, mais il ne supportait ni le mensonge ni la félonie. Sa largesse était sans commune mesure : il donnait aussi volontiers qu'il acceptait ce qu'on lui proposait. Il honorait les gentilshommes et ne faisait jamais mauvais visage, sauf s'il pensait avoir quelque bonne raison de se montrer désagréable. D'ailleurs, lorsqu'il se mettait subitement en colère, il était facile de le calmer. Et il était de sens si clair et si droit qu'à partir de l'âge de dix ans, son maître même n'aurait pu le détourner d'accomplir un acte qu'il jugeait bon et raisonnable.

Un jour, « Beau Trouvé » était parti à la chasse en compagnie de son maître. Ils eurent tôt fait de distancer les jeunes filles qui avaient voulu venir avec eux, mais qui étaient moins bien montées. Soudain, le cheval du maître broncha et tomba avec son cavalier sans que l'enfant, trop occupé à poursuivre la proie qu'il convoitait, s'en aperçût. Enfin, il tua la bête d'une seule flèche, mit pied à terre et attacha le chevreuil en trousse, prenant son chien au travers de la selle. Or, comme il rebroussait chemin afin de rejoindre son maître, il rencontra un homme à pied, de fort belle allure, qui menait à la main son cheval las. Il était vêtu d'une modeste cotte, ses éperons tout rougis du sang de sa monture épuisée. En voyant l'enfant, l'homme baissa la tête, comme s'il était honteux. « Beau Trouvé » lui demanda qui il était et où il allait. « Bel enfant, dit l'homme, que Dieu te donne joie et prospérité ! Je suis assez pauvre et je le serai encore plus si Notre-Seigneur ne me protège autrement qu'il ne l'a fait jusqu'à présent. Je suis gentilhomme de père et de mère, et je n'en souffre que davantage, car si je n'étais qu'un paysan, je serais habitué aux tourments et j'endurerais plus facilement mes ennuis.

— Comment ? s'écria l'enfant. Tu es gentilhomme de père et de mère et tu pleures à cause d'une mauvaise fortune ! Sauf s'il vient de perdre un ami ou sa terre, nul cœur bien né ne doit s'émouvoir, car toute chose est réparable. » L'homme fut bien étonné d'entendre ces nobles paroles de la bouche d'un enfant. Il dit : « Je ne pleure pas à cause de la perte d'un ami ou d'une terre. Mais je dois me rendre à la cour du roi Claudas pour obtenir justice d'un traître qui a tué un de mes parents dans son lit dans l'intention de lui ravir sa femme. Comme le traître craint de combattre loyalement contre moi, il m'a fait assaillir, hier soir, dans la forêt. Mon cheval a été blessé sous moi. Il m'a toutefois permis de m'échapper. Mais comment ne serais-je pas affligé, puisqu'il m'est impossible de me présenter au jour fixé à la cour du roi Claudas pour soutenir mon droit ? Il faudra donc que je m'en revienne sans avoir obtenu réparation, et surtout déshonoré pour avoir fait défaut. — Dis-moi : si tu avais un bon cheval, arriverais-tu encore à temps ? — Oui, bel enfant, très bien, et même si je devais encore faire une partie du chemin à pied. — Par le Dieu qui nous fit naître, dit « Beau Trouvé », je jure que tu ne perdras pas ton honneur à cause d'un cheval tant que j'en posséderai un, ni toi ni aucun autre gentilhomme qui serait dans l'embarras ! » Cela dit, « Beau Trouvé » descendit de sa monture et en tendit la bride à l'homme. Puis il mit son chien en laisse et, plaçant sa venaison sur le cheval blessé, il partit en le chassant devant lui.

Il ne s'était guère éloigné qu'il croisa un vavasseur monté sur un palefroi, une verge à la main, qui tenait en laisse un braque et deux lévriers. L'homme était d'un certain âge, aussi l'enfant le salua-t-il avec courtoisie. « Dieu te donne joie ! répondit le vavasseur. D'où es-tu, mon enfant ? — Seigneur, de l'autre pays. — Qui que tu sois, tu es beau et bien savant, me semble-t-il. Et d'où viens-tu ? — Seigneur, je reviens de la chasse, et comme tu le vois, j'ai tué un chevreuil. Mais si tu daignes prendre une part de ma venaison, je sais qu'elle sera bien employée. » Le vavasseur descendit de sa monture. « Je te remercie vivement, dit-il, et je ne refuse pas, car tu as fait cette offre de bon cœur et il se

trouve qu'aujourd'hui j'ai grand besoin de gibier. Je viens de marier ma fille et j'étais allé chasser pour avoir de quoi réjouir ceux qui sont venus aux noces. Mais je n'ai pas eu de chance. » Le vavasseur examina le chevreuil et demanda alors quelle partie il pouvait prendre. « Seigneur, dit l'enfant, es-tu chevalier ? – Certes, répondit l'autre. – Alors, prends-le tout entier. Ma venaison ne saurait mieux être employée qu'aux noces de la fille d'un chevalier ! » Le vavasseur troussa le chevreuil en croupe et invita l'enfant à venir souper chez lui. Mais « Beau Trouvé » répondit que ses compagnons n'étaient pas loin et qu'il devait aller les rejoindre. Le vavasseur le quitta après l'avoir recommandé à Dieu.

Mais, tout en s'éloignant, le vavasseur ne pouvait s'empêcher de se demander quel était ce bel enfant dont la ressemblance avec le roi Ban de Bénoïc l'avait tant frappé dès qu'il l'avait vu. N'y tenant plus, et voulant en savoir davantage, il fit demi-tour et revint à grande allure. Il n'eut pas de peine à retrouver « Beau Trouvé » qui allait à pied. « Bel enfant, demanda le vavasseur, ne peux-tu me dire qui tu es ? – Je ne le sais pas moi-même. On m'appelle « Beau Trouvé », et pourtant ma mère est une noble dame. Pourquoi tiens-tu tant à savoir qui je suis ? – C'est que tu ressembles étrangement à celui qui a été mon seigneur, le meilleur que j'aie jamais connu. – Qui est donc ce seigneur à qui je ressemble ? demanda l'enfant. – Le roi Ban de Bénoïc. Tout ce pays était à lui et il en a été déshérité à tort par le roi Claudas de la Terre Déserte. Il est mort maintenant, et l'on ne sait pas ce qu'est devenu le fils unique qu'il aimait tant. Par Dieu, si c'est toi, dis-le-moi. Je jure que je te garderai et défendrai mieux que moi-même ! » L'enfant se mit à réfléchir : « Fils de roi, murmura-t-il, je ne pense pas l'être, et pourtant, c'est étrange : certaines personnes m'appellent ainsi. » Le vavasseur n'insista pas, mais il dit encore : « Bel enfant, qui que tu sois, tu sors assurément d'un noble lignage. Écoute, voici deux lévriers, parmi les meilleurs qui soient au monde. Prends-en un, et que Dieu te donne joie et bonheur ! » L'enfant fut ravi de cette offre. Il regarda attentivement les deux lévriers et les apprécia en connais-

seur. Puis il en choisit un, et le tirant par la chaîne, il s'en alla de son côté après avoir remercié chaleureusement le vavasseur.

Il ne fut pas long à retrouver son maître et les trois jeunes filles qui avaient tenu à les accompagner. Ceux-ci le cherchaient et commençaient à s'inquiéter de son absence. Ils s'étonnèrent grandement de le voir revenir à pied, chassant devant lui un cheval maigre et blessé, tenant deux chiens en laisse, son arc au cou, son carquois à la ceinture. « Qu'as-tu fait de ton cheval ? demanda le maître d'une voix sévère. – Je l'ai perdu, répondit simplement l'enfant. – Et celui-ci, demanda le maître, où l'as-tu pris ? – On me l'a donné. – Par la foi que tu dois à ma dame, dis-moi la vérité ! » L'enfant, qui en aucun cas n'aurait voulu mentir, lui raconta très exactement ce qui s'était passé. Mais le maître laissa libre cours à sa colère « Comment ? dit-il, tu as donné ton cheval sans ma permission, et aussi la venaison qui revenait à ma dame ? – Ne te fâche pas, dit l'enfant. Ce lévrier vaut bien deux roussins comme celui que j'avais. – Par la Sainte Croix, il t'en souviendra ! » s'écria le maître. Et, disant ces mots, il frappa l'enfant d'un tel soufflet qu'il le jeta par terre. « Beau Trouvé » ne cria pas, ne pleura pas, mais il répéta qu'il aimait mieux le lévrier que deux roussins. Le maître, qui paraissait hors de lui, frappa rudement le chien de sa verge, et l'animal, qui était jeune, se mit aussitôt à hurler. « Beau Trouvé » lâcha les deux laisses. Son visage s'était soudain empourpré. Il arracha l'arc de son cou et courut sus à son maître. « Je n'admets pas qu'on batte mon chien ! » cria-t-il. Et, levant l'arc, il voulut en frapper le maître. Celui-ci tenta de saisir l'arc, mais l'enfant, vif et léger comme il était, sauta de côté et le frappa sur la tête si durement qu'il lui fendit la peau et l'abattit sur le sol où il demeura un instant tout étourdi. Puis, fou de colère à la vue de son arc qui s'était brisé, il se jeta sur son maître et se mit à le frapper de ses poings, répétant sans cesse qu'il ne tolérerait jamais qu'un chien innocent fût battu. Les jeunes filles essayèrent bien de le calmer, mais leurs paroles ne firent qu'exciter davantage sa colère. Il prit alors les flèches de son carquois et les en

menaça d'un air si résolu qu'elles s'enfuirent toutes dans les bois.

Alors « Beau Trouvé » sauta sur l'un de leurs chevaux et, emmenant avec lui ses deux chiens, l'un par l'arçon, l'autre en croupe, il s'engagea sur un chemin qui traversait la forêt. Tout à coup, comme il passait dans une vallée, il aperçut une harde de biches. D'instinct, il chercha l'arc à son cou, et, se rappelant soudain comment il l'avait brisé et perdu, il se remit en colère : « Celui qui m'a empêché d'avoir une de ces biches me le paiera cher ! s'écria-t-il. Avec le meilleur lévrier et le meilleur limier qui soient, il m'était impossible de manquer mon coup ! » Il se calma cependant et revint au domaine du Lac, entra dans la cour et se rendit immédiatement chez la Dame afin de lui montrer son beau lévrier. Mais le maître, tout sanglant, le visage tuméfié, était déjà présent et avait fait sa plainte.

« Comment ? dit la Dame du Lac en faisant semblant d'être très irritée. Tu as osé frapper et blesser celui auquel je t'ai confié pour qu'il t'instruise ! C'est un outrage pour moi comme pour lui, sache-le bien ! – Dame, répondit l'enfant d'une voix calme, ce n'est pas un bon maître, puisque lui-même m'a frappé alors que j'avais bien agi. Peu m'importent ses coups d'ailleurs, mais il a frappé mon lévrier qui ne lui avait rien fait et qui est l'un des plus beaux du monde. Il l'a frappé si durement qu'il a failli le tuer sous mes yeux, et cela parce qu'il savait que j'y étais très attaché. Encore m'a-t-il causé un autre ennui, car, en m'obligeant à casser mon arc, il m'a privé d'une belle biche que j'aurais très bien pu te rapporter. Sache bien que partout où je le rencontrerai, sauf ici où il est sous ta protection, je m'efforcerai de le tuer afin de laver l'affront qu'il m'a fait, ainsi qu'à mon lévrier ! »

La Dame du Lac fut fort heureuse de l'entendre parler si fièrement. Mais elle n'en laissa rien paraître et continua à feindre d'être courroucée. « Comment as-tu osé donner ce qui m'appartient ? demanda-t-elle. – Dame, répondit-il, je sais bien que je suis ici sous tes ordres, mais en plus, je suis gouverné par un écuyer qui a le tempérament d'un lâche. Je crois que pen-

dant longtemps encore, il faudra que je me garde de bien des choses ! D'ailleurs, quand je ne supporterai plus d'être ici, je m'en irai, et personne ne pourra m'en empêcher. Mais avant de m'en aller, je veux quand même dire qu'un cœur d'homme ne peut parvenir à l'honneur s'il demeure trop longtemps sous tutelle, car il lui faut trop souvent trembler. Je ne veux plus de maître, je dis bien maître et non seigneur ou dame. Malheureux le fils de roi qui ne peut donner son bien quand il lui plaît ! »

La Dame du Lac reprit doucement : « Bel enfant, penses-tu vraiment être fils de roi, ou n'est-ce pas parce que je t'appelle parfois ainsi ? Tu n'es point fils de roi, tu es seulement le Beau Trouvé. – Dame, répondit l'enfant en soupirant, cela me peine, car mon cœur me dit que je pourrais être fils de roi. » Alors la Dame le prit par la main, et, l'emmenant un peu à l'écart, elle le baisa sur la bouche et sur les yeux si tendrement qu'à les voir, personne n'eût pu croire qu'elle n'était pas sa mère. « Beau fils, dit-elle encore, ne sois pas triste. Je veux qu'à l'avenir tu puisses donner ce qu'il te plaira de donner à bon escient et à ceux qui le mériteront. Je veux aussi qu'à l'avenir tu sois maître et seigneur de toi-même. Quel que soit ton père, tu as montré que tu as le cœur d'un roi. »

Cet incident fit longuement réfléchir Viviane. Certes, elle était heureuse de reconnaître en cet enfant le caractère entier et fier qui caractérise un fils de roi, mais elle se disait qu'il fallait peut-être compléter son éducation par le contact d'autres jeunes garçons de son âge. Puis elle appela auprès d'elle une de ses suivantes qui avait nom Saraïde. C'était une belle jeune fille au teint clair et aux grands yeux bleus, à la chevelure rousse abondante, et à qui elle avait enseigné beaucoup de ses secrets. Saraïde était experte en tous les arts et savait aussi les enchantements. Elle lui parla longuement et lui exposa son projet. Enfin, elle envoya la jeune fille en la cité de Gaunes.

C'est là qu'étaient toujours enfermés, sur ordre de Claudas de la Terre Déserte, les fils du roi Bohort, avec leur maître Pharien et le neveu de celui-ci, Lambègue. Il y avait avec eux quelques valets qui les servaient fidèlement et rien ne leur manquait en

fait de nourriture et de boisson. Mais il leur était impossible de sortir de cette tour, ne serait-ce que pour aller se promener, et le temps leur semblait long.

Un soir, les enfants étaient assis pour le souper, ensemble à la même table, car ils mangeaient toujours dans la même écuelle ; Lionel, comme à son ordinaire, faisait paraître un si bel appétit que chacun s'en émerveillait. Pourtant, en le voyant ainsi, plein de vitalité, Pharien se mit à pleurer si fort que ses larmes tombèrent sur son vêtement et sur le plancher, sous la table où ils soupaient. « Qu'as-tu donc, cher maître ? s'écria Lionel. Pourquoi pleures-tu ainsi ? – Laisse, beau seigneur, répondit Pharien. Tu ne gagnerais rien à le savoir, sinon d'être triste et irrité. » Lionel se leva et dit : « Par la foi que je dois à l'âme du roi Bohort, mon père, je jure que je ne mangerai plus tant que je ne saurai pas pourquoi tu pleures, et par la foi que tu me dois, je te conjure de me le dire ! » Pharien soupira longuement, s'essuya les yeux et dit : « Je pleure parce qu'il me souvient du temps où la gloire du roi Bohort était reconnue de tous. Comment ne serais-je pas triste, moi qui vous vois, ton frère et toi, dans cette prison inconfortable alors qu'un autre tient sa cour où vous devriez avoir votre demeure, alors qu'un maudit porte une couronne qui vous revient de droit à l'un ou à l'autre ! »

Lionel sentit qu'il avait envie de pleurer. C'était un étrange garçon que ce Lionel. Il était grand et fort, l'œil clair et vif, le visage toujours tendu. Il avait reçu son nom parce qu'il portait sur la poitrine une tache vermeille qui ressemblait à la forme d'un lion. C'était le cœur d'enfant le plus ouvert qu'on eût jamais connu. Plus tard, Galehot, le fils de la Géante, seigneur des Îles Lointaines, l'appela « Cœur sans frein ». Mais Lionel refoula ses larmes. Il se contenta de repousser durement la table, à tel point qu'il la renversa. Il courut alors jusqu'au plus haut de la tour où il s'assit sur le rebord d'une fenêtre.

Au bout d'un moment Pharien vint le rejoindre. « Qu'y a-t-il, mon enfant ? dit-il doucement. Reviens continuer le souper, ou du moins fais semblant pour ne pas contrarier ton frère qui

n'oserait pas manger sans ta présence. – Maître, répondit Lionel, je suis l'aîné des fils du roi Bohort. Je suis ton seigneur et celui de mon frère Bohort, et aussi de ton neveu Lambègue. Je vous commande à tous d'aller manger. Quant à moi, je ne toucherai plus ni pain ni vin avant d'avoir accompli le projet que j'ai formé et que je ne peux révéler. – Au nom de Dieu, dit Pharien, je quitterai donc ton service puisque tu me caches ta pensée. C'est donc que tu n'as pas confiance en moi ! » Pharien se remit à pleurer, mais Lionel, qui l'aimait tendrement, se mit à verser des larmes abondantes. Il finit par dire : « Mon maître, ne nous laisse pas, je t'en prie. Je vais te révéler ce que j'ai dessein d'accomplir : demain, je ferai mander au roi Claudas de venir nous voir, et alors, je me vengerai de lui. – Comment te vengeras-tu de lui ? – Je le tuerai ! répondit Lionel d'une voix ferme. – Mais, reprit Pharien, que feras-tu quand tu l'auras tué ? – Je sais bien que tous ceux de ce pays me protégeront et feront tout ce qui est en leur pouvoir. Je sais aussi que Dieu approuvera mon action. Et si je meurs pour faire valoir mon droit, la mort sera bienvenue, car mieux vaut mourir avec honneur que de vivre ainsi sous le joug d'un tyran ! »

Pharien admirait fort le courage et la détermination de Lionel, mais il voyait bien que le garçon se laissait emporter par la colère et le désespoir. « Mon enfant, lui dit-il, je t'approuve pleinement, mais crois-tu qu'on puisse entreprendre une telle chose à la légère ? Attends que Dieu t'ait donné plus de force que tu n'en as aujourd'hui. Quand le moment sera venu, tu vengeras ton père et ton honneur, et je t'y aiderai de tout mon pouvoir, car sache bien que je n'aimerais pas mon propre fils plus que toi ! » Il l'exhorta ainsi longuement, et Lionel finit par promettre d'attendre le moment favorable pour passer à l'action. « Mais, ajouta-t-il, je ne jure plus de rien si je suis en présence de Claudas ! »

Le lendemain était le jour de la Madeleine et, chaque année, le roi Claudas avait coutume d'y tenir sa cour. Il se trouvait assis à la haute table de la grande salle du palais, entouré de tous ses barons, à côté de son neveu Dorin, un beau et fier jeune homme

qu'il venait d'armer chevalier. C'est alors que Saraïde pénétra dans la salle, tenant deux lévriers par leurs chaînes qui étaient d'argent. Elle s'avança droit vers le roi et lui adressa la parole d'une voix si forte qu'elle fut entendue de tous : « Roi Claudas, je suis ici pour te transmettre un message de la part de ma dame, la meilleure dame du monde que l'on nomme la Dame du Lac ! Jusqu'à ce jour, elle t'a respecté plus qu'aucun autre homme au monde, mais elle a entendu dire sur toi certaines choses qui font craindre que tu n'aies point seulement la moitié du bon sens et de la courtoisie que l'on attendait de toi ! – Jeune fille, sois la bienvenue en cette cour, répondit Claudas en souriant, et que Dieu protège et honore ta Dame. Mais peut-être lui avait-on dit plus de bien sur moi que je ne le méritais. Apprends-moi cependant le mal dont je me rends coupable, selon elle et selon toi ! – Je vais te le dire, reprit Saraïde. N'est-il pas vrai que tu retiens en prison les deux fils du roi Bohort de Gaunes ? Ils ne sont pourtant coupables d'aucune félonie, et tu devrais savoir qu'on ne s'attaque pas impunément à des enfants, surtout lorsqu'ils sont orphelins et qu'ils ont besoin de douceur et de tendresse. Franchement, il n'a guère de bonté celui qui se montre envieux ou méchant envers des enfants ! Et sache bien qu'il n'est pas un homme sous le ciel qui, apprenant que tu traites ainsi les fils du roi Bohort, ne soit persuadé que tu as le projet de les faire mourir pour te débarrasser d'eux. C'est en tout cas ce qui se murmure par tout le pays. Écoute, roi Claudas : si tu étais courtois, ces enfants seraient ici auprès de toi, vêtus de riches vêtements comme il convient à des fils de roi. Tu en retirerais beaucoup d'honneur, car chacun dirait que tu es un bon prince qui traite les orphelins avec bonté et leur garde fidèlement leur terre ! – Par Dieu ! répondit Claudas, tu as raison, et je vais faire ce que tu demandes. »

Il donna alors l'ordre à son sénéchal d'aller chercher lui-même les enfants et leurs maîtres, et de mener avec lui, en grand apparat, un cortège de chevaliers, de sergents et d'écuyers afin de marquer dignement leur arrivée.

Le sénéchal se hâta d'accomplir sa mission. Il réunit ses gens et se présenta à la porte de la tour. On lui ouvrit et il monta jusqu'à la pièce où se trouvaient les enfants. S'agenouillant humblement devant Lionel, il dit son message, et le garçon feignit d'être tout joyeux. Puis, priant le sénéchal d'attendre un moment, il passa dans la chambre voisine où il commanda à un valet de lui apporter un grand couteau qu'on lui avait donné. Mais, au moment où il le cachait sous sa robe, Pharien entra pour voir ce qu'il faisait et le lui arracha des mains. Lionel ne se débattit pas, mais il dit fermement : « Puisqu'il en est ainsi, je ne mettrai pas les pieds dehors. Je vois bien que tu me détestes, puisque tu m'enlèves la seule chose qui puisse faire mon bonheur ! – Allons, mon enfant, dit Pharien, tout le monde s'apercevra que tu portes un couteau. Laisse-moi le prendre, car je le cacherai plus facilement que toi. – Alors, jure-moi que tu me le donneras à l'instant même où je te le demanderai ! – Seulement si tu me promets que tu ne feras rien qui me chagrine. – Je ne ferai nulle chose dont je puisse être blâmé, ni par toi ni par les autres. – Ce n'est pas ainsi que je l'entendais. » Lionel le regarda droit dans les yeux, puis il dit lentement : « Beau maître, garde donc le couteau pour toi : tu pourrais bien en avoir besoin pour toi-même. »

Lionel et Bohort montèrent sur de beaux palefrois, leurs maîtres en croupe, et le cortège se dirigea vers le palais, tandis que le menu peuple s'assemblait pour voir ce qui se passait. Reconnaisant les deux enfants, les bonnes gens en furent réconfortés, mais ils se mirent à prier Dieu pour qu'ils fussent protégés de tout péril, car ils n'avaient aucune confiance dans le roi Claudas et se demandaient bien pour quelle raison il avait fait sortir les enfants de leur prison. Parvenus au palais, Lionel et Bohort entrèrent dans la grande salle, la tête haute, le regard fier et assuré, la main dans la main, et se dirigèrent vers le roi Claudas.

Celui-ci était assis à la haute table, dans un riche fauteuil, vêtu d'une grande robe d'apparat. Devant lui, sur un plateau d'argent, se trouvaient sa couronne et son sceptre d'or et de

pierreries ; sur un autre, il y avait une épée droite, tranchante et claire. Assurément, Claudas paraissait un roi sage et puissant, mais son visage n'en était pas moins cruel et félon. Il fit cependant bel accueil aux fils du roi Bohort, et appelant Lionel dont il admirait fort les manières et la contenance, il lui tendit sa coupe en l'invitant à boire. Mais le garçon ne le voyait même pas : il n'avait d'yeux que pour l'épée luisante. C'est alors que Saraïde s'avança vers lui et, lui posant les mains sur les joues, elle lui tourna doucement la tête vers la coupe. Puis, après l'avoir couronné ainsi que son frère d'une guirlande de fleurs nouvelles et odorantes, elle leur passa au cou un petit collier d'or et de pierres. « Bois maintenant, fils de roi, dit-elle à Lionel. – Certes, je boirai, répondit Lionel, mais c'est un autre qui paiera le vin ! » Et il prit la coupe dans sa main. « Brise-la ! Jette-la par terre ! » lui cria son frère. Mais Lionel ne jeta pas la coupe sur le sol. Il l'éleva au contraire au-dessus de lui et brusquement l'abattit sur le visage de Claudas avec une telle force qu'il eut une plaie sur le front. Puis, renversant le sceptre et l'épée, il saisit la couronne, la jeta sur le pavé, l'écrasa du talon et en fit voler les pierres alentour.

Un grand murmure monta dans l'assistance. Dorin se précipita au secours de son oncle qui gisait, couvert de vin et de sang. Les barons se levèrent, les uns pour se lancer contre les enfants, les autres pour les défendre. Lionel avait ramassé l'épée, Bohort le sceptre, et tous deux repoussaient leurs assaillants du mieux qu'ils pouvaient. Mais ils n'auraient pas pu résister longtemps contre tant d'hommes si la vertu des fleurs que Saraïde leur avait mises sur la tête n'eût empêché qu'aucune arme ne pût les blesser, et celle des colliers, que nul coup ne pût rompre leurs membres. Et Saraïde, les prenant chacun par l'épaule, les entraîna avec elle vers la porte.

Mais Dorin, s'apercevant de leur fuite, se précipita sur eux. Alors Lionel, qui tenait toujours l'épée à la main, lui coupa la joue et la moitié du cou tandis que Bohort, au même moment, lui fendait le crâne d'un coup de sceptre. Et Dorin tomba mort. À cette vue, le roi, qui avait grand courage, se releva, saisit

l'épée d'un de ses barons, entoura son bras gauche de son manteau et courut vers les enfants sans se soucier d'exposer sa propre vie entre tant d'hommes excités et hurlants dont beaucoup le haïssaient à mort. En le voyant ainsi déchaîné, prêt à tout, Saraïde eut un instant de frayeur. Mais, se ressaisissant à temps, elle jeta un enchantement qui donna aux enfants l'apparence de ses deux lévriers et aux chiens celle de Lionel et de Bohort. Dans le même instant, elle se jeta au-devant du roi, dont l'épée la blessa au sourcil ; elle en porta la cicatrice toute sa vie.

« Ah ! roi Claudas ! s'écria-t-elle, j'ai chèrement payé ma venue en ta cour ! Tu m'as blessée et tu veux tuer mes lévriers qui sont les plus beaux du monde ! » Le roi regardait tout autour de lui, mais il commençait à ne plus comprendre ce qui se passait. Ses pensées devenaient confuses. Il crut voir les deux enfants s'enfuir, mais c'étaient les chiens qui se sauvaient, effrayés par le tumulte. Il les poursuivit, levant son arme pour les frapper au moment où ils passeraient la porte, mais ils la franchirent si lestement que l'épée s'abattit vainement sur le seuil et vola en éclats. Tout ahuri, Claudas regarda le tronçon qui lui restait en main. « Dieu soit loué ! dit-il, j'ai failli tuer les fils du roi Bohort de ma propre main ! Si je l'avais fait, le monde entier me l'aurait reproché et j'en aurais été honni à jamais ! »

Claudàs revint en titubant au milieu de la salle où régnait toujours la plus grande confusion. Il ordonna de se saisir de ceux qu'il croyait être les fils du roi Bohort et les remit à la garde de ceux en qui il avait le plus confiance. Puis, il s'agenouilla sur le corps de son neveu et le pleura longuement. Mais si son chagrin était immense, celui de Pharien et de Lambègue ne l'était pas moins, car tous deux étaient persuadés aussi que Lionel et Bohort venaient d'être pris et craignaient que le roi ne se vengeât sur eux de la disparition de son neveu.

Cependant, les nouvelles allaient vite dans la cité de Gaunes. Ceux qui ignoraient que Claudas retenait prisonniers les fils de leur ancien seigneur, furent tout étonnés et manifestèrent violemment leur colère. Certains s'en prirent aux hommes d'armes

de Claudas et les batailles se prolongèrent dans les rues et les ruelles tout au long de la soirée. Pharien et Lambègue s'en étaient allés dans la foule et ameutaient tout le monde, criant bien haut qu'il fallait tout faire pour délivrer des enfants innocents. De nombreux chevaliers et des bourgeois coururent aux armes et formèrent un cortège qui se dirigea vers le palais sous la conduite de Pharien.

Claudas avait fait placer le corps de son neveu dans une chapelle, et il continuait à se lamenter. « Ah, beau neveu ! gémissait-il, chevalier preux sans mesure, si tu avais vécu, personne n'aurait pu t'égaler ! Tu étais mon héritier bien-aimé et, pour toi, j'avais amendé mes anciennes façons afin de te laisser un royaume dont tu n'aurais pas rougi de ceindre la couronne... Hélas ! Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, et je vois bien qu'il me faut m'incliner devant la puissance du Ciel ! C'est sans doute à cause des fautes que j'ai commises qu'une telle douleur s'abat sur moi ! »

Claudas était en plein désarroi quand il entendit le tumulte que faisaient devant le palais les chevaliers et les bourgeois de Gaunes, auxquels s'étaient joints de nombreux barons de Benoïc, ceux qui regrettaient leur ancien seigneur, le roi Ban, et la disparition du fils de celui-ci. Claudas se rendait compte qu'il courait un grave danger. Il se trouvait dans un pays qu'il avait conquis par la force, au milieu de gens qui le haïssaient, et il n'avait plus, pour se défendre, que ce qui lui restait des hommes de la Terre Déserte qu'il avait amenés avec lui. Mais il ne perdit pas courage ; en vieux lutteur qu'il était depuis toujours, il jeta un haubert sur son dos, laça son-heaume, pendit son bouclier à son cou, ceignit son épée et prit une hache au fer tranchant et au manche renforcé. Ainsi équipé, il se fit voir à l'une des fenêtres du palais.

« Pharien ! cria-t-il d'une voix puissante, que me veulent tous ces gens ? – Roi Claudas, répondit Pharien en dominant le tumulte, tous ces gens et moi-même voulons que tu nous rendes nos vrais seigneurs, les fils du roi Bohort, à qui tu as juré de restituer ce royaume sous ta protection ! – Je refuse de céder ! ré-

pondit Claudas. Que chacun fasse du mieux qu'il pourra, car les fils du roi Bohort ne vous seront rendus que si vous les prenez par la force ! »

Le brouhaha s'amplifia. Le palais de Claudas était entouré d'une foule hostile qui criait des injures à l'encontre de celui qui retenait injustement les fils du roi légitime. Pharien s'efforçait de mettre un peu d'ordre dans la troupe hurlante qui l'avait suivi, mais son neveu Lambègue, avec la fougue de sa jeunesse, était plutôt tenté d'exciter la foule en proférant des menaces de mort contre l'usurpateur. De son côté, Claudas avait recouvré tout son sang-froid ; il avait ameuté la garde de ses fidèles et se préparait à une défense énergique. Bientôt, les arcs, les arbalètes et les frondes entrèrent en action. Une grêle de flèches et de pierres s'abattit sur les murailles, brisant quelques fenêtres et meurtrissant la toiture. Mais lorsque Claudas s'aperçut que ceux du dehors s'apprêtaient à mettre le feu à la porte, il la fit ouvrir, et, accompagné des siens, il sortit à pied, la hache au poing, et il commença à frapper à si grands coups que les assaillants reculèrent.

À le voir ainsi mettre à mal les courageux volontaires qu'il avait entraînés, Lambègue sentait la colère le gagner. Il fit amener son cheval, l'enfourcha, et muni de toutes ses armes, heaume sur la tête et lance pointée en avant, il chargea Claudas à bride abattue. Il le frappa si durement de son fer qu'il lui traversa l'épaule. Mais son cheval, emporté par son élan, vint heurter le mur de la tête et tomba raide mort, tandis que lui-même, tout étourdi par le choc, demeura un long moment étendu à côté de sa malheureuse monture. Cependant, Claudas, le tronçon de la lance dans l'épaule, perdant son sang en abondance, s'adossa à la muraille, sous une pluie de pierres et de flèches, et bientôt s'affaissa sur les genoux. Lambègue, qui avait réussi à se relever, courut à lui l'épée à la main, pour l'achever. C'est alors que Pharien intervint et saisit le bras de son neveu. « Que veux-tu faire ? demanda-t-il. Veux-tu tuer un homme blessé qui a été l'un des meilleurs chevaliers et des meilleurs princes de ce temps ? » Rouge de colère, Lambègue se retourna vers son oncle :

« Comment, traître ? s'écria-t-il. Prétendrais-tu sauver celui qui s'est servi de toi et qui veut tuer les fils de notre seigneur le roi Bohort ? Certes, tu n'es plus qu'un vieil homme incapable de combattre pour une juste cause ! »

Pharien tenait toujours le bras de Lambègue d'une main de fer. « Tais-toi, beau neveu ! dit-il. Quelque méfait qu'il ait commis, le roi Claudas est blessé, incapable de se défendre. De plus, je me suis engagé envers lui et je ne peux admettre qu'il soit tué tant qu'il n'a pas tenté une chose déloyale contre moi-même. Je lui ai fait hommage, je le regrette, mais c'est ainsi, je ne peux le nier. Donc mon devoir est de le garantir de la mort et de toute honte selon mes forces. En cela, je ne cherche que le salut des enfants du roi Bohort, parce qu'ils sont les fils de mon ancien seigneur, et ne veux que les aider à reconquérir leur royaume ! »

Claudas l'entendit bien. Il se mit à crier comme quelqu'un qui a grand-peur pour sa vie : « Beau doux ami, merci ! Voici mon épée. Je te la rends comme au plus loyal chevalier qui soit. Et je te livrerai les enfants. Mais sache bien que mon intention n'a jamais été de leur faire du mal ! » Ces paroles mirent fin au combat. Pharien fit disperser les combattants des deux partis et entra dans le palais avec Claudas qui, épuisé par sa blessure, s'évanouit. Ses gens se hâtèrent de lui retirer son heaume et de l'asperger d'eau froide, si bien qu'il reprit bientôt connaissance. Puis les médecins lui soignèrent ses plaies et les bandèrent. Le roi Claudas endura tout avec un grand courage, mais, en son for intérieur, il était très mortifié d'avoir été vaincu par Pharien et une populace déchaînée contre lui. Or, à ce moment-là, ceux que l'on croyait les fils du roi Bohort reprirent leur aspect véritable, c'est-à-dire celui de deux lévriers, à la grande stupéfaction de tout le monde et du roi lui-même. Lorsqu'il vit les deux chiens à visage de prince qu'on venait d'amener, Pharien sentit une telle angoisse en son cœur que, pour un peu, il eût perdu conscience. « Ah, roi Claudas ! s'écria-t-il. Tu as juré de me rendre les deux fils du roi Bohort, et ce sont deux lévriers que tu me présentes !

— Hélas ! répondit piteusement le roi. Je vois que nous avons été joués par la jeune fille qui venait de la part de la Dame du Lac. Ce sont les deux lévriers qu'elle a amenés tantôt devant moi, et je vois bien qu'elle a enlevé les enfants par enchantement ! Ce n'est pas ma faute : je suis prêt à être ton prisonnier sur parole et à te servir d'otage jusqu'à ce que tu aies la certitude que Lionel et Bohort sont sains et saufs. Mais jure sur ta foi de me garantir jusque-là ! » Pharien hésitait, car il craignait de ne pouvoir protéger le roi contre son neveu Lambègue dont l'excitation ne cessait de croître. Il n'avait même plus confiance dans les gens de Gaunes qui étaient prêts à faire payer très cher à Claudas les maux qu'ils avaient subis depuis tant d'années. Il pensait en outre que, s'il arrivait malheur à Claudas après qu'il l'aurait pris sous sa garde, il en serait déshonoré à tout jamais. Aussi voulut-il consulter les barons avant de s'engager. Il faisait nuit, mais on avait allumé tant de torches et de lanternes qu'on y voyait presque comme en plein jour.

Pharien parla et exposa son point de vue. Immédiatement, Lambègue intervint :

« Comment, bel oncle ? Tu veux prendre sous ta sauvegarde le traître qui a tué nos seigneurs et qui a commis tant de méfaits à ton égard ! Si le peuple savait ce que je sais, tu ne serais certes pas écouté ! » Pharien regarda son neveu avec insistance. Il avait fière allure, mais tous ses membres tremblaient. « Beau neveu, dit calmement Pharien, je ne suis pas surpris que tu aies si peu de raison. Bon sens et prouesse ne font pas toujours bon ménage, du moins à l'âge que tu as. Toutefois, afin que tu y voies un peu plus clair dans le miroir de la sagesse, je vais t'enseigner ceci : à la bataille, n'attends personne et pique des éperons le premier pour donner, si tu le peux, de grands coups sur l'adversaire. Mais au conseil, tant que tu seras jeune, garde-toi de faire entendre tes avis avant que les anciens aient parlé. Ceux qui t'entourent savent mieux que toi où se trouve la raison. Je ne vois parmi eux aucun baron qui n'ait rendu hommage à Claudas, de gré ou de force, foi et hommage à mains jointes, dans les formes qui conviennent. Ainsi, par serment, tous doi-

vent aide et protection au roi Claudas et défendre sa vie comme la leur propre. Car il n'est pire déloyauté que de faire périr le seigneur à qui on a juré fidélité. Si le seigneur a commis quelque méfait envers un homme lige, celui-ci peut le citer devant les barons dans un délai de quarante jours ; et, s'il ne peut obtenir justice, alors, il peut dénoncer son hommage, mais publiquement, devant ses pairs, et non pas en secret. Encore n'a-t-il pas pour autant le droit de le tuer, car, de toute façon, celui qui répand le sang de son seigneur est traître et parjure, et même meurtrier, à moins qu'il n'y ait eu crime réel ou félonie reconnue par tous. » Pharien se tut un instant, puis il s'adressa à tous les assistants : « Seigneurs, dit-il, si vous voulez jurer que Claudas n'aura rien à redouter de vous, quels que soient les reproches qu'on peut lui faire, je le prendrai sous ma sauvegarde. Sinon, que chacun agisse pour le meilleur ou pour le pire. Pour moi, je sais ce que je ferai, et ma conscience est en repos. Dites-moi donc ce que vous décidez. »

Tous ceux qui étaient présents eurent de longs colloques. Après quoi, ils revinrent auprès de Pharien, lui disant qu'ils se rangeaient à son avis. Ils jurèrent sur les saintes reliques de respecter la vie de son prisonnier. Mais Lambègue s'était éloigné afin de ne pas prononcer le serment. Et quand il vit entrer Claudas accompagné de son oncle dans la tour où logeaient naguère les fils du roi Bohort, il n'y put tenir : il saisit un épieu qui se trouvait là, sur un râtelier, et il en frappa le roi en pleine poitrine, avec une telle force qu'il faussa son haubert et que Claudas, déjà affaibli par sa blessure, tomba sur le sol et rendit l'âme. Aussitôt, Pharien dégaina l'épée que son prisonnier lui avait remise, et qu'il tenait à la main : d'un seul coup, il fendit le heaume de son neveu et lui déchira la joue en s'écriant : « Ah, traître ! tu es mort ! Certes, tu m'as déshonoré et tu me feras tenir pour félon ! Je dois te punir pour le meurtre de Claudas ! »

Lambègue était tombé. Pharien se précipita sur lui dans l'intention de lui enfoncer son épée dans la gorge. Mais la femme de son neveu courut se jeter aux pieds de Pharien, le suppliant d'épargner la jeunesse de son mari. « Tue-moi plutôt,

dit-elle, car il ne mourra pas sans moi devant mes yeux ! » Ce geste et cette supplication eurent pour effet de faire tomber la colère de Pharien. Il songea que, dans le passé, il n'avait rien eu à reprocher à Lambègue, et, prenant pitié de son neveu, il lui pardonna l'offense qu'il venait de lui faire, et il dit à sa femme de le soigner. Puis il murmura, aussi bien pour lui-même que pour les autres : « Je voudrais quand même bien savoir ce que sont devenus les fils du roi Bohort... »

Ce qu'il ne savait pas, c'est que ceux-ci étaient sains et saufs. Saraïde, la belle suivante de la Dame du Lac, avait quitté discrètement la cité de Gaunes, menant en laisse ceux que chacun prenait pour des lévriers. Elle gagna une forêt toute proche où elle avait laissé ses compagnes. Quand celles-ci la virent revenir blessée au visage, elles furent bien étonnées, mais sans plus attendre, elles la pansèrent et lui appliquèrent un onguent qui arrêtait le sang. Puis Saraïde plaça l'un des lévriers sur son cheval, demandant à l'une de ses compagnes de prendre l'autre sur l'arçon de sa monture. La petite troupe se mit en route et chevaucha à grande allure sur les chemins tortueux de la Bretagne armorique. Elle ne s'arrêta que pour la nuit afin de prendre un repos mérité. Alors, Saraïde prononça des paroles mystérieuses et rompit l'enchantement qu'elle avait jeté sur les enfants. En voyant apparaître deux beaux garçons à la place des deux lévriers, les suivantes de Saraïde furent bien ébahies. « Eh bien, ne pensez-vous pas que nous avons pris là un bon gibier ? leur demanda Saraïde en riant. – Certes, répondirent-elles, la proie est bonne et belle. Mais dis-nous : quels sont ces deux beaux enfants ? » Elle ne voulut rien révéler et se contenta de recommander que les garçons fussent choyés avec tous les honneurs dus à leur rang.

Le lendemain, Saraïde se remit en route avec sa troupe, et après avoir longtemps chevauché, elle parvint enfin au lac de Diane. Lorsque la Dame du Lac vit les fils du roi Bohort, elle fut plus heureuse qu'on ne saurait le dire. Quant à « Beau Trouvé », bien qu'il ignorât que les nouveaux arrivés étaient ses cousins germaines, il leur manifesta immédiatement grande sympathie.

Dès le premier soir, les trois garçons mangèrent dans la même écuelle et partagèrent la même chambre.

Pendant plusieurs années, les fils du roi Bohort et le fils du roi Ban vécurent ainsi dans le domaine de la Dame du Lac, et personne ne sut où ils se trouvaient. Ils se livraient aux exercices les plus divers, apprenaient l'art de la chasse, jouaient ensemble. Mais « Beau Trouvé » s'en allait très souvent seul dans la forêt, comme s'il était en quête d'aventures. En fait, comme il savait que ses deux compagnons étaient les fils du roi Bohort de Gaunes, il supportait très mal de ne pas savoir qui il était lui-même. Aussi se retranchait-il dans sa solitude et son intransigeance, ce qui ne l'empêchait pas, lorsqu'il rentrait au palais merveilleux, de se montrer courtois et affable envers Lionel et Bohort et de manifester son affection pour la Dame du Lac. Celle-ci, d'ailleurs, lui témoignait les plus grands égards, davantage même qu'aux fils du roi Bohort. Elle n'aurait jamais consenti à dîner et à souper si « Beau Trouvé » n'avait tranché le premier plat et versé à boire. Après quoi, elle lui permettait de s'asseoir. Il entrait toujours dans la salle, coiffé d'une couronne de roses vermeilles, sans jamais apercevoir qui lui apportait les fleurs, bien qu'il eût fait souvent le guet. Toujours est-il qu'été comme hiver, il trouvait chaque matin sur son lit un gros bouquet de fleurs que lui-même ordonnait et tressait. Et chacune des femmes qui vivaient au palais merveilleux admirait la prestance de ce garçon dont on ignorait le nom et qui était pourtant digne d'être un « Fils de Roi ».

Cependant, il grandissait et de jour en jour devenait de plus en plus beau, de plus en plus musclé, maniait le javelot et l'arc avec une plus grande habileté encore que les fils du roi Bohort. Pourtant, une grande tristesse apparaissait souvent sur son visage, une tristesse qu'il s'efforçait de masquer par son sourire et des propos joyeux qu'il échangeait avec les garçons et les filles qui entouraient la Dame. D'où venait donc cette mélancolie ? On sentait que son cœur bouillonnait, qu'il était prêt à conquérir le monde, mais quelque chose le retenait, quelque chose qui pesait sur son âme et l'empêchait d'être totalement lui-même.

Élevé au milieu des femmes les plus belles du monde, choyé par elles au-delà de toute mesure, le jeune homme cachait en lui un secret qu'il ne semblait vouloir partager avec personne¹⁵.

La Dame du Lac s'inquiétait grandement de cette humeur taciturne qui semblait s'accroître au fil des jours. Or, « Beau Trouvé » allait maintenant sur ses seize ans et, bientôt, il lui faudrait le laisser partir pour accomplir son destin. Mais, comme elle aimait tendrement celui qu'elle avait élevé et éduqué comme un fils, elle voulait savoir la cause de son tourment. Un soir donc, après le souper, elle le prit à part. « Beau fils, lui dit-elle, te voici à un âge où tu peux parler comme un homme. Dis-moi donc, je t'en prie, les raisons de ta tristesse. N'as-tu pas confiance en moi ? » Alors, le jeune homme se jeta aux genoux de la Dame, lui prit les mains et les couvrit de baisers. « Dame, dit-il, en qui aurais-je confiance, sinon en toi, ma tendre mère ? Que pourrais-je te cacher d'ailleurs, toi qui vois en moi comme Dieu voit en chacun de nous ? – Pourquoi alors es-tu si triste et solitaire ? N'es-tu pas heureux ? Quelqu'un t'a-t-il fait du tort ? – Ma mère, je vais te le dire. Depuis que Lionel et Bohort sont ici, je les aime comme des frères, mais je ne peux m'empêcher de penser qu'ils sont les fils du roi Bohort de Gaunes : ils connaissent leur nom et leur origine, mais moi, je ne sais pas le nom de celui qui m'a engendré et j'ignore de quelle famille je suis le descendant. »

La Dame du Lac soupira longuement, et des larmes coulèrent sur ses joues. « Relève-toi, mon enfant, dit-elle, et écoute-moi bien, car il faut que je te révèle quelque chose. Contrairement à ce que tu crois, tu n'es pas mon fils, mais Dieu m'est témoin que je t'ai aimé encore plus que si je t'avais porté dans mon ventre. Tu es vraiment le « Beau Trouvé », même si tu as le cœur d'un fils de roi. Et c'est pour cela que je t'appelle parfois ainsi, mon enfant. » Le jeune homme, qui s'était relevé, se jeta de nouveau aux pieds de la Dame. « Sois bénie, qui que tu sois, car pour moi, tu seras toujours ma mère, sois-en persuadée. Mais ne

¹⁵ D'après la version de Gautier Map.

sais-tu donc pas qui je suis ? » La Dame hésita un instant. « Je le sais, dit-elle, mais il m'est impossible de te le révéler, du moins pour le moment. – Qui t'empêche de me le dire ? – Tu ne pourrais pas le comprendre, tu es encore trop jeune. » Ils en restèrent là ce soir-là, et chacun s'en alla dormir.

Mais, le lendemain, quand « Beau Trouvé » revint de la chasse, il demanda à parler à la Dame. « Ma mère, dit-il, je sais ce que je vais faire. Puisque je n'ai pas de nom, je désire en gagner un par mes actions. Je te demande donc de me laisser partir. J'irai par le vaste monde et j'accomplirai alors ce qui est nécessaire pour qu'on me reconnaisse et qu'on me donne un nom que j'aurai mérité. » Quand la Dame du Lac entendit ces paroles, elle en éprouva une grande joie, mais n'en laissa rien paraître. Le jeune homme tenait là un langage qui démontrait sa valeur, son courage et son sens de l'honneur. « Mon enfant, dit-elle, je vois bien qu'il faut que je te laisse aller. Mais cela ne sera pas sans tristesse pour moi. – Ma mère, ne sois pas triste, je t'en prie, c'est pour mon honneur et le tien que je prends cette décision. Jamais je n'oublierai les bontés que tu as eues pour moi. – Alors, tu partiras quand tu le voudras, « Beau Trouvé », car tu as vraiment le cœur d'un fils de roi. »

Le jeune homme hésita un instant, comme s'il combattait en lui-même des pensées contradictoires qui l'envahissaient. « Dame, dit-il enfin, je partirai donc demain, à l'aube. Mais je veux que personne ne le sache, sinon toi-même. – Pourquoi ? – Je ne me représenterai devant Lionel et Bohort que lorsque j'aurai gagné un nom, dit fièrement le jeune homme. Pourtant, je ne les oublierai pas non plus, et quelque chose murmure en mon cœur que mon destin sera lié au leur. Me le permets-tu, ma mère ? » La Dame du Lac répondit : « Qu'il en soit ainsi, beau fils. Tu partiras demain, à l'aube. Personne ne le saura, et je t'accompagnerai jusqu'au rivage, car j'ai encore autre chose à te dire. »

Le lendemain matin, dès les premiers rayons du soleil, le jeune homme se glissa discrètement en dehors de la chambre qu'il partageait toujours avec les fils du roi Bohort. La Dame du

Lac l'attendait dans la cour, avec un cheval tout sellé. Ils sortirent sans bruit par la porte et se retrouvèrent bientôt sur le rivage. « Beau fils, lui dit-elle, voici ton cheval. Il est vigoureux et bien dressé. Ménage-le, car il te sera utile dans tes courses à travers bois et plaines. Voici aussi ce qui te manque : une épée. » Alors, elle tira à moitié une épée hors de son fourreau et la lame étincela au soleil. « Cette épée, dit-elle, est tienne désormais. Mais prends garde : n'en use que si tu y es contraint, et ne commets jamais d'injustice avec elle, car sinon, elle se brisera et tu te trouveras désarmé face à tes pires ennemis. Cette épée n'a pas été forgée pour tuer mais pour te protéger et faire rayonner l'honneur et la justice autour de toi. » Cela dit, elle remit l'arme au jeune homme qui, après l'avoir longuement contemplée, l'attacha à sa ceinture.

Alors, la Dame lui dit encore : « Tu te désolés de n'avoir pas de nom, « Beau Trouvé », mais je vais t'indiquer le moyen de l'acquérir. Écoute-moi bien. J'ai un frère, plus jeune que moi et sur lequel pèse une terrible malédiction à cause d'un maudit enchanteur qui a décidé de s'attaquer à moi à travers lui. Pour le protéger de cet enchanteur, j'ai dû moi-même jeter un enchantement sur mon frère. Il se trouve actuellement dans une forteresse dont le nom est Chatelmor, mais il ne peut en sortir, car, alors, il serait la proie de l'enchanteur. La seule façon de délivrer mon frère, c'est de vaincre celui qui le retient prisonnier. Or, celui-ci est le plus terrible guerrier qu'on ait jamais connu sur cette terre. Il a déjà défait et tué nombre de valeureux héros qui, n'écoutant que leur courage, ont accepté de le défier. Sache encore que son nom est Iweret, et que celui de mon frère est Mabuz. Triomphe d'Iweret et délivre mon frère : alors, et seulement alors, tu connaîtras ton nom et ton lignage. – Dame, répondit le jeune homme, je ferai ce que tu dis. Je m'y engage sur mon âme. Mais dis-moi : où trouverai-je ce maudit enchanteur qui t'a causé malheur et honte ? – Il réside dans la forteresse de Dodone, au milieu de la forêt de Behforêt. C'est à toi d'en découvrir les chemins d'accès, car personne ici ne pourrait te le

dire¹⁶. Va maintenant, Fils de Roi, et que Dieu te protège de toute sa puissance ! Je saurai ce qu'il adviendra de toi, et, lorsque tu auras triomphé, je te ferai dire qui tu es. Va, bel enfant que j'ai tant aimé. Va, Fils de Roi... »

Le jeune homme tomba aux pieds de la Dame du Lac, lui prit les mains et les baisa tendrement. Puis, sans un mot, il sauta à cheval et s'éloigna. Immobile sur le rivage, la Dame le regarda longtemps. Ayant atteint la lisière de la forêt, il pénétra bientôt sous les arbres qui l'engloutirent sous leur feuillage. Sur le rivage, un vent frais faisait frémir la robe de Viviane qui pleurait silencieusement. Alors, elle eut soudain furieusement besoin de tendresse et, se mettant à marcher lentement à la limite des eaux, elle se dirigea vers la tour d'air invisible où elle savait que Merlin la regardait. Puis, tout à coup, elle disparut dans la brume du matin¹⁷.

¹⁶ Le nom d'Iweret est construit sur un ancien mot celtique *eburo* qui désigne à la fois la bourdaine et l'if, arbre magique par excellence des druides. Il est vraisemblable que cet Iweret soit une sorte de sorcier, un ancien druide *noir* et maléfique. Le nom du château de Dodone rappelle l'antique forêt d'Épire où se trouvait un temple de Zeus et où les chênes, en bruissant, rendaient les oracles. Mais on pourrait voir dans le nom de Dodone le breton *doun* ou *don*, qui signifie « profond ». Ce serait donc la « forteresse profonde », ce qui ajoute au mystère. La forêt de *Behforêt* peut être la « Belle Forêt » : c'est du moins ce que prétend l'auteur allemand du récit. Mais il semble que ce soit en fait une forme brittonique empruntée au vieux français, *besforest*, c'est-à-dire « forêt mal proportionnée, mal entretenue, de mauvais aspect », donc exactement tout le contraire, ce qui serait conforme à l'aspect terrifiant d'Iweret. Quant à Mabuz, cela semble un doublet du nom de Mabon, fils de Modron, dont on nous parle dans le récit consacré à Kilourh (voir la seconde époque : *les Chevaliers de la Table Ronde*).

¹⁷ D'après le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven.

3

Les Aventures sans Pareilles

Quand le fils du roi Ban s'engagea dans la forêt, il était tout heureux et tout fier d'être libre et de pouvoir, avec l'accord de la Dame du Lac, entreprendre l'aventure qui lui permettrait de connaître enfin son nom et ses origines. Mais, quand il fut parvenu dans une clairière où chantaient des oiseaux, il se sentit tout à coup accablé par le désespoir. « Comment ? se dit-il. J'ai abandonné celle qui a été pour moi plus qu'une mère. Je l'ai quittée sans me retourner, par orgueil, sans me préoccuper de son chagrin. Je suis parti comme un voleur, sans même la remercier, sans même lui avoir avoué que je l'aimais comme ma vraie mère ! » Il s'arrêta et mit pied à terre. Et comme il était seul, il se mit à pleurer abondamment. « En plus, se désespérait-il, ma Dame m'a demandé d'accomplir une mission : délivrer son frère des maléfices de ce maudit enchanteur que l'on nomme Iweret. C'est à cette condition que je saurai mon nom. Suis-je fou de m'être lancé dans cette aventure sans m'informer davantage. C'est mon orgueil qui m'a fait quitter aussi vite ma Dame ! Je ne sais même pas où se trouve cette forteresse de Dodone dont elle m'a parlé, et rien de plus sur cette forêt qui l'abrite. Que ne lui ai-je demandé le chemin sur lequel il fallait

m'engager ! Cette mission est impossible et je vois bien que je perdrai à tout jamais et mon nom et mon honneur ! » Ses pleurs redoublèrent. S'étant enfin calmé, il fut tenté de revenir en arrière, vers ce lac où il avait passé son enfance. Mais, il se souvint que la Dame, lors de son départ, lui avait dit : « Va, Fils de Roi ! » Serait-il vraiment un fils de roi égaré au milieu du monde ? Cette pensée le réconforta. « Je jure, dit-il à haute voix, de me montrer digne de la confiance dont m'a honoré la Dame du Lac. Quoi qu'il puisse m'arriver, je ferai en sorte de vaincre l'enchanteur Iweret et de délivrer son frère Mabuz. Que Dieu me maudisse si je ne parviens pas à ce but, quels que soient les difficultés et les périls qui m'attendent. Je montrerai à tous que je suis vraiment Fils de Roi. D'ailleurs, quand on me demandera qui je suis, je répondrai : « Fils de Roi ! » Et tant pis pour ceux qui ne seront pas satisfaits de ma réponse ! »

Il se remit en selle et reprit son chemin. La nuit tombée, il se reposa sous un arbre après avoir mis son cheval dans une prairie où l'herbe poussait en abondance. Puis, le lendemain matin, il repartit, droit devant lui. Il n'avait pas mangé depuis son départ, et il avait très faim. Il aurait bien voulu se nourrir de gibier, mais, dans les bois qu'il parcourait, il n'en voyait aucun. Il se contenta donc d'étancher sa soif à chaque fontaine qu'il rencontrait. Enfin, il parvint à une grande plaine au milieu de laquelle se dressait une forteresse de pierres blanches qui étincelaient sous les rayons du soleil.

« Voici un pays habité, s'exclama-t-il. Si ceux qui résident dans cette forteresse sont des gens courtois, ils me donneront l'hospitalité et me permettront de me restaurer, car j'en ai grand besoin. Mais s'ils ne veulent pas me recevoir, je sais bien ce que je ferai : je prendrai la nourriture qui me fait défaut ! » Et, sans plus attendre, il piqua des deux vers le château. Il était très grand, avec de hautes murailles qui ne permettaient pas de voir à l'intérieur. Il était entouré d'un large fossé où coulait une eau tumultueuse et terrifiante. Le pont était levé, et ne permettait aucun accès. Le jeune homme en fit le tour, mais vit bien qu'il n'y avait qu'une seule porte. Il s'écria : « Holà ! Qui que vous

soyez, ouvrez-moi ! Je suis Fils de Roi et vous demande la permission d'entrer afin de prendre quelque repos et de partager votre nourriture ! Si vous êtes gens de bonne compagnie, vous ne pouvez refuser de m'accueillir ! Et sachez bien que je vous en serai reconnaissant toute ma vie ! »

Mais la porte resta désespérément close, et aucune trace de vie ne se manifesta ni dans la forteresse ni en haut des murailles. On eût dit l'endroit inhabité. Comme le jeune homme commençait à trouver cela bien étrange, il vit un nain, vêtu d'oripeaux multicolores, surgir d'une touffe de genêts et courir vers les fossés. « Arrête-toi, nain, cria-t-il, et dis-moi qui tu es ! » Le nain s'arrêta net, et, se retournant vers lui, rétorqua : « Ne serait-ce pas plutôt à toi de dire qui tu es ! – C'est facile, je suis Fils de Roi ! » L'autre se mit à rire. « En vérité, dit-il, nombreux sont ceux qui sont venus ici et qui ont prétendu être fils de roi. Nous conservons précieusement leurs têtes dans une salle de la forteresse ! » À ces mots, le jeune homme sentit grandir son irritation. « Nain ! cria-t-il, ouvre-moi la porte de cette forteresse afin que j'aie à parler à ton maître ! – Nous n'avons pas de maître ! répondit le nain, et nous nous en passons fort bien. – Dans ce cas, accorde-moi au moins l'hospitalité ! » Le nain s'esclaffa : « Pour qui te prends-tu ? Ici, nous ne faisons entrer que ceux qui en valent la peine. Or, tu n'es qu'un valet ignorant qui sait tout juste se tenir sur son cheval ! – Ah, vraiment ! Eh bien, prends garde qu'il ne t'arrive malheur, maudit nain ! »

Ce disant, le fils du roi Ban éperonna son cheval si rudement que celui-ci bondit en avant vers le nain. Il avait tiré son épée et la brandissait, près de frapper l'étrange créature qui le narguait. Mais le nain se mit à courir en zigzag dans la prairie, tant et si bien qu'il parvint au fossé sans avoir été autrement inquiété, puis d'un seul bond, il sauta par-dessus l'eau et se retrouva agrippé aux pierres de la muraille qu'il escalada rapidement. Puis, arrivé au sommet, il se retourna, tira la langue et s'écria : « Pauvre valet qui ne sait même pas se servir d'une épée ! Tu la fais tournoyer comme un bouffon le fait de sa marotte ! Qui

donc t'a appris à t'en servir de cette façon ? Je vois que tu n'es même pas capable de te défendre lorsqu'on t'attaque. Allez ! Passe ton chemin et ne reviens jamais dans ces parages, car il t'arriverait malheur et honte ! » Et le nain disparut de l'autre côté de la muraille.

Au comble de la fureur, le protégé de la Dame du Lac fit encore une fois le tour de la place forte mais il n'y décela âme qui vive. Alors, avant de s'éloigner, il se retourna et hurla : « Qui que vous soyez, je vous avertis que je reviendrai un jour et que je me vengerai de cette insulte ! Je suis Fils de Roi et je vous ferai payer cher vos railleries et votre manque de courtoisie ! Sachez-le : on ne me provoque pas sans que je donne une réponse, tôt ou tard ! » Et, piquant des deux, il traversa la plaine. Parvenu à la lisière d'une forêt, il aperçut des paysans qui sarclaient. Ralentissant son allure, il s'approcha d'eux et leur demanda quel était le nom de la forteresse qu'on voyait à l'horizon et quel en était le maître. « Cette forteresse, nous la nommons Pluris, répondirent-ils. Quant à son maître, nous ignorons qui il est car nous ne l'avons jamais vu. » Ils partagèrent leur pain avec le jeune homme, et celui-ci, après les avoir remerciés, reprit sa route, droit devant lui.

Le jour suivant, comme il chevauchait à travers une forêt, tout pensif, il vit venir à lui un cavalier d'allure très jeune, monté sur un beau palefroi, qui tenait un faucon sur son poing. Sa première réaction fut de tirer son épée et de la brandir. Mais, le cavalier, ayant aperçu son geste, se mit à rire franchement. « Par Dieu tout-puissant, dit-il, que voilà un garçon prêt à tout ! Sache, mon ami, que je n'ai aucune intention hostile envers toi. En aurais-je eu que j'aurais eu raison de toi aussitôt, car tu me parais bien maladroit. Qui donc t'a appris à manier l'épée ? – Personne, répondit le jeune homme, mais je n'ai pas besoin d'apprendre. » L'autre se mit à rire encore plus fort. « J'aime ton audace et ta présomption, dit-il, mais cela ne suffit pas pour assurer ta sécurité. Je vois bien que tu es inexpérimenté au combat. Tu sais peut-être te tenir à cheval, tu sais sans doute chasser avec un javelot et des flèches, mais tu ignores le manie-

ment d'une épée. C'est normal, tu es encore bien jeune. Allons, quitte cette attitude. Je ne te veux aucun mal. Qui es-tu donc et où vas-tu ainsi ? – Je suis Fils de Roi et vais combattre l'enchanteur Iweret de Dodone ! – Je ne sais pas qui est cet Iweret dont tu parles, mais puisque tu es Fils de Roi, je t'invite dans ma demeure. On m'appelle Geoffroy de Liesse. Viens avec moi. Tu ne le regretteras pas, car je te donnerai nourriture et breuvages autant que tu voudras et je t'apprendrai à manier l'épée. »

Le fils du roi Ban suivit Geoffroy de Liesse jusqu'à son château qui se dressait sur un promontoire, devant un grand lac entouré de beaux arbres. Là, il fut accueilli avec amabilité et prévenance par les sœurs du cavalier, trois jeunes filles très belles qui s'empressèrent de le désarmer, de le faire baigner et de lui procurer des vêtements dignes de lui. Ils soupèrent en abondance et allèrent se coucher. Le lendemain, à la jeunesse du jour, Geoffroy dit à son hôte : « Puisque tu t'es reposé, il faut maintenant que je te donne des conseils sur la façon dont tu dois te servir de ton épée. Je pense que cela te sera utile si tu veux aller jusqu'au bout de ton projet, celui d'aller vaincre l'enchanteur Iweret, quel que soit celui-ci, car je n'ai jamais rien entendu dire à son sujet. »

Le fils du roi Ban était suffisamment raisonnable pour se rendre compte qu'il lui fallait beaucoup apprendre dans l'art du maniement des armes. Jusqu'alors, il n'avait fait que chasser au javelot et à la flèche et, s'il avait brisé des lances, c'était par jeu, sur un mannequin de bois et de paille. D'épée, il n'en avait jamais eu, à part celle que venait de lui remettre la Dame du Lac, et, du reste, il n'avait jamais engagé un combat contre un adversaire véritable. Geoffroy de Liesse lui apprit donc qu'on chassait avec des flèches, qu'on combattait à cheval avec une lance de frêne, ou avec une masse, et que, si l'on voulait se mesurer à l'épée, il était préférable de sauter à bas de son cheval et d'engager le fer sur ses deux jambes. Il se montra un parfait élève, à tel point que Geoffroy ne put cacher son admiration pour son courage et son habileté. L'élève, de son côté, ressentit

une grande amitié pour son maître, et apprécia grandement la gentillesse de ses sœurs qui ne savaient que faire pour le choyer.

Étant demeuré trois semaines chez son hôte, il lui demanda congé. « Es-tu toujours décidé à vaincre l'enchanteur Iweret ? demanda celui-ci. – Plus que jamais ! répondit le jeune homme. D'ailleurs, j'en ai fait le serment à la Dame du Lac qui m'a nourri et élevé comme si j'étais son propre enfant. Je dois accomplir ce qu'elle m'a demandé de faire, et je ne peux me dérober. – J'admire ton courage, répondit Geoffroy de Liesse, et je ne peux que te recommander à Dieu. Si je t'ai rencontré, ce n'est pas par hasard. Je t'ai appris certaines choses que tu ne savais pas parce que je devais me trouver sur ton chemin un jour ou l'autre. Tout ce que j'attends de toi, c'est que tu te souviennes de Geoffroy de Liesse. » Le fils du roi Ban fut très ému quand il quitta son hôte. Il sauta sur son cheval et, sans se retourner, s'élança dans la forêt, gardant au fond de son cœur le regret de laisser derrière lui l'homme devenu son ami. Mais il devait poursuivre sa route et savait que rien ne pourrait l'arrêter dans cette course folle.

Il alla, à ce que dit le conte, sur un long chemin qui traversait une forêt vaste et sombre : Quand le soir tomba, il voulut trouver un gîte pour la nuit, et, comme il ne savait où aller, chercha une clairière afin de s'y abriter pendant les heures où le froid se fait sentir. Il suivit un sentier parsemé de ronces et d'ajoncs et déboucha dans une vallée où serpentait un torrent dont les eaux dévalaient de cascade en cascade. Il entendit du bruit et arrêta son cheval. Devant lui, dans un pré, deux hommes combattaient à pied, leurs épées dressées vers le ciel, comme de vrais champions. Mais l'histoire n'a pas oublié leurs noms : l'un s'appelait Kuraus au Cœur brave. Il venait du pays de Gagune où, par ses mérites, il avait acquis une indiscutable renommée. L'autre était nommé Orphilet le Beau, et lui aussi avait acquis la gloire en l'île de Bretagne pour défendre l'honneur de la femme qu'il aimait. Or, on disait aussi qu'Orphilet appartenait à cette compagnie que l'on nommait alors la Table Ronde.

Le fils du roi Ban descendit de sa monture et se dirigea vers les combattants. Quand il les vit si acharnés l'un contre l'autre,

il ne put tenir plus longtemps et s'écria d'une voix forte : « Arrêtez ! Je m'étonne de la violence avec laquelle vous luttez ! Sur mon salut, je vous conjure de vous arrêter et de faire la paix entre vous ! Je vous avertis que si l'un de vous refuse de cesser le combat, l'autre me trouvera à son côté. J'ignore quel est l'objet de votre querelle, mais je ne peux supporter de voir deux braves guerriers se battre comme des chiens enragés ! »

Les deux hommes furent fort surpris de l'intervention du jeune homme. Ils le regardèrent avec étonnement, le voyant si jeune. Puis l'un d'eux déclara : « Tu as raison, mon garçon, nous ne sommes que deux fanfarons qui nous querellons pour des fadaises. Pour ma part, je ne veux plus me battre. Qui es-tu donc, toi qui viens nous séparer ? – Je suis Fils de Roi. – Eh bien, Fils de Roi, nous sommes tes serviteurs et nous allons jurer de nous réconcilier. » Alors ils lâchèrent leurs épées et tombèrent dans les bras l'un de l'autre. « Merci à toi, Fils de Roi ! Nous allions nous entre-tuer pour des motifs qui n'en valent pas la peine. » Le fils du roi Ban fut tout heureux de les voir réconciliés. Ils s'étendirent sur l'herbe verte et se mirent à parler. Les deux anciens adversaires expliquèrent qu'ils se battaient depuis plusieurs semaines pour savoir lequel des deux était le plus brave et pouvait prétendre au morceau du héros lors d'une assemblée que tenait le roi en ce pays-là¹⁸. Comme chacun d'eux prétendait être le plus courageux, ils avaient décidé de se battre jusqu'à ce que l'un fût vaincu. « Mais, dirent-ils, nous savons maintenant que tu es plus courageux et plus généreux que nous. Lorsque tu viendras dans notre pays, c'est toi que nous reconnâtrons comme digne de recevoir le morceau du héros ! »

¹⁸ Il s'agit d'une coutume typiquement celtique, rapportée aussi bien par les auteurs grecs de l'Antiquité que par les scripteurs chrétiens anonymes des épopées gaéliques d'Irlande. Lorsque les membres d'une tribu se réunissaient autour du roi, assis en rond autour du foyer central (scène archétypale de la Table Ronde), devant le chaudron où bouillait la venaison (tous les Celtes des sociétés archaïques privilégiaient la nourriture bouillie dans un chaudron ou dans une cuve), le meilleur morceau était attribué à celui qui était le plus brave. Bien entendu, chacun des assistants se prétendait le plus brave, ce qui était la cause de discussions sans fin et même de luttes fratricides se soldant par mort d'homme. Une illustration exemplaire de cette coutume se trouve dans le récit irlandais du *Festin de Bricriu*. Voir J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Payot, 1993.

Quand ils eurent longuement évoqué leurs aventures, Kuraus dit : « Il faudrait nous préoccuper d'un gîte pour passer la nuit, car nous avons besoin de nourriture et de repos. Je connais, non loin d'ici, un château où nous pourrions être accueillis. On nous procurera tout ce dont nous avons besoin. Mais je dois vous prévenir : l'hôte n'a pas bonne réputation, et l'on prétend qu'il traite cruellement certains de ceux qui passent la nuit chez lui. Sa femme est morte depuis longtemps, mais il a une fille, la plus charmante qu'on ait jamais vue sous le soleil. Il l'aime d'un amour tellement exclusif qu'il la retient dans sa forteresse et qu'il menace de mort tous ceux qui voudraient l'épouser ou en faire leur amie. Cet homme est un puissant forestier, d'une taille et, d'une force hors du commun. Je vous dis tout ce que je sais de lui : il se nomme Galagandreiz, et l'on appelle son château Moreiz¹⁹.

Après s'être concertés, les trois compagnons décidèrent d'aller demander l'hospitalité à Galagandreiz, quelles que fussent les aventures désagréables qui pourraient leur arriver. Ils furent reçus de façon fort aimable par le forestier qui était effectivement un homme de taille gigantesque, aux sourcils très épais et à la chevelure très noire. Au cours du souper, ils furent servis par la main de la fille elle-même, qui était en effet parmi les plus belles que l'on eût pu rencontrer dans tout le pays. Elle avait l'œil clair, le teint blanc, les lèvres rouges, les cheveux aussi noirs que le plumage d'un corbeau. Alors qu'elle s'affairait à les servir, elle n'arrêtait pas de jauger du regard les trois jeunes gens, se demandant visiblement quel était le plus beau ou le plus courageux.

Ils eurent nourriture et boisson en abondance. Quand vint l'heure d'aller se coucher, ce fut Galagandreiz en personne qui conduisit ses hôtes dans une grande chambre où trois lits

¹⁹ Le nom de Galagandreiz est d'origine bretonne et signifie « très puissant combattant ». Quant au nom du château, il peut s'expliquer par le moyen-breton *morchet*, provenant d'un celtique *murketo* signifiant « fait de se flétrir », « assoupissement », « chagrin ». Le château de Moreiz serait donc une « Tour chagrineuse », une sorte de château de la Belle au bois dormant où s'étiolerait une jeune fille prisonnière.

avaient été préparés. Puis, les ayant aidés à arranger leurs couvertures, il se retira après leur avoir recommandé de dormir sans tarder.

Mais alors qu'ils attendaient le sommeil en devisant calmement tous les trois, ils virent, dans la pénombre, la fille de Galagandreiz se glisser dans la chambre, silencieusement, comme si elle se savait en faute. Désirant savoir quelles étaient les manières de ces jeunes gens dont elle admirait fort la prestance, elle était tourmentée par la violente envie de partager la couche de l'un d'eux. Et ce désir l'oppressait si fort qu'elle était prête à toutes les audaces. Elle s'assit donc sur le lit d'Orphilet qui se trouvait le plus près de la porte, se pencha vers lui et lui murmura d'étranges paroles. Elle attendait, chuchota-t-elle, depuis si longtemps la venue d'un homme tel que lui. Bien souvent, elle l'avait vu en rêve et savait très bien que c'était lui qui devait faire son bonheur. Tout en parlant, elle se rapprochait de lui et retrouva la cape qu'elle portait sur sa chemise blanche. Mais Orphilet, n'appréciant guère qu'une femme s'offrît ainsi au premier venu, la repoussa avec rudesse, et la jeune fille faillit tomber sur le plancher.

Elle ne se découragea pas pour autant. Allant cette fois vers le lit de Kuraus, qui se trouvait au milieu, entre ses deux compagnons, elle laissa choir sa cape et s'allongea, le corps frémissant de désir, à ses côtés, glissant à son oreille : « Un guerrier qui désire acquérir de grands honneurs ne doit jamais avoir le cœur faible avec une femme et ne jamais refuser ce qu'elle offre. Je sais qu'un homme ne peut pas être un grand guerrier s'il n'est pas un grand amoureux. Or, je peux te dire sans mensonge qu'on m'a informée que ta virilité est sans égale. Prouve donc ce qu'on raconte sur toi, assouvis ton ardeur sur moi et en moi, aime sans retenue une belle fille qui ne demande qu'à être aimée. Si tu trouves plaisir en une femme qui est prête à toutes les exigences de son amant, alors je serai bien récompensée d'une longue attente, je le sais. Mon père m'a interdit de prendre mari ou amant, car il pense qu'il ne pourrait pas vivre sans moi. Mais je veux me dispenser d'obéir à ses ordres. D'ailleurs, il n'en sau-

ra rien ; aussi fais ta volonté. » De plus en plus dévorée par le désir, la fille se montrait de plus en plus pressante. Mais Kuraus, l'ayant laissée parler, demeura insensible à ses avances. Il le lui dit, précisant qu'elle n'avait rien à espérer de lui. « Décidément, dit-elle alors, ta réputation est bien usurpée, et je sais maintenant que tout ce qu'on m'a raconté n'était que mensonge. »

Dans son lit, le fils du roi Ban avait entendu toutes ces paroles. Il n'avait jamais partagé le lit d'une femme et prenait ces propos pour plaisanteries. Mais la fille commençait à se sentir humiliée d'être ainsi repoussée par des hommes qu'elle sollicitait avec une telle ardeur. Elle vint donc vers lui et ôta sa chemise, se glissant toute nue contre son corps. Le jeune homme sursauta et dit : « Fille, puisses-tu rester en paix avec Dieu. Je te l'avoue, je ne connais rien de l'amour, mais, pour rien au monde, je ne voudrais te causer de peine. » Il la prit dans ses bras et la couvrit de baisers et, comme la fille était experte à ce jeu, ils connurent ensemble le plus grand bonheur jamais vécu par deux amants. Quant à ses compagnons, ils n'apprécièrent guère la démonstration, tout en essayant d'y prêter le moins d'attention possible. La fille du forestier et le fils du roi Ban, quant à eux, furent remplis de la joie et de la plénitude de leur ardeur et jamais femme ne passa plus belle nuit aux côtés d'un homme. Cependant, le jeune homme ne put oublier qu'elle n'était venue à lui qu'après s'être offerte d'abord à ses deux camarades.

Tous finirent par s'endormir alors que l'aube commençait à poindre. C'est alors que Galagandreiz fit irruption dans la chambre, fou de colère. « Qui donc a pris ma fille ? » hurla-t-il, réveillant tout le monde en sursaut. La fille s'étant aussitôt cachée sous son amant, Galagandreiz bouscula tous les lits et finit par l'apercevoir. Furieux, il brandit un poignard et voulut en frapper le fils du roi Ban. Celui-ci esquiva le coup, se glissa hors du lit, prit son propre poignard et se dressa contre le forestier. Ainsi s'engagea une lutte sans merci, mais l'agilité du jeune homme eut bientôt raison de la force de Galagandreiz qui

s'effondra mort, percé de toutes parts. Ainsi périt le forestier qui ne voulait pas que sa fille eût un mari ou un amant, et qui la retenait de force dans sa demeure.

Cependant, le bruit de la lutte avait attiré tous les habitants du château. Ils arrivèrent en foule dans la chambre et virent leur maître inanimé et baignant dans son sang. Aussitôt, ils se réjouirent et l'un d'eux dit au fils du roi Ban : « Jeune étranger, tu nous as rendu un fier service, car Galagandreiz était un maître cruel qui abusait de nous et nous terrorisait par sa brutalité. Sois béni pour nous avoir ainsi débarrassés de lui. Sois notre seigneur et nous te rendrons hommage comme il se doit pour un valeureux jeune homme ! » C'est ainsi que le fils du roi Ban eut autorité sur le château de Moreiz et reçut l'hommage de tous ses habitants. Toutes les nuits, il couchait avec la jeune femme pour le plus grand plaisir de l'un et de l'autre. Quant à Kuraus et Orphilet, ils furent traités magnifiquement, comme ses hôtes privilégiés, jusqu'au jour où ils prirent congé et s'éloignèrent ensemble vers de nouvelles aventures.

Un matin, à la pointe du jour, le fils du roi Ban s'en était allé à la chasse. S'étant enfoncé dans la forêt, tout à coup, une grande tristesse s'empara de lui. « Par Dieu tout-puissant, se dit-il, je suis indigne de la confiance que la Dame du Lac a placée en moi ! Je me laisse aller à une vie de mollesse et de plaisir alors que j'ai juré d'accomplir une mission. Je dois délivrer le frère de la Dame et vaincre le maudit enchanteur Iweret ! Je le ferai quoi qu'il puisse m'arriver ! » Et, sans plus tarder, il partit au galop, tournant résolument le dos à la forteresse de Moreiz.

Au-delà de la forêt se trouvait une grande plaine arrosée de nombreux ruisseaux. Il continua son chemin et aperçut une belle cité resplendissante dans le soleil, avec des remparts hauts et puissants. Et, derrière ces murailles, il y avait une forteresse en pierre blanche, avec une tour dont le toit était d'ardoise fine. La porte de la cité était ouverte et le fils du roi Ban pénétra à l'intérieur, désireux de savoir quel était ce lieu et si l'on connaissait l'enchanteur Iweret. Il s'engagea dans une rue et se trouva près de la porte de la forteresse. Là, il vit une fille très belle qui

montait un cheval dont les ornements brillaient comme un miroir. Le cheval était sans défaut, blanc comme la neige, sauf une épaule qui était rouge. Elle sortait du château et le jeune homme ne put s'empêcher de l'admirer. Mais elle disparut au détour d'une rue.

Comme il restait frappé par cette fugitive apparition de la beauté, une foule hurlante s'avança vers lui, manifestant une grande colère, comme si tous les habitants de la ville s'étaient brusquement rassemblés pour l'agresser. Ils lui criaient des injures et le menaçaient de leurs poignards. Le fils du roi Ban tenta en vain de saisir son épée pour se défendre, mais ils étaient trop nombreux et le pressèrent de telle sorte qu'il fut bientôt saisi par de nombreuses mains sans pouvoir aucunement se débattre. Alors qu'il pensait être bientôt tué, un ordre bref retentit, et la foule s'écarta soudainement. C'était la fille au cheval blanc et rouge qui ordonnait qu'on cessât de harceler le nouvel arrivant qui ne devait pas connaître les coutumes du pays.

Quelque peu interloqué, mais ne craignant plus pour sa vie, le fils du roi Ban se laissa emmener vers la forteresse. Là, sans lui fournir aucune explication, on l'enferma dans une sombre tour où il demeura jusqu'au jour. Alors, il vit entrer la merveilleuse fille entrevue à la porte de la forteresse et qui lui avait, semble-t-il, sauvé la vie en l'arrachant à la foule en fureur. Il la salua aimablement, et elle lui dit : « Étranger, ne sois pas courroucé par ce qui t'est arrivé. Tu ne pouvais savoir qu'il est interdit d'entrer dans notre ville avec ses armes. Ici, nous vivons en paix depuis bien des années et nous ne voulons pas que des guerriers armés risquent de troubler notre quiétude. Si tu avais laissé ton épée et ta lance à la porte de la ville, tu aurais été accueilli avec les plus grands égards, car nous sommes toujours honorés lorsqu'un voyageur vient nous rendre visite. On t'aurait grandement salué et tu aurais chevauché à travers les rues, clamant bien haut ton amour pour la paix, portant un rameau d'olivier dans la main droite et ton casque dans la main gauche. Ainsi aurais-tu été reçu par mon oncle, le fier Linier, gouver-

neur de cette ville qu'on appelle Limors²⁰. C'est ici que je suis née et que je réside, dans le calme et la joie, au milieu de gens qui ne demandent qu'à s'entraider les uns les autres. Sache que mon nom est Ade²¹ et que je suis fille de la sœur de Linier. »

Pendant qu'elle parlait, le fils du roi Ban ne cessait d'admirer la perfection du visage de la jeune femme et la prestance de son corps. Elle continua ainsi : « Dès que je t'ai vu, jeune étranger, mon cœur s'est troublé, et c'est par amour pour toi que je t'ai arraché à ceux qui voulaient te faire périr. Mais je ne peux rien contre nos lois, et c'est pourquoi tu as été enfermé dans cette tour. Cependant, je vais te révéler comment tu pourras te sauver : lorsqu'on viendra te tirer de cette prison, on te conduira dans un champ clos en dehors de la ville. Là, tu devras combattre un cruel géant qui n'a jamais fait de quartier à quiconque. Si tu réussis à le vaincre, deux lions affamés t'assailiront, mais si tu parviens à les maîtriser, mon oncle lui-même, le fier Linier, qui est le plus redoutable guerrier que l'on connaisse, bien qu'il soit le plus pacifique de tous les hommes de ce monde, t'affrontera. Et je t'avertis que c'est à mains nues, sans armes, que tu devras combattre. Si tu es vainqueur, je te donnerai mon amour et tout ce que je possède. » Ayant ainsi parlé, la belle Ade quitta la tour, plongeant le fils du roi Ban dans une étrange rêverie.

Le lendemain matin, on vint en effet le chercher et il fut conduit, sous bonne escorte, à travers les rues de la ville, jusqu'à un champ clos qui avait été aménagé sous les murailles. Là, il se trouva en présence d'un terrible géant armé d'une massue qui, sans plus attendre, se précipita sur lui. Le fils du roi Ban esquiva l'attaque, recula pour mieux sauter et frappa de toute la force de ses poings le crâne de son adversaire. À sa grande surprise, le géant vacilla et s'affala de tout son long pour ne plus bouger.

²⁰ Ce nom, identique à celui de Limours, signifie « ville des Ormes » (gaulois *limos*, reconnaissable dans le nom du lac Léman et dans ceux de Limoges et du Limousin).

²¹ Le nom d'Ade provient d'une racine celtique ayant donné *adan*, l'un des noms du rossignol en breton. Ade est évidemment une femme-fée, hôtesse d'un pays merveilleux où guerre et souffrance sont inconnues, ce qui fait penser aux femmes-oiseaux de nombreuses légendes irlandaises ou bretonnes.

Alors, il vit surgir les deux lions affamés qui rugissaient de contentement. Sans perdre son sang-froid, il bondit sur le dos du premier et mettant ses bras autour du cou de l'animal, il réussit à l'étouffer en quelques instants. Puis il fit de même avec le deuxième. La foule qui s'était pressée autour manifesta bruyamment sa joie de voir le jeune homme triompher aussi aisément des épreuves qu'il devait subir. Il n'en était pas pour autant au bout de ses peines, car le comte Linier, furieux de voir qu'il avait échappé au géant et aux lions, entra à son tour en lice, sans armes, mais prêt à l'assommer de toute sa puissance quand il manifesterait la moindre défaillance.

Le combat fut rude et impétueux. Le comte Linier usait de tout son poids pour tenter de faire tomber le jeune homme ; mais celui-ci, grâce à sa souplesse et à son agilité, échappait à son adversaire chaque fois que ce dernier pensait le broyer entre ses bras puissants. Or, à force de tourner autour du comte, le fils du roi Ban finit par l'étourdir, ce qui lui permit finalement de l'assommer. Le comte s'écroula sur le sol et ne bougea plus. La foule se mit à hurler. Alors la belle Ade vint vers lui : « Tu es vainqueur, jeune étranger, et il avait été dit que lorsque le comte Linier serait vaincu dans un combat singulier, il perdrait toute autorité sur ce pays. C'est donc toi le maître, à présent. Dis-nous quel est ton nom. – Je suis Fils de Roi ! » répondit le jeune homme. Il y eut des acclamations dans la foule. « Eh bien, Fils de Roi, dit la belle Ade, tous les habitants de ce pays et moi-même, nous sommes entièrement à toi. » Et, le soir même, après la fête, le fils du roi Ban retrouva la belle dans son lit.

Mais au bout de quelques jours, rassasié de fêtes et de festins, la tristesse s'empara de nouveau de lui ; il songeait qu'il lui fallait vaincre l'enchanteur Iweret et délivrer le frère de la Dame du Lac. Le voyant l'âme en peine, Ade lui demanda quelle en était la raison. Il la lui donna. « Je ne connais pas l'enchanteur Iweret, dit-elle, ni le lieu où il réside, et je n'ai jamais entendu parler d'un homme du nom de Mabuz, ni d'une forteresse qui porte le nom de Chatelmor. Cependant, pour t'être agréable, je

partirai avec toi et avec mon frère pour t'aider à mener à bien la mission qui t'a été confiée. »

Le lendemain matin, tous trois quittèrent la ville, montés sur de bons chevaux, et s'en allèrent dans la direction du soleil couchant. Pendant deux jours, ils chevauchèrent à travers forêts et vallées verdoyantes. Chaque fois qu'ils rencontraient des paysans dans les champs, ils s'informaient pour savoir si l'on connaissait l'enchanteur Iweret qui résidait dans la forteresse de Dodone, au milieu d'une forêt qu'on appelait Behforêt. Mais personne ne pouvait apporter la moindre réponse sur ce sujet. Et le fils du roi Ban commençait à se décourager.

Le lendemain matin, tous trois pénétrèrent en une grande plaine où tourbillonnaient des vents violents. Ils virent au milieu de cette plaine une grande forteresse très sombre et demandèrent à un bûcheron qui passait quel en était le nom : « C'est Chatelmor, répondit-il, mais quant à vous dire le nom de celui qui en est le maître, je ne peux le faire, car nous ne l'avons jamais vu et nous n'approchons jamais de cet endroit. On raconte que ce sont des diables qui y mènent grand bruit, et de fait, lorsque le vent vient de là, nous entendons des cris et des plaintes. Voilà pourquoi nous nous tenons à l'écart. » Ce que ne savait pas le bûcheron, c'est que Chatelmor²² était la forteresse où résidait Mabuz, le frère de la Dame du Lac. Il ne savait pas non plus que, pour protéger Mabuz, qui était atteint de couardise par suite du sort jeté par Iweret, la Dame du Lac avait elle-même lancé un enchantement sur le château : quiconque y pénétrait sans y avoir été invité par Mabuz devenait immédiatement plus lâche et plus couard que le dernier des manants. Et plus celui qui y pénétrait indûment était courageux et vaillant, plus il devenait peureux et honteux. Ainsi Mabuz était-il protégé contre ses ennemis, car ceux-ci, à commencer par l'enchanteur

²² Le texte allemand donne le nom de *Schatellemor*, qu'on interprète généralement comme « Chatell-le-Mort », autrement dit « Château de la Mort ». Mais si l'on tient compte du fait que le texte est une adaptation d'un conte breton-armoricain, il serait préférable d'y voir une transcription maladroite de *kastell-meur*, c'est-à-dire « grand château ». Le texte d'Ulrich von Zatzikhoven est rempli de détails qui prouvent l'origine bretonne-armoricaine de la légende.

Iweret en personne, se gardaient bien de vouloir en franchir les murailles.

Le fils du roi Ban et ses compagnons furent très intrigués par les paroles du bûcheron. Après en avoir discuté, ils décidèrent qu'ils iraient voir de plus près ce dont il s'agissait. Ils parvinrent aux abords immédiats de la forteresse. Tout était vide et désert aux alentours, comme si le sol avait été brûlé par un vent infernal. On n'y voyait ni prairie, ni bosquet : il n'y avait que des landes parsemées d'ajoncs griffus et d'herbes rases qui avaient peine à pousser. Dans la muraille, il n'y avait qu'une seule porte, et elle était gardée par deux sergents munis de piques. Le fils du roi Ban sentait bien qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cette forteresse isolée au milieu des landes stériles. Il décida donc d'y pénétrer seul, recommandant à la belle Ade et à son frère d'attendre à l'extérieur et de lui venir en aide seulement si besoin en était. Alors, tenant son cheval par la bride, il s'avança vers la poterne.

Mais dès qu'il l'eut passée, il fut pris à partie par les deux sergents qui abaissèrent leurs piques vers lui et lui demandèrent de se rendre. Le fils du roi Ban se mit à trembler de peur. Sans hésiter, il tendit son épée et se désarma lui-même, implorant les sergents de ne pas lui faire de mal. Il se laissa emmener sans aucune résistance, et on l'entendit de loin implorer la clémence de ses gardiens. La belle Ade et son frère furent donc les spectateurs de cette scène ahurissante. Ade dit à son frère : « Ainsi j'ai donc donné mon amour à un lâche qui se rend sans condition, sans même tenter de se défendre, contre deux hommes d'armes qui tiennent leurs piques comme un vulgaire balai ! Honte sur moi de m'être livrée à un homme qui se prétend fils de roi et qui n'est que le pire de tous les manants ! » Sur ce, elle fit tourner bride à son cheval et, encourageant son frère à la suivre, elle s'éloigna au galop sans jeter un regard en arrière.

Cependant, le jeune homme était traîné à travers les rues. Chaque fois qu'il rencontrait quelqu'un, il se jetait à ses genoux et suppliait humblement qu'on lui laissât la vie sauve. Et les gens riaient de le voir si pleutre et déconfit. On le mena dans les

souterrains du château, là où se trouvaient déjà un grand nombre de chevaliers qui se lamentaient et pleuraient. Quand il les entendit se plaindre ainsi de leur sort, le fils du roi Ban se mit à gémir encore plus fort que les autres, clamant qu'il se sentait en grand danger et que, si ses gardiens le voulaient bien, il serait leur valet pourvu qu'on le laissât en paix.

Quelques jours plus tard, un grand vacarme se fit entendre devant les murailles de Chatelmor. Une troupe de cavaliers venait d'arriver devant la poterne et s'y était arrêtée. Les hommes descendirent de leurs montures et se mirent à insulter les habitants de la forteresse. Parmi eux, se trouvait Iweret, le maudit enchanteur dont le sortilège avait rendu Mabuz le plus couard de tous les hommes en ce temps-là. Aussi venait-il très souvent provoquer sa victime et se moquer de sa lâcheté. Il prenait d'ailleurs grand soin de rester à l'écart, ne voulant point se risquer à proximité de la porte, de peur de tomber sous le coup de l'enchantement qui aurait fait de lui un aussi grand lâche que celui qu'il insultait. Quant à Mabuz, il se gardait bien de répondre à la provocation et de sortir de l'autre côté de la muraille, car il avait terriblement peur d'affronter Iweret.

Cependant, ce jour-là, Mabuz, qui avait observé le comportement du nouvel arrivé, se mit à réfléchir. Il se souvint alors que sa sœur lui avait prédit que lorsque viendrait à Chatelmor le plus couard de tous les hommes qu'il avait pu connaître, l'instant de sa délivrance approcherait. Il fit venir le fils du roi Ban, et quand celui-ci l'aperçut, il se jeta à ses pieds en sanglotant. « Calme-toi, étranger, dit Mabuz. Tu ne risques rien de ma part, sois-en assuré. » Mais le jeune homme continuait à se lamenter. « Dis-moi, reprit Mabuz, veux-tu combattre pour moi ? – Pitié, seigneur, répondit l'autre, accorde-moi ta grâce ! Jamais je ne pourrai combattre, car j'ai bien trop peur d'y perdre la vie ! » En l'entendant ainsi implorer pitié, Mabuz se décida à tenter une expérience.

Il ordonna à ses serviteurs d'habiller le prisonnier, de le vêtir de ses armes et de le faire sortir, avec son cheval, pour l'envoyer à la poursuite d'Iweret. Les serviteurs eurent bien du mal à exé-

cuter les ordres de leur maître, car le jeune homme se débattait, se jetait continuellement à leurs genoux en leur demandant de l'épargner, et refusait même de garder son épée à sa ceinture. À la fin, insensibles à ses cris et à ses lamentations, ils le traînèrent de force jusqu'à la porte et le jetèrent dehors sans ménagement.

Or, dès qu'il se trouva de l'autre côté de la muraille, l'enchantement se dissipa et le fils du roi Ban se sentit redevenir lui-même. Tout honteux à la pensée de la lâcheté qu'il avait manifestée, il comprit que le moment d'accomplir le vœu de la Dame du Lac était arrivé. Il se redressa, sauta sur son cheval et se mit à galoper dans la direction de la troupe dans laquelle, il le savait, se trouvait l'enchanteur Iweret. L'ayant rattrapée avant qu'elle ne fût parvenue aux lisières de la forêt, il fondit sur ceux qui traînaient à l'arrière-garde et fit un grand carnage avec sa lance et son épée. Mais, pendant ce temps, le gros de la troupe avait disparu à travers les arbres. Comme la nuit tombait et qu'il était harassé, il s'égara dans un bois et se retrouva près d'un ermitage.

Un prêtre solitaire vivait là, se consacrant à la prière et à la méditation. Quand il vit le jeune homme à bout de forces et couvert de sueur, il l'invita à passer la nuit dans sa hutte, lui fournit une nourriture frugale mais réconfortante, et de l'eau en abondance. Quand le fils du roi Ban eut bu et mangé, et quand il se sentit reposé, il demanda à son hôte où il pourrait rencontrer l'enchanteur Iweret, car il voulait le provoquer en combat singulier. « Ce n'est certainement pas Dieu qui est toute sagesse qui t'inspire de telles folies ! répondit l'ermite. Si c'est pour cela que tu es venu ici, tu as perdu ton temps, et si tu persistes dans ton projet, tu y perdras sûrement la vie. Crois-moi, il y a mieux à faire en ce monde ! – Cela est mon affaire, reprit le jeune homme avec entêtement. Dis-moi seulement où se trouve Iweret ! » L'ermite répondit calmement : « Il est dans sa forteresse de Dodone. C'est un puissant château, bien protégé, pourvu de hautes murailles, bien situé, très haut au-dessus de la vallée, ingénieusement construit à l'intérieur comme à l'extérieur. Nul

ne peut en franchir les enceintes, car en plus d'une nombreuse troupe d'hommes en armes qui veillent constamment, Iweret dispose de pouvoirs maléfiques. Mais je sais qu'à l'intérieur de cette forteresse il y a de belles salles décorées de splendides peintures, un sol pavé de marbre, des murs de pierres rouges et blanches, richement travaillées, avec des mosaïques incrustées d'or. L'enchanteur Iweret est un homme très habile qui a fait alliance avec les diables et qui terrorise tous les habitants du pays. » Le jeune homme réfléchit un instant. « Cela ne me fait pas peur, dit-il encore, mais qui est cet Iweret et quelle est son origine ? »

L'ermite répondit : « Je vais te le dire brièvement, surtout pour te prouver qu'il ne serait pas bon pour toi de t'attaquer à lui. Le seigneur Iweret descend d'une noble famille. C'est un très puissant prince. Il possède trois royaumes qu'il a acquis par héritage, et il ne viendrait l'idée à personne de les lui contester. Il n'a qu'un enfant, une fille qui porte le nom d'Iblis²³. C'est une très noble jeune fille et je peux t'assurer que je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût une fille plus belle. Le seigneur Iweret a fait savoir que tous ceux qui convoiteraient sa fille devraient s'opposer à lui dans un combat à mort, sous un tilleul, dans le bois de Behforêt.

« Sous ce tilleul est une fontaine dont les eaux demeurent toujours froides même pendant les grandes chaleurs de l'été, et son eau s'écoule dans un bassin de marbre fin au bord duquel se dressent des statues de bronze et d'argent. Le tilleul reste vert toute l'année et nulle tempête ne peut en arracher les feuilles. Suspendue à cet arbre, se trouve une cymbale de bronze doré sur laquelle ceux qui désirent la fille et prouver leur valeur doivent frapper. Lorsque cette cymbale a été frappée trois fois, le seigneur Iweret survient, entièrement équipé pour le combat, et se mesure avec l'imprudent qui a osé violer le silence. Crois-

²³ Probablement une anagramme de Sibil, interprétation confirmée par le caractère du personnage : la fille d'Iweret vit en effet près d'un verger enchanté, dans une forteresse qui appartient à la fois au monde des vivants et à celui des morts, comme l'était la célèbre Sibylle de Cumès.

moi, celui qui désire vraiment se mesurer à Iweret doit avoir beaucoup de chance, car l'année dernière et au début de celle-ci, le seigneur Iweret a tué de nombreux prétendants qui ont été enterrés là, sous le tilleul, à l'endroit où la mort les a frappés. – Où est donc cette fontaine ? demanda le fils du roi Ban. – Non loin d'ici, répondit l'ermite, même pas à un mile, en suivant ce sentier qui y mène tout droit. Mais si tu veux mon conseil, pars tout de suite dans la direction inverse et ne t'arrête pas avant d'avoir regagné ta propre demeure. En tout cas, sois sûr d'une chose : si tu persistes dans ton projet et si le seigneur Iweret te tue, tu n'auras jamais ma prière ni ma bénédiction. – Très bien, saint homme, dit le jeune homme. Tu as sans doute raison et j'implore ton pardon, car je ne vais pas suivre ton conseil. Écoute à ton tour mes paroles : quoi qu'il puisse m'arriver, je combattrai le valeureux Iweret, même si je dois en mourir. » L'ermite ne répondit rien, sachant bien que toute autre parole serait inutile. Il ne put quand même s'empêcher d'admirer la détermination du jeune étranger, et il lui donna sa bénédiction. Le fils du roi Ban se reposa alors toute la nuit dans la hutte et le matin, à l'aube, il prit congé de son hôte et se dirigea vers Beh-forêt.

Cette forêt était verte comme l'herbe au printemps et les feuilles ne jaunissaient jamais. Il y avait beaucoup d'arbres très denses qui portaient des fruits toute l'année, mûrs et savoureux, et aussi des fleurs de toutes les couleurs qui embaumaient l'air alentour. Tous ceux qui goûtaient de ces fruits et respiraient le parfum de ces fleurs étaient guéris de toute maladie ou de toute blessure, fût-elle la plus grave. Si quiconque en la traversant se sentait accablé de chagrin, il voyait miraculeusement sa peine se transformer en joie, s'évanouir comme par enchantement²⁴.

²⁴ Cette description, qui rappelle celle du domaine de la Dame du Lac et celle de l'île d'Avalon, indique le caractère ambigu de cette forêt située à la limite des deux mondes et, de toute façon, en dehors du temps et de l'espace. Car si on y guérit de tous maux, on y périt aussi de mort violente lorsqu'on veut ravir la fille du maître des lieux, personnage présenté comme un être humain, mais en réalité image d'une divinité qui donne à la fois la vie et la mort, ce Dagda de la tradition mythologique irlandaise, dont la massue pouvait tuer, lorsqu'il en frappait par un bout, et ressusciter lorsqu'il en frappait par l'autre bout. Iweret semble

Quant à Iblis, la fille d'Iweret, c'était une belle fille sans défaut et dont la conduite était irréprochable. L'envie et la haine étaient des choses qu'elle ne connaissait pas. Sa bouche rose n'avait jamais prononcé que des paroles douces et aimables. On ne l'avait jamais vue chagrinée, bien qu'elle fût contrainte, par son père, de ne jamais quitter les limites de Dodone et de Beh-forêt. Elle vivait toujours dans l'espoir qu'un jour elle pourrait errer dans le vaste monde et découvrir d'autres beautés de la nature. Mais cela ne l'empêchait nullement d'honorer les hommes et les femmes qui étaient admis dans la forteresse de son père, où chacun jugeait qu'elle était la plus belle et la plus digne d'attention parmi toutes les femmes de son pays.

Or, ce matin-là, la belle Iblis s'était levée très tôt et s'en était allée, seule à travers les bois. Pendant la nuit, il lui était arrivé une chose extraordinaire : elle avait rêvé qu'elle marchait sur l'herbe de la prairie en direction du tilleul sous lequel se trouvait la fontaine. Alors, lui était apparu un jeune et noble guerrier dont l'allure était si exceptionnelle que son cœur, son esprit et ses sens en avaient été profondément troublés. Elle ne se rappelait plus exactement les détails de son rêve, mais elle savait en tout cas qu'il y avait eu un grand amour entre elle et ce jeune guerrier aux allures de héros. Son seul regret était de ne l'avoir pas connu plus tôt. La jeune fille s'était réveillée en sursaut, tourmentée par l'amour et le désir de rencontrer l'inconnu au visage si clair, au regard si intense. Elle s'était d'ailleurs dit aussitôt en elle-même : « Jamais je n'aurai d'autre époux ou d'autre amant que celui que j'ai vu en songe cette nuit. » Voilà pourquoi, ce matin-là, à la jeunesse du jour, elle avait décidé de porter ses pas dans la forêt pour aller vers le tilleul.

L'ayant atteint très vite, elle contempla son visage dans l'eau de la fontaine. Au même moment, arriva le fils du roi Ban. Il attacha son cheval à une branche du tilleul, jeta son bouclier sur le sol, saisit le marteau dans sa main et en frappa la cymbale si fort qu'elle résonna partout dans les bois et se fit entendre

donc une sorte de divinité de la vie et de la mort analogue au Dispater latin, et surtout au Sucellos de la statuaire gallo-romaine toujours représenté avec un grand marteau.

jusqu'à la forteresse de Dodone. Alors, il ôta son heaume et s'assit tranquillement sur l'herbe verte. Puis, après quelques instants de méditation, il s'en alla vers la fontaine. Quelle ne fut pas sa surprise quand il découvrit la plus belle fille qu'il eût jamais vue ! Ébloui par l'éclat de son teint et la profondeur de son regard, il ne put prononcer une seule parole. Quant à la belle Iblis, elle faillit s'évanouir en reconnaissant le jeune homme entrevu dans son rêve. Tous deux restèrent un long moment immobiles, face à face, se regardant sans oser se parler. À la fin, n'y tenant plus, Iblis se décida à rompre le silence. « Jeune étranger, dit-elle, pourquoi as-tu frappé la cymbale ? – Parce que je veux provoquer Iweret en combat singulier ! » répondit-il.

Et, s'arrachant à la contemplation de la fille, le fils du roi Ban saisit une deuxième fois le marteau et en frappa la cymbale. Le bruit fut encore plus violent et se répercuta longuement à travers la forêt. Alors, la belle Iblis sentit ses genoux se dérober sous elle. « Prends garde, dit-elle, il ne faut pas que tu provoques ainsi le terrible Iweret. Il va te tuer ! – Peu importe, je dois accomplir mon devoir, répondit le jeune homme. Et, d'abord, qui es-tu, jeune fille au regard d'ange ? – Je suis Iblis, la fille d'Iweret, le seigneur de Dodone, contre lequel tu veux combattre. » Le fils du roi Ban se mit à rire : « Je comprends, dit-il, tu voudrais que j'épargne ton père et tu cherches à me détourner de mon projet ! – Non, ce n'est pas du tout cela ! s'écria la jeune fille d'un ton désespéré. C'est toi que je veux sauver, car jusqu'à présent mon père n'a jamais été vaincu ! Il dispose de pouvoirs magiques et il agit de telle sorte que tous ceux qui se mesurent à lui perdent la raison et s'exposent à ses coups mortels ! – Eh bien, jeune fille, ce sera donc tant pis pour moi, car je ne peux pas abandonner ce que j'ai promis à la Dame du Lac, celle qui m'a nourri, élevé, éduqué alors que je n'étais qu'un enfant trouvé ! » À ces mots, la belle Iblis se tordit les mains et essaya de trouver des paroles susceptibles de faire renoncer le jeune homme à son projet. « Mon cœur est entièrement tourné vers toi, dit-elle, et je ne peux pas lutter contre lui.

Aussi longtemps que je vivrai, je t'aimerai. Emmène-moi avec toi loin d'ici ! – Si je faisais ce que tu dis, je serais déshonoré », répondit-il. Et, saisissant le marteau, il frappa la cymbale pour la troisième fois.

Iweret ne fut pas long à arriver. Monté sur un magnifique coursier de couleur noire, bardé de fer, avec sa lance et toutes ses armes prêtes pour le combat, il manifesta sa fureur en lançant des imprécations sauvages contre l'audacieux qui osait ainsi le défier et prétendait lui enlever sa fille. Parvenu dans la clairière, il aperçut le fils du roi Ban debout près de la fontaine et demanda d'une voix forte : « Qui a frappé trois fois cette cymbale ? – Moi », répondit simplement le jeune homme. La voix d'Iweret devint plus rauque : « Pourquoi as-tu agi ainsi, jeune présomptueux ? – J'y étais obligé ! – Tu es bien jeune pour te mesurer à moi. Cependant, acceptes-tu l'aventure ? – Oui, je le veux, assurément, et rien ne pourra me faire changer de décision ! – Mais, reprit Iweret, tu n'es pas capable de me défier au combat ! – Je le peux, s'entêta le jeune homme. – Qu'espères-tu donc gagner ici ? demanda Iweret. – Une belle femme et ton royaume ! » répondit froidement le fils du roi Ban. Iweret s'esclaffa grossièrement. « Alors, en garde ! et défends-toi si tu le peux ! »

Le fils du roi Ban monta en selle, remit son heaume, et recula jusqu'aux limites de la clairière. Les deux adversaires abaissèrent leurs lances. Le combat fut cruel. Ils luttèrent longuement et fort bien, chacun comprenant qu'il devait vaincre à tout prix avant que l'autre ne pût le tuer. Mais, contrairement à ce qu'il pensait, Iweret se rendit vite compte que la bataille ne serait pas facile à gagner. « Jusqu'à présent, se disait-il, je croyais combattre un enfant, mais je m'aperçois que c'est un homme. Néanmoins, il faudra qu'il paye très cher pour la femme et le royaume, et il en obtiendra de la peine pour le restant de ses jours ! » Leur rage guerrière cependant redoubla, car chacun d'eux voulait en terminer rapidement avec l'autre avant de s'épuiser dans des escarmouches inutiles. Enfin, Iweret reçut un tel coup de lance à travers le corps qu'il tomba comme une

masse de son cheval et s'affala lourdement sur le sol. Aussitôt, le fils du roi Ban sauta de son coursier et, avec une agilité déconcertante, ne laissant pas à son adversaire le temps de se relever, il brandit son épée et, d'un seul coup, lui trancha la tête. C'en était désormais fini de l'enchanteur Iweret. La Dame du Lac était vengée et son frère Mabuz délivré de l'enchantement qui faisait de lui un lâche. Le fils du roi Ban reprit un instant son souffle. Il avait accompli sa mission et savait qu'il allait bientôt connaître son nom et ses origines.

Alors, il pensa à la fille du vaincu et se précipita à l'endroit où il l'avait laissée. La belle était allongée sur l'herbe, près de la fontaine, évanouie depuis le début du combat. Il se débarrassa de ses armes, se pencha vers la jeune fille et lui souleva la tête avant de verser sur son visage de l'eau de la fontaine. Elle rouvrit les yeux et aperçut le jeune homme. « Dieu soit loué ! soupira-t-elle, c'est toi ! » Et elle se mit à pleurer. Il essaya de la reconforter du mieux qu'il put et lui dit : « Jeune fille, fais-moi part de ton sentiment : m'aimes-tu vraiment assez pour supporter celui qui vient de tuer ton père ? Ai-je mérité de t'avoir comme épouse ou comme amie ? » Pour toute réponse, elle glissa ses bras autour du cou du vainqueur, puis brusquement, eut un tremblement, suppliant celui qu'elle aimait de l'emmener loin du tilleul, redoutant la colère des hommes de son père.

Ainsi fit le fils du roi Ban. Il souleva la belle Iblis et la mit en croupe sur son cheval ; puis il se dirigea sur le sentier, vers la lisière du bois. À Dodone, cependant, lorsque les hommes d'Iweret apprirent la mort de leur maître, ils manifestèrent tous leur joie d'être débarrassés d'un homme cruel et maléfique qui méprisait les pauvres et rançonnait les riches. Ils se rassemblèrent et partirent à la recherche du vainqueur, afin de lui rendre hommage et de prononcer le serment qu'ils devaient à leur nouveau seigneur. Ils rencontrèrent bientôt le héros et la belle Iblis. Mais quand ils demandèrent quel était le nom de celui qui avait triomphé d'Iweret, ils furent fort déçus d'entendre le jeune homme leur répondre simplement : « Je suis Fils de Roi ! »

C'est alors que s'avança vers eux une jeune fille très belle, vêtue d'une longue robe blanche et montée sur une mule toute blanche elle aussi. Elle piqua droit vers le fils du roi Ban, et celui-ci ne fut pas long à la reconnaître : c'était Saraïde, l'une des suivantes de la Dame du Lac en laquelle cette dernière avait mis toute sa confiance. Le jeune homme alla à sa rencontre et l'aida à descendre de sa monture. Puis, il la prit par les mains et lui souhaita la bienvenue en son nom et au nom de la fille d'Iweret, l'unique héritière des domaines de Dodone. Alors Saraïde prit la parole et dit d'une voix forte, de façon à ce que tout le monde l'entendît : « Seigneurs, écoutez-moi bien. Je viens ici de la part de ma maîtresse, la Dame du Lac, la meilleure Dame du monde, qui réside au fond d'une grande forêt. Vous vous posez des questions à propos de celui qui a triomphé de votre seigneur Iweret. Quand vous lui avez demandé son nom, il n'a pu que répondre : « Je suis Fils de Roi. » Chez ma Dame, on l'appelait jusqu'ici « Beau Trouvé », et il est exact qu'il ne connaît pas son nom. Ma Dame l'a recueilli, nourri, élevé, éduqué, et elle a voulu le mettre à l'épreuve. Elle a voulu que ce « Beau Trouvé » gagne son nom par ses seuls mérites. C'est chose faite aujourd'hui, et je peux dire qui il est : vous avez devant vous Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc. Et vous avez la preuve qu'il était un « Beau Trouvé ». Il a toujours été, sans le savoir, parce que son cœur parlait pour lui, un « Fils de Roi ». Ainsi l'a voulu ma maîtresse, la Dame du Lac. Ma mission, faire reconnaître celui qui était destiné à réaliser d'innombrables exploits, est accomplie ! »

Apprenant que le vainqueur d'Iweret était le fils du roi Ban de Bénoïc qu'on disait mort depuis de longues années, les anciens vassaux de l'enchanteur se réjouirent grandement. Ils vinrent l'un après l'autre prononcer leur serment devant Lancelot et la belle Iblis. Et, cette nuit-là, après la grande fête donnée dans la forteresse de Dodone, Lancelot s'endormit dans les bras d'Iblis. On enterra discrètement l'enchanteur sous le tilleul, parmi ceux qu'il avait tués, et on se hâta de l'oublier.

Le lendemain, Saraïde vint prendre congé de celui qu'elle avait connu tout enfant et à qui elle venait de révéler qu'il était réellement le fils d'un roi et l'héritier du beau royaume de Bénénoïc. Lancelot, très ému, ne savait que dire. Alors Saraïde le prit à part et lui parla à voix basse : « Beau Trouvé, dit-elle, car pour moi, tu seras toujours cet enfant que ma Dame a ramené un jour en le serrant contre son sein et dont elle nous a dit qu'il serait le plus valeureux chevalier du monde. Beau Trouvé, répéta-t-elle avec mélancolie, ton sourire nous a procuré de grandes joies lorsque, le soir, nous allions te bercer en te chantant des chansons d'autrefois. Mais il faut que je te révèle autre chose encore. Ma maîtresse, la Dame du Lac, m'a demandé de te dire que tu es Lancelot, fils du roi Ban de Bénénoïc. C'est ainsi que tu seras connu désormais, parce que tu es digne de porter la lance pour la gloire du royaume de Bretagne. Et tu seras aussi « du Lac » pour que les générations futures se souviennent que tu as été élevé et éduqué dans un palais merveilleux caché au reste du monde par un lac mystérieux. Sache donc que c'est le prophète Merlin qui a enseigné à ma Dame ces choses que je te révèle aujourd'hui : tu as accompli la première mission que ma Dame t'a confiée, mais tu en auras d'autres à accomplir pour le bien de tous. Et c'est ce Merlin qui a voulu que tu sois élevé par ma Dame afin qu'elle fasse de toi un homme sans peur et sans reproche, capable de déjouer tous les pièges des enchanteurs maléfiques et de dénouer les écheveaux subtils tressés par les êtres diaboliques qui envahissent le monde. Tu es celui qui doit apporter au monde la lumière qu'il attend et qui sommeille au fond des cavernes et des ravins. Tu es un être de lumière, Lancelot, et tu dois combattre les forces des ténèbres qui se présentent à toi. Ce ne sera pas toujours facile et, bien souvent, tu sombreras dans le désespoir parce que tu auras le sentiment que le chemin que tu suis s'arrête au bord d'un précipice. Ne perds jamais courage, Lancelot du Lac, même si ta vie est parsemée d'épreuves et de souffrances. Car tu es le dernier rejeton d'un lignage dépositaire d'un terrible secret. Ce secret, un jour,

tu l'apprendras aussi mais il ne m'appartient pas de te le dire. Sois toi-même, Lancelot, avec tous tes défauts et tes qualités. »

Saraïde s'arrêta de parler. Elle avait les yeux humides et elle tremblait. Lancelot lui-même était saisi par l'émotion. « Saraïde, dit-il enfin, que de reconnaissance je te dois, et que de bienfaits m'a procurés ta maîtresse, la Dame du Lac, celle qui m'a servi de mère quand j'étais un enfant en péril de mort ! – Ce n'est rien, dit Saraïde, tout cela était inscrit dans le grand livre des Destinées, et Merlin l'avait prédit depuis longtemps. Mais il faut que tu saches encore une dernière chose, fils de roi, quelque chose que tous les autres, sinon la Dame du Lac et moi-même, ignoreront à jamais : lorsque ton père et ta mère t'ont fait baptiser, ils t'ont donné le nom de Galaad. Mais ce n'est pas ainsi qu'on doit te connaître. Tu es Galaad, c'est certain, mais seulement pour toi, car tu ne dois révéler à personne ce nom secret. Si l'on savait ce nom, on s'emparerait de toi. C'est pourquoi tu dois le cacher à tous ceux qui t'entourent²⁵. Tu es Lancelot du Lac, et c'est ton nom de gloire. – Je ferai comme tu dis et j'obéirai à la Dame du Lac », dit encore Lancelot. Saraïde posa un baiser sur son front et murmura : « Dès que tu le pourras, viens trouver ma Dame. Elle a encore bien des choses à te dire. » Et sans ajouter une parole, sans se retourner, Saraïde monta sur sa mule et s'en alla.

Lancelot demeura quelques semaines en compagnie de la belle Iblis et organisa les trois royaumes du défunt Iweret pour la plus grande satisfaction de tous ses vassaux. Mais il n'oubliait pas que la Dame du Lac l'attendait. Aussi obtint-il son congé d'Iblis qui le regarda partir avec mélancolie. Il s'en alla droit devant lui, sûr de retrouver le chemin qui menait au lac de

²⁵ Dans toutes les anciennes civilisations, les héros portent un nom qui est en fait un surnom, et leur nom véritable demeure caché. On ignore ainsi le nom de Vercingétorix qui n'est qu'un « nom de guerre » signifiant « grand roi des grands guerriers » ou « roi des grands guerriers ». Dans l'épopée irlandaise, le héros Cûchulainn porte un nom qui est également un nom de guerre signifiant « Chien de Culann », son nom authentique étant Sétanta (voir J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, nouv. éd., Paris, Payot, 1993). De toute façon, dans toutes les traditions, les noms des divinités ne sont que des surnoms désignant la fonction sociale qui leur est attribuée ; par exemple, le dieu gaulois Teutatès ou Toutatis, dont le sens est « père du peuple ».

Diane sous lequel il avait passé son enfance et son adolescence. Heureux de retrouver celle qu'il avait si longtemps considérée comme sa véritable mère, il chanta tout au long de sa route les chansons que les compagnes de la Dame lui avaient fredonnées lorsqu'il s'endormait le soir dans le palais féerique où tout était transparent comme le cristal. Mais, en débouchant soudainement dans une plaine, reconnaissant la forteresse de Pluris, à proximité de laquelle un nain s'était moqué de lui et dans laquelle il n'avait pu pénétrer, il se souvint d'avoir alors juré de se venger de l'affront qu'il avait subi.

Il s'élança donc résolument vers la forteresse et en fit le tour au galop. Il n'y avait qu'une seule porte, et elle était fermée. Il s'arrêta devant le pont-levis. « Y a-t-il quelqu'un ? » s'écria-t-il avec colère. Au bout d'un moment, il vit la herse se lever. La porte s'ouvrit et une jeune fille vêtue de noir apparut. « Que veux-tu donc, étranger ? demanda-t-elle. – Je réclame l'hospitalité dans cette forteresse, dit Lancelot. Je suis un voyageur égaré et je voudrais trouver un endroit pour passer la nuit. – C'est impossible, répondit la jeune fille. Cette forteresse appartient à ma Dame, la reine de Pluris, et elle interdit l'entrée de son domaine à tout homme, à moins qu'il ne consente à combattre cent guerriers en combat singulier. – Eh bien, soit ! dit Lancelot, je suis prêt à combattre cent guerriers, mais je veux entrer dans cette forteresse ! – Reviens demain matin », dit la jeune fille. Et elle rentra à l'intérieur, la porte se refermant sur elle.

Lancelot s'en alla dormir au pied d'un arbre, à la lisière de la forêt. Le matin, à la pointe du jour, il alla se désaltérer à une fontaine qui jaillissait entre les racines d'un chêne et revint vers la forteresse de Pluris. Il aperçut, sur le pré, devant les murailles, une centaine de chevaliers qui l'attendaient, armés de pied en cap, et sur le sommet de la muraille, autant de femmes qui étaient installées, sans doute pour voir comment se déroulerait le combat. Il ne se découragea pas pour autant, entra dans le champ clos qui avait été préparé et provoqua le premier homme qui se trouvait devant lui. Au bout de quelques passes, il

le renversa. Et il fit de même avec tous ceux qui se présentèrent. Les derniers ne se battirent même pas : ils mirent pied à terre devant Lancelot et déclarèrent qu'ils le reconnaissaient comme vainqueur.

Alors les portes de la forteresse s'ouvrirent toutes grandes, et la reine de Pluris en personne vint féliciter Lancelot de la victoire qu'il venait d'obtenir. Elle était accompagnée de cent femmes, toutes plus belles les unes que les autres, et qui étaient les amies des chevaliers qu'il venait de combattre. La reine de Pluris l'invita courtoisement à entrer dans son domaine, et elle le conduisit elle-même dans la grande salle où un festin avait été préparé. Il eut en abondance mets et boissons et il fut l'objet de mille attentions de la part de toutes les jeunes femmes présentes. Car il n'y avait plus d'hommes à l'intérieur de la forteresse, en dehors du nain qui s'était moqué de lui et qui semblait commander le service.

Le soir tombait quand le fils du roi Ban demanda à prendre congé de la reine de Pluris. Alors, avec un étrange sourire, la reine lui dit : « Il est hors de question que tu partes. Un homme qui entre dans la forteresse de Pluris ne doit jamais plus en sortir, sauf pour la défendre contre des ennemis. Tu dois demeurer ici. D'ailleurs, par ta bravoure, tu as gagné le droit d'être mon époux, et tu ne dois pas déroger à la coutume qui est établie depuis longtemps : tout homme qui a réussi à vaincre cent chevaliers doit épouser la reine de Pluris. » Fort contrarié, Lancelot comprit qu'il ne pourrait s'en aller que par ruse. Aussi, comme la reine de Pluris était fort belle, il déclara qu'il acceptait volontiers de l'épouser. Et, cette nuit-là, il dormit avec la reine de Pluris.

Lancelot demeura de longues semaines dans la forteresse, auprès de la reine, choyé par toutes les femmes de ceux qu'il avait vaincus et qui étaient toutes amoureuses de lui. Chaque jour, elles chantaient de suaves mélodies, lui offraient des breuvages enivrants qui lui faisaient peu à peu oublier qui il était. La vie était douce dans la forteresse de Pluris, et Lancelot n'avait aucun regret de ceux qu'il avait laissés derrière lui. Et la reine de

Pluris était si attirante, avec ses cheveux noirs noués en fines tresses, sa bouche vermeille, ses yeux très sombres et son corps couleur de neige.

Un jour, cependant, comme il se promenait sur les remparts en compagnie de la reine, il aperçut une troupe de cavaliers qui traversaient la plaine et qui vinrent s'arrêter devant la porte de la forteresse. Là, ils menèrent grand bruit et lancèrent des pierres sur la muraille, comme pour les provoquer. À cette vue, le sang de Lancelot se mit à bouillonner. « Reine, dit-il, accorde-moi la permission de reprendre mes armes et d'aller chasser ces intrus ! – Certes, bel ami, ces gens m'offensent et il serait souhaitable de leur donner une bonne leçon. Va, je te prie, et pour l'amour de moi, conduis-toi en héros comme tu l'as déjà fait ! »

Lancelot se hâta et revêtit ses armes. On lui amena son cheval et on ouvrit les portes. Il bondit hors de la forteresse et se dirigea vers les cavaliers. Mais au lieu de les combattre, il les salua haut et fort, leur demandant la permission de les accompagner. Toute la troupe s'ébranla et disparut à l'horizon, au grand désespoir de la reine de Pluris. Et quand Lancelot fut dans la forêt, il prit congé de ses nouveaux amis et s'en alla seul vers le domaine de la Dame du Lac²⁶.

²⁶ D'après le *Lanzelet* d'Ulrich von Zatzikhoven. En dépit de quelques épisodes arthuriens secondaires, le récit allemand ne fait aucune allusion aux amours de Lancelot et de Guenièvre et ne mentionne pas l'appartenance de Lancelot au compagnonnage de la Table Ronde. Il est visible que la trame primitive du *Lanzelet* est tout à fait étrangère au cycle arthurien. D'ailleurs, la fin du récit d'Ulrich est significative. Après s'être enfui de la forteresse de Pluris, le héros retourne à Dodone où Iblis, très inquiète, l'attendait fidèlement. En sa compagnie, il va prendre possession du royaume de son père. « Iblis et Lanzelet eurent de beaux enfants, une fille et trois fils qui héritèrent de leurs terres et de leurs biens, de leurs vertus et de leur caractère. Laissez-moi vous dire que le seigneur Lanzelet agit toujours pour le mieux. Il fut un bon hôte dans sa demeure. Il ne négligeait jamais ses devoirs de chevalier quand il le pouvait. Ainsi régna-t-il aussi longtemps que sa force et sa jeunesse le lui permirent. Il vécut en pleine possession de ses moyens. Il connut les enfants de ses enfants qui croissaient en sagesse et en vertu. Iblis et Lanzelet atteignirent une grande vieillesse dans l'honneur, et ils moururent, à ce qu'on dit, ensemble, le même jour » (Webster-Loomis, *Lanzelet*, New York, 1951). C'est dire qu'une fois intégré dans l'ensemble arthurien, le personnage de Lancelot a considérablement évolué.

4

Le Blanc Chevalier

C'était le vendredi avant la Saint-Jean d'été. Le roi Arthur avait chassé tout le jour dans la forêt de Camelot, en compagnie d'Yvain, le fils du roi Uryen et de plusieurs écuyers. Vers le soir, comme il regagnait la cité avec tous ses gens, il vit venir à lui une compagnie qui ne manqua pas de l'étonner. En tête, deux jeunes filles à pied menaient deux chevaux blancs dont l'un portait un léger pavillon de campement, le plus riche qui eût été fait, et l'autre, deux magnifiques coffres remplis de vêtements. Puis s'avançaient quatre jeunes filles, montées sur des roussins, qui portaient l'une un bouclier argenté, la seconde un heaume également argenté, la troisième une lance, et la quatrième une grande épée, claire, tranchante et légère. Enfin, sur des palefrois de couleur blanche, avec des taches grises sur les flancs, venaient une Dame et un homme jeune, au visage rayonnant, tous deux de blanc vêtus. Car, dans ce cortège, les habits, les armes, les chevaux, tout était blanc.

Le roi s'arrêta, émerveillé, se demandant bien qui était cette Dame d'une si belle prestance. Mais la Dame, qui avait reconnu Arthur, pressa le pas de sa monture et s'avança vers lui en compagnie du jeune homme. Elle était vêtue d'une cotte et d'un

manteau de soie brodée d'or, et son cheval, élégant et racé, avait une housse de soie qui descendait jusqu'à terre, un frein et un poitrail en argent fin, une selle et des étriers d'ivoire subtilement gravés de volutes et de torsades. Dès que la Dame arriva devant le roi, elle releva son voile et, après lui avoir rendu le salut qu'il s'était hâté de lui faire le premier, en homme courtois et bien élevé qu'il était, elle dit : « Seigneur, que Dieu te bénisse comme le meilleur des rois de ce monde ! Je viens de bien loin pour te demander un don que tu ne me refuseras certes pas, car il ne peut te causer aucun mal, bien au contraire.

— Dame, répondit Arthur, dût-il m'en coûter beaucoup, pourvu que mon honneur n'en soit point terni et que cela ne cause aucun dommage à mes amis, je t'octroie ce don bien volontiers, quel qu'il soit. — Roi Arthur, répondit la Dame, tu viens de promettre de faire chevalier ce jeune homme qui est avec moi, lorsqu'il te le demandera.

— Dame, j'accomplirai ce que j'ai promis. Et grâces te soient rendues de m'avoir amené ce jeune homme en qui je reconnais valeur et prouesse ! » Et, ce disant, le roi examinait attentivement le compagnon de la Dame, se disant en lui-même qu'il n'avait jamais vu une telle détermination farouche dans le regard d'un homme aussi jeune. « Soyez les bienvenus à ma cour, reprit-il. Je veux vous conduire moi-même jusqu'à la salle du festin. — Seigneur roi, dit la Dame, reçois ce jeune homme s'il le désire. Quant à moi, je te prie de m'en excuser, mais je ne peux demeurer ici plus longtemps, car il faut que je rentre au plus tôt dans mon domaine. — Qui es-tu donc, demanda le roi, et quel est le nom de ce jeune homme ? — Je suis la Dame du Lac, répondit-elle, et j'ai accompli un long voyage pour venir jusqu'ici. Permets donc que je prenne congé. Quant à ce jeune homme, sache qu'il est le Blanc Chevalier. » Sur ce, elle salua le roi et s'éloigna. Le Blanc Chevalier hésita un instant, puis il piqua des deux et rejoignit la Dame, comme pour l'escorter. Après avoir cheminé un certain temps ensemble, la Dame s'arrêta et descendit de son palefroi. Le jeune homme fit de même, et tous deux restèrent un instant immobiles et silencieux, à l'écart des

autres. « Fils de Roi, dit la Dame, il faut maintenant nous séparer. Mais souviens-toi de mes conseils : pour l'instant, personne ne doit savoir qui tu es, car ce n'est pas sur ton nom ou ton lignage qu'on doit te juger, mais sur ta valeur. Tu es donc le Blanc Chevalier. Demain soir, tu prieras le roi Arthur de te remettre solennellement tes armes et, tout de suite, avant la nuit, tu quitteras ton hôte et tu iras errant à travers le pays : c'est ainsi que tu gagneras ta renommée, comme tu l'as fait déjà alors que tu ne savais pas qui tu étais. Ne t'arrête en aucun lieu, ou le moins possible, mais garde-toi d'y laisser quelque exploit à accomplir pour ceux qui viendront après toi. »

Comme Lancelot paraissait triste de quitter celle qui avait tant pris soin de lui, elle tira alors de son doigt un anneau qu'elle passa à celui de son protégé. « Cet anneau sera le lien entre toi et moi, dit-elle encore, et sois assuré que tant que tu le porteras, il ne pourra rien t'arriver de mauvais. » Puis elle le recommanda à Dieu, le baisant tendrement sur le front : « Beau fils de roi, mon enfant, murmura-t-elle, écoute bien ceci : tu mèneras à bien les aventures les plus périlleuses, et celui qui achèvera celles que tu auras laissées n'est pas encore né. Je t'en dirais bien davantage, mais je n'ai pas le droit de te dévoiler l'avenir, et mon cœur se serre à la pensée de te quitter. Sache que je t'ai aimé plus qu'un fils ! » Et, sans plus attendre, elle remonta sur son palefroi, laissant Lancelot seul dans la clairière. Il demeura un long moment immobile, les yeux humides des larmes qu'il n'osait pas laisser couler. Puis, remontant lui-même sur son cheval, il se mit en devoir de rejoindre le roi.

Il le trouva devant la forteresse de Camelot où il se délassait sur le pré en compagnie d'Yvain. Quand le roi le vit arriver, il l'accueillit avec grande joie et le confia à Yvain pour qu'il fût hébergé la nuit suivante. Puis le roi rentra dans la forteresse. La première personne qu'il rencontra fut sa sœur Morgane. Celle-ci le salua et lui demanda : « Mon frère, qui est donc ce jeune homme que tu as confié à Yvain ? – Je ne sais pas son nom, mais il se fait appeler le Blanc Chevalier. » Morgane se mit à rire. « Pourquoi ris-tu ainsi, ma sœur ? demanda le roi. Est-ce

que par hasard tu le connaîtrais ? » Morgane le regarda bien en face et lui dit : « Je ne me mêle pas de tes affaires, mais si j'étais toi, je ne ferais pas entrer ce jeune homme parmi mes fidèles ! » Arthur fut très surpris du ton violent qu'avait pris Morgane pour prononcer ces paroles. « Qu'as-tu donc contre lui ? demanda-t-il. – Rien, répondit-elle, je n'ai rien contre lui. Je le trouve simplement merveilleux. – Je suis bien de ton avis, et sache que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le retenir près de moi. » Morgane éclata de rire une nouvelle fois et s'éloigna en laissant le roi décontenancé.

Le lendemain matin, Lancelot se leva très tôt et, dès qu'il le put, il demanda à rencontrer Yvain qui l'avait hébergé en son logis. « Seigneur, lui dit-il, je te prie de m'obtenir une faveur du roi Arthur. – Bien volontiers, répondit Yvain, que désires-tu, Blanc Chevalier ? – Demain, c'est la Saint-Jean et je sais que le roi adoubera de nouveaux chevaliers. Je voudrais être parmi eux. – Ne crois-tu pas qu'il faudrait que tu fasses d'abord tes preuves ? demanda Yvain. – Je suis prêt à faire mes preuves quand on le voudra », répliqua le jeune homme d'un ton péremptoire qui ne manqua pas d'impressionner Yvain.

Ainsi, au cours de la matinée, le fils du roi Uryen s'en vint trouver Arthur qui conversait avec son neveu Gauvain. « Roi Arthur, dit-il, le jeune homme d'hier soir désire être adoubé demain et il me prie de te transmettre sa demande. – C'est du protégé de la Dame du Lac, ce jeune homme tout vêtu de blanc, dont tu parles ainsi ? demanda le roi. – Oui, répondit Yvain, et je pense qu'il a la trempe pour devenir le meilleur des chevaliers. Il a un regard qui ne trompe pas : il sait ce qu'il veut, et il est prêt à aller jusqu'au bout de ce qu'il a décidé, pour son honneur et pour l'honneur de tous ceux qui sont en sa compagnie. – Quel est donc ce jeune homme dont tu parles ? » demanda la reine Guenièvre qui se trouvait là. Mais au lieu de lui répondre, Arthur dit à Yvain : « Va donc le chercher et dis-lui de s'habiller du mieux qu'il pourra. J'ai idée qu'il a tout ce qu'il faut pour cela. »

Dans la cité, la nouvelle s'était répandue de l'arrivée d'un jeune homme habillé de blanc, qui était venu avec une mystérieuse Dame du Lac en équipage de chevalier, de sorte que les rues se trouvèrent pleines de curieux lorsqu'il traversa la ville, en croupe sur le cheval d'Yvain. Au palais même, les chevaliers, les dames et les jeunes suivantes étaient tous descendus dans la cour pour le voir, tandis que le roi et la reine se penchaient à la fenêtre.

Le Blanc Chevalier mit pied à terre, ainsi qu'Yvain, lequel le prit par la main et le mena dans la salle où le roi et la reine attendaient. Dès qu'il entra, la reine Guenièvre fut sur le point de chanceler tant elle fut émerveillée par la beauté de son visage : on eût dit un ange illuminé par tous les rayons du soleil, avec des traits fins, des pommettes bien visibles, une chevelure abondante qui retombait en boucles élégantes sur ses épaules, une prestance inégalable, une élégance de gestes et de posture. Pourtant – et Guenièvre le remarqua immédiatement –, il avait un regard étrangement dur qui pénétrait tous ceux sur qui ses yeux tombaient. « Que se passe-t-il ? pensa-t-elle, le cœur battant à tout rompre de le voir ainsi, devant elle. Voici que mon esprit se trouble à la vue d'un jeune homme ! Voici que je me sens faible face à lui, et pourtant je suis la reine, je suis sa maîtresse, et je n'ai rien à craindre de lui. Hélas ! j'ai désormais au contraire tout à craindre de lui, je sais très bien que son visage ne pourra jamais plus quitter mon âme. » Ainsi pensait la reine Guenièvre ; mais, de son côté, le protégé de la Dame du Lac n'était pas davantage à l'aise. Chaque fois qu'il pouvait jeter les yeux à la dérobée sur la reine, et il ne s'en privait pas, il s'émerveillait de sa fraîcheur et de sa beauté, auprès desquelles même celles de la Dame du Lac et de toute autre femme au monde ne lui semblaient pas comparables. « Par Dieu, se disait-il, voici un visage que je n'oublierai jamais dans mon cœur, un visage qui efface tous les visages de femmes que j'ai pu contempler jusqu'ici. Je suis prêt à faire le serment de n'aimer aucune autre femme que celle-ci, quand bien même je devrais y perdre mon âme ! Et je n'aurai de cesse d'obtenir son amour, tant par

mes regards que par les prouesses que j'accomplirai à son service ! » Ainsi pensait le fils du roi Ban de Bénoïc, dans la grande salle du palais où le roi Arthur lui faisait l'honneur de le recevoir.

« Quel est le nom de ce jeune homme ? demanda Guenièvre à Yvain. – Dame, je ne le connais pas. Je pense qu'il est des pays au-delà de la mer, car il en a le parler. » La reine se leva, s'approcha de Lancelot et le prit par la main. Puis elle lui demanda où il était né. Mais, au contact de la main de Guenièvre, Lancelot se sentit défaillir. Une brume épaisse semblait se répandre autour de lui. Il tressaillit mais ne put prononcer un seul mot. « D'où es-tu ? » reprit la reine. Il la regarda sans trop savoir ce qu'il faisait et répondit en balbutiant qu'il ne connaissait ni son nom, ni ses origines. Guenièvre comprit bien qu'il était tout ébahi et hors de lui-même, et elle osait à peine imaginer que ce fût à cause d'elle. Pourtant, elle en eut quelque soupçon. Alors, pour ne pas le troubler davantage, et aussi de crainte qu'on en pensât mal, elle se leva. « Ce jeune homme ne semble pas avoir tout son sens, dit-elle. Qu'il soit sage ou qu'il soit fou, il a été assez mal éduqué ! » Yvain, qui n'avait pas été dupe du trouble dans lequel la rencontre de la reine avait plongé le jeune homme, crut bon d'intervenir : « Qui peut savoir, dit-il, s'il ne lui est pas interdit de révéler son nom et son pays ? – C'est bien possible », répondit la reine. Mais elle avait parlé si bas que Lancelot ne l'entendit pas. Et, sur ce, elle quitta la salle pour regagner sa chambre. Mais, à la porte, Morgane souriait étrangement. « Cet homme, Guenièvre croit l'avoir pour elle seule, se disait-elle, mais c'est moi qui le veux, et c'est moi qui l'aurai... »

Au même moment, elle sentit l'anneau qu'elle portait au doigt se resserrer et elle poussa un cri de douleur. C'était l'anneau que lui avait donné Merlin avant de s'en aller vers la forêt de Brocéliande. Alors, comme Merlin le lui avait dit, elle tourna le chaton de la bague vers elle. Ses yeux se brouillèrent, puis elle aperçut distinctement Merlin qui riait de tout son cœur. « Ah ! Morgane, murmura-t-il, tu ne changeras jamais ! Sais-tu que tu me plais quand je te vois si volontaire, si déci-

dée ? Tu veux ce jeune homme dont tu ignores encore le nom parce que tu as reconnu en lui le seul qui pourrait apaiser tes passions et t'aider à conquérir le monde. Mais tu ne l'auras pas, Morgane, quels que soient les efforts que tu puisses entreprendre pour te l'attacher. Certes, il s'efforcera de conquérir le monde, mais cela ne sera pas pour toi ! » Morgane tapa du pied. « Ce n'est pas dit, dit-elle rageusement, je me souviens de tes conseils et de tes secrets, Merlin, et je m'emploierai à les mettre en pratique. Tu n'es pas infailible, et il y a en moi un tel désir de vaincre que je suis capable de tout ! – Je le sais, Morgane, et c'est pour cela que je dois t'avertir : laisse tranquille ce jeune homme. Il ne t'est pas destiné ! » Morgane remit le chaton à sa place d'un geste de colère, et, plus souriante que jamais, se glissa parmi les familiers de son frère, comme une ombre dans le soleil qui illuminait le palais de Camelot. Peu importait Merlin. Même s'il la surveillait, de très loin, depuis sa tour d'air invisible, elle se sentait très forte, prête à affronter tous ceux qui se dresseraient contre elle. N'avait-elle pas le *pouvoir*, elle aussi ?

La nuit venue, le fils du roi Uryen conduisit Lancelot dans une chapelle où il le fit veiller jusqu'à l'aube. Après quoi, il le ramena en son logis pour qu'il pût y dormir un peu. Dans la matinée, ceux qui devaient être adoubés le jour de la Saint-Jean d'été reçurent du roi la colée. Puis tous s'en allèrent entendre la messe et, en revenant, le roi commença à ceindre l'épée à ceux qu'il venait de faire chevaliers.

Il ne lui restait plus à armer que le fils du roi Ban. C'est alors qu'une jeune fille entra dans la salle, très belle et très blonde, avec des tresses qui semblaient d'or fin et des yeux bleus qui brillaient comme des saphirs. Elle avança en soulevant légèrement sa robe de soie mauve brodée d'or. Parvenue devant le roi, elle laissa retomber sa robe sur l'herbe fraîche, puis elle le salua. Les chevaliers et les dames qui se trouvaient là s'étaient approchés pour mieux voir sa beauté, et l'on aurait pu couper leur aumônière sans qu'ils s'en doutassent, tant ils étaient béats d'admiration devant cette radieuse apparition. S'apercevant de l'émoi que sa vue suscitait, elle se mit à rire.

« Roi Arthur ! s'écria-t-elle très haut, Dieu te sauve, toi, ta compagnie et tous ceux que tu aimes ! Je te salue de la part de la Dame de Nohant et de moi-même ! – Belle douce amie, répondit le roi, rien ne peut me faire plus plaisir que d'être salué par la Dame de Nohant, et ce plaisir est augmenté par ce que tu me dis. Tu as grande part dans ce salut puisque tous ceux que j'aime y sont compris. » La jeune fille regarda l'assistance et continua : « Seigneur roi, rien ne me plaît tant que d'être avec toi et les gens qui sont en ta compagnie. Mais voici ce qui m'amène : ma Dame, qui tient les terres de Nohant, te demande aide et assistance comme à son seigneur lige, car le roi de Northumberland a envahi et ravagé ses domaines. Ma Dame s'y est opposée tant qu'elle a pu, et tous deux ont conclu un accord : ma Dame pourra faire défendre son droit par un chevalier contre un, ou par deux contre deux, ou par trois contre trois. Elle te demande de bien vouloir envoyer le champion qu'il te plaira, pourvu qu'il soit brave et généreux. – Belle amie, répondit Arthur, je secourrai volontiers la Dame de Nohant puisqu'elle tient sa terre de moi. Mais, même si ce n'était pas le cas, elle aurait quand même aide et assistance, car je ne peux laisser une jeune femme sans défense quand elle est attaquée injustement. »

Quand Lancelot entendit ce que disait le roi, et pendant qu'on emmenait la jeune fille vers la chambre de la reine afin qu'elle pût s'y reposer, il s'en vint vers lui et, s'agenouillant, lui demanda comme un don de lui permettre d'aller au secours de la Dame de Nohant. Arthur hésitait. Alors le jeune homme insista : « Seigneur roi, dit-il, tu ne peux pas refuser le premier don que je te demande depuis que tu m'as fait chevalier. Je serais peu prisé par les autres, et moi-même je douterais de ma valeur si tu ne voulais pas me confier une mission qui incombe à un chevalier ! » Yvain intervint en faveur du jeune homme, et Gauvain fit de même. Tous deux signifièrent au roi qu'il ne pouvait éconduire le Blanc Chevalier sans un motif valable. Or il n'existait aucun motif pour priver le nouveau chevalier d'un exploit qu'il pouvait certainement accomplir et duquel il retirerait

honneur et profit pour la plus grande gloire du roi et des compagnons de la Table Ronde. Le roi se laissa convaincre et octroya le don à celui qu'il ne connaissait que sous l'appellation de Blanc Chevalier, mais qu'il jugeait plein de promesses. En fait, ce que voulait Arthur, c'est que le jeune homme restât à la cour. C'est pourquoi, quand le Blanc Chevalier fut parti, ayant obtenu son congé, le roi se dirigea vers la chambre de Guenièvre et dit à celle-ci : « Ce jeune homme qui a tant d'allure et qui est le protégé de la Dame du Lac, je viens de l'envoyer défendre l'honneur et les biens de la Dame de Nohant. Mais, je t'en prie, Guenièvre, lorsqu'il reviendra, fais tout ce qui est possible pour le retenir parmi nous, car quelque chose me dit que nous aurons besoin de sa vaillance et de son courage. »

Cependant, Lancelot s'était précipité vers le logis qu'il occupait. Il prit ses armes et fit approcher son cheval. Mais, tout à coup, Yvain, qui l'avait accompagné et qui l'aidait à s'armer, le vit pâlir. « Qu'as-tu donc ? » lui demanda-t-il. Lancelot se mit à balbutier : « C'est que, sans y penser, j'ai pris courtoisement congé du roi, mais que je n'ai pas obtenu le congé de la reine ! – C'est juste, dit Yvain, ma Dame, la Reine, mérite bien qu'un chevalier qui part en mission obtienne d'elle son congé ! » Tous deux s'en revinrent vers le palais et montèrent à la chambre de la reine. On les fit entrer. Là, le jeune homme s'agenouilla sans dire un mot, les yeux baissés, n'osant même pas regarder celle qui avait déjà envahi son cœur. « Dame, dit Yvain pour le tirer d'embarras, voici le jeune homme d'hier soir que le roi a fait chevalier ce matin. Il vient prendre congé de toi, car il ne peut imaginer partir sans une parole de la reine. »

Guenièvre était tout émue, mais en femme sûre d'elle-même, elle n'en laissa rien paraître. « Quoi ? dit-elle d'un ton dégagé. Il est à peine arrivé qu'il s'en va déjà ? – Oui, Dame, il va, sur congé du roi, porter secours à la Dame de Nohant. Il l'a demandé en don, et mon seigneur le roi le lui a octroyé comme un grand honneur ! – Comment cela peut-il se faire ? dit Guenièvre. Il est si jeune ! Il serait mieux à sa place dans cette cour ! Enfin, le roi a décidé... Lève-toi, beau seigneur. Je ne sais pas d'où tu viens,

mais tu es peut-être de meilleure lignée qu'on ne le suppose. De toute façon, je ne peux pas supporter que tu restes à genoux devant moi ! Je ne suis guère courtoise, en vérité ! – Dame, dit Lancelot en soupirant, pardonne-moi la folie que j'ai faite ! – Quelle folie ? – J'ai pensé partir sans avoir congé de toi ! »

Guenièvre était au supplice. Elle n'avait qu'une seule envie : relever doucement le jeune homme et le serrer tendrement dans ses bras. Elle se reprit et dit d'une voix qu'elle voulut rendre sévère : « Beau doux ami, tu es assez jeune pour qu'on te pardonne un si grave méfait ! – Dame, répondit-il humblement, je te remercie de ta générosité. » Et, après avoir encore hésité, il ajouta : « Dame, si j'osais, et si tu voulais bien recevoir ma requête, je me tiendrais toujours pour ton chevalier et je te servais en toutes occasions ! – Je le veux ainsi. Que Dieu te protège, beau doux ami ! » Elle le fit lever en lui tendant la main. Il eut encore un moment de faiblesse quand il sentit que la main de Guenièvre le touchait. Il en frémit dans tout son corps. Mais il ne fallait pas que l'on sût ce qui le liait à la reine. Il se releva, salua les dames et les jeunes filles qui, après avoir entendu de nombreux compliments sur sa beauté et sa prestance, avaient toutes l'œil sur lui pendant qu'il s'entretenait avec la reine, s'émerveillant que la nature l'eût si bien pourvu de ce qu'elles désiraient le plus. Puis il revint à son logis pour finir de s'équiper. C'est alors qu'Yvain s'aperçut qu'il n'avait pas d'épée.

« Par mon chef ! s'écria le fils du roi Uryen, tu n'es point chevalier puisque le roi ne t'a pas ceint l'épée ! – Seigneur Yvain, répondit Lancelot, je n'en veux pas d'autre que la mienne, qui m'a été donnée par la Dame du Lac, et que les suivantes de ma Dame ont emportée par mégarde ! Sois sûr que je les rattraperai avant qu'elles aient quitté ce pays, et je reviendrai aussi vite que mon cheval pourra me porter à travers landes et forêts. » Ayant dit cela, il sauta sur son coursier. Piquant des deux, il s'élança à toute allure, mais il ne revint pas retrouver le fils d'Uryen, car, secrètement, il espérait être armé par une autre main que celle du roi Arthur. Tout son esprit était désormais envahi par

l'image de la reine, à tel point qu'il en oubliait de boire et de manger quand il s'arrêtait afin de faire reposer son cheval.

Yvain l'attendit patiemment pendant deux jours. Le matin du troisième jour, il s'en alla au palais conter au roi Arthur comment le Blanc Chevalier l'avait trompé. Pourtant, il avoua reconnaître que ce jeune homme était d'un tempérament qui inspirait de l'admiration à tous ceux qui le voyaient. Gauvain dit que c'était peut-être un homme de très haut rang, et qu'il avait mal supporté que le roi Arthur ne lui eût pas ceint l'épée avant les autres. La reine et plusieurs autres chevaliers affirmèrent qu'ils croyaient la chose possible. Le roi Arthur conclut en disant qu'ils verraient bien ce qu'il adviendrait du Blanc Chevalier. Puis, tout le monde se sépara, mais la reine Guenièvre ne pouvait chasser de son esprit l'image obsédante de ce jeune guerrier vêtu de blanc qui lui était apparu, un jour d'été, dans la grande salle de la forteresse de Camelot.

Cependant, le fils du roi Ban avait rejoint très vite les suivantes de la Dame du Lac qui portaient son épée. La Dame lui dit en souriant : « Je savais bien que tu reviendrais vers nous, Beau Trouvé ! Que peut faire un chevalier sans son épée ? Souviens-toi, Lancelot, souviens-toi du jour où je te l'ai confiée : je t'ai dit alors de ne jamais t'en servir injustement. Je te le redis aujourd'hui avec encore plus de force, puisque tu as été adoubé par le roi Arthur. Et sache que si je t'ai donné cette épée lorsque tu es parti, la première fois, du domaine du Lac, c'est une autre femme qui doit l'attacher à ta ceinture afin que tu sois son unique protecteur. » En disant ces mots, la Dame du Lac souriait : « Souviens-toi de ce que je t'ai révélé, Fils de Roi, et va ton chemin pour la gloire de Dieu et du royaume de Bretagne ! » Lancelot fit une nouvelle fois de tendres adieux à celle qui l'avait élevé et éduqué, et, forçant l'allure de son cheval, il arriva bientôt devant la cité de Nohant.

Aux alentours, le pays était complètement ravagé et les maisons des villages incendiées. Le roi de Northumberland et ses hommes étaient occupés à piller les moindres maisons, et les gens de la cité de Nohant étaient tous sur les remparts en train

de guetter l'arrivée des ennemis. Lancelot se présenta à la porte. « Ouvrez-moi ! cria-t-il. Je viens de la part du roi Arthur pour défendre le droit de votre Dame ! » Quand les sergents qui étaient de garde virent qu'il était seul, ils abaissèrent le pont-levis et le laissèrent entrer.

Les vilains des environs étaient venus se réfugier dans la ville, et elle était si remplie de gens que le Blanc Chevalier erra longtemps avant de trouver à se loger. Enfin, dans une petite rue, il aperçut un bronzier qui lui sembla de bon sens et qui était assis sur le seuil de sa maison. Il lui demanda aimablement s'il pouvait l'héberger, mais l'autre lui répondit qu'il n'avait pas de place. Cependant, la femme du bronzier, qui avait entendu la conversation, et qui était une femme belle et avenante, insista tant auprès de son mari que celui-ci offrit à l'étranger la grange qu'il avait derrière sa maison. La femme se hâta d'aller balayer et de répandre de la paille fraîche, puis de dresser un lit, sur lequel Lancelot s'étendit pour se reposer. Pendant ce temps, l'hôte avait conduit le cheval à l'écurie. Puis, quand il fut suffisamment remis des fatigues de sa course, Lancelot sortit et se dirigea, à travers les rues, vers le palais de la Dame de Nohant.

Il entra dans la grande salle. La Dame se trouvait là, dans l'embrasure d'une fenêtre, en compagnie de son sénéchal avec lequel elle conversait, se demandant avec angoisse comment elle pourrait continuer à défendre sa terre, car nombre de ses chevaliers avaient été durement blessés lors des dernières rencontres. Le Blanc Chevalier vint à elle, et après l'avoir saluée, il lui dit que le roi Arthur l'avait envoyé pour soutenir son droit. « Beau seigneur, que Dieu donne bonne aventure au Roi Arthur. Sois le bienvenu dans la cité de Nohant. Mais dis-moi, quel est ton nom ? – Dame, je suis un chevalier qui vient d'être adoubé, et l'on me nomme le Blanc Chevalier. » À ces mots, la Dame baissa tristement la tête, se disant que dans les circonstances pénibles dans lesquelles elle se trouvait, il lui aurait fallu un guerrier expérimenté et non un débutant. Néanmoins, elle pria le Blanc Chevalier d'aller se reposer avec ses chevaliers, et elle-même se retira dans sa chambre, toute triste et désespérée.

Quand l'heure du souper fut venue, que les tables furent dressées et que l'eau fut cornée, les chevaliers et la Dame de Nohant vinrent s'asseoir, chacun à sa place ordinaire. Ils se mirent tous à manger sans adresser une parole au Blanc Chevalier et sans s'occuper de lui. Il était resté dans l'embrasure d'une fenêtre et commençait à sentir la colère monter en lui. « J'ai vu bien des hôtes pénibles et insoucians, mais aucun d'eux ne m'a traité de cette façon ! » murmura-t-il amèrement. Alors, brusquement, il quitta la salle et le palais et s'en revint à son logis. Là, il parla au bronzier et à sa femme, leur donna des pièces d'or et leur dit d'aller acheter tout ce qu'il fallait pour un grand festin, en n'oubliant pas de faire venir des jongleurs. Et, pour récompenser la femme qui était venue lui tenir compagnie dans ses plus beaux habits, il lui fit remettre un surcot et un manteau d'écarlate fourré de vair, dont elle fut si contente qu'elle s'en revêtit immédiatement, appelant son mari pour qu'il pût l'admirer ainsi parée.

À la tombée de la nuit, le Blanc Chevalier fit allumer tant de torches et de chandelles dans la grange qu'on eût cru que celle-ci flambait. Puis, il fit asseoir les jongleurs d'un côté. Vers la fin du repas, les ménestrels commencèrent à chanter en s'accompagnant de la viole ou de la harpe, et les acrobates se mirent à faire des tours, de telle sorte qu'il y eut grand bruit dans toute la ville. Curieux de voir ce qui se passait, les chevaliers du palais vinrent regarder à la porte, mais le Blanc Chevalier fit semblant de ne pas les voir.

La Dame de Nohant fut bientôt avertie de cette fête, et quand elle sut que le champion envoyé par le roi Arthur soupait si joyeusement en son logis, elle s'informa et apprit ainsi qu'on ne lui avait offert chez elle ni à boire ni à manger, et que nul serviteur ne s'était soucié de lui. Elle en fut toute honteuse, regrettant de ne pas l'avoir reçu en grand honneur. « Au nom de Dieu, lui dit son sénéchal, ce n'est pas en pleurant qu'on retient les chevaliers étrangers, mais par de belles paroles, des bijoux et des cadeaux ! Aurait-il été le pire homme du monde, tu devais l'accueillir à grande joie et le prier de manger à ta table,

puisque'il était envoyé par le roi, ton seigneur ! – Je vois bien que j'ai fait une folie, répondit la Dame. Mais je croyais qu'il s'était restauré avec mes chevaliers. – Tu le croyais, mais tu ne t'en es pas assurée ! Même si nous ignorons son nom, il est peut-être de meilleur lignage que nous ne le pensons, et, de toute façon, tu n'aurais rien perdu à le faire asseoir à ta table ! »

À ces mots, la Dame de Nohant se mit à pleurer et à se lamenter. Mais le sénéchal la rudoya en ces termes : « Femme, il ne sert à rien de pleurer puisque le mal est fait. Allons plutôt le trouver, parlons-lui et faisons en sorte qu'il ne soit plus fâché de notre attitude ! » Ils se hâtèrent vers le logis du Blanc Chevalier. Dès qu'ils entrèrent, les jeux s'arrêtèrent et les convives se levèrent respectueusement devant eux. Mais le Blanc Chevalier fit semblant de ne pas les voir. Alors, son hôte, le bronzier, à qui il venait de donner une belle coupe en argent, le tira par sa robe avec une telle insistance qu'il dut se retourner. Feignant de reconnaître tout à coup la Dame de Nohant, il lui souhaita la bienvenue, la prit par la main et la fit asseoir auprès de lui, ainsi que le sénéchal. Son hôte, qui était serf, voulut se lever, mais Lancelot l'en empêcha, disant tout haut que personne ne lui avait fait meilleur accueil depuis son arrivée à Nohant, ajoutant que s'il avait été chez le roi Arthur, il aurait demandé à celui-ci de l'affranchir.

Quand elle eut entendu ces paroles, la Dame de Nohant dit : « Seigneur chevalier, pour l'amour de toi, j'affranchis cet homme. Et je te prie, par le saint nom de Dieu, de ne pas me tenir rancune et de me pardonner l'offense que je t'ai faite en te recevant si mal dans mon palais. – Dame, répondit Lancelot, je suis venu pour l'amour de mon seigneur, le roi Arthur, et non pour une autre raison. J'accomplirai ce que je pourrai en son honneur, et je n'ai point de rancune, n'ayant rien à demander à personne, car nul ne me doit rien ! » Le sénéchal intervint : « Seigneur, dit-il, ma Dame voudrait t'héberger en son hôtel. Elle t'en prie humblement. – Je la remercie, répondit Lancelot, mais je suis très bien ici, et je ne vois pas pourquoi je déménagerais. » Et, pendant que les ménestrels chantaient, ils devisè-

rent quelques instants. Quand la nuit fut bien avancée, la Dame prit congé du Blanc Chevalier et revint à son palais avec le sénéchal.

Cette nuit-là, la Dame de Nohant ne trouva guère le sommeil. Elle était contrariée d'avoir méprisé le Blanc Chevalier et, d'un autre côté, elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour lui une grande admiration, à tel point qu'elle se mit à l'aimer d'amour. Restant éveillée, elle se tourna et se retourna dans son lit, en proie à un violent désir pour ce jeune guerrier qui lui avait donné une belle leçon de courtoisie. Au matin, elle l'envoya quérir par plusieurs de ses chevaliers, car elle voulait qu'il fût traité en grand honneur. Mais, quand il arriva au palais, un autre chevalier fit son apparition. Lancelot le reconnut bien : c'était Kaï, le frère de lait du roi Arthur dont celui-ci avait fait son sénéchal.

Kaï le précéda auprès de la Dame de Nohant et s'adressa à elle en ces termes : « Dame, le roi m'a chargé de soutenir ta cause. Il l'aurait fait le premier jour si un nouveau chevalier ne l'avait prié de lui en accorder le don. » Lancelot intervint sans plus attendre : « Seigneur Kaï, je suis ce nouveau chevalier, et c'est à moi de combattre puisque je suis arrivé le premier. – Il ne peut en être ainsi, répondit Kaï. – Et pourquoi donc ? demanda Lancelot. – Parce que je suis venu ! dit Kaï d'un ton hargneux. – Eh bien, conclut Lancelot, nous jouerons donc ensemble, et le vainqueur ira à la bataille. » La Dame de Nohant se trouvait fort embarrassée. Elle désirait confier sa cause au Blanc Chevalier dont elle se sentait de plus en plus éprise, mais elle savait qu'en agissant ainsi, elle mécontenterait Kaï, qui était très aimé du roi Arthur. « Seigneurs chevaliers, dit-elle enfin, écoutez-moi. Puisque je peux avoir deux champions pour défendre mon droit, vous combattrez tous les deux. – Qu'il en soit ainsi ! » répondirent-ils.

Après le repas, le Blanc Chevalier se leva et se dirigea vers le mur de la salle où se trouvaient appuyées quantité de lances. Il en choisit une, la plus grosse et la plus forte qu'il put trouver, en éprouva le fer et le bois, et rogna la hampe de deux grands pieds en disant qu'il n'avait pas besoin d'une arme si longue. Ensuite,

il alla examiner ses propres armes, regardant bien si rien ne manquait : ni courroie, ni poignée à son bouclier, ni maille à son haubert, ni lacet à son heaume. Et, ce faisant, il était admiré de tous ceux qui se trouvaient là. Pourtant, quand ses deux champions se furent mis en selle, à l'heure qui avait été fixée, dans la lande choisie pour la bataille, la Dame de Nohant s'aperçut que le Blanc Chevalier n'avait pris d'autres armes que son bouclier et sa lance. Elle en fut très inquiète et le lui fit remarquer. Mais il répondit qu'il ne pourrait ceindre son épée de chevalier qu'après en avoir reçu le commandement de quelqu'un.

La Dame fut très intriguée. Elle se demandait bien qui pouvait être ce quelqu'un dont le Blanc Chevalier attendait ainsi le commandement, au risque d'être en état d'infériorité au combat. « Laisse-moi au moins suspendre une épée à ton arçon, dit-elle, car tu auras affaire à un guerrier très dangereux. » Le Blanc Chevalier accepta volontiers et ainsi fut fait. Alors les quatre champions prirent du champ, et lorsque le cor sonna, ils chargèrent, deux contre deux, aussi vite que leurs chevaux le purent.

Kaï et celui qui s'opposait à lui s'entrechoquèrent si rudement que la tête et le cœur leur tournèrent : tous deux lâchèrent leurs rênes et les poignées de leurs boucliers, vidèrent les étriers et roulèrent sur le sol où ils demeurèrent étourdis pendant un long moment. Pendant ce temps, le Blanc Chevalier frappait le bouclier de son adversaire avec une telle force qu'il le fit voler par-dessus la croupe de son destrier, ses rênes rompues à la main. Il revint vers le sénéchal et lui cria : « Kaï, prends mon homme et laisse-moi le tien ! » Mais Kaï ne répondit rien. Alors Lancelot descendit de son destrier, car il n'eût jamais consenti à charger à cheval un homme à pied. Jetant son bouclier sur sa tête, il assaillit comme une tempête le chevalier qu'il avait démonté, et il le harcela avec tant de rudesse que celui-ci n'eut d'autre ressource que de se rendre à merci. Lancelot se retourna vers Kaï et lui cria de nouveau : « Kaï, viens ici ! Tu vois ce qui est arrivé à celui-ci ! Laisse-moi le tien, car je n'ai nulle intention de demeurer dans ce champ toute la journée ! » Kaï se mit en colère. « Ne t'occupe pas de mes affaires ! Je ne m'occupe

pas des tiennes ! » Et, sans plus tarder, Kaï leva son épée et assena à son adversaire, avec une violence incroyable, un tel coup que l'autre s'écroula, complètement assommé. La bataille était terminée.

Voyant que ses hommes étaient vaincus, le roi de Northumberland s'empressa de demander la paix, et la Dame de Nohant s'en vint elle-même séparer les combattants. Il y eut échange de serments entre le roi et la Dame. Puis Kaï repartit pour la cour d'Arthur où il raconta tout ce qui s'était passé, ne manquant pas d'insister sur la vaillance du Blanc Chevalier et révélant qu'il ne ceindrait son épée que lorsqu'il en aurait le commandement de quelqu'un.

Quant à Lancelot, il demeura encore deux jours à Nohant. Il tenait à récompenser dignement son hôte, le bronzier qui venait d'être affranchi. Puis il prit congé de la Dame de Nohant, dont le cœur soupirait pour lui et qui aurait bien voulu le retenir plus longtemps. Elle lui avait même proposé de l'épouser, lui offrant toute sa terre, lui faisant entrevoir les plus grandes joies qu'une femme eût pu lui donner. Mais Lancelot n'avait qu'une image en l'esprit, celle de la reine Guenièvre. Après avoir remercié la Dame de Nohant, il prit congé d'elle et revint rapidement à Camelot. Là, une grande surprise l'attendait : Guenièvre le fit appeler et, lorsqu'il fut devant elle, n'osant pas même la regarder, elle lui dit qu'elle lui commandait de ceindre son épée. Aussitôt, le Blanc Chevalier alla chercher son épée et la mit à sa ceinture. Et, sans ajouter un mot, le cœur bouleversé, il sortit, monta sur son cheval et s'éloigna dans la forêt.

Il était midi quand il parvint à une large rivière. Comme il faisait chaud, il mit pied à terre pour boire. Après quoi, il s'assit au bord de l'eau, à l'ombre d'un arbre et se mit à rêver. Tout à coup, un chevalier revêtu d'armes noires apparut sur la rive opposée, poussant son cheval dans le gué et faisant rejaillir l'eau jusque sur Lancelot. Ce dernier se leva brusquement : « Seigneur, tu m'as éclaboussé et, ce qui est pire, tu m'as fait perdre le fil de ma rêverie ! – Que m'importe ! » répliqua l'autre. Alors Lancelot sauta sur son destrier et se mit en devoir de franchir le

gué. « Vassal ! s'écria le cavalier noir, tu ne passeras pas ! Ma Dame la reine m'a commandé de garder ce gué et d'interdire à quiconque de le franchir ! »

Pour le Blanc Chevalier, il ne pouvait y avoir qu'une seule reine, Guenièvre, l'épouse du roi Arthur. Ayant entendu ce que disait le cavalier noir, il n'insista pas, tourna bride et regagna la rive. Mais le cavalier noir le rejoignit et saisit son destrier par le frein. « Seigneur, il faut que tu me laisses ton cheval ! – Et pourquoi donc ? demanda Lancelot. – Parce que tu es entré dans le gué. » Lancelot avait déjà quitté l'un de ses étriers quand le doute le saisit. « Dis-moi, camarade, demanda-t-il, est-ce bien au nom de la reine, l'épouse du roi Arthur, que tu me donnes cet ordre ? – Non pas ! répondit l'autre. C'est au nom d'une reine dont je dois taire le nom. – Dans ce cas, reprit Lancelot, ce n'est pas aujourd'hui que tu auras mon cheval. Lâche cette bride, je te prie ! »

Mais le cavalier noir n'en fit rien. Au contraire, il se mit à tirer davantage sur la bride. Alors, Lancelot le frappa de son poing qu'il avait dur et noueux, ce qui fit reculer l'autre. Tous deux prirent alors leurs distances, puis ils s'élancèrent l'un sur l'autre et se heurtèrent avec le fracas du tonnerre. Le Blanc Chevalier tenait sa lance avec une telle vigueur qu'il renversa en même temps le cheval et l'homme. Celui-ci tomba dans le gué où il demeura étourdi. Mais comme Lancelot lui enlevait son heaume pour lui couper la tête ou lui faire crier merci, une voix se fit entendre sans qu'on pût savoir d'où elle provenait, tellement douloureuse que le ciel en paraissait trembler. Et cette voix disait : « Hâte-toi, Urbain, hâte-toi ou tu perdras mon amour ! » Quand il eut entendu ces paroles, le cavalier noir fit un violent effort pour se remettre sur pied, mais Lancelot pesait de tout son poids sur lui. Alors, inexplicablement, une nuée de grands oiseaux plus noirs que suie fondit du ciel, tourbillonnant sans cesse et tentant de lui crever les yeux sous son heaume. Cette intervention permit au cavalier noir de se redresser. Il courut sus au Blanc Chevalier. Celui-ci se défendit du mieux qu'il put, mais le nombre des oiseaux était tel qu'il n'arrivait pas

à en venir à bout. Cependant, d'un coup d'épée, il atteignit l'un d'eux : l'oiseau blessé tomba sur le sol et, immédiatement, se changea en une jeune fille tout ensanglantée. Alors les autres oiseaux poussèrent de grands cris de douleur comme font les femmes, se rassemblèrent, prirent la blessée entre leurs serres et disparurent dans le ciel aussi rapidement et mystérieusement qu'ils étaient apparus. Quant au cavalier noir, il se retrouva seul face au Blanc Chevalier. Il ne fut pas long à demander merci.

« Qui es-tu ? lui demanda Lancelot. – Seigneur, lui répondit-il, sache que j'ai nom Urbain et que je suis chevalier errant. J'aime d'amour profond une reine, la plus belle femme qui ait jamais été. Un soir que je la priais d'amour, elle me promit qu'elle accèderait à ma volonté si j'acceptais de lui promettre un don. J'étais si heureux que je promis aussitôt à mon tour, et elle se donna à moi. Mais, le lendemain, elle me réclama le don : elle m'ordonnait de garder ce gué et d'interdire à quiconque de le franchir. Si sept années se passaient sans que je fusse vaincu, elle me déclarerait alors le meilleur chevalier du monde. Hélas ! Tu m'as vaincu aujourd'hui, et il ne me fallait plus que sept jours à attendre. Sache aussi que celle que tu as blessée sous l'apparence d'un oiseau était la sœur de mon amie. Ses compagnes, sous la forme d'oiseaux, l'ont emportée dans l'île d'Avalon où elles la soigneront et la guériront de ses blessures. Maintenant, je te prie, au nom de Dieu, de me donner ton congé. »

Le Blanc Chevalier le lui accorda volontiers, tout émerveillé de l'aventure, à condition qu'il aille se rendre prisonnier à la reine Guenièvre, à la cour du roi Arthur. Tu lui diras que c'est le Blanc Chevalier qui t'a vaincu et t'a fait grâce ! » ajouta-t-il. Le cavalier noir le remercia, l'assurant de sa reconnaissance, et il partit. Mais il ne s'était pas éloigné d'un arpent qu'on le vit soudain s'arrêter et regarder le ciel, manifestant la plus grande joie du monde. Lancelot le regarda un instant, puis remontant à

cheval, il traversa le gué et poursuivit son chemin sans savoir où il allait²⁷.

²⁷ D'après le *Lancelot* attribué à Gautier Map. L'épisode d'Urbain et des femmes-oiseaux appartient à la tradition archaïque de l'île d'Avalon où, selon Geoffroy de Monmouth, Morgane et ses neuf sœurs ont le pouvoir de se transformer en oiseaux. Dans la mythologie irlandaise, la déesse Morrigan (« Grande Reine ») apparaît souvent sous forme de corneille, et prend alors le nom de Bodbh (= corneille). Une légende analogue existe au pays de Galles à propos d'Owein-Yvain et du roi Uryen. Voir la première époque, *la Naissance du Roi Arthur*.

Les Sortilèges de la Dououreuse Garde

Il chercha longtemps sans rencontrer âme qui vive à travers landes, forêts et vallons. Mais, vers le soir, le ciel s'obscurcit, le vent se leva, des tourbillons de poussière virevoltèrent autour de lui, des éclairs percèrent l'écran des nuages, si violents qu'on se serait cru au jour du Jugement. Enfin, la pluie se mit à tomber tandis que la foudre fracassait les arbres autour de lui. Lancelot tenta de se mettre à l'abri, mais il n'y avait rien qui pût le protéger contre les éléments déchaînés. Il tourna son bouclier contre l'orage et s'abrita ainsi du mieux qu'il put jusqu'au moment où le ciel s'apaisa. La nuit était maintenant tombée et, pour mieux se repérer, Lancelot gravit un tertre afin d'examiner l'horizon. Il aperçut un grand feu qui brûlait au loin, à au moins une lieue et demie de distance. Il décida d'aller dans sa direction, mais ce ne fut pas sans mal. Il dut en effet traverser d'épais fourrés de ronces et d'épines avant de parvenir à une clairière, à l'entrée d'un grand village. Là, flambait le bûcher qu'il avait aperçu du tertre.

Il fut accueilli dans la maison d'un riche bourgeois qui possédait tout ce qu'il fallait pour héberger un chevalier errant. L'hôte appela sa fille et lui recommanda de prendre soin de ce Blanc

Chevalier fatigué, encore tout ruisselant de la tempête qu'il avait essuyée. La jeune fille le mena dans une chambre où, avec l'aide de sa mère, elle le désarma, le lava soigneusement, l'essuya doucement avec une serviette blanche richement ouvragée et le revêtit d'une robe de grand prix. Après quoi, la jeune fille le prit par la main et l'emmena dans la salle. Une femme magnifiquement parée s'y trouvait assise, et, à la lueur des chandelles dont la salle était illuminée, Lancelot reconnut Saraïde, la fidèle suivante de la Dame du Lac.

« Ah ! douce amie, s'exclama-t-il joyeusement, sois la bienvenue ! Comment va ma Dame, celle qui m'a si tendrement nourri et éduqué ? – Ma Dame va très bien, Fils de Roi, répondit Saraïde. C'est elle qui m'envoie vers toi. » Et, le prenant à part, elle lui dit : « Fils de Roi, c'est demain que tu pourras faire connaître à tous que tu es Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoïc. Je vais t'expliquer ce qu'il faudra qu'auparavant tu accomplisses. Au-dessus de ce village, s'élève une fière et orgueilleuse forteresse qu'on appelle la Douloureuse Garde. D'où provient ce nom ? D'une étrange coutume : aucun chevalier errant ne s'y est jamais présenté qui n'y ait été tué ou retenu prisonnier sans espoir d'en sortir. Et le feu que tu as vu ce soir, à l'entrée du village, doit être allumé toutes les nuits pour attirer les chevaliers qui passent aux alentours. Les gens du pays, en effet, espèrent tous que viendra enfin celui qui les délivrera du sortilège qui pèse sur la contrée. Sache que la forteresse a deux murailles, chacune percée d'une porte que défendent dix guerriers. Pour réussir, il te faudra les vaincre tous ensemble, et non un par un, car dès que l'un d'eux est en mauvaise posture, il appelle les autres à la rescousse. L'épreuve risque d'être longue et pénible, Beau Trouvé, mais je sais que tu réussiras. D'ailleurs, pour te protéger, j'ai apporté trois boucliers. » Ce disant, elle les lui montra, posés contre la muraille, tous trois peints de couleur argentée, l'un avec une bande vermeille, le deuxième avec deux bandes, le troisième en possédant trois.

Et Saraïde reprit : « Le premier de ces boucliers ajoute la force d'un homme à celle de l'homme qui le porte. Le second lui

apporte la force de deux hommes, et le troisième la force de trois. Certes, tu en auras besoin demain quand viendra le moment. Et souviens-toi de ne pas révéler ton nom avant d'avoir accompli ce que tu dois accomplir, au nom de Dieu et de ma Dame. » Ainsi parla Saraïde. Puis, tout le monde s'assit pour se restaurer, et l'on servit nourritures et breuvages les plus délicats. Enfin, tandis que le Blanc Chevalier dormait dans le beau lit qu'on lui avait préparé, tous les gens du village prièrent pour son succès, tant ils souhaitaient voir rompre les enchantements et les mauvaises coutumes de la Douleureuse Garde.

Le lendemain, comme le soleil se levait, Lancelot se fit armer et, monté sur un grand et fort destrier, il gravit la colline vers la porte de la forteresse. Un cor sonna et un homme parut sur le haut de la muraille. « Que veux-tu, étranger qui trouble notre tranquillité ? – Je veux qu'on ouvre la porte ! répondit Lancelot. – Ah ! seigneur ! s'écria l'homme. Je voudrais bien que tu fusses assez preux pour mener à bien cette aventure, car notre douleur n'a que trop duré ! Mais il convient que nous gardions notre loyauté et que nous tenions notre serment : puisque tu en manifestes le désir, nous allons t'ouvrir ! » Alors, le pont-levis s'abaissa et dix chevaliers sortirent un par un avant de se ranger en ordre au bas du tertre.

Ce fut une rude bataille pour Lancelot. Il heurta les uns si rudement de sa lance qu'ils se retrouvèrent à terre sans plus avoir jamais besoin de médecin. Il faussa les heaumes des autres, fendit leurs boucliers, rompit leurs hauberts sur les bras et les épaules. Cependant, certains l'atteignirent et le blessèrent, car dès que l'un avait le dessous, un autre se précipitait à la rescousse. Pourtant, grâce à deux des trois boucliers argentés à bandes vermeilles qui lui refirent deux fois des forces nouvelles, il se battit si rudement qu'enfin ses adversaires ne furent plus que trois. Ce que voyant, l'un des trois s'écria qu'il n'était pas assez stupide pour perdre la vie comme ses compagnons et qu'il préférait s'avouer vaincu. Aussi tendit-il son épée à Lancelot qui continua de combattre les deux derniers sans avoir recours au troisième bouclier. Mais les deux survivants demandèrent grâce

et Lancelot les laissa aller. Alors, la porte du château s'ouvrit à grand fracas.

On en était à peu près à l'heure de none²⁸. Le Blanc Chevalier, ivre de sa victoire, gravit le tertre et pénétra à travers le mur d'enceinte. Mais quand il eut franchi le seuil, il aperçut la seconde muraille, avec une seconde porte devant laquelle se tenaient dix autres chevaliers bien armés et d'allure redoutable. Il sentit alors que Saraïde, aidée de plusieurs hommes, lui délaçait son heaume tout bosselé et fendu, et qu'elle lui en ajustait un autre. Puis elle lui passa au cou la courroie du bouclier à trois bandes. « Ah ! s'écria-t-il. Saraïde, mon amie, tu me feras perdre mon honneur ! Le second bouclier était déjà de trop ! Tu veux vraiment que je sois vainqueur sans faire preuve de ma valeur ! » On le hissa sur un destrier frais. En même temps, un valet lui glissa dans la main une lance grosse, courte et solide, dont le fer tranchait comme un rasoir. « Je veux à présent te voir jouter avec la lance, dit encore Saraïde, car je sais assez comment tu t'y prends à l'épée ! Mais regarde donc au-dessus de la seconde porte ! »

Il y avait là une statue de cuivre en forme de chevalier tout armé et monté et qui tenait en main une hache. Et cette figure était enchantée de telle sorte, qu'elle devait choir sitôt que le futur conquérant de la forteresse jetterait un regard sur elle. Le Blanc Chevalier leva donc les yeux : au même instant, la statue tomba dans un grand bruit et rompit le cou à l'un de ceux qui se trouvaient en dessous. Sans s'étonner, Lancelot baissa sa lance, piqua des deux et fondit comme une tempête soudaine sur les autres. Il en tua deux coup sur coup. Pris de peur à la vue de cette prouesse qui leur paraissait digne d'un diable plus que d'un homme, les autres se laissèrent glisser à bas de leurs montures et s'efforcèrent de gagner le guichet. Mais avant qu'ils y fussent parvenus, leur adversaire, qui s'était jeté sur eux, l'épée nue, en força trois à se rendre et à demander grâce. Les cinq derniers eurent la chance de passer le guichet et ils s'enfuirent

²⁸ La neuvième heure, c'est-à-dire trois heures de l'après-midi.

de toute la vitesse de leurs jambes. Alors la seconde porte s'ouvrit devant Lancelot.

Il vit immédiatement venir une longue procession de dames, de jeunes filles et de bourgeois bien vêtus qui manifestaient la plus grande joie du monde. L'un des hommes vint à sa rencontre et lui annonça que Brandus des Îles, le mauvais seigneur de la Douleuse Garde, venait de s'enfuir au galop sur son cheval, sans espoir de retour. « Ai-je encore quelque chose à accomplir pour achever l'aventure ? » demanda le Blanc Chevalier. Mais personne ne répondit. On le mena seulement à travers les rues de la forteresse jusqu'à un cimetière. La crête du mur d'enceinte était recouverte d'un grand nombre de heaumes, et, sous chacun d'eux, il y avait une pierre tombale sur laquelle des lettres disaient : « *Ci-gît un tel, et voyez sa tête.* » Mais il y avait aussi des tombes que ne surmontait aucun heaume. Lancelot se pencha et lut le nom de plusieurs chevaliers qu'il connaissait bien, en particulier celui d'Yvain, le fils du roi Uryen, et de Gauvain, le neveu du roi Arthur. Enfin, au milieu du cimetière, s'étendait une immense pierre tombale recouverte d'une plaque de métal, merveilleusement ouvragée d'or et de bijoux. Au-dessus étaient gravées ces lettres : « *Cette pierre ne sera levée par aucune main d'homme hormis par le Grand Léopard, celui qui conquerra la Douleuse Garde.* » Brandus des Îles avait souvent tenté par la force ou par d'ingénieux procédés de soulever cette dalle, mais il n'y était jamais parvenu. Le Blanc Chevalier se pencha et déchiffra sans difficulté l'inscription qui s'y trouvait, car il connaissait tant de lettres qu'il pouvait comprendre n'importe quelle sorte d'écriture. Puis, comme tous les autres le regardaient en silence, il appuya ses deux mains sur un des côtés de la tombe et la souleva avec une étonnante facilité à un pied plus haut que sa tête. Alors, il aperçut d'autres lettres qui disaient : « *Ci-gît Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc.* » Et tous ceux qui étaient là purent lire l'inscription. Ainsi apprirent-ils le nom du Blanc Chevalier qui avait réussi à conquérir la forteresse de la Douleuse Garde.

Lancelot laissa retomber la dalle. Il savait maintenant qu'il reposerait en ce lieu quand son destin le mènerait à la mort. À côté de lui, Saraïde songeait que ce temps-là n'était pas encore venu et que Lancelot avait encore bien d'autres prouesses à accomplir. Mais elle ne dit rien. En sortant du cimetière, Lancelot du Lac fut conduit à un palais, très petit mais richement orné, qui avait été la résidence de Brandus des Îles. Là, on le désarma et on soigna ses blessures. Cependant, les gens de la forteresse soupiraient en pensant que Lancelot ne consentirait peut-être pas à demeurer quarante jours encore parmi eux, et que les sortilèges qui, nuit et jour, les tourmentaient, ne seraient peut-être pas levés. Car ils étaient tous la proie de terreurs mystérieuses, et nul d'entre eux ne pourrait vivre en paix tant que le sortilège ne serait pas aboli. Mais cela, ils ne pouvaient le dire.

Parmi les habitants de la Douleuse Garde, il y avait un valet qui était le frère d'un des compagnons du roi Arthur, nommé Aiglain des Vaux. Il avait assisté à la conquête de la forteresse et s'en réjouissait fort. Et, pensant que le roi Arthur serait très heureux d'en apprendre au plus tôt la nouvelle, il partit avant la fin du jour sur un bon cheval de chasse et se dirigea tout droit vers Camelot. Deux jours plus tard, il se présenta au palais et demanda à voir le roi, disant qu'il apportait une étonnante nouvelle. Le roi le reçut à la porte de sa propre chambre. « Roi Arthur ! s'écria le valet, que Dieu te sauve et tous ceux de ton royaume ! Je viens t'annoncer un prodige tel que tu n'en as jamais entendu de semblable ! – Qu'est-ce donc, beau valet ? demanda le roi. – La Douleuse Garde est conquise et Brandus des Îles s'est enfui pour ne jamais plus revenir ! J'ai vu un chevalier passer les deux portes par la force de ses armes et de son courage ! – Valet, ne me dis point de mensonge. Je sais que tout cela est impossible ! répliqua Arthur. – Et pourtant, reprit le valet, c'est la pure vérité ! Tu peux me faire pendre si je mens ! » Là-dessus, Aiglain des Vaux entra dans la chambre et fut bien étonné de voir son frère à genoux aux pieds du roi. Il en demanda la raison et on lui transmit le surprenant message. « Seigneur roi, dit-il, mon frère est incapable de mentir. Il faut le

croire. Dis-moi, quelles étaient les armes du chevalier que tu as vu franchir les deux portes de la Douloureuse Garde ? – Elles étaient blanches, exactement comme son cheval, et c'est pourquoi on l'appelle le Blanc Chevalier. Il est capable de tuer à lui seul plus d'hommes qu'on n'en pourrait enterrer sous deux arpents ! Que Dieu m'aide, mais je n'ai jamais vu guerrier si redoutable ! » Arthur se mit à songer, puis il dit : « Ce doit être ce jeune homme que m'a présenté la Dame du Lac et que j'ai adoubé le matin de la Saint-Jean. À vrai dire, je ne le regrette pas, et j'avais raison de vouloir le retenir à mon service, car il me semble qu'il a ce qu'il faut pour devenir le meilleur chevalier du monde ! » Alors qu'il parlait ainsi, la reine Guenièvre eut bien du mal à cacher son émoi. Elle détourna la tête, ne voulant pas montrer son trouble. Le roi lui dit cependant : « Guenièvre, il nous faut faire honneur à ce chevalier ! Prends avec toi les suivantes que tu préfères, car je vais partir demain matin pour la Douloureuse Garde et je tiens à ce que tu m'y accompagnes ! »

Le roi Arthur et sa compagnie arrivèrent quatre jours plus tard devant la forteresse. « Qui êtes-vous ? demanda le guetteur quand il les vit se rassembler auprès du pont-levis. – Je suis le roi Arthur ! Laisse-nous entrer ! – Et qui est cette dame qui t'accompagne ? – C'est la reine Guenièvre, mon épouse. Nous venons pour saluer celui qui a conquis cette forteresse ! – Fort bien, dit le guetteur, pour toi et pour la reine, je ferai selon mon pouvoir. » Et il envoya un valet prévenir le nouveau seigneur que le roi Arthur était devant la porte.

Le Blanc Chevalier, dès qu'il apprit la nouvelle, se hâta de monter à cheval et d'aller à la rencontre du roi. La porte une fois ouverte, il se trouva soudain en présence de la reine, et cette vision, à laquelle il ne s'attendait pas, le plongea dans une profonde extase. Les yeux fixés sur elle, il fit reculer son cheval jusque sous la voûte sans même s'en apercevoir. Là-dessus, croyant bien faire, le guetteur laissa tomber la herse, et le Blanc Chevalier, toujours hors de sens, demeura immobile à contempler à travers les barreaux celle qui, depuis le premier moment

de leur rencontre, occupait nuit et jour ses pensées. Kaï lui cria : « Seigneur ! Tu agis vraiment comme le dernier des vilains ! » Lancelot ne l'entendit même pas. Alors, Saraïde surgit derrière lui et le tira par le pan de son manteau. Il sursauta et reprit tout son sens. « Seigneur, dit-il à Kaï, que dis-tu ? – Je dis que tu offenses mon Seigneur et ma Dame la reine, car tu leur fermes la porte au nez, et tu m'offenses également puisque tu ne daignes même pas me répondre ! »

À ces mots, le Blanc Chevalier se sentit consterné et honteux. Tirant son épée et la brandissant, il cria au guetteur : « Ne t'avais-je pas dit de laisser entrer ma Dame la reine ? – Seigneur, tu ne m'en as jamais parlé ! » répondit le guetteur. Hors de lui, Lancelot s'écria : « Si tu n'étais si vieux, je te couperais la tête ! Ouvre cette porte, lève la herse et ne t'avise jamais plus de la faire retomber ! » Cela dit, il tourna bride et se sauva au galop vers le palais.

Le roi, la reine et tous ceux qui étaient venus avec eux entrèrent dans la forteresse de la Douleoureuse Garde. Ils franchirent les deux enceintes et pénétrèrent dans les cours où ils virent d'étranges spectacles : à toutes les fenêtres se pressaient dames, jeunes filles, chevaliers et petites gens qui pleuraient à chaudes larmes, dans le plus grand silence. « Certes, murmura Arthur, je suis dedans maintenant mais je n'en sais pas plus que si j'étais resté dehors ! – Seigneur, dit la reine, je ne vois ici que des gens qui souffrent. Espérons que celui qui nous en a tant montré, nous en montrera encore davantage ! » À ce moment, le Blanc Chevalier traversa la cour sur son cheval tout armé, le heaume en tête, la lance au poing et le bouclier argenté à trois bandes vermeilles sur le dos, bien résolu à s'éloigner à tout jamais, ne pouvant supporter plus longtemps la honte de sa conduite. En le voyant partir, tous ceux qui pleuraient silencieusement aux fenêtres se mirent soudain à crier de toutes leurs forces : « Roi Arthur, roi Arthur ! Par pitié, retiens-le ou fais-le prendre par tes gens ! »

Arthur, qui comprenait de moins en moins ce qui se passait, demanda : « Que voulez-vous ? Pourquoi devrais-je le retenir ou

le faire prendre par mes gens ? » Quelqu'un répondit : « C'est par lui seul que peuvent être levés les sortilèges de cette forteresse ! S'il s'en va, nous sommes perdus ! » Le roi alors se précipita vers la porte, mais il était trop tard : le Blanc Chevalier était déjà loin et on le voyait galoper en direction d'une forêt très sombre où il disparut bientôt. Et comme le roi, de plus en plus perplexe, se perdait en conjectures, Saraïde s'approcha de la reine et lui murmura à l'oreille : « Reine Guenièvre, ce chevalier qui se conduit si étrangement se nomme Lancelot du Lac. Il est le fils du roi Ban de Bénoïc. Souviens-t'en, Guenièvre, souviens-t'en... »

Cependant, Kaï voyant s'enfuir ainsi le Blanc Chevalier, s'était fait armer en toute hâte, et, monté sur son destrier, s'était élancé à sa poursuite. Tout le jour, il chevaucha sans pouvoir le rejoindre, et la nuit le surprit au milieu de la forêt. La pluie s'était mise à tomber, épaisse et drue, et il fut tout heureux, après avoir longtemps erré, d'arriver près d'une maison forte, bien close de fossés profonds et pleins d'eau, cernée de gros chênes très denses. Pensant bien y trouver refuge et pouvoir sécher auprès d'un bon feu ses vêtements et ses armes ruisse-lants, il s'avança donc à travers les ronces jusqu'au bord du fossé et appela si fort, par trois fois, qu'une jeune fille apparut en haut d'un mur et lui demanda ce qu'il voulait.

« Douce amie ! dit-il, je suis un chevalier errant, trempé à un point que tu ne peux imaginer. Je voudrais bien avoir le gîte ici, et plus encore pour mon pauvre cheval, car il a galopé tout le jour par un temps exécrable ! – Seigneur, répondit la jeune fille, tous les chevaliers errants qui veulent être hébergés dans cette maison doivent obéir à la coutume. Il faut d'abord qu'ils combattent et soient vainqueurs. S'ils sont blessés ou défaits par le champion qui est ici, ils doivent alors se rendre dans notre prison. En revanche, s'ils sont vainqueurs, sais-tu ce qu'ils gagnent ? Non seulement d'être hébergés ici, mais aussi d'obtenir les faveurs de ma maîtresse et d'en jouir selon leur bon vouloir jusqu'au matin. – Voilà une bien étrange coutume, dit Kaï. – Je n'y peux rien, reprit la jeune fille. Acceptes-tu de combattre ? –

Et que faire d'autre ? » s'écria Kaï de fort méchante humeur, maudissant le Blanc Chevalier qui l'avait entraîné dans des aventures qui risquaient de tourner fort mal.

Aussitôt la porte fut ouverte et des valets vinrent l'aider à descendre de cheval. Puis, la jeune fille qui lui avait parlé du haut des remparts le prit par la main et le conduisit dans une vaste salle où brillaient tant de torches et de chandelles qu'il semblait vraiment que toutes les étoiles errantes du ciel y avaient rassemblé leur clarté. À peine était-il entré qu'un grand et vigoureux chevalier bondit sur lui, l'épée à la main. Mais le sénéchal se méfiait : il repoussa fermement les assauts de son adversaire et le serra si fort dans un angle de la salle qu'il le força à demander grâce. Alors la jeune fille vint de nouveau le prendre par la main, et tandis que les valets emportaient le blessé, elle lui enleva ses armes et l'habilla d'un riche manteau, puis elle le mena dans une autre salle où un bon feu flambait dans la cheminée, et où des tables étaient dressées.

Kaï s'en alla d'abord devant le foyer où il se réconforta et se sécha. Puis il prit place pour le souper. À son côté, fut placée une jeune femme qui semblait très belle, mais qui était si enveloppée dans un voile qu'on ne pouvait guère distinguer plus que la peau de ses paupières. D'ailleurs, peu lui importait, car il était recru de fatigue et ne ressentait que le besoin de manger et de boire avant d'aller dormir. À la fin du souper, la jeune fille qui l'avait accueilli se mit à chanter des chants très langoureux et doux. Kaï les écoutait à peine, et éprouvait de plus en plus l'envie d'aller s'allonger sur un lit et de sombrer dans un profond sommeil. Sentant qu'il se refroidissait, car sa robe n'était pas sèche, il alla s'asseoir près de la cheminée, le dos et l'épaule tournés vers les flammes, et se sentit si bien qu'il s'endormit bientôt sans s'en rendre compte.

« Belle et même gentille sœur, dit la jeune fille qui chantait et jouait de la harpe à la femme voilée, voici un chevalier qui ne paraît pas désirer ardemment ce qu'il a gagné en combattant ! » Et elle se mit à rire. La femme lui répondit : « Nul ne fait de plus grandes folies que celui qui se croit sage. Je vais me coucher, ma

sœur, mais n'oublie pas ce dont nous sommes convenues, car autrement je serais déshonorée à jamais ! » La femme fit comme elle avait dit. Elle se leva et se rendit dans sa chambre. La jeune fille à la harpe demeura dans la salle jusqu'au moment où le sénéchal se réveilla, très avant dans la nuit. Quand il reprit ses sens, elle lui versa à boire, puis lui fit traverser deux petites chambres dont les murs étaient recouverts de bêtes, d'oiseaux et de poissons peints de toutes les couleurs, et le fit pénétrer enfin dans une troisième pièce où se trouvait un lit très haut qui paraissait bien douillet. « Jeune fille, dit Kaï en riant, ce lit est l'un des plus attirants que j'aie vus depuis longtemps, mais rien n'est plus triste qu'un lit où l'on se retrouve seul ! Tiens la promesse que tu as faite, car je ne veux point que l'aventure soit diminuée à cause de moi pour les futurs chevaliers qui viendront ! – Certes, dit la jeune fille, je tiendrai ma promesse. Sache cependant que tu es le premier qui ait ainsi conquis le gîte et ma maîtresse. L'aventure est désormais achevée. Ceux qui passeront désormais pourront être hébergés sans condition, mais la dame de céans ne sera plus tenue à rien pour eux. – C'est bien, dit Kaï. J'ai l'impression d'avoir fait un gain plus riche encore que je ne le pensais ! » La jeune fille le fit alors passer dans une quatrième chambre, qui était encore mieux ornée que les précédentes. Là, il vit dans un grand lit la plus belle et la plus avenante des femmes, qui paraissait dormir. « Seigneur, que penses-tu de ma maîtresse ? » Kaï se garda bien de répondre, mais songea qu'après tout, il avait bien mérité ce qu'on lui proposait.

La jeune fille l'aida à se dévêtir, et il se coucha tout nu dans le lit, comme c'était la coutume. La jeune fille à la harpe sortit. Alors Kaï prit la femme dans ses bras et la serra contre lui. Mais elle faisait semblant de dormir profondément, ce qui le lassa vite, d'autant plus qu'il se sentait harassé et désireux de bien dormir. Cependant, un peu avant que l'aube ne se levât, il se réveilla. Sentant la chaleur de sa présence auprès de lui, il se rapprocha de la femme, et elle se laissa faire. Mais quand il voulut lui écarter les jambes pour prendre son plaisir, la femme tira

discrètement un cordon qui mettait en mouvement une sonnette au-dehors. Aussitôt quelqu'un sonna du cor derrière la porte, si rudement que la voûte en trembla et que le malheureux sénéchal sursauta et perdit du même coup toute son énergie naissante. Mais comme, un peu plus tard, le désir recommençait à le tenailler, il étreignit à nouveau la femme pour une nouvelle tentative. En vain. La sonnette retentit et le cor éclata derrière la porte, deux fois plus fort cette fois. Le sénéchal, plus ébahi encore, demanda à la femme ce que cela signifiait. « C'est un *épouvante-mauvais* ! » répondit-elle en se retenant de rire. Kaï en ressentit si grande honte qu'il se mit à transpirer abondamment, ce qui acheva de lui ôter tout désir. C'est alors qu'entra la jeune fille à la harpe. « Lève-toi, beau seigneur, dit-elle, car il fait jour. » Et elle tira la tenture qui voilait la fenêtre. Puis elle ajouta en souriant : « Qui dort trop au matin maigre devient ! »

Kaï, ébloui par la clarté du soleil, se leva tout dolent et courroucé. Il descendit dans la salle où étaient restées ses armes et s'en revêtit sans plus tarder. Il monta sur son destrier qu'on lui avait amené et s'éloigna sans dire un mot, à la suite de la jeune fille à la harpe qui lui avait promis de le remettre sur le bon chemin. Elle allait un peu devant lui, montée sur une mule et elle chantonait. Kaï la rattrapa. Elle lui dit : « J'ai l'impression que tu dors, chevalier ! Peut-être ton amie t'a-t-elle fait veiller plus que tu ne peux le supporter ? » Kaï ne fut pas dupe de son ironie. « Jeune fille, dit-il, je sais bien que tu me railles, et je n'y peux rien. Toutefois, puis-je te rappeler un proverbe qui prétend qu'il vaut mieux être trompé que d'être le trompeur ? » Mais la jeune fille ne répondit pas et le laissa à un carrefour d'où l'on pouvait apercevoir au loin la forteresse de la Douleuse Garde. Kaï s'éloigna sans un regard de plus pour sa compagne, se disant en lui-même qu'il ne se laisserait désormais plus jamais prendre aux pièges subtils de la rouerie féminine.

Il ne mit pas longtemps à regagner la forteresse. Là, bien qu'il restât muet sur la mésaventure dont il avait été le héros et la victime, il fut bien obligé de dire au roi Arthur et à la reine Guenièvre qu'il n'avait pas retrouvé le Blanc Chevalier. Arthur

en fut très déçu et demanda à tous ses compagnons de faire l'impossible pour lui ramener celui qu'il tenait en si haute estime. Guenièvre, elle, ne disait rien, mais elle espérait de toute son âme revoir au plus tôt ce chevalier dont elle savait maintenant le nom et le lignage, et qui avait tant ému son cœur et son esprit. Quant aux habitants de la Douloureuse Garde, ils continuaient à se lamenter car le seul être qui aurait pu les délivrer avait disparu.

Pendant ce temps, Lancelot, qui avait pris beaucoup trop d'avance pour pouvoir être rejoint par Kaï, avait passé la nuit chez un ermite. Le lendemain, à la pointe du jour, il était reparti au hasard. Mais une profonde mélancolie le tourmentait, dévoré qu'il était par l'amour pour Guenièvre et désespéré d'avoir offensé la Dame qu'il jugeait la plus belle et la plus digne de toutes celles qu'il avait connues. Il erra donc ainsi jusqu'à l'heure de none, lorsqu'il rencontra un valet qui galopait à vive allure sur un grand cheval de chasse qui paraissait exténué. « Valet ! lui cria-t-il, d'où viens-tu si vite ? – De la Douloureuse Garde, répondit le valet. Ma Dame la reine y est emprisonnée ! Les gens de la forteresse jurent que, quoi que fasse le roi Arthur, ils ne la libéreront pas avant que le Blanc Chevalier qui conquit le château par sa bravoure ait défait les sortilèges qui pèsent sur eux et qu'il est le seul à pouvoir lever ! Aussi la reine a-t-elle envoyé des messagers par tous les chemins pour le retrouver ! – Ami, lui dit Lancelot, sois sans crainte et retourne d'où tu viens. Tu diras à la reine que le chevalier qui conquit le château sera ce soir auprès d'elle ! »

Le valet repartit aussi vite qu'il était venu. Quant à Lancelot, il pressa lui-même son allure, si bien qu'il atteignit la Douloureuse Garde au moment où la nuit tombait. À peine eut-il franchi la porte que celle-ci se referma derrière lui. La cour était tout illuminée de chandelles ardentes et de torches : au plus beau jour d'été, en plein midi, il n'aurait pas fait plus clair. Lancelot reconnut le valet qu'il avait rencontré dans l'après-midi. « Où est ma Dame, la reine ? demanda-t-il. – Suis-moi, seigneur, je te conduis auprès d'elle. »

Ils se trouvèrent bientôt au pied de la roche sur laquelle se dressait le corps principal du logis. Le valet ouvrit une lourde grille et le fit entrer. « Seigneur, prends cette torche pour nous éclairer ! » Mais pendant que Lancelot essayait de voir ce qu'il y avait dans le réduit, l'autre tira traîtreusement la porte et l'enferma. Quand il se vit ainsi pris au piège, Lancelot en fut fort marri, car il savait bien qu'il ne sortirait pas de cette prison à sa guise. Néanmoins, il résolut de passer son temps à dormir pour se remettre des fatigues de sa chevauchée.

Au matin, quand il se réveilla, il aperçut une femme assez âgée, d'une allure très noble, qui se tenait de l'autre côté de la grille. « Que signifie cela, lui demanda Lancelot, et pourquoi m'a-t-on enfermé ici ? » La femme répondit : « Seigneur chevalier, nous y sommes obligés. Tu resteras dans cette prison pendant quarante jours, car il a été dit que les sortilèges qui pèsent sur la Douleuse Garde ne cesseront que si celui qui s'est emparé de la forteresse y demeure quarante jours pleins, à moins qu'il n'aille chercher lui-même la clef des enchantements, ce qui représente un grand péril. Tu devras donc demeurer ici quarante jours, à moins de jurer sur les saintes reliques d'aller chercher la clef des enchantements. – Et ma Dame, la reine ? demanda Lancelot. Où est-elle ? – Elle n'est plus ici. Elle est repartie avec le roi Arthur et le sénéchal Kaï. Ce que t'a raconté le valet était une invention pour te faire revenir ici. Mais voudras-tu jurer de délivrer la Douleuse Garde de ses sortilèges ? – Qu'on m'apporte les reliques ! » s'écria Lancelot.

La femme sortit et revint peu après en compagnie de trois hommes et d'un prêtre qui portait les saintes reliques. On les lui tendit à travers la grille et il fit son serment. Alors, on lui ouvrit la porte et il sortit. « Je n'allais pas rester ici quarante jours, dit-il, j'ai tant d'autres choses à accomplir ! » On lui servit alors un repas succulent qu'il mangea de bon appétit, car il était à jeun depuis la veille au matin. Quand il se fut rassasié, il demanda : « Maintenant, que dois-je faire pour trouver la clef des sortilèges ? – As-tu assez de force et de courage pour tenter l'épreuve ? lui demanda la femme. Tu risques d'y perdre non

seulement ton corps, mais ton âme. — Par Dieu ! s'écria Lancelot, je me sens assez fort pour lutter contre tous les diables de l'Enfer ! » Alors, sur-le-champ, on lui donna ses armes blanches et on le mena dans le cimetière, à l'entrée d'un souterrain. « C'est là, lui dit-on, mais tu dois y aller seul. » Lancelot se signa, puis, l'épée nue à la main et le bouclier argenté aux trois bandes vermeilles devant la poitrine, il entra hardiment.

Le souterrain était long et profond. Lancelot s'avança et vit une grande lueur poindre au fond. Et, comme il avançait, il entendit une grande et horrible rumeur. Il serra son épée et continua d'avancer. Il lui parut alors que la terre tremblait, que la voûte menaçait de s'effondrer sur sa tête et que tout se mettait à tourner autour de lui. Il s'appuya contre le mur et poursuivit tant bien que mal son chemin vers la lueur. Il parvint ainsi à une porte. Sur le seuil, il aperçut deux hommes d'armes en cuivre, chacun tenant une épée qu'on aurait eu peine à soulever et dont ils faisaient des moulinets si serrés qu'une mouche n'aurait pas pu passer sans être atteinte. Lancelot mit son bouclier sur sa tête et s'élança entre eux. Il reçut alors un coup si violent que son bouclier fut rompu et que son haubert fut tranché à l'épaule. Le sang se mit à couler sur son bras et sur sa main, mais il ramassa son épée qui était tombée et se redressa. Il se couvrit de nouveau avec ce qui restait de son bouclier et, sans jeter un regard en arrière, il franchit la porte.

Devant lui se trouvait un puits d'où sortait une sombre fumée d'une affreuse puanteur. Une rumeur terrifiante se fit entendre et un homme noir, aux yeux brillant comme des charbons ardents, la bouche vomissant des torrents de flammes bleues, surgit de l'ombre. Il tenait une hache qu'il brandit à deux mains, menaçant Lancelot qui approchait. Hésitant, celui-ci s'arrêta. Que devait-il faire ? D'un côté, il y avait le puits ; de l'autre, l'homme noir. Il fallait vaincre l'homme noir et se garder d'être précipité dans le puits.

Il remit son épée au fourreau, fit passer son bouclier dans sa main droite et, brusquement, il se rua sur l'homme noir avec une telle violence qu'il le heurta en plein visage. Le bouclier vola

en éclats, mais Lancelot, sans perdre de temps, saisit l'homme noir à la gorge. Sous cette étreinte mortelle, l'homme lâcha sa hache qui tomba sur le sol avec un bruit épouvantable. Alors, Lancelot le traîna d'une seule main vers le puits et l'y jeta. Puis, le corps ayant disparu au milieu de la fumée, il dégaina de nouveau son épée.

À ce moment, il vit devant lui une forme féminine en cuivre richement émaillé, qui tenait dans sa main droite deux clefs. Auprès d'elle, sur un pilier de bronze, une inscription disait : « La grosse clef me déferme, la petite déferme le coffre périlleux. » Lancelot s'empara de la plus grosse clef et ouvrit le pilier où se trouvait un coffret de métal rouge. Mais ce coffret comprenait une trentaine de tuyaux, également en métal rouge, d'où sortaient des voix affreuses. Lancelot comprit alors que c'étaient ces voix qui provoquaient le malheur des habitants de la forteresse. Après s'être signé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il mit la petite clef dans la serrure du coffret et souleva le couvercle. Un tourbillon s'en échappa aussitôt avec un bruit si épouvantable qu'il tomba sur le sol, évanoui.

Quand il reprit ses esprits, il s'aperçut qu'il n'y avait plus rien dans le souterrain. Le puits, le pilier d'airain, la femme et les géants de cuivre, tout avait disparu. Il reprit donc son chemin en sens inverse et, parvenu au grand jour, eut encore une autre surprise : à l'emplacement du cimetière, il y avait maintenant un magnifique verger rempli d'arbres de toute espèce et de massifs de fleurs. Seule au milieu, se trouvait encore la tombe dont il avait soulevé la dalle et qui était la sienne. De toutes parts, les habitants s'en venaient à sa rencontre, animés d'une joie sans pareille et le bénissant d'avoir réussi l'épreuve. On l'entraîna dans une grande salle, on le désarma et on pansa ses blessures, puis on lui servit en abondance à boire et à manger. Quand Lancelot se fut ainsi réconforté, il dit : « Puisque les sortilèges ont cessé, il n'y a plus de raison pour que ce lieu soit encore nommé la Douleuse Garde. Je veux désormais que cette forteresse prenne le nom de Joyeuse Garde ! » Et il en fut ainsi. Tous les

habitants applaudirent sans réserve à cette volonté, et les réjouissances se prolongèrent très tard dans la nuit.

Cependant, le matin, au jour naissant, Lancelot se leva discrètement et quitta la chambre où il avait été hébergé. Abandonnant ses armes et ne gardant que son épée, il emprunta un haubert et un heaume qui se trouvaient dans la grande salle et un vieux bouclier terni. Ainsi armé de telle sorte que personne ne pouvait le reconnaître, il choisit un cheval vigoureux, le sella et quitta le château de Joyeuse Garde sans attirer l'attention de quiconque²⁹.

²⁹ D'après le *Lancelot* attribué à Gautier Map.

6

Le Seigneur des Îles Lointaines

Lancelot erra tout le jour, parcourut landes incultes et vallées verdoyantes où paissaient des troupeaux. Comme la nuit allait tomber, il alla demander l'hospitalité dans un village où une dame veuve l'hébergea dans son manoir. Il dormit d'un sommeil réparateur et, le matin s'étant levé, il vint à la fenêtre qui s'ouvrait sur la campagne. Le ciel était pur et le soleil faisait briller la rosée sur l'herbe et sur les fleurs des champs, tandis que les oiseaux chantaient la gloire de Dieu dans leur langage. Contemplant ce spectacle, Lancelot sentit son cœur déborder de joie. Mais, peu à peu, la tristesse l'envahit : quelque chose lui manquait, quelque chose de tendre et d'ineffable. L'image qui ne le quittait plus, celle de la reine Guenièvre vers laquelle convergeaient tous ses rêves, s'imposait à lui plus que jamais. Et Lancelot se dit qu'il ne pourrait bien longtemps rester sans la revoir, ne serait-ce que de loin.

Son hôtesse lui apprit que le roi et la reine, après leur départ de la Douloureuse Garde, étaient allés dans une maison forte, située au bord d'une rivière, à quelque distance de là. Lancelot prit donc congé de la dame veuve qui l'avait si bien accueilli, et,

remontant sur son cheval, il s'éloigna dans la direction indiquée.

Aussi arriva-t-il peu après en vue d'un noble bâtiment de pierre grise cerné d'eau. À l'une des fenêtres, il aperçut une femme en chemise et surcot qui prenait le frais en compagnie d'une jeune fille. Celle-ci avait des tresses blondes sur les épaules ; mais la femme portait un voile qui cachait sa tête et son visage. Pourtant, elle paraissait contempler les prés et les bois qui s'étendaient aux alentours. Lancelot se prit à la considérer avec tant d'attention qu'il n'entendit pas approcher un chevalier aux armes rouges. Ce dernier l'apostropha en lui demandant ce qu'il regardait ainsi avec tant d'attention. « Je regarde ce qui me plaît ! répliqua Lancelot cinglant. De quoi te mêles-tu en venant troubler ainsi le cours de mes pensées ? » Le chevalier éclata d'un rire méchant. « Ce sont les diables d'Enfer qui te font ainsi contempler les dames ! s'écria-t-il. En vérité, tu sembles plus hardi à cette contemplation qu'à la recherche de prouesses ! Suis-moi, si tu n'es pas un lâche ! »

Lancelot voulut piquer des deux derrière le Chevalier Rouge, décidé à lui faire payer cher son impudence, mais au même moment, à la fenêtre, la femme rejeta son voile et il reconnut la reine Guenièvre. Alors, ne pouvant croire qu'il avait devant lui celle qui hantait ses rêves, il tomba en extase, tant et si bien qu'il ne s'aperçut pas que son destrier, qui était fatigué et qui avait soif, s'était approché de l'eau pour s'abreuver. La berge était assez haute et le cheval dut tendre le cou pour pouvoir atteindre l'eau. Mais, alors, l'un de ses pieds glissa et il tomba dans la rivière qui était très profonde à cet endroit. Hypnotisé, Lancelot demeurait, lui, les yeux fixés sur la reine, ne sentant pas que son cheval, perdant ses forces, s'enfonçait toujours davantage. L'eau en était déjà aux épaules de Lancelot, mais celui-ci ne se rendait toujours compte de rien. Alarmées, la reine et sa suivante s'écrièrent ensemble : « Chevalier, que t'arrive-t-il ? Tu veux donc te noyer ? » Mais Lancelot, prisonnier de sa fascination, n'entendait rien. C'est alors qu'Yvain, le fils du roi Uryen, qui revenait de la chasse, entendit les cris des femmes et accou-

rut au galop. Comprenant que le chevalier était perdu s'il n'intervenait pas, il se précipita à son secours, tira le destrier par la bride et le ramena sur la rive. « Beau seigneur, dit-il, comment es-tu tombé dans la rivière ? – Je l'ignore, répondit l'autre. J'abreuvais mon cheval. – Eh bien, reprit Yvain en riant, tu t'y prends curieusement, en vérité ! Un peu plus, et tu te noyais bel et bien ! Mais où vas-tu donc maintenant ? – Seigneur, je poursuis un chevalier qui m'a gravement offensé. »

Comme Yvain se demandait quel pouvait bien être cet inconnu, il remarqua le vieux bouclier décoloré que portait celui qu'il venait de sauver, et pensa que c'était un pauvre vavasseur. Il se contenta donc de lui montrer où se trouvait le gué pour franchir la rivière et le laissa partir sans s'en préoccuper davantage. Et Lancelot s'en alla où son destrier le menait, toujours perdu dans sa rêverie, ne sachant même plus qui il était. Seule la radieuse image de Guenièvre illuminait sa route, éliminant tout ce qui pouvait exister d'autre autour de lui.

C'est alors que Dagonet le Fol le croisa. Dagonet était un chevalier de la plus niaise et de la plus couarde espèce qui se pût rencontrer. Tout le monde le prenait pour ce qu'il était, c'est-à-dire un lâche qui se vantait toujours de ses mérites. On se moquait de lui abondamment, surtout quand il racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait connu maintes aventures et tué de redoutables adversaires. Quand il aperçut Lancelot, Dagonet lui demanda : « Où vas-tu ainsi, camarade ? » Mais Lancelot ne répondit pas. À dire vrai, il n'avait même pas entendu la question. Alors Dagonet saisit par le frein le destrier de Lancelot, toujours indifférent à tout, et le ramena au château.

Lorsqu'on vint dire à la reine que Dagonet le Fol avait conquis un chevalier, la reine en fut bien ébahie et lui fit dire de venir la rejoindre avec son prisonnier. Dagonet fut tout fier de cette invitation, et il se hâta de se présenter devant la reine. « Voici mon prisonnier ! » s'écria-t-il en entrant dans la salle. « Tels sont ceux que je sais prendre », poursuivit-il, se pavanant en clamant à qui voulait l'entendre : « De tels prisonniers, vous n'en prendrez jamais ! – Dagonet, demanda la reine, par la foi

que tu dois à mon seigneur le roi et à moi-même, dis-nous, je te prie, comment tu t'es emparé de ce chevalier. » Dagonet allait répondre par une fable de son invention quand Lancelot, qui avait sursauté en entendant la voix de Guenièvre, sembla se ressaisir. Mais la vue de la reine, si proche, le replongea dans son extase. Ses doigts s'ouvrirent et la lance qu'il tenait à la main lui échappa, déchirant, en tombant, le manteau de la reine. « Ce chevalier ne me paraît pas dans son sens commun, murmura-t-elle à l'invitation d'Yvain qui se tenait près d'elle. Demande-lui donc qui il est. »

À la question d'Yvain, Lancelot se mit à frissonner comme un homme qui s'éveille brusquement. « Seigneur, répondit-il, je suis un chevalier. – On s'en doutait, répliqua Yvain, mais quel est ton nom ? – Je ne sais. Je suis un chevalier qui passe sur le chemin. – Et que cherches-tu donc ? – Je ne sais. – Sais-tu que tu es prisonnier ? – Qu'il en soit ainsi ! » Yvain sentit sa patience l'abandonner. « Ne veux-tu pas en dire davantage ? – Seigneur, répondit Lancelot, que pourrais-je dire de plus ? » Yvain haussa les épaules, renonçant à le questionner plus avant. Il s'adressa à Dagonet : « Dagonet, le laisserais-tu aller si je m'offrais à toi comme otage ? – Je le veux bien », répondit le Fol. Alors Yvain ramassa la lance et la tendit à Lancelot. Puis il lui fit donner un autre cheval et le reconduisit au gué. Là, il lui montra la direction qu'avait prise celui qu'il cherchait. Toujours aussi pensif, Lancelot s'éloigna lentement, laissant Yvain, les autres chevaliers et la reine Guenièvre dans la plus grande stupefaction.

Il ne tarda pourtant pas à rejoindre le Chevalier Rouge qui avait eu le malheur de le distraire dans sa rêverie. « Ah ! voici le chevalier qui aime mieux contempler les dames que combattre ! – Tu as tort de le prendre ainsi, répondit Lancelot. Défends-toi si tu le peux ! » Tous deux prirent du recul et se précipitèrent l'un sur l'autre. Mais, dès le premier assaut, Lancelot transperça son adversaire et le laissa mort sur le terrain. Il en fut tout triste et dolent, car il avait seulement voulu donner une leçon au Chevalier Rouge. Puis, il se remit en route et chevaucha tant et si

bien qu'il parvint le soir aux bords d'une cité qu'on appelait le Puy de Malehaut.

Or, au moment où il franchissait les portes, il fut dépassé par deux écuyers qui portaient, l'un le heaume, l'autre l'épée du Chevalier Rouge qu'il venait de tuer. Et, lorsque, ayant traversé la ville, il voulut sortir par l'autre porte, il la trouva fermée. Il voulut en demander la raison, mais n'en eut pas le temps, car il fut entouré par une troupe d'hommes en armes qui l'assaillirent. Il se défendit de son mieux, mais son cheval ayant été tué, il dut se réfugier sur l'escalier d'une maison. Là, attaqué de toutes parts, ses adversaires le firent tomber sur les genoux à plusieurs reprises. C'est alors que la Dame qui tenait la ville survint et lui demanda de se rendre à merci. « Dame, demanda-t-il, pourquoi ces gens m'ont-ils assailli ? En quoi l'ai-je mérité ? » Et la Dame répondit : « Tu as tué le fils de mon sénéchal et tu dois être châtié pour cette action. Rends-toi ! » Sans plus réfléchir, Lancelot tendit son épée à la Dame de Malehaut.

Pendant ce temps, le roi Arthur et ses gens étaient revenus à Camelot, inquiets de n'avoir recueilli aucune nouvelle du Blanc Chevalier qui avait conquis la Douleuse Garde et était parvenu, en levant les enchantements qui pesaient sur la forteresse, à sauver ses habitants. Il envoya donc son neveu Gauvain, le sénéchal Kaï, et Yvain, le fils du roi Uryen, à la recherche de celui qu'il considérait comme l'un des meilleurs chevaliers du monde ; mais aucun d'eux ne put apprendre quoi que ce fût à son sujet. Le roi en fut très affecté, car il avait mis beaucoup d'espoir en ce Blanc Chevalier qu'il savait maintenant être le fils du roi Ban de Bénoïc. Lancelot semblait avoir disparu de la surface de la terre ; et la reine Guenièvre, sans que personne le sût, priait ardemment pour qu'il se présentât de nouveau devant elle. Mais les jours et les semaines passaient, sans apporter la moindre nouvelle.

Or, un soir, alors que le roi Arthur et la reine Guenièvre se promenaient sur les remparts de Camelot, un messager vint leur annoncer que les marches de Galore venaient d'être envahies par les hommes de Galehot, fils de la Géante, seigneur des Îles

Lointaines. Arthur n'avait jamais entendu parler de ce Galehot et il demanda au messenger de lui dire ce qu'il savait sur lui. Le messenger lui répondit que c'était un très grand et très puissant chevalier de la lignée des géants qui avaient autrefois occupé la terre de Bretagne, mais qu'il n'en avait ni les défauts ni les habitudes. Ce n'était pas une brute uniquement occupée à satisfaire ses instincts les plus bas. C'était au contraire le plus sage et le plus modéré de tous les hommes, le plus courtois aussi, et de bonne éducation, bien connu pour ses largesses. Par malheur, il était aussi orgueilleux que brave et s'était promis de guerroyer jusqu'à ce qu'il eût conquis trente royaumes.

« Bel ami, dit le roi au messenger, fais savoir à ceux des marches de Galore que je partirai le plus tôt possible pour les secourir ! » Gauvain, qui se trouvait là, intervint : « Mon oncle, dit-il, tu ne dois pas ainsi t'exposer. Nos compagnons sont dispersés à travers tout le royaume et tu n'auras avec toi que quelques chevaliers. Il me semble que ce Galehot dispose d'une puissante armée et qu'il a de nombreux alliés parmi les rois qu'il a déjà soumis. Il vaudrait mieux attendre avant de s'engager dans cette aventure ! – Tu as peut-être raison, mon neveu. Je vais envoyer des messagers à travers le royaume pour avertir mes compagnons de se rassembler à Galore dès qu'ils pourront. » Ainsi fut fait. Le soir même, des écuyers portaient aux quatre coins du royaume, apportant la nouvelle que Galehot, le fils de la Géante, le seigneur des Îles Lointaines, avait défié le roi Arthur et s'était promis de conquérir la Bretagne.

Ce même soir, on vit arriver à Camelot un homme grand et vigoureux, les épaules larges, les poings maigres et veineux, les cheveux raides, les yeux gros et brillants, l'allure fière et le visage strié de cicatrices. C'était un ancien chevalier du nom de Nascien, descendant de l'illustre lignée de Joseph d'Arimathie qui avait apporté le Saint-Graal dans la terre de Bretagne. Ce Nascien avait été l'un des meilleurs chevaliers du monde au temps du roi Uther Pendragon et de la jeunesse d'Arthur. Puis il avait abandonné la chevalerie pour se consacrer à la prière et à la méditation, et s'était fait ermite dans une forêt, au bord d'une

rivière. Quand Arthur apprit son arrivée, il en fut tout réconforté, et pensa que Dieu lui envoyait de l'aide. Il alla donc à la rencontre de Nascien pour témoigner qu'il le tenait en grand honneur.

Mais l'ermite ne lui rendit même pas son salut. Devant tous ceux qui se trouvaient là, il s'écria très haut : « Roi Arthur, je n'ai que faire de l'honneur que tu prétends me rendre ! Je n'ai rien à accepter d'un homme qui est le plus coupable de tous les pécheurs. Tu dois savoir que c'est de Notre-Seigneur que tu tiens ton royaume, et de personne d'autre. Or, ce royaume, il te l'a confié pour en faire bon usage. Pourquoi ne laisses-tu pas venir à toi le pauvre et le faible et ne te préoccupes-tu pas davantage des veuves et des orphelins tandis que tu honores les riches et les hommes déloyaux qui font semblant de t'aimer ?

— Mon maître, dit Arthur, sans doute suis-je indigne, mais si j'ai mal agi, je veux racheter mes fautes. Conseille-moi, je te prie ! » Mais l'ermite, paraissant ignorer les paroles du roi, continua du même ton sévère : « Tu dédaignes les gentilshommes de bas lignage, et pourtant tu devrais savoir que le royaume ne peut être maintenu si les petites gens ne t'apportent pas leur soutien. Mais quand ceux-là viennent à ton aide, c'est parce qu'ils ne peuvent faire autrement, parce qu'ils ont peur de toi. Mais ils ne te sont pas plus utiles que s'ils étaient morts, car tu n'as pas su te faire aimer d'eux et on ne peut rien entreprendre sans amour ! Crois-moi, Arthur, on n'obtient jamais rien par la force ! — Pour l'amour de Dieu, maître, dit encore Arthur, apprends-moi donc ce que je dois faire pour que le royaume soit maintenu en justice et équité ! — Je veux bien t'apprendre comment guérir un cœur malade et désespéré. Sache que le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays. Je vais te dire, au nom de Dieu, ce que tu devras faire. D'abord, dès que tu le pourras, tu t'en iras visiter les villes qui dépendent de toi et tu y rendras justice à chacun selon son droit. Ensuite, tu feras venir à ta cour les plus humbles chevaliers, sans les mépriser aucunement, en même temps que les plus nobles et les plus prisés. Et, lorsqu'on te présentera un homme sage et résolu qui n'aura d'autre bien

que sa prouesse, et qui se dissimulera derrière les autres pauvres, tu iras vers lui et tu t'informeras de sa situation et de ses désirs. Et chacun dira : « Avez-vous vu comment le roi vient de quitter les riches pour s'asseoir à côté d'un modeste chevalier ? » Ainsi gagneras-tu le cœur des petites gens qui te sont si nécessaires et qui seront les plus ardents à œuvrer pour la gloire de ton royaume. Et quant aux fous qui pourront te reprocher de t'abaisser, tu les renverras à leurs folies ! Ensuite, tu choisiras un de tes chevaux, l'un des meilleurs, sur lequel tu monteras, et tu iras vers ce pauvre chevalier. Tu mettras pied à terre, tu lui placeras la bride dans la main et tu lui diras de chevaucher ce destrier pour l'amour de toi. Enfin, tu lui feras des largesses afin qu'il aille clamer partout que tu es un bon roi qui ne vit pas du travail de ses sujets mais qui est prêt à se sacrifier pour leur salut et leur bonheur !

« Ce n'est pas tout, roi Arthur, reprit l'ermite après un instant de silence, car j'ai encore d'autres conseils pour toi. Il faut aussi que tu donnes ce que tu peux aux vavasseurs, les véritables gardiens de ta terre. Ils sont certes plus aisés dans leurs manoirs, mais il leur manque parfois de quoi accomplir leur mission. Donne-leur des terres, des rentes, des vêtements d'apparat, des palefrois. Mais prends garde d'avoir toujours monté auparavant les chevaux dont tu leur feras présent, car ainsi, ils diront qu'ils ont un cheval qui a été monté par le roi, et la fierté qu'ils en tireront leur fera accomplir de nombreux exploits. J'en viens maintenant à tes barons, ceux dont tu aimes t'entourer parce qu'ils sont de haut lignage, comme toi, fils du roi Uther. Tu leur donneras des vaisselles précieuses, de beaux bijoux, des étoffes de soie, des faucons habiles à la chasse, des destriers bien dressés pour qu'ils soient les meilleurs lors d'un combat. Ainsi feras-tu largesses à chacun selon son rang et ses mérites, mais crois bien que ces présents te gagneront les cœurs et que tes terres seront bien gardées, pour la satisfaction de tous, du plus puissant au plus humble. Tu ne peux rien faire tout seul, bien que tu sois le roi, car tu n'es qu'un homme toi-même, avec toutes les faiblesses de l'humanité. Mais si Dieu t'a

choisi pour régir ce royaume, c'est qu'il attend de toi que tu agisses selon le droit et la justice. Et ce que tu feras, toi, pour tes hommes, la reine devra le faire pour les dames et les jeunes filles de ce royaume. Et prends garde également d'être toujours avenant et aimable, car on ne peut avoir nul gré d'un don qui est fait en rechignant.

— Je ferai tout ce que tu dis, beau maître, dit Arthur, et je te suis reconnaissant de m'avoir rappelé à mes devoirs. — Je n'ai pas terminé, dit encore l'ermite, car tout cela concerne ton royaume et non toi-même. Sache, roi Arthur, que le royaume est aussi grand que peut aller le regard d'un roi. Or, comment peux-tu jeter ton regard le plus loin possible quand tes yeux sont obscurcis par le péché ! Fais venir auprès de toi les plus sages clercs qui soient ici et confesse-leur les fautes que tu pourras découvrir en toi. Dieu pardonne toujours les fautes lorsqu'elles sont sincèrement reconnues. Mais dis-toi bien que la confession n'est valable que si le cœur se repent de ce que la langue avoue. Et ne manque pas de leur dire le grand péché que tu as commis en ne secourant pas ton homme lige, le roi Ban de Benoïc, qui avait toute confiance en toi, son seigneur, et qui est mort à ton service, voyant sa terre envahie par l'odieux Claudas de la Terre Déserte. Tu ne l'as pas aidé, pas plus que tu n'as aidé son fils, ce Lancelot qui, par la grâce de Dieu, a été élevé et éduqué par celle qu'on nomme la Dame du Lac, et qui est pourtant un diable sous l'apparence d'une femme. Voilà. Je t'ai dit ce que Dieu m'a révélé en mon âme et conscience. Tu agiras comme bon te semble, mais sache encore que ton royaume ne pourra être sauvé que par le Grand Léopard qui a réussi à soulever la dalle de son propre tombeau, dans une forteresse qui était la proie de tous les diables de l'Enfer. » Ayant prononcé ces paroles, Nas cien rentra dans la foule et s'y perdit, laissant le roi Arthur à sa méditation.

Comme les messagers s'en étaient allés dans toutes les directions pour apporter la nouvelle que Galehot des Îles Lointaines voulait envahir le royaume et que tous les chevaliers étaient convoqués dans la cité de Galore, Lancelot ne tarda pas à ap-

prendre quel danger menaçait le roi. Or, il se trouvait en prison. Certes, cette prison était douce et non désagréable, car la Dame de Malehaut l'avait fait enfermer dans un logis dont les deux fenêtres grillagées donnaient sur un verger. Et la Dame elle-même venait souvent converser avec lui et s'émerveillait de sa courtoisie. Elle-même était courtoise et sage, prisée de tous ceux qui la connaissaient. Les gens de sa terre l'aimaient tant que, lorsqu'on leur demandait comment était leur Dame, ils répondaient qu'elle était une émeraude au milieu des plus beaux bijoux du monde.

Or donc, Lancelot apprit ce que disaient les messagers du roi Arthur. Il n'eut de cesse de faire venir la Dame auprès de lui. Elle vint lui parler à travers la grille des fenêtres. « Dame, lui dit-il, j'ai ouï dire que le roi Arthur rassemblait ses chevaliers dans la cité de Galore. Je ne suis qu'un pauvre chevalier, mais je connais des gens de sa maison qui pourraient m'aider à payer ma rançon. – Beau seigneur, répondit-elle, je ne te retiens pas dans l'espoir d'une rançon, mais par simple justice, car tu as commis un grand méfait contre mon sénéchal. – Dame, je ne puis le nier, mais si j'ai tué le fils de ton sénéchal, c'était contraint et forcé, pour défendre mon honneur. Écoute-moi, Dame, j'ai une requête à formuler : si tu veux me laisser sortir, tu feras bien, car je sais qu'il y aura grande bataille entre le roi Arthur et Galehot, seigneur des Îles Lointaines. Pour rien au monde, je ne voudrais manquer à mon seigneur le roi ! Je peux même te jurer de rentrer chaque nuit en ta prison, sauf si mort ou blessure m'en empêchaient ! – Ce sont des paroles qui me touchent, répondit la Dame de Malehaut. Je ferai selon ton désir à une seule condition : c'est que tu me révèles ton nom. – Dame, je ne le peux pas encore, mais je t'assure que je le ferai dès que cela me sera permis. »

La Dame de Malehaut se laissa fléchir. En vérité, elle était elle aussi quelque peu éprise de ce chevalier qui paraissait si pauvre et de si basse extraction mais qu'elle pressentait d'une tout autre trempe. Elle aurait bien voulu que celui-ci combattît pour elle, car depuis qu'elle le connaissait, elle sentait grandir

l'intérêt qu'elle manifestait à son égard. Elle lui fit jurer sur les saintes reliques de regagner, dès qu'il le pourrait, sa prison. Puis elle lui donna un cheval vigoureux, un bouclier tout neuf et des armes vermeilles. C'est dans cet équipage que Lancelot, que personne n'aurait reconnu, se rendit à Galore rejoindre l'armée du roi Arthur.

En arrivant, il vit les chevaliers rangés de part et d'autre de la rivière, prêts à combattre. Il s'arrêta un instant sur le bord du gué, entre les deux armées. Il aperçut une loge que le roi Arthur avait fait dresser pour que la reine, les dames et les jeunes filles pussent assister aux tournois qui étaient prévus. Car il ne s'agissait pas de se jeter les uns contre les autres en désordre, mais de jouter entre champions de même force et de même qualité. Arthur lui-même s'était assis dans cette loge, car il avait été convenu que ni lui ni Galehot ne prendraient part à la bataille. Lancelot s'appuya sur sa lance et demeura immobile sur son cheval, contemplant avec ravissement cette loge où se trouvait la reine.

Cependant, le premier des rois qui avaient été défaits par Galehot, celui qui lui avait rendu hommage le plus anciennement, s'était détaché de l'armée adverse pour donner le premier coup de lance, et, le bouclier devant la poitrine, il avançait vers le gué. À cette vue, les hérauts et les crieurs du roi Arthur commencèrent à clamer : « Leurs chevaliers arrivent ! Voyez-les ! Le roi Premier Conquis approche ! » Et comme les crieurs apercevaient Lancelot sur le gué, ils s'adressèrent à lui en ces termes : « Seigneur chevalier, ne vois-tu pas l'un des leurs venir ? Qu'attends-tu pour te mesurer à lui ? » Mais ils eurent beau lui répéter cela cent fois de suite, il ne répondit rien, car, en fait, il ne les entendait pas. À la fin, l'un d'eux s'approcha de lui et lui prit son bouclier sans qu'il s'en aperçût. Alors, un valet ramassa au bord de l'eau une motte de terre humide et la lança de toutes ses forces sur le nasal de son heaume en criant : « Lâche, maudit traître, à quoi songes-tu ainsi alors que les ennemis sont devant toi ? » L'eau boueuse lui ayant piqué les yeux, il reprit conscience. Il vit le roi Premier Conquis approcher. Aussitôt, il

baissa sa lance, piqua des deux, et, sans bouclier, se précipita sur l'adversaire. Le roi le frappa en pleine poitrine, mais son haubert, qui était fort et souple, ne céda point. Lancelot fit virevolter son cheval et revint à l'attaque. Cette fois, il s'était élancé avec une telle force qu'il renversa le roi et sa monture. Aussitôt, le valet qui lui avait pris son bouclier se hâta de le lui passer au cou. Mais Lancelot, sans daigner seulement le regarder, s'apprêta à faire face aux gens du Premier Conquis qui s'étaient précipités à l'aide de leur seigneur. Ceux du roi Arthur accoururent contre eux. Ainsi commença une dure mêlée. Gauvain accomplit là de grandes prouesses, mais il reçut tant de coups que le sang lui sortait par la bouche et par le nez et qu'à la fin, étant tombé de son cheval, il fallut l'emporter évanoui. Des deux côtés, la vaillance fut à l'honneur, mais entre tous se distingua le chevalier inconnu qui portait des armes vermeilles, car il renversa tous ceux qu'il rencontra. Pourtant, quand la nuit fut tombée, il disparut sans qu'on s'en aperçût, et personne ne put dire ce qu'il était devenu.

Il était revenu au Puy de Malehaut, respectant le serment qu'il avait fait. Là, s'étant fait désarmer, il était rentré dans la chambre qui lui servait de prison, où il se coucha sans manger ni boire, tant il était recru de fatigue. Peu après lui, revinrent les chevaliers que la Dame de Malehaut avait envoyés au combat. Ils contèrent les prouesses du champion aux armes vermeilles et ne tarirent pas d'éloges sur sa bravoure et son audace. À les entendre, la Dame de Malehaut comprit bien qu'il s'agissait de son prisonnier. Mais, voulant en avoir confirmation, elle appela sa cousine germaine et lui dit tout bas : « Si c'est lui, ce grand vainqueur, nous le verrons bien en examinant ses armes et son corps. — C'est chose facile, dit la jeune fille. — Oui, reprit la Dame, mais prends garde que personne ne sache ce que nous allons faire toutes les deux ! » La Dame de Malehaut se débarrassa de ses gens et de ses suivantes le plus tôt qu'elle le put. Puis elle dit à sa cousine de prendre autant de chandelles qu'il en fallait pour s'éclairer ; elle descendit avec elle jusqu'à l'étable où se trouvait le cheval. Là, elles virent bien que la pauvre bête

était couverte de plaies, à la tête, au cou, à la poitrine et aux jambes : le cheval était en si mauvais état qu'il n'avait même plus la force de manger. « Dieu m'aide ! dit la Dame. Voici qui ressemble au cheval d'un vaillant champion ! » Sa jeune cousine lui répondit : « Certes, ce destrier a eu plus de peine que de repos, mais je dois te dire que ce n'est pas la monture que tu as donnée à ton chevalier lorsqu'il est parti ! – C'est qu'il en a usé plus d'une, dit la Dame. Mais allons examiner ses armes. »

Toutes deux pénétrèrent dans la chambre où les armes avaient été rangées. Elles trouvèrent le haubert faussé et coupé sur les épaules et sur les bras, le bouclier tout écartelé de coups d'épée et troué de coups de lance, le heaume fendu et décerclé. Enfin, elles se dirigèrent vers la pièce qui servait de prison au chevalier. Par la porte qui était restée entrouverte, la Dame de Malehaut passa la tête sans faire de bruit. « Il dort, dit-elle, entrons doucement. » Lancelot gisait sur son lit. Il avait tiré la couverture sur sa poitrine, mais à cause de la chaleur, ses bras se trouvaient dehors, et il dormait profondément. La Dame vit qu'il avait le visage enflé et tuméfié, le nez et les sourcils écorchés, le cou meurtri par les mailles du haubert, les épaules tailladées, les bras tout bleus des coups qu'il avait reçus, les mains couvertes de sang. Elle se tourna en souriant vers sa cousine, et dit après avoir élevé les chandelles : « Regarde, toi aussi, tu verras des merveilles ! » Puis, tandis que la jeune fille examinait soigneusement le chevalier endormi, elle murmura comme pour elle-même : « J'ai grande envie de lui donner un baiser. – Ah ! Dame ! que dis-tu ? fit la jeune fille à voix basse. Si tu fais cela, il risque de s'éveiller, et il aurait bien raison de critiquer les femmes en prétendant qu'elles veulent s'offrir. Garde-toi bien de cette folie ! – Pourquoi serait-ce une folie ? demanda la Dame de Malehaut. Il s'agit d'un preux chevalier, et toute femme digne de ce nom aimerait être entre les bras d'un preux chevalier. – Qui te dit qu'il accepterait de te prendre dans ses bras ? » reprit la jeune fille. Cette réflexion fit réfléchir la Dame. Elle se dit qu'il était peut-être trop tôt pour manifester le désir qu'elle éprouvait pour lui. Elles repartirent toutes deux sans

bruit jusqu'aux chambres où la Dame se mit à parler de son prisonnier en de tels termes que la cousine ne put plus douter de l'amour qu'elle éprouvait pour lui. Surtout, s'émerveillait-elle sans cesse : « Ce ne peut être que pour l'amour d'une femme qu'il a accompli tant de prouesses ! Comme je voudrais savoir laquelle... »

Le lendemain, à l'aube, la Dame de Malehaut fit amener son prisonnier. Quand il fut devant elle, il voulut s'asseoir à ses pieds, mais elle lui fit prendre place à ses côtés. Elle lui dit alors : « Seigneur chevalier, tu dois convenir que je t'ai tenu en une bien douce prison, malgré le tort que tu m'as causé, et tu devrais m'en savoir gré. Je te prie donc encore une fois de me dire qui tu es et quelles sont tes intentions. Si tu désires que tout cela demeure secret, je peux t'assurer de mon silence : personne ne saura rien de ce que tu me diras. – Dame, répondit Lancelot, je ne dirai rien, même si tu devais me faire couper la tête ! – Eh bien ! dis-moi quelle est la femme que tu aimes d'amour. Sinon, je te le dis sincèrement, tu ne sortiras jamais plus de ma prison, ni par rançon ni par prière ! – Eh bien, qu'il en soit ainsi. Je ne dirai rien. » Et Lancelot détourna la tête. La Dame feignit d'en être fort courroucée. Elle dit d'une voix qu'elle chercha à rendre coléreuse : « Dis-moi si tu penses faire, à la prochaine bataille, autant de prouesses d'armes que tu en as faites hier. Sinon, je ne te laisserai pas partir, même si tu me jures de revenir. »

Des larmes coulèrent sur les joues de Lancelot. « Dame, dit-il enfin, je vois bien qu'il faut que je m'acquitte d'une odieuse rançon si je veux sortir de cette prison. Puisque tu l'exiges, je t'avouerai que si cela m'est commandé, j'accomplirai encore plus de prouesses à la prochaine bataille que je n'en ai faites hier ! – Tu as bien répondu », dit-elle. Et elle commanda qu'on le ramenât dans sa prison.

Le roi Arthur et Galehot, le seigneur des Îles Lointaines, étaient convenus que leurs hommes se rencontreraient la semaine suivante. Le matin du jour où la rencontre avait été fixée, la Dame de Malehaut fit préparer des armes noires, un destrier noir, une cotte d'armes noire, une armure noire pour le cheval.

Et elle les présenta à Lancelot en disant : « Va, chevalier qui ne veut pas dire son nom. Va combattre aussi courageusement que tu l'as fait. Mais je t'en avertis : je serai là pour te voir. »

Quand il arriva à Galore, le combat était déjà engagé, et le pré était couvert de champions qui joutaient deux à deux. Mais il demeura, comme la fois précédente, sur le bord du gué, appuyé sur sa lance, à contempler la loge où se trouvait la reine. Le roi était auprès d'elle, ainsi que Gauvain, qui s'était fait transporter là, trop blessé pour pouvoir participer à la bataille. La Dame de Malehaut ne tarda pas à arriver à son tour et elle vit bien son prisonnier immobile au bord du gué. « Dieu ! dit-elle à haute voix, quel peut être ce chevalier tout pensif que j'aperçois au bord de la rivière ? Il semble totalement hors de sens et il n'aide ni ne nuit à personne ! » Dans la loge, chacun regarda l'inconnu. « La semaine dernière, dit Guenièvre, un chevalier rêvait ainsi auprès du gué. Mais il portait des armes vermeilles. » La Dame de Malehaut dit à la reine : « Dame, ne te plairait-il pas de faire demander à ce chevalier qu'il combatte pour l'amour de toi ? – Belle amie, j'ai bien d'autres choses à penser quand le roi risque de perdre sa terre et son honneur ! Il n'a même plus son neveu Gauvain pour défendre son droit. Mais si tu y tiens, demande-lui de combattre pour toi ou pour d'autres dames, tout ce que tu voudras. »

La Dame de Malehaut appela l'une de ses suivantes. « Va trouver ce chevalier qui rêve là-bas auprès du gué, dit-elle, et fais-lui entendre que toutes les dames de la maison d'Arthur, à part la reine, le prient de combattre pour l'amour d'elles ! » Gauvain avait entendu ce que disait la Dame de Malehaut. Il appela l'un des écuyers et lui dit : « Va aussi trouver le chevalier et présente-lui ces deux lances de ma part ! » Lancelot écouta le message de la suivante et accepta les deux lances qui lui étaient offertes par Gauvain. Puis, ayant ajusté ses étriers, il piqua des deux vers la prairie. Dédaignant les jeunes chevaliers qui galo-paient çà et là, il plongea au beau milieu d'un groupe de combattants, renversa du premier coup celui qui lui faisait face et comme sa lance s'était brisée, il en saisit les tronçons et se mit à

frapper tous ceux qui se présentaient. Alors, il alla prendre la seconde lance que lui avait apportée l'écuyer et reprit le combat jusqu'à ce que son arme fût en morceaux. Il fit de même avec la troisième lance, qui était celle que lui avait donnée la Dame de Malehaut. Et, ensuite, il quitta la bataille et s'en retourna au bord de l'eau, s'arrêta au lieu même d'où il était parti et, tournant son visage vers la loge, il se replongea dans sa rêverie.

Gauvain se pencha vers la Dame de Malehaut. « Dame, j'ai l'impression que tu as mal agi en voulant que ce chevalier fût le champion de toutes les dames, sauf de la reine Guenièvre. » La Dame de Malehaut sourit. « J'ai fait selon ma conscience, répondit-elle ; à toi, seigneur Gauvain, de faire selon ton vœu ! » Gauvain se pencha alors vers l'oreille de Guenièvre. « Reine, dit-il, je suis sûr que ce chevalier accomplirait des prouesses si tu lui faisais commandement de combattre pour l'amour de toi. Cela lui procurerait honneur et joie. Quant à moi, je veux lui envoyer dix bonnes lances et mes trois plus beaux chevaux couverts de mes armes. J'ai l'impression qu'il emploiera bien tout cela ! – Beau neveu, dit la reine, il sera fait selon ton vœu. Ordonne ce que tu veux en mon nom. »

Gauvain fit transmettre son message au chevalier qui continuait à rêver sur le gué. Quand il l'eut entendu, Lancelot prit la plus forte des dix lances et se précipita à l'endroit où la bataille était la plus rude : les gens du roi Ydier de Cornouailles combattaient ceux du roi Baudemagu de Gorre, et il y avait là de nombreux compagnons de la Table Ronde, en particulier Yvain, le fils du roi Uryen, Dodinel le Sauvage, Gaheriet, frère de Gauvain, et Girflet, le fils de Dôn. Parvenu dans la mêlée, Lancelot s'élança dans une course folle et fit voler tout ce qu'il heurtait, abattant hommes et chevaux à la fois, arrachant les heaumes, trouant les boucliers et accomplissant tant d'exploits que tous les assistants se demandaient si ce chevalier n'était pas le diable en personne.

Lorsque son premier destrier eut été tué sous lui, Lancelot sauta sur celui que lui présentait l'un des écuyers de Gauvain. Il l'étreignit rudement et replongea dans la mêlée, aussi frais que

s'il n'eût pas encore mis l'épée à la main. Or le cheval était couvert des armes de Gauvain, ce qui étonna fort les gens du roi Arthur et tous ceux de la Table Ronde. Mais celui qui fut le plus ébahi, ce fut Galehot, le seigneur des Îles Lointaines : il ne pouvait pas croire qu'un seul homme eût pu porter tant de coups à la fois. Aucun de ses fidèles ne pouvait endurer les assauts de ce chevalier aux armes noires qui passait au travers de leurs rangs, droit comme un carreau d'arbalète. Galehot, qui se tenait sur une butte, de l'autre côté de la rivière, disait à ses compagnons : « Jamais je n'ai vu un seul homme accomplir tant de prouesses ! Dieu m'est témoin que si je pouvais le prendre parmi mes proches, je le ferais sans plus hésiter, car je sais reconnaître où se trouvent la valeur et le courage ! » Et, ce disant, le seigneur des Îles Lointaines se prit à rêver.

Cependant, le sénéchal Kaï, qui ne participait pas à la bataille, appela l'écuyer qui avait amené le destrier à l'inconnu. « Écoute bien, lui dit-il. Va rejoindre Hervé de Rinel, que tu vois là-bas, auprès de cette bannière mi-partie d'or et de sinople. Tu lui diras qu'on a bien des raisons de se plaindre de lui. Ne laisse-t-il pas sans secours le meilleur chevalier qui ait jamais porté bouclier au cou, et avec lui la fleur des compagnons du roi Arthur ? Dis-lui encore qu'il sera tenu pour lâche et mauvais jusqu'au jour de sa mort ! »

L'écuyer se hâta de délivrer son message. Quand il l'entendit, Hervé de Rinel eut un accès de colère : « Dieu m'aide ! s'écria-t-il. Je suis trop vieux pour commencer à trahir mon seigneur le roi ! Retourne d'où tu viens et dis au sénéchal que ce n'est pas aujourd'hui qu'on me traitera de lâche et de traître ! » L'écuyer apporta la réponse, et Kaï se mit à rire. Puis, il demanda à l'écuyer qui pouvait bien être ce chevalier aux armes noires et pourquoi Gauvain lui envoyait ses destriers avec une attention si complaisante. L'écuyer lui répondit qu'il n'en savait rien. Alors Kaï demanda ses armes, fit amener son cheval et, sans plus tergiverser, s'élança lui-même dans la bataille.

Hervé de Rinel accomplit ce jour-là plus d'exploits qu'il n'en avait faits dans toute sa vie. Il avait en effet quatre-vingts ans

passés, et ses gens clamèrent si fort en courant à la rescousse, que le cri de « Hervé ! » domina un moment tous les bruits de la bataille. Gauvain, qui se désolait de ne pouvoir combattre, à cause de ses blessures, ne pouvait s'empêcher de sourire d'aise. Quant à Galehot, il continuait à s'étonner de voir ses hommes reculer, car ils étaient plus nombreux d'un quart que ceux de son adversaire. Comprenant que la partie risquait d'être perdue, il se porta du côté où combattait le chevalier aux armes noires. Celui-ci, dont le troisième destrier venait d'être tué, était entouré d'une telle presse que les siens ne pouvaient même pas l'approcher pour le remettre en selle. Mais il frappait à droite et à gauche si rapidement que son épée sifflait autour de lui. Émerveillé d'une telle prouesse, Galehot décida de ne plus le perdre de vue et il le suivit jusqu'à la fin du jour.

Quand la nuit tomba, les combattants se séparèrent les uns des autres, et ils s'en revinrent vers leurs logis. Lancelot partit à son tour, aussi discrètement qu'il le put, car il ne voulait pas que ceux de la maison d'Arthur le reconnussent. Mais Galehot, qui ne l'avait pas quitté des yeux et qui guettait son départ, le rejoignit dans un bosquet derrière une colline.

« Dieu te bénisse, seigneur ! » dit Galehot. Distant, Lancelot le regarda et ne lui rendit qu'un vague salut. « Qui es-tu ? demanda-t-il. – Je suis Galehot, le fils de la Géante, seigneur des Îles Lointaines. C'est moi qui conduis tous ces gens contre lesquels tu as combattu tout le jour. Viens, je te prie, loger chez moi. – Comment ? s'indigna Lancelot. Tu es l'ennemi du roi Arthur, tu veux t'emparer de son royaume, et tu me proposes une telle infamie ! – Ne te méprends pas, noble seigneur, je n'ai nulle pensée mauvaise. Je ne te convie pas en mon logis pour te faire renier celui pour qui tu as combattu avec tant de vaillance. C'est à cause de cette vaillance que je me permets de t'inviter, et non par vile pensée. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour héberger le meilleur chevalier du monde ! » Lancelot fit faire demi-tour à sa monture. « Il faudrait d'abord prouver ce que tu dis, à savoir que je suis le meilleur chevalier du monde ! – Il m'a suffi de te voir pendant tout ce jour. J'ai la prétention de recon-

naître la valeur d'un homme, quel que soit le pays de cet homme ! »

Lancelot arrêta son cheval et détourna la tête. « J'ai peine à croire ce que tu dis, murmura-t-il, et pourtant, je suis tenté de te faire confiance. – Assurément, tu le peux. » Lancelot descendit de son cheval et Galehot en fit autant. « Seigneur, dit Lancelot, tu passes pour un homme sage et avisé, pour un guerrier sans reproche, et, bien que tu sois l'ennemi du roi Arthur, je te tiens pour un homme loyal. Es-tu sincère quand tu me convies à ton logis, ou est-ce une ruse de ta part pour m'éloigner du roi Arthur ? – Tu me juges mal, décidément, répliqua Galehot. Si tu viens avec moi, je m'engage à ce que tu puisses à chaque instant retourner vers les tiens. C'est une promesse solennelle que je te fais, et je la tiendrai sur mon honneur et sur mon âme. – Dans ce cas, je te suivrai. Mais j'y mets une condition : que tu m'accordes un don quand je te le demanderai ! – Je jure sur mon honneur et sur mon âme que, quel que soit le don que tu me demanderas, il sera accordé. » Alors Lancelot suivit Galehot, le seigneur des Îles Lointaines.

Cependant cette scène avait eu un témoin, Gauvain, qui, de l'autre côté de la rivière, sur un tertre, avait vu Lancelot partir en compagnie de Galehot, le bras droit autour du cou de celui-ci. Gauvain en demeura stupéfait. Il appela le roi Arthur et lui dit :

« Mon oncle, la trahison est parmi nous. Voici le chevalier aux armes noires qui fait alliance avec nos ennemis ! » Arthur regarda dans la direction que lui avait indiquée son neveu et ne put que constater qu'il avait raison. Il en fut tout triste et dolent : « Dieu ! soupira-t-il, que t'ai-je fait pour que tu m'abandonnes ainsi dans les épreuves qui sont les miennes ? Si ce chevalier dont je ne connais pas le nom me fait défaut, je ne vois pas comment je pourrai vaincre celui qui prétend me déposséder d'un royaume que j'ai reçu de toi ! » Et Arthur se retira sous sa tente, pleurant amèrement et regrettant une fois de plus l'absence de Merlin. Quant à Gauvain, toujours sous le coup de l'indignation, il alla parler à la reine et lui dit : « Voici que tout

s'écroule autour de nous ! Ah ! Dame ! tu peux dire que tes hommes sont désormais perdus et vaincus ! Galehot a emmené avec lui le seul qui pouvait sauver le royaume de la servitude. Désormais, c'en est fait ! Galehot va déployer ses troupes dans le pays et nous ne pourrons rien entreprendre pour nous préserver d'un destin mortel ! » Et, tout en parlant, Gauvain pâlisait. Ses blessures le faisaient cruellement souffrir, et l'idée que tout était perdu ajoutait à son émoi. Il s'évanouit par trois fois, et la reine et ses suivantes eurent toutes les peines du monde à le faire revenir à lui.

Pendant ce temps, le seigneur des Îles Lointaines menait Lancelot à sa tente, où, après l'avoir fait désarmer, il lui donna une très belle robe brodée d'or et d'argent. Puis, quand ils eurent mangé et bu à satiété, Galehot le conduisit dans sa propre chambre où il avait fait dresser un lit recouvert de fourrures blanches. Ils conversèrent longuement, puis Galehot prit congé de son hôte et sortit. Lancelot, resté seul, pensait au grand honneur qui lui était fait et se prit à estimer Galehot au plus haut point. Une fois couché, il s'endormit tout de suite, tout recru de fatigue qu'il était. Quand Galehot sut qu'il était endormi, il revint dans la chambre et se coucha près de lui, le plus doucement possible, ainsi que deux de ses chevaliers, sans personne d'autre. Le chevalier dormit toute la nuit profondément, mais il se plaignit souvent pendant son sommeil. Galehot, qui ne dormait guère, l'entendit parfaitement et réfléchit au moyen de le retenir près de lui³⁰.

³⁰ Ce passage, littéralement traduit de la version dite cistercienne, est assez révélateur. La plupart des traductions ou des adaptations l'omettent pudiquement ou en pervertissent le sens. Il n'y a aucune ambiguïté possible : l'amitié entre Lancelot et Galehot est de nature homosexuelle, ce qui est vérifié par la suite des événements. Mais cela est conforme à la tradition guerrière des sociétés dites primitives. Le cas n'est pas isolé, et l'archétype irlandais de Lancelot, le héros Cûchulainn, a les mêmes rapports avec son frère d'armes Ferdéadh (voir J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, nouvelle édition, Paris, Payot, 1993) ; et les repères historiques ne manquent pas à propos des Gaulois qui se livrent à l'amour viril, selon les Grecs (qui s'y connaissaient un peu !), et même, si on lit entre les lignes, à propos de Vercingétorix (voir J. Markale, *Vercingétorix*, Paris, Hachette, 1981). La relation entre Lancelot et Galehot, qui débouche sur le sauvetage du royaume d'Arthur et sur la concrétisation de l'amour de Lancelot et de Guenièvre, est certainement le plus étrange épisode des romans arthuriens. Et c'est la version la plus christianisée qui en rend compte, preuve qu'au XIII^e

Au matin, à la pointe du jour, Lancelot se réveilla et vit Galehot près de lui. Il lui sourit et lui dit : « Beau doux ami, te souvient-il du don que tu as juré de m'accorder ? – Certes, répondit Galehot, je n'aurais garde de l'oublier puisque j'en ai fait le serment. Quel est le don que je te dois ? » Lancelot hésita un instant avant de répondre : « Les batailles que nous avons entreprises ne servent à rien, seigneur des Îles Lointaines. Il faudra bien qu'un jour, tu en viennes à combattre le roi Arthur lui-même. Alors, voici ce que je te demande : au cours de ce combat, tu auras le dessus, et il sera hors de question que tu lui fasses grâce. Tu délaceras son heaume et tu mettras ton épée sur son cou, près de lui trancher la tête. Alors j'interviendrai et je te dirai : donne-lui merci et rends-toi à sa discrétion. Tu devras m'obéir puisque tu en as fait le serment³¹. »

Galehot resta un long moment interdit, en proie à des pensées tumultueuses. « Aurais-je donc accompli tant de prouesses pour en arriver là ? » murmura-t-il. Lancelot le laissa à ses réflexions et sortit de la tente. Quelques instants plus tard, Galehot vint le rejoindre. « Ami, dit-il, je vois bien que j'ai tant couru que je ne peux plus me retourner ! Je n'ai rien à te refuser, mais plutôt que de continuer à me battre pour rien, je préfère tout de suite faire ma paix avec le roi Arthur. – Ami très cher, répondit Lancelot, je t'en sais gré et je t'affirme que, désormais, tu n'auras pas de plus fidèle compagnon ! » Et les deux hommes s'embrassèrent. Puis Galehot revêtit sa plus belle robe, prit son meilleur palefroi, et, sans autre arme que son épée, le visage découvert, il s'en alla vers le camp d'Arthur.

Les guetteurs furent bien ébahis de voir le seigneur des Îles Lointaines seul au milieu de ses ennemis. Ils lui demandèrent

siècle, les valeurs morales habituelles n'avaient plus cours lorsqu'il s'agissait de décrire des situations mythologiques et nécessairement symboliques.

³¹ Ce « don contraignant », typiquement celtique, est obligatoire pour le roi (voir « la chevauchée du prince Kilourh », dans la deuxième époque), mais il peut acquérir la même valeur pour n'importe quel membre de la société, car il l'engage non seulement moralement, mais socialement et religieusement. On trouvera un arrangement analogue dans la grande épopée irlandaise, « la Razzia des bœufs de Cualngé », où Cûchulainn s'enfuit devant Fergus à condition que celui-ci fasse de même plus tard (J. Markale, *l'Épopée celtique d'Irlande*, nouv. éd., pp. 120-122).

où il allait et ce qu'il voulait. « Conduisez-moi au roi Arthur ! » dit-il simplement. On le mena jusqu'à la tente où Arthur conversait avec son neveu Gauvain qui, souffrant toujours de ses blessures, reposait sur un lit. Galehot descendit de cheval, mit un genou en terre devant le roi et déposa son épée sur le sol. « Roi Arthur, dit-il d'une voix ferme, Galehot, fils de la Géante, seigneur des Îles Lointaines, vient vers toi et te prie de l'écouter. Sache que je me repens d'avoir mal agi envers toi en voulant, sans aucun droit, envahir ton royaume. Sache que c'est librement et sans artifice que je me déclare ton homme lige et que je te reconnais comme mon seigneur légitime. Fais de moi ce qu'il te plaira. »

Quand il entendit ces paroles, le roi Arthur fut rempli d'une joie immense. Il se leva et, sans rien dire, fit relever Galehot et échangea avec lui le baiser de paix. Puis tous deux se mirent à parler longuement tandis qu'on leur servait des breuvages. Galehot demeura toute la journée auprès d'Arthur, et celui-ci voulut que le seigneur des Îles Lointaines couchât cette nuit-là dans la même tente que lui. Quant aux chevaliers d'Arthur, ils manifestèrent leur joie en assurant Galehot de leur amitié et de leur respect.

Le lendemain matin, Galehot s'en revint à son camp et demanda des nouvelles de son compagnon. On lui dit que, toute la nuit, le chevalier aux armes noires avait pleuré à la dérobée en répétant sans cesse : « Hélas ! chétif que je suis ! que puis-je faire ? » Galehot entra dans la tente et vit bien que son hôte avait les yeux rouges et la voix enrouée, que les draps de son lit étaient mouillés de larmes. Alors, il le prit par la main et, l'emmenant à l'écart, lui demanda très doucement : « Beau compagnon, d'où vient ce deuil que tu as mené toute la nuit ? » Mais Lancelot lui répondit que souvent il se plaignait ainsi pendant son sommeil. Galehot insista pour en savoir davantage, mais l'autre ne voulut rien dire. Galehot le voyant alors s'abîmer dans une profonde rêverie finit par se douter que son compagnon était atteint d'une maladie d'amour incurable. Il lui dit : « Ami, par la foi que je te dois, je ferai tout ce qui est en mon

pouvoir pour que ton chagrin n'ait plus de raison d'être. — Seigneur, tu as déjà fait beaucoup pour moi. Aussi vais-je te dire qui je suis : Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc. C'est parce que j'ai toute confiance en toi que je te le révèle, mais je t'en prie, fais en sorte que personne ne le sache. — Sois assuré, ami, que ce n'est pas de moi qu'on le saura. »

Dans l'après-midi, Galehot retourna chez le roi Arthur. Tout à coup, Gauvain lui demanda comment il avait décidé de faire sa paix avec le roi. Il répondit que c'était par la volonté d'un chevalier. Guenièvre, qui se trouvait là, intervint alors : « Ne serait-ce pas le chevalier aux armes noires ? — Oui, certes, c'est bien lui. — Et quel est son nom ? — Dame, je ne le sais. — Comment ? fit le roi. Tu ne connais même pas le nom de celui qui a réussi à nous accorder ! Cela me paraît bien étrange. Je me demande vraiment qui il peut être. Assurément, il n'est pas de ma terre, car il ne s'y trouve pas un preux chevalier dont je ne connaisse le nom. Mais, Dieu m'est témoin, pour avoir la compagnie et l'amitié de cet homme, je donnerais la moitié de tout ce que je possède, hormis le corps de la reine, ma femme, dont je ne ferais don à personne ! »

Tout le monde approuva les paroles du roi. Mais Gauvain ajouta : « Moi, je voudrais être la plus belle femme du monde afin que le chevalier aux armes noires m'aimât toute sa vie ! » Galehot, qui commençait à comprendre le secret de Lancelot, se tourna vers la reine : « Et toi, Dame, dit-il, que donnerais-tu pour qu'un tel chevalier fût toujours à ton service ? — Par Dieu, répondit Guenièvre, je crois bien que Gauvain a bien dit tout ce qu'une femme peut offrir ! » En entendant ces mots, ils se mirent tous à rire. La reine se leva pour se retirer, mais elle pria Galehot de l'accompagner. Quand ils furent un peu à l'écart, elle lui dit : « Galehot, ma reconnaissance t'est acquise pour ton geste qui t'honore grandement, et je ferai pour toi plus que tu ne penses. Je suis certaine que le chevalier aux armes noires se trouve chez toi, et il se pourrait fort bien qu'il ne me fût pas inconnu. Si tu as quelque amitié pour moi, fais en sorte que je puisse le rencontrer. — Dame, cela dépend de lui. Il n'est pas

mon homme lige. – C'est le chevalier que j'aimerais le plus connaître, seigneur Galehot. D'ailleurs, qui ne voudrait connaître un homme si brave et si audacieux ? Il n'est pas possible que tu ne saches pas où il est. Ne veux-tu point me le dire ? – Dame, répondit Galehot, je pense qu'il se trouve en mon pays de Sorelois. – Alors, dit la reine, je t'en prie, beau doux ami, envoie un messenger pour lui dire de venir, et qu'il chevauche jour et nuit ! »

Là-dessus, Galehot quitta la reine, mais il savait maintenant à quoi s'en tenir à propos du chagrin de Lancelot. Il alla donc retrouver celui-ci et lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui, Arthur et ses compagnons, sans oublier la conversation qu'il avait eue avec Guenièvre. « Que dois-je répondre à la reine ? » demanda-t-il. Lancelot se mit à soupirer. « Je ne sais, répondit-il. – Ami, reprit Galehot, je ne saurais mieux te conseiller qu'en te disant d'accepter de rencontrer la reine. – Puisqu'il en est ainsi, dit Lancelot, agis comme bon te semble. »

La reine Guenièvre était certainement la plus belle femme qui fût jamais vue depuis Hélène la sans pareille, femme du roi Ménélas. Elle était grande, droite et bien faite, ni grosse ni maigre, mais entre les deux. Ses seins, bien placés, menus, blancs et serrés, soulevaient sa robe comme deux petites pommes très dures. Sa taille était étroite, ses reins assez larges pour mieux souffrir les jeux d'amour ; ses bras étaient ronds, longs et pleins, ses doigts très fins, ses mains petites. Elle était si avenante de corps et de membres qu'on n'y trouvait aucun défaut. Ses cheveux étaient blonds et luisants comme une coupe d'or, et ils retombaient en tresses souples jusqu'à ses hanches. Elle avait les yeux verts et brillants comme ceux d'un faucon de montagne, les sourcils bruns et déliés, la peau plus blanche que celle d'une sirène ou d'une fée, plus tendre que la fleur de mai, plus fraîche que la neige qui vient de tomber. Son front était lisse comme le cristal ; ses lèvres vermeilles, un peu charnues, comme invitant au baiser ; ses dents claires, riantes, bien dessinées. Bref, elle avait l'air d'un ange descendu des nuées célestes pour le bonheur des humains. Mais autant sa beauté était

grande, autant sa sagesse et ses manières étaient exceptionnelles, et tous ceux qui l'approchaient ne cessaient de vanter ses mérites.

Quatre jours s'écoulèrent, et la reine s'impatiait. Chaque fois qu'elle se trouvait en présence de Galehot, elle le priait de hâter l'entrevue, car elle soupçonnait bien que le chevalier aux armes noires n'était pas aussi loin qu'on le disait. Enfin, le cinquième jour, comme elle lui demandait des nouvelles, Galehot répondit : « Elles sont bonnes. La fleur des chevaliers est arrivée ! » Le cœur de Guenièvre en tressaillit de joie. « Je suis heureuse, dit-elle, mais comment faire pour le voir en secret ? Je ne tiens pas à être l'objet de médisances ! – Je comprends, dit Galehot. Aussi vais-je t'expliquer ce que nous allons faire. » Il lui montra alors un coin de la prairie tout couvert d'arbrisseaux, et il lui recommanda de venir là au crépuscule, seule ou avec une suivante en qui elle avait toute confiance. « Beau doux ami ! s'écria-t-elle, tes paroles me ravissent de contentement ! Plût au Ciel qu'il fit nuit tout de suite ! »

Toute la journée, elle devisa de choses et d'autres pour tromper son impatience. Enfin, le soir venu, elle prit la main de Galehot et lui demanda de l'accompagner à la promenade, et elle fit la même proposition à la Dame de Malehaut. Ils s'en allèrent alors, par les prés, jusqu'au lieu du rendez-vous. Galehot et la reine s'assirent sous les arbres, un peu à l'écart de la Dame de Malehaut. « J'ai demandé à mon sénéchal d'amener ici celui que tu attends », expliqua Galehot. Le cœur de Guenièvre battait très fort. Pendant ce temps, le sénéchal et son compagnon passaient le gué et s'en venaient à travers la prairie. Lancelot était si beau qu'on n'eût point trouvé son égal dans tout le pays. Aussi, dès qu'elle aperçut son ancien prisonnier, la Dame de Malehaut le reconnut fort bien ; mais, lorsqu'il passa en la saluant, elle baissa la tête pour que lui-même ne la reconnût point.

Quand il arriva devant la reine avec le sénéchal, Lancelot tremblait si fort qu'à peine put-il mettre genou à terre. Il avait perdu toute couleur et baissait les yeux comme en proie à la honte. Alors, Galehot, qui s'apercevait du trouble de son ami,

demanda au sénéchal d'aller tenir compagnie à la Dame de Malehaut. Dès qu'il se fut éloigné, la reine releva par la main le chevalier agenouillé et le fit asseoir à côté d'elle sur l'herbe tendre. « Seigneur, dit-elle en riant, nous t'avons beaucoup désiré ! Enfin, par la grâce de Dieu et de Galehot, nous réussissons à nous voir ! Encore ne suis-je pas entièrement sûre que tu es bien celui que je demande. Galehot me l'a dit, certes, mais j'aimerais bien l'apprendre de ta propre bouche. Qui es-tu ? »

Lancelot n'osait pas encore regarder son visage. En guise de réponse, il murmura qu'il n'en savait rien. Alors, voyant que son trouble augmentait, Galehot se décida à agir. « Je suis bien grossier, dit-il, de laisser les autres sans compagnie. » Et, se levant, il alla rejoindre son sénéchal et la Dame de Malehaut.

« Seigneur chevalier, reprit la reine, pourquoi ce mystère ? Pourquoi t'obstines-tu à cacher ton nom ? Es-tu vraiment le chevalier aux armes noires qui fit tant de prouesses l'autre jour ? » Comme Lancelot ne répondait toujours pas, Guenièvre comprit alors que c'était par modestie : il ne voulait assurément pas qu'on parlât de sa vaillance. Elle n'insista pas davantage, mais se résolut à tenter autre chose : « Qui donc t'a fait chevalier ? – Dame, répondit-il immédiatement, c'est toi-même ! – Comment cela ? » dit la reine, faisant semblant d'être étonnée. Alors Lancelot se mit à parler. Il lui dit comment la Dame du Lac l'avait conduit à la cour du roi Arthur, vêtu d'une robe blanche, et comment il avait été adoubé le dimanche suivant. Mais le roi n'avait pas eu le temps de lui ceindre l'épée, et c'était d'elle qu'il tenait la sienne : il était donc son chevalier. Puis il raconta tout ce qu'il avait fait depuis. Quand elle sut que c'était lui qui avait conquis la Douloureuse Garde et qui en avait levé les sortilèges, elle se souvint de ce que lui avait dit la jeune Saraïde, l'envoyée de la Dame du Lac. Elle s'écria : « Je sais bien qui tu es. Tu es Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Benoïc ! »

Lancelot se réfugia dans le silence. Elle reprit : « Maintenant, je voudrais que tu me dises pour qui tu as fait cela. Je ne le répéterai à personne. Je suis sûre que si tu as accompli tant de prouesses, c'est pour l'amour d'une dame. Par la foi que tu me

dois, quelle est-elle ? – Ah ! répondit Lancelot, je vois bien qu'il me faut l'avouer : cette dame, c'est toi, reine Guenièvre ! – Pourtant, fit la reine, ce n'est pas pour moi que tu as rompu les deux lances qu'on t'avait apportées l'autre jour, car mon nom n'était pas lié au message ! – J'ai fait pour elles ce que je devais, et pour toi ce que je pouvais. – Belle réponse ! fit la reine rêveusement. M'aimes-tu donc tant que cela ? – Dame, je n'aime ni moi ni autrui autant que toi ! – Et depuis quand m'aimes-tu ? – Depuis l'instant où je t'ai vue pour la première fois. »

À ce moment-là, la Dame de Malehaut toussa et écarta son voile. Lancelot se retourna et reconnut son visage. Il en éprouva tant d'inquiétude que ses yeux se mouillèrent d'angoisse. Guenièvre, un peu surprise, s'aperçut qu'il regardait ailleurs. Et bien qu'elle fût persuadée en elle-même de la sincérité du chevalier, elle décida de le mettre à l'épreuve. « Je ne demande qu'à te croire, dit-elle, mais quelque chose m'intrigue. Il y a un instant, tu as regardé une autre femme que moi, et tu en étais tellement ému que tu en as versé quelques larmes. D'ailleurs, tu es tellement confus que tu n'oses plus regarder de ce côté-là ! Je me demande si ta pensée m'appartient autant que tu le prétends ! » Lancelot était au désespoir. « Ah ! Dame ! s'écria-t-il. Ce que tu dis est impossible ! Depuis le moment où je t'ai vue, aucune femme n'a pu gagner mon cœur ! – J'ai vu ce que j'ai vu ! fit la reine en insistant lourdement pour le tourmenter, car elle savait fort bien que c'était elle qu'il aimait d'amour. Ton corps est près de moi, c'est vrai, mais ton cœur est ailleurs ! » reprit-elle d'une voix sévère. C'était trop pour Lancelot qui ne put en supporter davantage. Son angoisse fut telle qu'il faillit s'évanouir de douleur. En le voyant pâlir, la reine le prit par les épaules pour l'empêcher de tomber, et appela Galehot qui se précipita pour soutenir Lancelot, disant à la reine : « Ah ! Dame ! À force d'être si cruelle avec lui, tu finiras bien par le faire mourir ! – Mais, insista Guenièvre, il prétend que c'est pour moi qu'il a accompli toutes les prouesses qu'on lui connaît ! Crois-tu vraiment qu'il dise la vérité ? – Non seulement je le crois, répondit Galehot, mais j'en ai la certitude absolue. C'est le plus preux et le plus

loyal chevalier que j'aie jamais connu ! Sois-en assurée : il t'aime plus que lui-même ! – Je ne demande qu'à le croire, mais qu'y puis-je ? Il ne me demande rien...

— Noble reine, dit Galehot, s'il ne te demande rien, c'est qu'il n'ose. On tremble toujours quand on aime, et plus encore lorsqu'on aime d'amour fou. Je te prie donc en son nom de lui octroyer ton amour, de le prendre pour ton chevalier et de devenir sa dame pour toujours. Ainsi le feras-tu plus riche que si tu lui offrais le monde entier ! Scelle ta promesse d'un baiser, devant moi, en témoignage d'amour véritable et partagé ! »

Ainsi parla Galehot, fils de la Géante, seigneur des Îles Lointaines, en faveur de Lancelot, si ému qu'il ne put rien répondre. « Promenons-nous ensemble tous les trois, comme si nous devions », dit Galehot. Alors, ils marchèrent dans le pré, en direction de la rivière et la reine, voyant que Lancelot n'osait faire le premier pas, le prit par le menton et, devant Galehot, le baisa longuement sur la bouche. Mais la Dame de Malehaut n'avait rien perdu de la scène.

« Ami très cher, murmura Guenièvre à Lancelot, je suis tienne et j'en ai grande joie. Mais veille à ce que la chose demeure secrète, car je suis une des femmes dont on dit le plus de bien, et, si ma réputation se perdait, notre amour en serait terni à jamais³². Quant à toi, Galehot, tu es le garant de notre amour : si quelque mal m'en advenait, tu en serais responsable, tout comme tu es responsable de ma joie et de mon bonheur. – Je le sais, répondit Galehot. Mais j'ai une faveur à te demander : que tu sois garante toi-même de notre amitié, à Lancelot et à moi. – Certes, répondit Guenièvre, j'y consens volontiers. » Elle prit Lancelot par la main droite et Galehot par la main gauche. « Galehot, dit-elle, je te donne à jamais à Lancelot du Lac. Lancelot, je te donne à jamais à Galehot, seigneur des Îles Lointaines³³. »

³² Ce sont les conditions absolues de l'Amour courtois, ou *fine amor*, telles qu'elles apparaissent, aux XII^e et XIII^e siècles, autant dans les traités théoriques que dans les récits romanesques. Voir J. Markale, *l'Amour courtois ou le Couple infernal*, Paris, Imago, 1987.

³³ Il s'agit là d'un bien étrange rituel qui, bien que relaté dans un récit très christianisé, remonte au temps lointain du paganisme, rituel sexuel où s'imbriquent homosexualité et hétérosexualité, l'une n'allant pas sans l'autre, semble-t-il. L'adjonction ultérieure de la Dame

La nuit était complètement tombée, mais le temps était clair et serein, et la lune luisait sur les prés. Lancelot et Galehot accompagnèrent la reine jusqu'à son pavillon, puis prirent congé d'elle avant de regagner le camp de Galehot. Là, s'étant couchés dans le même lit, ils parlèrent toute la nuit de ce qui leur tenait le plus à cœur.

La reine, cependant, ne pouvait pas dormir. Elle sortit de son pavillon et se mit à rêver. La Dame de Malehaut, la voyant seule, s'approcha tout doucement. « Ah ! murmura-t-elle, bien meilleure est la compagnie de quatre... » Et comme la reine ne paraissait pas avoir entendu, elle répéta sa phrase. « Que veux-tu dire par là ? demanda Guenièvre. – Dame, j'ai peut-être parlé plus qu'il ne convenait, et je dois m'en expliquer. J'ai vu ce qui s'est passé dans le verger. Je t'ai vue échanger un baiser avec le chevalier. Tu ne peux mieux placer ton cœur, car tu es l'être qu'il aime le plus au monde. Je le connais bien : je l'ai retenu prisonnier pendant longtemps, et c'est moi qui lui ai donné ses armes vermeilles, puis ses armes noires. L'autre jour, quand je l'ai vu si pensif, au bord de la rivière, j'ai bien deviné qu'il t'aimait. Et, pourtant, je l'aimais moi aussi, et j'ai tenté d'obtenir son cœur. Hélas pour moi ! Son amour pour toi est le plus fort, et je m'en réjouis, car tu es certainement la plus belle femme qu'on ait jamais vue en ce monde. – Je te remercie de ta franchise, répondit Guenièvre. Mais je voudrais encore savoir quelque chose : pourquoi dis-tu que meilleure est la compagnie de quatre ? J'avoue que je ne comprends pas bien.

– Dame, bientôt Galehot et son ami partiront pour le pays de Sorelois, mais où qu'ils se trouvent, ils pourront ensemble parler de toi. Tu demeureras ici, toute seule, et toi, tu ne pourras parler de lui à quiconque. S'il te plaisait que je fusse la quatrième dans votre secret, tu pourrais m'entretenir de lui.

– Belle amie, répondit la reine, ta requête me touche profondément. Oui, tu seras la quatrième à partager notre secret. Mais

de Malehaut à cet étrange trio ne fait que confirmer l'archaïsme de ce rituel si peu conforme à l'esprit chrétien qui anime pourtant les rédacteurs de la légende du Graal.

sache bien que je ne saurai plus me passer de toi, car lorsque j'aime, personne ne peut aimer plus que moi. »

Et elle apprit à la Dame de Malehaut que le chevalier aux armes noires se nommait Lancelot du Lac et qu'il était le fils du roi Ban de Bénoïc. Elle prit également soin de dire que Lancelot avait pleuré en la regardant. Puis elle voulut à toute force que sa nouvelle amie partageât son lit.

Quand elles furent couchées, Guenièvre demanda à la Dame de Malehaut si elle avait un ami. La Dame, qui songeait à Lancelot, lui répondit qu'elle n'avait jamais aimé qu'une seule fois, mais seulement en pensée. Alors la reine décida qu'elle la lierait à Galehot³⁴.

Le lendemain, de bonne heure, elles retournèrent à la prairie aux arbrisseaux, accompagnées de quelques suivantes. La reine dit à la Dame de Malehaut qu'elle chérirait cet endroit à tout jamais. Puis elle se mit à faire l'éloge de Galehot, du mieux qu'elle le put, déclarant que c'était le plus sage et le plus noble des chevaliers de ce temps, et elle ajouta que lorsqu'il connaîtrait la nouvelle amitié qui les liait, il en aurait grande joie. C'est pourquoi, un peu plus tard, quand Galehot vint converser avec le roi Arthur, elle le tira à part et lui demanda s'il aimait d'amour une femme ou une jeune fille. « Non, répondit Galehot, je n'ai pas d'amie. – Sais-tu pourquoi, je te demande cela ? Puisque c'est toi qui m'as conduite à m'engager auprès de Lancelot, je veux moi-même te conduire à t'engager auprès d'une femme. Celle que j'ai choisie, tu n'auras pas à en rougir : elle est dame noble et riche d'honneur. C'est la Dame de Malehaut. – Dame, le choix me convient, et je ferai selon ta volonté. »

Elle fit appeler la Dame de Malehaut et lui dit : « Au nom de Dieu, je veux donner ton cœur et ton corps à un homme qui est digne de toi. Es-tu prête à suivre ma volonté et mon désir le plus cher ? » La Dame de Malehaut répondit qu'elle acceptait de

³⁴ Ainsi est bouclée la boucle. Les quatre personnages sont désormais liés deux par deux ; mais au lieu de deux couples selon l'apparence, il y en a quatre : Lancelot-Guenièvre, Lancelot-Galehot, Galehot-Dame de Malehaut, Guenièvre-Dame de Malehaut, le tout formant une sorte de « fratrie » de nature ésotérique et secrète.

grand cœur ce que lui proposait la reine. Alors Guenièvre les prit tous les deux par la main. « Seigneur chevalier, dit-elle à Galehot, je te donne à cette dame comme ami loyal de cœur et de corps. » Puis elle s'adressa à la Dame : « Dame, je te donne à ce chevalier comme amie loyale de cœur et de corps. » Tous deux se laissèrent faire avec grande joie, et la reine voulut qu'ils échangeassent un baiser et qu'elle en fût le témoin. Après quoi, ils avisèrent sur les moyens de se rencontrer tous les quatre, et rendez-vous fut pris cette même nuit dans la prairie aux arbrisseaux, qui était bien propice à abriter les amours discrètes³⁵.

³⁵ D'après le *Lancelot* attribué à Gautier Map.

La Charrette d'Infamie

On était à l'Ascension. Le roi Arthur avait tenu à cette occasion une cour magnifique à Carduel, où il avait convié un grand nombre de ses barons et de ses chevaliers, ainsi que toutes les dames du royaume. C'est Kaï, le sénéchal, frère de lait du roi, qui avait dirigé le service des tables, et qui mangeait à son tour avec les officiers de bouche. Après le festin, Arthur et la reine Guenièvre demeurèrent en compagnie des barons, échangeant avec eux les propos les plus divers et les réflexions les plus dignes d'une assemblée royale.

C'est alors que surgit dans la grande salle de Carduel un chevalier brillamment équipé pour le combat, armé de pied en cap, qui s'avança vers le roi et qui s'écria d'une voix très forte : « Roi Arthur ! Je ne te salue pas ! Sache que je retiens en captivité bien des chevaliers, des dames et des jeunes filles qui sont de ta terre et de ta maison. Mais je ne t'apporte pas de leurs nouvelles dans l'intention de les libérer et de te les rendre. Au contraire, je te confirme que tu mourras avant de les retrouver ! » Le roi sembla accablé par ce discours et ne dit pas un mot. Dans l'assemblée, tous avaient fait silence. Alors le nouvel arrivé fit

demi-tour, sans daigner plus longtemps rester devant le roi, et il alla jusqu'à la porte de la salle.

À ce moment, il se retourna et lança ce défi : « Roi Arthur ! Si dans ta cour il est, par hasard, un chevalier d'un tel mérite à tes yeux que tu oserais lui confier le soin de ramener la reine en se battant avec moi dans ce bois où je me rends, je l'y attendrai en te promettant de libérer tous les captifs que je garde en ma terre, au cas où il m'empêcherait de la ravir en triomphant de moi et parviendrait ainsi à la ramener jusqu'à toi ! Après quoi, le chevalier s'approcha de la reine Guenièvre, la prit par le bras et l'entraîna au-dehors avec lui. Un tumulte s'éleva immédiatement dans tout le palais, et la nouvelle du défi lancé par l'inconnu arriva bientôt au sénéchal qui était en train de se restaurer avec les sergents. Kaï interrompit immédiatement son repas et se précipita vers le roi : « Arthur ! s'écria-t-il, je t'ai servi longuement dans l'honneur et la loyauté. Je réclame un don de toi, et si tu ne me l'accordes pas, je jure sur mon âme que tu ne pourras plus me compter au nombre de tes serviteurs ! Accorde-moi le don de poursuivre cet inconnu, de ramener saine et sauve la reine, ton épouse, et de libérer les prisonniers qui sont sur sa terre ! »

Arthur était fort mal à l'aise. « Parles-tu sérieusement ? demanda-t-il à Kaï, sachant très bien que le sénéchal promettait toujours plus qu'il ne tenait. – Roi, répondit Kaï, je ne suis pas d'humeur à plaisanter. Un inconnu se présente, te défie et s'en va avec ta femme, et tu ne réagis même pas ! Faut-il que tu sois ivre pour agir de façon aussi lâche ! Je réclame le droit de venger l'honneur de ta cour ! » Il y eut un grand moment de silence dans l'assemblée. Arthur était au supplice, mais il ne pouvait rien contre la demande de Kaï. « Eh bien, fais ce que tu crois devoir faire », finit-il par dire. Kaï se précipita au-dehors, appela les valets pour qu'on préparât son cheval, se fit armer et, sans tarder, sauta en selle, galopant en direction du bois où attendait le chevalier inconnu avec son otage, la reine Guenièvre.

Quant à Arthur, il était resté sur son siège. C'est alors que son neveu Gauvain se présenta devant lui. « Mon oncle, dit-il, je

comprends ta douleur et ta faiblesse. Laisse-moi te dire que le chevalier qui vient de te défier est pire encore que tu ne l'imagines. C'est Méléagant, fils du roi Baudemagu, qui règne en la cité de Gorre³⁶. Autant le père est un homme preux et courtois, autant le fils est un tyran cruel et sans pitié qui n'a de cesse de trouver de nouvelles victimes³⁷. Il est évident que Kaï ne pourra triompher de lui. Donne-moi la permission de le suivre et d'agir pour le mieux afin d'épargner à la reine le sort qui l'attend. Et ordonne à tes chevaliers de partir eux aussi pour en finir avec cet odieux vassal qui est plus vil et plus méchant qu'un diable d'Enfer ! Ainsi parla fièrement Gauvain, fils du roi Loth d'Orcanie, neveu du roi Arthur. Le roi lui répondit : « Beau neveu, fais à ta guise pourvu que tout malheur soit écarté ! »

Gauvain ne perdit pas de temps. Rapidement équipé, il partit de toute la vitesse de son destrier. Quant aux autres, ils s'armèrent dans la plus vive confusion. Chacun voulait prendre part à l'expédition, mais chacun s'en allait à sa fantaisie. Ils finirent cependant par constituer une troupe qui se dirigea vers le

³⁶ Il y a deux variantes du nom, *Goirre* et *Voirre*. Il n'est pas difficile d'y reconnaître la « Cité de Verre » (*Urbs Vitrea*) de la tradition brittonique insulaire, qui désigne l'Autre Monde celtique, et qui a été très souvent, en raison d'une fausse étymologie, identifiée à Glastonbury, dans le Somerset, lieu privilégié où se sont développées, sous l'influence des moines clunisiens et d'Henry II Plantagenêt, les légendes traditionnelles concernant Arthur et le Graal. Voir J. Markale, *le Roi Arthur et la société celtique*, Paris, Payot, nouv. éd. 1993.

³⁷ Méléagant, parfois appelé Maheloas (« Un haut baron, seigneur de l'île de Verre », selon Chrétien de Troyes dans son *Érec et Énide*), est la francisation du nom gallois Maelwas (*maglo-vasso*, littéralement « grand serviteur ») qui désigne un personnage ambigu, équivalent de l'Ankou des Bretons armoricains. C'est une sorte de « rassembleur de morts » impitoyable. Le récit du rapt de la reine par Méléagant et de la poursuite qui s'ensuit est certainement l'un des plus anciens épisodes de la légende arthurienne, mais c'est Chrétien de Troyes qui y a introduit le personnage de Lancelot. En effet, on peut voir la représentation de cette légende sur l'archivolte de la cathédrale de Modène, en Italie, dès l'an 1100, en images fort précises, et avec des noms gravés. On apprend ainsi que la reine Winlogée (dont le nom comporte la même racine *win* ou *wen* que celui de la reine Guenièvre) a été enlevée et est retenue dans une forteresse par un guerrier nommé Mardoc (qui n'est pas forcément le ravisseur). De la bretèche du château sort un chevalier que combattent Galvagnus (= Gauvain) et Che (= Kaï). Devant *Artus de Bretania* se trouve un valet armé d'un étrange bâton cornu, nommé Isdernus (= Yder-Édern). Tout cela semble l'illustration d'un récit dont on retrouve le schéma dans la *Vita Gildae*, texte latin du début du XII^e siècle, attribué à Garadoc de Llan-carvan. Là, la reine est nommée Guennevar, et le ravisseur Maelwas, seigneur de l'*Urbs Vitrea*. La trame de ce récit est une sorte de quête chamanique dans l'Autre Monde pour ramener l'âme de la reine, prisonnière des esprits infernaux.

bois, le plus vite possible. Mais comme ils arrivaient à la lisière, ils en virent déboucher la monture de Kaï. On la reconnut bien. Mais on remarqua aussi que les rênes de la bride étaient rompues et que le cheval n'avait plus de cavalier. Du sang rougissait l'étrivière. Ce spectacle eut le don de refroidir l'ardeur de plus d'un qui s'en retourna piteusement à Carduel en affirmant qu'il avait perdu la trace du ravisseur.

Cependant, Gauvain avait pris beaucoup d'avance, et il chevauchait bien loin des autres. Il ne tarda pas à apercevoir un chevalier qui avançait au pas sur un cheval harassé, haletant et couvert de sueur. Ce chevalier salua Gauvain le premier et Gauvain lui rendit son salut. Il s'arrêta et dit : « Seigneur, tu le vois, mon cheval est tout trempé de sueur et si fourbu qu'il n'est plus bon à rien. Puis-je te prier, à charge de revanche, de me donner ou de me prêter le destrier que tu mènes derrière toi pour m'en servir en cas de besoin ? – Certes, dit Gauvain, prends-le et fasse le Ciel que tu en puisses tirer avantage. » Le chevalier remercia Gauvain, piqua des deux et s'éloigna à travers la forêt. Curieux de savoir qui il était, et quelque peu rageur, Gauvain le prit en chasse. Il est vrai qu'il n'avait pas reconnu le chevalier et ne savait pas que c'était Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc, qui, revenant du pays de Sorelois, d'où il avait pris congé de son frère d'armes Galehot, avait appris par hasard le rapt de la reine Guenièvre et s'était précipité sur les traces du ravisseur.

Gauvain, suivant le chevalier inconnu de lui, descendit la pente d'une colline, et chevaucha longtemps encore. Soudain, il retrouva, étendu sans vie, le destrier qu'il avait donné au chevalier. Tout autour, des chevaux avaient labouré de leurs sabots le sol que jonchaient des débris de lances et de boucliers. Visible-ment, une bataille acharnée s'était déroulée à cet endroit entre plusieurs guerriers. Gauvain regretta amèrement de ne pas s'être trouvé présent au moment du combat, mais comme l'endroit ne lui plaisait guère, il ne s'y attarda pas et poursuivit son chemin à vive allure. Bientôt, il aperçut le chevalier qui s'en allait à pied, tout seul, le heaume lacé, le bouclier pendu au cou,

l'épée ceinte à son côté. Il le vit rejoindre un chemin où roulait une charrette.

Il faut dire qu'en ce temps-là, les charrettes tenaient lieu de piloris. Dans chaque ville, où de nos jours on peut en voir de nombreuses, il n'y en avait qu'une seule. Comme les piloris, cette charrette était destinée aux félons, aux meurtriers, aux vaincus en combat judiciaire, aux voleurs qui ravissaient le bien d'autrui. Le criminel pris sur le fait était aussitôt mis sur la charrette et mené de rue en rue à travers la ville. Toutes les dignités étaient perdues pour lui, et il ne pouvait jamais plus être admis à la cour d'un roi ou d'un prince. C'est pourquoi on répétait souvent ce dicton : « Quand tu rencontreras une charrette, fais sur toi le signe de la croix et souviens-toi de Dieu pour qu'il ne t'arrive pas malheur³⁸ ! »

Le chevalier privé de monture se dirigea vers la charrette et vit un nain, juché sur les timons. « Nain, fit-il, au nom du ciel, dis-moi si tu as vu passer par ici ma dame, la reine ! » Le nain fit mine de ne pas entendre et continua de mener son train. Le chevalier répéta sa question. Alors le nain lui dit : « Si tu veux monter dans ma charrette, je te promets qu'avant demain, tu sauras ce qu'il est advenu à la reine ! » Et, sans plus attendre, il fouetta ses chevaux. Le chevalier demeura un certain temps plongé dans sa méditation. Monter dans cette charrette ? Il ne pouvait s'y résoudre, car c'était se vouer à l'opprobre de tous ceux qu'il rencontrerait. Mais, d'autre part, le nain lui avait promis qu'il saurait, avant le lendemain, ce qu'il était advenu de la reine Guenièvre. Que faire ? Après une hésitation bien compréhensible, il sauta dans la charrette. Gauvain, qui galopait derrière, n'en crut pas ses yeux. Il s'adressa au nain : « Dis-moi, qu'en est-il du sort de la reine ? Sais-tu quelque chose à son su-

³⁸ Il s'agit bel et bien d'une réminiscence de la tradition bretonne-armoricaine de la charrette de l'Ankou, sur laquelle l'Ankou, qui est le dernier mort de l'année précédente, va, de village en village, collecter les âmes des nouveaux défunts. Dans la croyance populaire, cela porte malheur et constitue un mauvais présage de rencontrer cette charrette que l'on entend parfois sur les landes et dans les bois sans pouvoir jamais la voir. Tous ces détails, contenus aussi bien chez Chrétien de Troyes que chez Ulrich von Zatzikhoven, sont des éléments en faveur de l'origine armoricaine de la légende de Lancelot du Lac.

jet ? » Le nain lui répondit : « Si tu as pour toi-même autant de haine qu'en a ce chevalier que tu vois assis derrière, monte à côté de lui et tu sauras tout ce que tu veux savoir ! Je vous conduirai tous les deux ! »

Gauvain s'arrêta net. Cette invitation lui paraissait si insensée qu'il ne voulut même pas en débattre. Il marmonna entre ses dents : « Pas question de me déshonorer ainsi ! Mais va toujours, je te suivrai où tu iras ! » Là-dessus, ils continuèrent leur chemin. L'un chevauchait et l'autre se trouvait dans la charrette, mais ils avançaient à la même allure. À la tombée de la nuit, ils parvinrent à une forteresse à l'aspect aussi puissant que beau. Ils entrèrent par une large porte, et les gens s'assemblèrent dans les rues pour les voir passer. Bientôt, une immense rumeur enfla et se répercuta dans la ville : « Voyez ce chevalier qui est dans la charrette ! À quel supplice le destine-t-on ? Sera-t-il écorché vif, pendu, noyé, ou brûlé sur un bûcher d'épines ? Dis-nous, nain, toi qu'on a chargé de le traîner sur la charrette d'infamie, quel crime a-t-il commis ? Est-il convaincu de larcin ? Est-ce un meurtrier ou a-t-il été vaincu en duel judiciaire ? »

Le nain fit la sourde oreille et ne répondit rien. Il conduisit le chevalier à la demeure où il devait être hébergé, une tour sise au bout de la ville. Au-delà s'étendaient des prés, en contrebas des rochers sur lesquels se dressait la tour, à flanc d'abîme. La charrette pénétra dans l'enceinte, et Gauvain la suivit, prenant soin de mettre pied à terre et de regarder ce qui se passait alentour. Des valets s'empressèrent de lui ôter son armure, et une Dame en toilette avenante, d'une beauté sans rivale à la ronde, sortit du logis. « Dis-moi, nain, demanda-t-elle, de quel crime s'est rendu coupable ce chevalier que tu traînes dans ta charrette ? » Le nain ne daigna pas répondre. Il se contenta de faire descendre le chevalier, et s'en alla, sans que personne sache où. La Dame alors fit apporter deux manteaux fourrés de petit-gris que Gauvain et l'autre chevalier revêtirent après avoir été désarmés. À l'heure du souper, on les fit entrer dans une grande salle où un exquis festin les attendait, et l'hôtesse eut Gauvain comme

voisin de table. Tout au long de la soirée, elle prodigua à l'un et à l'autre les plus grands égards et leur tint la plus charmante des compagnies. Puis, le souper terminé, on prépara deux lits, hauts et longs, tout près d'un troisième encore plus somptueux, et déjà dressé. Ce lit offrait tout le confort possible, et Gauvain n'en avait jamais vu de semblable. Au moment du coucher, la Dame emmena ses deux hôtes et leur désigna les deux lits qui avaient été faits. « C'est pour votre agrément qu'ont été placés ces deux lits, dit-elle. Quant à l'autre lit que vous voyez, je ne vous conseille pas de vous y étendre, car il n'est pas fait pour vous. – Pourquoi nous est-il défendu ? » demanda le chevalier qui était monté dans la charrette. Elle répliqua vivement : « Ce n'est pas à toi de poser des questions. Il est honni dans ce monde celui qui est monté dans la charrette d'infamie. Sache que, si tu t'avisais d'y coucher, ta témérité te coûterait bien cher ! » Et la Dame les quitta, en compagnie de ses suivantes et de ses valets.

Restés seuls, Gauvain et Lancelot (mais Gauvain ne savait pas que c'était lui) se regardèrent avec étonnement. « C'est bien, dit Lancelot, je coucherai quand même dans le lit défendu. » Il se débarrassa de ses chausses et s'y étendit sans plus attendre, sous une courteline en brocart d'or jaune étoilé d'or, la fourrure de sa doublure n'ayant rien de commun avec du petit-gris pelé, mais plutôt avec de la zibeline digne d'un roi. Alors, tandis que Gauvain se couchait à son tour sur l'un des deux lits bas, Lancelot s'endormit.

À minuit, les deux chevaliers furent réveillés par un fracas épouvantable. Des lattes du toit, jaillit comme la foudre, le fer en avant, une lance qui sembla transpercer les flancs de Lancelot mais ne réussit en fait qu'à coudre la couverture aux draps blancs de son lit. Un pennon pendait à la lance, et c'était une banderole de feu. La flamme, en un instant, gagna la couverture, les draps et les bois, tandis que le fer de la lance vibrait encore après avoir frôlé le flanc du chevalier sans lui faire d'autre mal qu'une simple éraflure. Lancelot cependant s'était dressé et levé promptement et avait réussi à éteindre le feu, saisissant la lance avant de la jeter au milieu de la salle. Cela fait, il

se recoucha et se rendormit tranquillement, comme si rien ne s'était passé.

Au petit matin, la Dame de la Tour envoya réveiller ses hôtes. Ils assistèrent à la messe, puis le chevalier, qui était monté dans la charrette, se pencha rêveusement par une fenêtre où la vue dominait les prés. Quant à Gauvain, il devisait près d'une autre, en compagnie de la Dame. Tout à coup, ils aperçurent un étrange cortège le long de la rivière qui bordait la prairie. Des valets portaient une civière sur laquelle gisait un chevalier en armes, escorté par trois jeunes filles poussant des cris désespérés. Venaient ensuite des hommes d'armes, puis un chevalier de haute taille en compagnie d'une dame d'une merveilleuse beauté. Lancelot la reconnut aussitôt : c'était la reine, qu'il ne cessa de contempler, au comble de l'extase, aussi longtemps qu'il le put. Mais quand elle eut disparu, il voulut basculer dans le vide et s'était déjà glissé à demi hors de la fenêtre lorsque Gauvain le rattrapa, le tira en arrière et lui dit : « Seigneur, de grâce, ne fais jamais pareille folie ! C'est bien à tort que tu sembles haïr ta vie !

— Mais non ! intervint la Dame de la Tour, c'est à bon droit ! Un homme qui est traîné dans la charrette ne peut espérer que déchéance et malheur ! Quel crime a-t-il donc commis pour en arriver là ? »

Pourtant, la Dame qui se montrait si hargneuse envers Lancelot lui donna un cheval et une lance en témoignage de sympathie et de bon accord. Gauvain et Lancelot prirent tous deux congé de leur hôtesse et s'en allèrent du côté où s'était éloigné le cortège qu'ils avaient vu passer. Mais, en traversant les rues de la ville, ils ne rencontrèrent personne et ils n'entendirent aucun cri de haine ou de raillerie.

Ils chevauchèrent longtemps sans pouvoir rejoindre ceux qui emmenaient la reine. Rencontrant une jeune fille à un carrefour, ils la saluèrent et la prièrent de leur indiquer dans quelle direction la reine avait été emmenée, si toutefois elle le savait. La jeune fille leur répondit : « Si je pouvais obtenir de vous suffisantes promesses, je saurais vous montrer le bon chemin et

vous nommer la terre où va la reine, et aussi le chevalier qui la conduit. Mais je vous avertis qu'il faudrait une endurance extrême à celui qui voudrait entrer dans ce pays. Avant d'y parvenir, il souffrirait mille douleurs !

— Jeune fille, dit Gauvain, par le saint nom de Dieu, je te promets sans restriction tout ce que tu voudras : je me mettrai à ton service aussitôt que tu en exprimeras le désir, de tout mon pouvoir. Dis-nous la vérité ! » Et Lancelot fit de même, assurant à la jeune fille que, sans hésiter ni craindre quoi que ce fût, il promettait d'accepter toutes ses conditions. Alors, la jeune fille leur dit : « Par ma foi, gentils seigneurs, sachez que c'est Méléagant, un gigantesque chevalier, le fils du roi de Gorre, qui l'a prise et conduite en un royaume où tous les étrangers, sans pouvoir revenir, sont contraints de rester dans la servitude et l'exil.

— Où est cette terre ? demanda Lancelot. — Vous le saurez bientôt. Mais votre route sera semée d'embûches et de périls, sachez-le bien. Ce n'est pas chose aisée d'entrer dans ce pays sans le congé du roi qui est Baudemagu, père de Méléagant. L'accès n'est possible que par deux passages. L'un est le Pont sous l'Eau, car il est immergé en plein courant. Sous ce pont, la profondeur de l'eau se trouve égale à sa hauteur au-dessus de lui. Rien de moins par ici, rien de plus par là : il est exactement au milieu. Ce passage est pénible, mais ce n'est pas le plus dangereux. L'autre pont est le pire : on ne l'a jamais franchi, car il est tranchant comme une lame. Aussi est-il appelé le Pont de l'Épée. » Cela dit, elle leur indiqua deux chemins qui s'en allaient à travers la forêt.

Lancelot dit à Gauvain : « Il vaudrait mieux nous séparer ici, car ainsi nous aurons plus de chances de réussir. — Tu dis vrai, répondit Gauvain, mais il nous faut choisir. C'est à toi de parler en premier. — J'irai vers le Pont de l'Épée, répondit Lancelot, et cela quel que soit le sort qui m'est réservé. Adieu, ami, et que Dieu te protège de toute sa puissance ! » Et, sans plus attendre, il piqua des deux et disparut dans la forêt.

Il parvint ainsi sur une lande au bord de laquelle se trouvait un gué sur une rivière assez large. Sur l'autre rive, se tenait un chevalier en harnais de combat qu'accompagnait une jeune fille montée sur un palefroi. Le cheval de Lancelot, qui avait grand-soif, s'approcha rapidement de l'eau. « Chevalier ! cria une voix de l'autre bord, je suis le gardien de ce gué et je te défends de le franchir ! » Lancelot se redressa. « Mon cheval a le droit de boire ! » s'écria-t-il. Et il laissa aller le destrier qui se pencha et s'abreuva avec avidité. Mais, sur l'autre rive, le chevalier prit son élan, lance baissée et se précipita sur l'intrus. Celui-ci fit face et le combat s'engagea rudement. Mais bientôt le défenseur du gué commença à reculer en perdant pied. Lancelot, franchissant l'eau et l'assaillant sans relâche, l'obligea à mordre la poussière.

Épouvantée, la jeune fille qui accompagnait le défenseur du gué supplia Lancelot d'épargner la vie de celui qui gisait à terre. Lancelot s'avança, l'épée nue, et menaça le vaincu. « Cette jeune fille a bien fait de demander ta grâce. Je te l'accorde pour l'amour d'elle, à condition que tu promettes sur ta foi que tu te rendras prisonnier où je voudrai ! » Le chevalier lui en fit le serment. Alors Lancelot remit son épée au fourreau. La jeune fille intervint de nouveau : « Chevalier au cœur généreux, puisqu'il a obtenu son pardon, je te prie instamment de lui laisser sa liberté. Laisse-le-moi franc de prison. En retour, je te le jure, tu recevras de moi, en temps voulu, le don qui te plaira, si j'en ai le pouvoir. » Il regarda la jeune fille et se dit qu'il la connaissait. Elle éprouvait d'ailleurs de la grâce et de la honte à se voir ainsi reconnue et eût souhaité qu'il n'en fût rien. Mais, ne songeant qu'à s'éloigner sur-le-champ, Lancelot lui accorda la liberté de son prisonnier, et se remit à galoper.

À la nuit tombante, il rencontra une autre jeune fille à la mine avenante et vêtue d'une robe blanche et ocre qui lui allait à merveille. Il la salua en disant : « Que Dieu te donne santé de l'âme et du corps ! » Elle lui rendit son salut et lui dit : « Seigneur, mon manoir qui est tout proche d'ici est prêt à t'accueillir pour la nuit. Mais j'y mets une condition : ton hébergement

n'ira pas sans que tu me tiennes compagnie dans mon lit ! » Lancelot se sentit mal à l'aise. « Jeune fille, répondit-il, je te remercie de m'inviter sous ton toit et j'apprécie grandement ce service. Mais je me dispenserais volontiers du coucher que tu m'offres ! – C'est à prendre ou à laisser », répliqua-t-elle froidement. Comme il avait besoin de repos, Lancelot se dit qu'il trouverait bien un moyen d'échapper au désir de son hôtesse. Aussi, ne dit-il rien et la suivit-il. Ils longèrent une rivière et parvinrent jusqu'à un manoir qui paraissait solidement bâti et pourvu de défenses. Ayant pénétré à l'intérieur, ils s'arrêtèrent dans une grande cour où des valets prirent soin de leurs montures. La jeune fille le fit alors entrer dans une salle où se trouvait une table couverte de riches vaisselles et de mets odorants. Des flambeaux étaient allumés dans les chandeliers et l'on avait apporté des coupes remplies jusqu'à ras bord de vin de mûre et de vin blanc.

Lancelot et la jeune fille s'assirent à la table et le service commença. Ils mangèrent et burent à satiété ; puis, quand le repas fut terminé, elle dit au chevalier : « Va te distraire au-dehors, si du moins tu n'y vois pas d'inconvénient. Restes-y juste le temps qu'il me faut pour me coucher. Prends la chose du bon côté, et viens à temps, si tu veux tenir ta parole. » Lancelot sortit dans la cour, se demandant comment se tirer d'affaire. Car si, autrefois, il n'avait jamais refusé une occasion de ce genre, l'image de Guenièvre le hantait à tel point qu'il savait parfaitement qu'il ne pourrait pas satisfaire la jeune fille, même s'il en avait exprimé le profond désir, ce qui n'était apparemment pas le cas.

Il attendit un long moment, au milieu de la cour, la fraîcheur de la nuit le dégrisant quelque peu, les vins qu'il avait bus lui ayant monté à la tête. Enfin, il se dit que le temps devait être écoulé et il revint dans la salle. Mais, là, il chercha en vain la femme : elle n'y était pas, pas plus que dans les chambres avoisinantes. Pénétrant dans une chambre plus éloignée, il entendit des cris qui ne pouvaient être poussés que par elle. Voyant une porte ouverte, il se précipita et vit un chevalier qui l'avait ren-

versée et la tenait amplement troussée en travers du lit. Et elle hurlait : « Au secours, au secours, chevalier, au nom de l'hospitalité ! Si tu n'arraches pas ce ribaud d'où il est, il me honnira devant toi ! C'est à toi qu'il revient de partager mon lit, comme tu l'as accepté ! Viens à mon secours ! »

Lancelot rougit de confusion en voyant le ribaud maintenir dénudée jusqu'au nombril la jeune femme, la vision de l'assaillant nu sur sa victime nue enflammant sa colère. Il voulut alors entrer dans la chambre, mais deux sergents en gardaient l'entrée, munis chacun d'une hache qui aurait pu trancher l'échine d'une vache aussi rapidement que la racine d'un genêt. Il n'hésita pourtant pas et fit irruption dans la pièce. Les sergents abaissèrent la hache avec violence, mais il était déjà passé. Il se retourna contre eux et les attaqua de son épée qu'il avait eu la bonne idée de garder au côté. À force de ferrailler contre eux, il les obligea à lâcher leurs armes et à prendre la fuite. Après quoi, il bondit sur le ribaud, et, à la force du poignet, le ramena à une position verticale. L'homme se débattait, mais Lancelot le prit à bras-le-corps et l'expédia rudement dans la cour où il resta inanimé, sa tête ayant heurté les pavés. « Jeune demoiselle, dit-il alors, tu n'as plus rien à craindre ! – Tu as bien agi, répondit-elle, car ces rustres allaient me ravir mon honneur en grande honte et douleur. C'est un mien voisin qui n'a de cesse de me harceler. » La main dans la main, ils franchirent une autre porte et se trouvèrent dans la grande chambre où était dressé un lit magnifique. Rien n'altérerait la blancheur de ses draps amples et fins. Le matelas n'était fait ni de paille ni de rêches coussins. Deux étoffes de soie faisaient office de couverture. La jeune fille se coucha dans le lit, mais elle n'enleva pas sa chemise. Lancelot mit le plus de temps possible pour se déchausser, puis se dévêtit de plus en plus. L'angoisse le tenaillait et il se demandait bien ce qui allait arriver. Mais, après tout, il avait accepté d'être hébergé à la condition de partager le lit de son hôtesse. Il garda lui aussi sa chemise et se glissa prudemment entre les draps, prenant grand soin de ne pas la toucher, ni même de la frôler, s'écartant d'elle le plus loin possible, sur le dos, observant un silence abso-

lu tel un frère convers observant la règle de ne souffler mot sitôt allongé.

Le temps passa. La jeune fille se tournait et se retournait, attendant avec impatience qu'il tentât quelque chose ; mais elle dut se rendre à l'évidence : son invité ne prisait guère sa compagnie. « Seigneur chevalier, dit-elle, je ne resterai pas davantage ici. J'irai me coucher dans ma chambre et tu n'en dormiras que mieux. Il ne me semble pas que tu goûtes beaucoup le plaisir de ma présence. Prends donc cette nuit un repos que tu as bien mérité, car tu as fait l'impossible pour me satisfaire. Je t'en suis reconnaissante, malgré tout. » Elle se leva et le laissa seul, ce dont il fut fort aise. Alors, il s'endormit, réconforté. Mais la jeune fille, dans sa chambre, ne dormait pas. « Depuis que j'ai connu pour la première fois un homme, pensait-elle, aucun ne valait celui-ci. À ce que je crois, il veut s'essayer pour un grand exploit, si pénible et si périlleux que nul chevalier n'a encore osé en tenter de semblable. Dieu permette qu'il en vienne à bout ! » Enfin, le sommeil finit par la prendre et elle dormit jusqu'aux premières lueurs du jour.

Le lendemain, Lancelot avait déjà sellé son cheval et se préparait à partir, quand la jeune fille lui dit : « Seigneur, j'ai une faveur à te demander : je voudrais voyager avec toi pendant un certain temps, pourvu que tu observes les coutumes qui ont été établies bien avant nous dans le royaume de Bretagne. » Les coutumes, en ce temps-là, comportaient en effet des obligations pour tout chevalier qui voyageait avec une femme seule : il devait la respecter, ne jamais lui faire violence et la protéger contre tous ceux qui auraient voulu lui faire du mal. « C'est bien, dit Lancelot, viens avec moi. Je te promets que nul ne te causera d'infortune avant de m'en causer à moi. »

Ils partirent. En suivant routes et sentiers, sans dévier du plus court chemin, ils approchèrent d'une source, au milieu d'une prairie. Tout à côté, sur un perron, une inconnue avait oublié un peigne en ivoire doré. Celle qui s'en était servie avait laissé aux dents de ce peigne au moins une demi-poignée de cheveux blonds. En le voyant, le chevalier dit : « Vraiment, je

n'ai jamais vu un peigne aussi beau ! – Fais-m'en cadeau », demanda la jeune fille. Il se pencha et prit le peigne. La jeune fille se mit à rire. « Pourquoi ris-tu ? demanda Lancelot. – Je ne te le dirai pas, répondit-elle, du moins pas maintenant ! – Au nom de celui que tu aimes, si toutefois tu aimes, je te prie de me dire pourquoi tu as ri. – C'est bien pour te faire plaisir, chevalier. Si je suis bien renseignée, ce peigne ne peut appartenir qu'à la reine. Il n'y a guère que la reine qui puisse avoir des cheveux aussi blonds et aussi fins. – De quelle reine parles-tu ? – De l'épouse du roi Arthur, c'est évident. »

À ces mots, le chevalier se sentit défaillir. Il fléchit en avant et dut s'appuyer sur le pommeau de sa selle. En le voyant ainsi, la jeune fille eut peur qu'il ne tombât. Elle sauta à bas de son palefroi. Mais comme Lancelot s'était repris, elle n'eut pas à le retenir. Elle se pencha et prit le peigne qu'elle tendit ensuite au chevalier. Il se mit en devoir d'en retirer les cheveux avec tant de soin qu'il n'en rompit aucun. Ayant donné le peigne à la jeune fille, il porta les cheveux à ses yeux, à sa bouche, à son front et à tout son visage ; puis il les enferma sur sa poitrine, près du cœur, entre sa chemise et sa peau. La jeune fille, tout étonnée de le voir agir ainsi, ne lui posa cependant pas de questions. Elle remonta sur son cheval et tous deux reprirent leur route³⁹.

À la fin de l'après-midi, ils s'engagèrent dans un sentier si étroit qu'un cheval aurait eu du mal à y faire demi-tour. Il allait entre deux parois profondes, surmontées d'arbres drus. Peu après, ils aperçurent un chevalier armé de pied en cap. La jeune fille, qui allait devant, se retourna et dit à Lancelot : « Seigneur, voici un chevalier que je connais et qui me poursuit de ses assiduités. Je veux savoir comment tu vas m'en protéger. – Va toujours, et sois sans crainte », répondit Lancelot. Elle se tut et continua d'avancer. Quand il la reconnut, le nouvel arrivant s'approcha et saisit le cheval de la jeune fille par le frein. « Par Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il, j'ai enfin trouvé celle que je cherchais. Et bien que tu sois sous la protection d'un chevalier,

³⁹ D'après *le Chevalier de la Charrette*, de Chrétien de Troyes.

je t'emmènerai quand même avec moi ! – Tu n'en feras rien ! dit Lancelot. Cette jeune fille ne veut pas aller avec toi. Si tu insistes, tu devras me combattre. Nous ne pouvons le faire ici, car l'endroit est trop étroit, mais reviens sur tes pas jusqu'à une place libre, de ton choix. Ainsi, tu auras le temps de réfléchir. – Je le veux bien », dit l'autre.

Une fois sortis du ravin, ils se retrouvèrent dans une vaste prairie remplie de dames, de jeunes filles, de chevaliers et de valets qui se divertissaient. Les uns chantaient, les autres jouaient aux échecs et au trictrac. Dès que le chevalier amoureux de la jeune fille fut dans la prairie, il piqua des deux en s'écriant : « Arrêtez vos jeux et venez tous ! Voici le lâche qui est monté sur la charrette ! » Aussitôt les jeux cessèrent, et tous se mirent à huer Lancelot. Le chevalier amoureux prit alors le cheval de celle qu'il convoitait par le frein et voulut l'emmener. Mais Lancelot s'interposa encore une fois, et tous deux allaient se battre quand un vieil homme, qui était vavasseur, vint vers le chevalier : « Mon fils, dit-il, que fais-tu ? – J'emmène ce que j'ai gagné, n'en déplaise à celui qui me cherche querelle ! – Où as-tu gagné cette jeune fille ? reprit le vavasseur. Est-ce que le chevalier te l'a cédée ? – Qu'il me la cède ou me la dispute, c'est la même chose pour moi ! – Pauvre fou, dit le père, je t'interdis de te battre en ma présence. Tu es mon fils et tu dois m'obéir : je te le répète, je ne veux pas que tu te battes avec ce chevalier !

– Alors, dit le fils, puisque tu ne me permets pas de me battre en ta présence, je le suivrai partout où il ira, et personne ne pourra m'empêcher d'agir comme bon me semblera ! – Très bien, reprit le père. Dans ces conditions, je t'accompagnerai. Si un signe m'indique que tu peux te battre, tu te battras, mais si un autre signe me montre que tu dois abandonner la partie, tu l'abandonneras. » Le fils fut d'accord, et tous deux se mirent en chemin, tandis que Lancelot et la jeune fille, prenant de l'avance, chevauchaient déjà loin dans la prairie⁴⁰.

⁴⁰ D'après le *Lancelot* attribué à Gautier Map.

Ils ne s'arrêtèrent qu'au soir, parvenus près d'une église, à côté de laquelle se dressait un enclos cerné de hauts murs. Lancelot mit pied à terre et entra dans l'église afin de prier Dieu, tandis que la jeune fille tenait son cheval. Comme il sortait, ayant achevé sa prière, il vit un ermite très âgé qui venait à sa rencontre. Il le salua et lui demanda ce que cachaient les hauts murs qui jouxtaient l'église. L'ermite lui répondit que c'était un cimetière. « Saint homme, dit Lancelot, te plairait-il de m'y conduire ? – Bien volontiers, seigneur », répondit l'ermite. Il ouvrit une grande porte et fit entrer Lancelot dans l'enclos.

Devant eux se trouvaient une multitude de tombes, toutes plus belles les unes que les autres. Sur chacune d'elles figuraient des inscriptions, mais dont les caractères étaient impossibles à déchiffrer. Au centre de l'enclos, Lancelot aperçut alors une tombe plus grande que les autres, et qui semblait en marbre : « Et celle-là, demanda-t-il, pourquoi est-elle si grande ? » L'ermite lui répondit : « Je peux t'en parler, car tu ne verras dans le monde aucune tombe semblable à celle-ci. Mais, auparavant, laisse-moi te dire que je sais que tu accomplis ce voyage pour délivrer la reine. C'est un voyage long et difficile, car les épreuves y sont nombreuses, mais aucune n'est plus terrifiante que celle-ci. Veux-tu la tenter ? – Certes, répondit Lancelot, je serais le dernier des lâches si je la refusais. – Alors, approche de cette tombe et lis-en l'inscription : elle est rédigée dans notre langue et tu la comprendras facilement. »

Lancelot s'approcha. Sur la tombe, il vit une grande dalle, et sur cette dalle une inscription en lettres d'or qui disait : « Celui qui lèvera cette pierre à lui tout seul sera le libérateur des humains prisonniers dans la terre d'exil d'où ne sort aucun d'eux, ni serf ni gentilhomme, à partir du moment où il y a mis le pied. Aucun n'a jamais vu le chemin du retour, car tous les étrangers demeurent là captifs. Seuls les gens du pays vont et viennent librement, qu'ils en passent ou non la limite à leur gré. » Pensant aussitôt à ce qu'il avait fait à la Douleuse Garde, Lancelot, sans hésiter, se pencha vers la dalle, près de la soulever, ne doutant pas de sa réussite.

« Attends un peu, dit l'ermite. J'ai encore à te parler. Cette dalle, jusqu'à présent, aucun homme n'a pu la soulever. Mais si, par la grâce de Dieu, tu pouvais la faire basculer, tu ne serais pas au bout de tes peines. Car, sous cette tombe, il y a une crypte et, dans cette crypte, un tombeau d'où sort une fumée puante et épouvantable. Tu devras y descendre pour achever l'épreuve. En auras-tu le courage ? » Lancelot ne répondit pas. Il saisit de ses mains la dalle sur laquelle se trouvait l'inscription, et, sans aucun effort, il la souleva, ouvrant ainsi l'accès à un sombre caveau d'où émanait une fumée noire et tellement âcre qu'il en fut suffoqué. « Je te l'avais bien dit, reprit l'ermite. Il ne suffit pas d'avoir fait basculer cette dalle. Tu dois maintenant descendre si tu veux mettre fin aux aventures. »

Sans hésiter, Lancelot s'engagea dans le caveau. Il entendit un grand fracas tout au fond et descendit les marches, apercevant une grande clarté dont il ignorait l'origine. Bientôt, ses yeux s'habituerent à cette intense lumière et il découvrit qu'il se trouvait dans une grande salle au milieu de laquelle il y avait une pierre tombale au moins aussi grande et lourde que celle qu'il venait de soulever. Mais elle brûlait de toutes parts d'une flamme qui s'élançait à une hauteur supérieure à celle d'une lance et répandait une infecte puanteur. Stupéfait, Lancelot s'arrêta. Il perçut alors une voix à l'intérieur de la tombe, une voix qui criait et poussait de longues et lamentables plaintes, terrifiantes à entendre. Frappé lui-même d'horreur, Lancelot recula jusqu'aux marches. Arrivé là, il hésita un instant, puis il soupira et versa d'abondantes larmes en maudissant l'heure de sa naissance. « Mon Dieu ! balbutia-t-il, quel dommage ! » Enfin, il se dirigea vers la tombe et couvrit son visage de son bouclier pour se protéger de la flamme.

Quand il fut tout près, il entendit la voix qui s'adressait à lui : « Fuis, reviens sur tes pas ! Tu n'as ni le pouvoir ni la permission d'achever cette aventure ! – Et pourquoi donc ? s'écria Lancelot. – Je vais te le dire, répondit la voix, mais je veux d'abord savoir pourquoi tu as prononcé ces paroles : Mon Dieu, quel dommage ! » Alors, Lancelot se mit à verser des larmes de

douleur, de honte, mais aussi de désespoir. « Dis-le-moi, reprit la voix avec insistance, et ne mens pas ! — J'ai dit cela parce que j'ai trahi et abusé le monde. On me tient pour le meilleur chevalier, mais je sais bien que je ne le suis pas, car un bon chevalier ne ressent pas la peur. Or j'ai eu peur, je l'avoue.

— Tu as raison, continua la voix, et ce que tu dis est vrai : un bon chevalier ne connaît pas la peur. Mais tu n'as pas raison de dire : quel dommage ! sous prétexte que tu n'es pas le meilleur parmi les bons. Avec la force physique et le courage que tu possèdes, il te reste bien des épreuves à accomplir d'où tu tireras gloire et honneur. Certes, le Bon Chevalier n'est pas encore venu, mais le temps est proche où il apparaîtra. Et ce sera grâce à toi, Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc. Il sera bon et beau, et pourvu de toutes les vertus. Aussi, dès qu'il mettra le pied dans cette salle, il éteindra cette flamme de torture qui brûle mon âme et mon corps ! Je te connais bien, Lancelot, ainsi que tous ceux de ton lignage. Sache qu'il sera de ce même lignage, celui qui m'arrachera d'ici, qui occupera le Siège périlleux et mettra fin aux aventures de Bretagne. — Qui es-tu donc ? demanda Lancelot. — Je m'appelle Symeu, répondit la voix, et je suis le neveu de Joseph d'Arimathie, qui apporta de la Terre sainte le Graal dans l'île de Bretagne. Mais à cause d'une faute dont je me suis rendu coupable, je suis tourmenté d'âme et de corps en cette tombe, car Dieu ne veut pas que je sois dans l'Autre Monde. Je souffrirai ce supplice jusqu'au jour où le Bon Chevalier viendra nous délivrer. À présent, va-t'en, Lancelot. Si tu n'as pas toutes les vertus que tu pouvais espérer, tu es néanmoins l'un des meilleurs chevaliers de ce monde.

— Et si j'essayais de soulever la dalle ? demanda Lancelot. — Tu n'y arriveras pas », répondit la voix. Mais comprenant que le chevalier ne quitterait pas la crypte sans avoir tenté l'épreuve, la voix reprit : « Tu es courageux, Lancelot, mais cela ne suffit pas contre des puissances qui te dépassent. Puisque tu veux à tout prix tenter l'épreuve, fais exactement ce que je vais te dire, sinon tu es perdu. Prends sur cette pierre de marbre qui est sur moi, à droite, un peu d'eau que tu y trouveras. C'est l'eau dont le

prêtre se lave les mains après avoir communie avec le corps de Notre-Seigneur. Prends de cette eau et asperges-en ton corps, faute de quoi tu seras brûlé. Enlève aussi ton bouclier, il ne ferait que te gêner. » Lancelot suivit les recommandations de la voix, puis alla vers la dalle. Cependant, quelque effort qu'il pût faire, il ne parvint pas à la soulever, et la flamme l'attaqua si gravement que son haubert tomba en morceaux avant qu'il eût remonté l'escalier.

Se retrouvant dehors, il respira à pleins poumons l'air frais. Auprès de l'ermite, se tenaient le vavasseur et son fils, tout heureux de le voir vivant. Mais comme Lancelot se désolait d'avoir perdu son haubert, le vavasseur lui dit : « Ne te tourmente pas pour cela. Je vais t'en donner un autre. » Il s'adressa à son fils : « Que t'en semble, mon enfant ? N'est-il pas un preux chevalier, celui qui a tenté cette redoutable épreuve ? Tu sais maintenant qui de nous deux avait tort, toi ou moi. Reconnais le signe que je t'avais annoncé. Il ne nous reste plus qu'à repartir ; mais, auparavant, je veux que tu donnes ton haubert à ce chevalier qui en a tant besoin. » Sans protester, le fils retira son haubert et le tendit à Lancelot. Puis tous deux prirent congé et quittèrent le cimetière.

L'ermite dit à Lancelot : « Seigneur, peux-tu me dire qui tu es ? – Je ne le veux point, répondit Lancelot. Je ne suis qu'un chevalier parmi tant d'autres. » L'ermite n'insista pas et Lancelot prit à son tour congé pour aller rejoindre la jeune fille qui l'attendait dehors. Sans un mot, il remonta sur son cheval, et tous deux reprirent leur chemin. Lancelot était agité de sombres pensées, triste et déçu de ne pas avoir achevé l'aventure, mais sachant néanmoins qu'il parviendrait à délivrer la reine. Cependant, la jeune fille, qui chevauchait à son côté, voulant à tout prix savoir son nom, ne cessait de le questionner. Alors, Lancelot lui dit : « Je suis un chevalier du roi Arthur. Par la foi que je dois à Dieu, tu n'en sauras pas davantage. » À ces mots, la jeune fille lui demanda la permission de le quitter : elle aimait mieux retourner chez elle plutôt que de continuer ce voyage avec un

compagnon dont elle ignorait le nom. Lancelot ne la retint pas et la vit s'éloigner sans aucun déplaisir.

Il chevaucha longtemps et, au moment où la nuit tombait, rencontra un vavasseur qui l'invita à loger chez lui. Il accepta volontiers et le suivit jusqu'à un beau manoir où il fut accueilli par des jeunes gens qui s'empressèrent de le désarmer et de conduire son cheval à l'écurie. C'étaient les fils du vavasseur. Lancelot fut reçu avec les plus grands égards ; mais quand le souper fut terminé, le vavasseur chercha à savoir qui était son hôte. « Je suis du royaume de Bretagne, répondit Lancelot, et je viens dans ce pays pour la première fois. » À ces mots, le vavasseur, sa femme et ses enfants manifestèrent une grande tristesse. « C'est pour ton malheur que tu es venu ici, beau doux seigneur ! dirent-ils. Combien ton sort est digne de pitié ! Maintenant, toi aussi, tu vivras comme nous dans l'exil et l'esclavage ! – Comment cela ? s'étonna Lancelot. Quelle est donc votre terre, à vous autres ? – La même que la tienne, seigneur. Dans le pays où nous sommes, beaucoup de braves gens que ton pays vit naître sont réduits à l'esclavage. Ah ! maudite soit pareille coutume et maudits soient ceux qui la maintiennent ! Car tous les étrangers qui viennent ici sont contraints d'y rester : ce pays devient leur prison. Entre qui veut, mais tout retour est impossible⁴¹. Tu ne sortiras jamais plus de ce royaume. – J'en sortirai si je le veux ! répliqua Lancelot d'une voix ferme. – Et comment ? s'étonna le vavasseur. – Je ferai de mon mieux pour qu'il en soit ainsi. – Je le souhaite, reprit le vavasseur, car si tu en sors, tous les autres ne craindront plus rien et partiront librement. La coutume veut en effet que si un seul d'entre nous parvient, au cours d'un combat loyal, à s'affranchir de sa captivité, tous les exilés pourront rentrer chez eux sans qu'on cherche à les en empêcher. »

C'est alors que le vavasseur se souvint de la nouvelle qu'on lui avait rapportée : un chevalier valeureux était entré de vive force

⁴¹ C'est à ces détails qu'on s'aperçoit que le royaume de Méléagant est le symbole d'un Autre Monde, non pas l'au-delà chrétien, mais une sorte de pays intermédiaire, un univers conforme aux traditions celtiques et qui préfigure la notion de purgatoire.

dans le pays pour secourir la reine qui se trouvait entre les mains de Méléagant, le fils du roi Baudemagu. Il poursuivit ainsi : « Seigneur, ne me cache rien de ton entreprise. En retour, je te le promets, je te conseillerai du mieux que je pourrai. Je n'y perdrai rien si le succès couronne tes efforts. Dis-moi la vérité, c'est notre intérêt à tous. Es-tu venu ici pour délivrer la reine de la prison où l'a conduite l'odieux Méléagant, qui est le maintenant acharné de cette maudite coutume ? – Tu dis vrai, dit Lancelot. Je ne suis pas venu pour une autre raison. Je ne sais où ma Dame est retenue captive, mais je ferai tout mon possible pour la secourir. Aussi, ai-je besoin d'un conseil. – Seigneur, dit le vavasseur, tu as emprunté un très rude chemin, celui qui mène au Pont de l'Épée tout droit. Mais on peut y parvenir par une autre route, beaucoup plus sûre. – Cet autre chemin, demanda Lancelot, est-il aussi droit que celui-ci ? – Il est plus long, mais moins périlleux. – Alors, je n'en veux pas. Renseigne-moi plutôt sur le chemin qui passe par ici. – Seigneur, tu n'y gagneras rien de bon, car dès demain, tu parviendras à un endroit où tu pourrais rencontrer grand dommage. Il a pour nom le Passage des Pierres. C'est un lieu dangereux. Pour qu'un cheval y passe, il faut un miracle, car il est si étroit que deux hommes de front ne peuvent le franchir. De plus, il est bien défendu, entre deux montagnes, fermé par deux grandes barres de fer, et un chevalier en armes assisté de deux sergents en assure la garde jour et nuit. Tu risques fort de recevoir de nombreux coups avant d'atteindre l'autre côté. » L'un des fils, qui était chevalier, fit deux pas en avant et dit : « Mon père, si tu le permets, j'accompagnerai le chevalier. » À son exemple, un autre de ses fils, le plus jeune, qui n'était encore que valet, se leva : « J'irai moi aussi », dit-il. Le père donna son accord et se tourna vers Lancelot : « Qu'en penses-tu ? – C'est bien, répondit-il. La générosité de tes fils est si grande que je ne peux refuser leur aide. » Cela dit, ils allèrent tous se coucher⁴².

⁴² Synthèse de la version de Chrétien de Troyes et de celle de Gautier Map.

8

Le Pont de l'Épée

Très tôt, le lendemain, ils partirent tous les trois, et parvinrent peu après au Passage des Pierres. Une bretèche en barrait l'entrée, avec un guetteur aux aguets. Alors qu'ils s'en trouvaient encore assez éloignés, le guetteur cria à pleins poumons : « Un ennemi vient à nous ! » Répondant à l'appel, surgit aussitôt un chevalier en selle, tout flambant dans son armure neuve, tandis que, de chaque côté, paraissaient simultanément des sergents portant des haches affilées. Quand Lancelot fut plus près, le chevalier, qui le toisait, s'exclama : « Vassal ! tu as beaucoup d'audace et la cervelle bien légère pour te risquer en ce pays ! Qui fut promené en charrette aurait dû renoncer à venir par ici. De ce que tu as fait, tu n'en tireras nul avantage, bien au contraire ! »

Pour toute réponse, Lancelot abaissa sa lance, et de tout l'élan de leurs chevaux, les deux adversaires fondirent l'un sur l'autre. Celui qui gardait le passage eut sa lance brisée en deux morceaux de sorte qu'il ne lui restait rien au poing. Mais Lancelot n'en avait pas fini. Il lui glissa son coup droit par-dessus la panne du bouclier, l'ajusta en pleine gorge et l'envoya, ventre en l'air, sur les rochers du défilé, pieds d'un côté, tête de l'autre.

Les sergents, hache en main, bondirent en avant, mais ils manquèrent exprès Lancelot et son cheval, n'ayant visiblement aucune envie de continuer la lutte. Lancelot, s'apercevant alors qu'ils étaient inoffensifs, négligea donc de tirer son épée et franchit le défilé sans plus tarder.

Tous trois poursuivirent leur route sans autre aventure pendant toute la matinée, mais il était plus de midi quand ils rencontrèrent un indiscret qui leur demanda qui ils étaient. « Nous sommes des chevaliers qui allons où le devoir nous appelle ! » L'homme dit alors à Lancelot : « Seigneur, j'aimerais bien dès maintenant vous héberger, toi et tes compagnons ! – Prendre à l'heure qu'il est un logis pour la nuit, tu n'y penses pas ! » répondit Lancelot. Lâche est celui qui s'attarde en route et fait halte à son aise alors qu'il a entrepris quelque chose de grand ! – Seigneur, ne te fâche pas, reprit l'homme. Ma demeure n'est pas tout près d'ici, et il faut du temps pour l'atteindre. Mais elle se trouve sur le chemin que tu vas suivre, et tu seras bien aise ce soir de t'arrêter chez moi pour y prendre ton gîte, car il sera très tard. – Dans ce cas, dit Lancelot, nous logerons dans ta demeure. »

Lancelot et les deux fils du vavasseur chevauchèrent le reste du jour. À la tombée de la nuit, ils retrouvèrent l'homme qui les avait invités et qui les guida jusqu'à son manoir. La Dame leur fit fête, et ses fils ôtèrent les selles des chevaux tandis que ses filles s'empressaient auprès des voyageurs pour les désarmer et leur offrir des manteaux. Quant aux valets, ils coururent hâter les apprêts du souper, allumer les flambeaux et apporter les bassins pour qu'ils pussent s'y rafraîchir les mains.

Comme ils entamaient le premier mets, à leur surprise, survint dans la cour un chevalier plus orgueilleux qu'un taureau. Il se tenait armé de pied en cap, mais à sa façon, prenant appui sur son étrier d'une seule jambe, allongeant l'autre pour faire l'élégant, sur le cou de son cheval à la belle crinière. S'approchant de la table où se tenaient les convives, il s'écria alors d'une voix puissante : « Lequel d'entre vous est assez fou et orgueilleux pour s'aventurer dans ce pays et s'imaginer qu'il

pourra franchir le Pont de l'Épée ? Qu'il sache qu'il a perdu son temps et que, maintenant, il va perdre la vie ! » Entendant ces paroles, Lancelot conserva tout son sang-froid. « C'est moi qui prétends vouloir franchir le pont », dit-il simplement. Et il continua à manger comme si de rien n'était.

« Toi ! hurla le chevalier. Comment as-tu osé engendrer telle folie ? Avant de te risquer dans une telle entreprise, il aurait mieux valu te demander comment elle pouvait se conclure pour toi ! Tu aurais dû te souvenir de la charrette où tu es monté. De cette ignominie, tu ne gardes aucune honte ? Tout homme doué de bon sens n'aurait jamais tenté une aussi grande épreuve après avoir subi semblable flétrissure ! » Lancelot ne répondant toujours rien, ses hôtes se mirent à se lamenter. Et l'arrogant, ivre d'orgueil, reprit de plus belle ses injures : « Chevalier, toi qui prétends franchir le Pont de l'Épée, écoute un peu : tu passeras l'eau, si tu veux, sans peine et sans histoires. Grâce à moi, tu feras une rapide traversée dans une barque. Mais, s'il me plaît, quand tu seras sur l'autre bord, je viendrai te réclamer le prix du passage, et ce sera ta tête, selon mon bon plaisir. – Je n'ai pas l'habitude d'aventurer ainsi ma tête, dit alors calmement Lancelot. – Dans ce cas, abandonne ton projet et rebrousse chemin ! lança le chevalier. – Je ne sais pas reculer, reprit Lancelot. – Eh bien, puisque tu ne veux pas suivre mon conseil, il te faudra venir dehors et me combattre corps à corps, afin que pour toi ou pour moi honte et deuil en résultent ! »

Avant même de se lever de table, Lancelot demanda aux valets qui le servaient de seller rapidement son cheval et de lui apporter ses armes. Ils se hâtèrent d'obéir, et bientôt Lancelot sortit du manoir et se rendit sur une grande lande où celui qui l'avait défié l'attendait. Dès qu'ils se virent, les deux adversaires fondirent l'un sur l'autre à bride abattue. Dans ce violent affrontement, ils échangèrent de si rudes coups que leurs lances se rompirent et volèrent en éclats. Alors, du tranchant de leurs épées, ils mirent en pièces leurs boucliers, leurs heaumes et leurs hauberts, s'infligeant l'un à l'autre de multiples blessures. Bientôt privés de leurs montures, ils se ruèrent l'un sur l'autre

au sol, leurs épées farouchement dressées. Tout le monde était sorti du manoir pour assister au combat, et quand Lancelot s'aperçut que tous les spectateurs avaient les yeux fixés sur lui, il eut un sursaut de fureur : allait-il passer pour un lâche, n'ayant pas encore triomphé de son adversaire ? Redoublant d'efforts, il fondit sur lui comme un ouragan, le forçant à reculer, le pressant sans relâche, à tel point qu'il commença lui-même à perdre le souffle. Mais se souvenant soudain que son offenseur lui avait reproché d'être monté sur la charrette, une bouffée de rage décupla ses forces. Il le déborda en l'attaquant de biais et le bouscula de telle manière qu'il le décoiffa de son heaume. Se voyant perdu, le malheureux demanda merci. Lancelot lui dit : « Ainsi, tu veux que je t'épargne ? – Je t'en prie, fais-moi grâce de la vie ! – Soit, je t'épargnerai, répondit Lancelot, à condition que tu me jures de monter toi-même sur une charrette. Tous les discours que tu pourras me débiter pour t'en dispenser ne serviront à rien, puisque tu me l'as si vilement reproché ! – Jamais ! s'étrangla le vaincu. – Tu refuses ? Alors, sois certain que ta mort est proche ! – Seigneur, dit encore le vaincu, je suis prêt à t'obéir en tout point, sauf à monter sur la charrette. J'aime mieux mourir ! D'avance, j'accepte tout ce que tu voudras mais non cette infamie⁴³ ! »

C'est alors que surgit sur le champ du combat, à grande allure sur un palefroi noir, une jeune fille aux cheveux couleur d'ébène. Elle s'arrêta devant Lancelot, le salua et sauta à terre. « Noble chevalier, dit-elle, je suis venue à toi le plus vite possible parce que j'ai besoin de ton aide. Je te conjure, au nom de l'être qui t'est le plus cher au monde, de m'accorder le don que je vais te demander. Il te vaudra plus d'honneur et de profit que tu n'en as jamais eus pour un service rendu ! » Surpris de cette irruption soudaine, Lancelot accorda le don. De joie, la jeune fille se jeta à ses pieds. « Noble chevalier, dit-elle, tu m'as donné la tête de ce chevalier que tu as vaincu. » Lancelot, comprenant que la jeune fille venait d'implorer la vie sauve de son adver-

⁴³ D'après le *Lancelot* de Chrétien de Troyes.

saire, confirma sa parole : « Jeune fille, dit-il, je ne saurais rien te refuser. Sur ta prière, je ne mettrai donc pas à mort ce chevalier, mais je dois avouer qu'il m'a pourtant gravement offensé. Sois sûre, néanmoins, que je ne le tuerai pas. – Tu ne m'as pas comprise ! s'écria la jeune fille. Tu m'as donné la tête de cet homme, et c'est réellement sa tête que je veux et que je réclame, puisque tu me l'as promise. Remets-moi sa tête dans les mains, car c'est l'homme le plus vil, le plus fourbe, le plus déloyal que je connaisse. »

Lancelot paraissant éberlué par ces paroles, le vaincu se jeta à ses pieds, implorant sa pitié. « Seigneur ! dit-il, ne la crois pas ! Elle me hait, moi qui pensais qu'elle m'aimait ! » Voyant Lancelot indécis, la jeune fille se jeta de nouveau à ses genoux, le pressant de tenir la promesse qu'il lui avait faite au nom de l'être qu'il aimait le plus au monde, tandis que l'autre implorait de nouveau miséricorde au nom de Dieu et de la pitié. Lancelot avait pour principe de ne jamais tuer un ennemi qui demandait grâce, mais comment refuser ce que la jeune fille avait demandé de façon si ambiguë et si habile ? Comment faire pour concilier les droits de l'un et de l'autre ? Alors, il s'adressa au vaincu : « Chevalier, dit-il, si je te rendais ton heaume et ton bouclier, recommencerais-tu à te battre contre moi ? Vainqueur, je ferais de toi ce que bon me semblera, vaincu je serais à ta merci. – Seigneur, répondit son adversaire, je dirais alors que tu es la fleur de tous les chevaliers. – Il est bien entendu, insista Lancelot, que si je te conquiers, tu ne pourras sauver ta tête. – Je n'en demande pas plus », acquiesça-t-il, les yeux pleins d'espoir.

Lancelot lui fit donc apporter un bouclier intact, lui redonna son heaume, et le combat reprit. Mais comme Lancelot avait encore plus d'ardeur et de hargne, il ne mit pas longtemps à lui arracher son heaume. L'autre lui cria encore merci, mais la jeune fille, de son côté, répéta qu'elle voulait sa tête, au nom de l'être qu'il aimait le plus au monde. « Sache, noble chevalier, que ce service sera largement récompensé, et que tu en retireras encore plus que de l'honneur : cet homme est le plus déloyal de tous les chrétiens qui vivent sur cette terre ! » Lancelot leva

alors son épée et l'abattit sur le cou du vaincu, lui tranchant net la tête. Il la saisit par les cheveux et la tendit à la jeune fille. Celle-ci eut un rire sauvage. Elle se saisit de la tête, l'emporta avec elle et la jeta dans un vieux puits. Puis, après avoir remercié Lancelot, elle prit congé de lui en l'assurant qu'ils se reverraient bientôt pour son plus grand bien à lui, et, sautant sur son cheval, elle s'éloigna à vive allure.

Quant à Lancelot, il revint chez ses hôtes où chacun s'empressa de lui enlever ses armes et de soigner ses blessures. Ce soir-là, on le combla de tout ce qui était nécessaire à ses aises, et après le souper, on alla se coucher. Mais Lancelot dormit peu et fut tôt levé. Il s'arma rapidement, et en compagnie des deux fils du vavasseur et d'un certain nombre d'exilés qui voulaient le suivre, il se mit en route, bien décidé à pénétrer là où se trouvait retenue la reine Guenièvre.

Ils atteignirent alors le Pont de l'Épée et aucun d'eux ne fut assez hardi pour ne pas s'émouvoir. Ils avaient mis pied à terre et regardaient avec stupeur ce pont effrayant. On voyait fuir l'eau perfide aux flots noirs et grondants, comme ceux d'un torrent infernal, et on savait tout aussitôt que, tombé dans ce courant périlleux, nul ne pourrait résister. Quant au pont qui le franchissait, on voyait bien qu'il n'était pareil à aucun autre : c'était une grande épée bien polie qui brillait de blancheur, jetée en travers de l'eau froide. Elle mesurait bien deux lances de longueur. Il y avait sur chaque rive un grand billot de bois où elle était fichée. Certes, on ne pouvait craindre une chute causée par sa rupture ou son fléchissement, car elle semblait d'une solidité et d'une raideur à toute épreuve. Mais, ce qui ajoutait encore à la terreur, c'était d'apercevoir sur l'autre rive deux lions, ou bien deux léopards, enchaînés à un bloc de pierre. L'eau, le pont et les fauves, tout alentour glaçait d'effroi.

À cette vue, les deux fils du vavasseur, qui s'étaient pris d'affection autant que d'admiration pour Lancelot, le prirent à part et lui dirent : « Chevalier, fie-toi au conseil que te donnent tes yeux : il te faut l'accepter. Ce pont ! quel assemblage affreux, quelle horrible charpente ! Si tu ne retournes pas maintenant

sur tes pas, tu t'en repentiras trop tard. Dans la vie, on doit souvent délibérer avant d'agir, c'est la sagesse que notre père nous a enseignée. Imaginons que tu parviennes à passer de l'autre côté, ce qui nous paraît chose impossible, autant qu'interdire au vent de souffler, comment te persuader que ces deux lions ne voudront pas s'abreuver de ton sang ? En peu de temps, ils t'auront mis en lambeaux. Aie pitié de toi et reste avec nous. Tu manquerais à tous tes devoirs si, de toi-même, tu te jetais dans un péril où la mort est certaine. – Je vous remercie, mes doux amis, de vous préoccuper ainsi de mon sort. Votre émoi indique des cœurs généreux. Je sais qu'en aucune façon vous ne souhaitez mon malheur. Mais je me fie à Dieu, en qui je crois, et non à ce que je vois. Je sais que Dieu me protégera parce que j'agis pour une juste cause. Ce pont et cette eau traîtresse ne me font pas plus peur que le sol sous mes pieds. Passer sur l'autre rive est un péril où je veux me risquer. De toute façon, il vaut mieux mourir que reculer. »

Les deux compagnons, à bout d'arguments mais saisis de compassion, laissèrent libre cours à leurs pleurs et à leurs soupirs, tandis que Lancelot se préparait à franchir le gouffre. Il ôta son armure de manière à conserver toute sa souplesse. Il ne pouvait ignorer bien sûr qu'il n'arriverait pas indemne et sans entailles au terme de l'épreuve ; mais il avait la certitude que, sur cette épée plus affilée qu'une faux de moissonneur, il pourrait se tenir fermement, les mains nues et les pieds libres. Peu lui importaient alors les plaies aux mains et aux pieds : mieux valait s'estropier que tomber du pont et prendre un bain forcé dans une eau de laquelle il ne pourrait jamais sortir. Alors, il se lança hardiment, et à force de ténacité et d'endurance, ne cessant de penser à celle qu'il aimait, s'aidant des mains, des pieds et des genoux, il rampa sur l'épée et parvint enfin au but tant désiré.

Alors, il se rappela les deux lions qu'il avait aperçus de l'autre rive et promena son regard autour de lui. Mais il n'y avait rien, pas même un lézard. Il se souvint aussi de l'anneau qu'il portait au doigt et qui lui avait été donné par la Dame du Lac. Il le mit

devant ses yeux : nul doute, il avait été abusé par un enchantement que la puissance de l'anneau avait dissipé. Il n'y avait, autour de lui, pas âme qui vive. Alors, tandis qu'il étanchait le sang de ses blessures avec l'étoffe de sa chemise, il vit droit devant lui une tour massive, puissante, comme jamais il n'en avait vu. C'était là que résidait le roi Baudemagu⁴⁴.

Or Baudemagu était à l'une des fenêtres de la tour quand Lancelot avait traversé le Pont de l'Épée. La reine Guenièvre se trouvant non loin de lui, il la fit venir et lui montra le chevalier en train d'accomplir son exploit. « Dis-moi, reine, demanda-t-il, dans ton intérêt et au nom des services que je t'ai rendus, dis-moi, je te prie, le nom du chevalier qui a franchi le pont. Je sais que c'est pour toi qu'il l'a fait ! – Je ne te cacherais rien, roi Baudemagu, répondit-elle. Je ne peux l'affirmer vraiment, mais je crois bien que c'est Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Bénoïc. Et je te prie de le protéger, car ton fils Méléagant sera fort courroucé lorsqu'il s'apercevra qu'un chevalier a réussi l'épreuve lui permettant d'entrer impunément dans la cité de Gorre. »

Baudemagu descendit de la tour, monta à cheval accompagné de quelques-uns de ses familiers et fit mener avec lui un cheval, là où Lancelot étanchait le sang de ses plaies. Voyant le roi venir, Lancelot courut à sa rencontre, car il le connaissait bien et le respectait. Le roi mit pied à terre, l'embrassa et l'accueillit avec joie : « Chevalier, lui dit-il, tu as couru un grand risque pour le grand bonheur que tu attends. Que Dieu te l'accorde, pourvu que je n'en aie pas à souffrir. Je veux que tu n'aies rien à craindre de la part de mon fils Méléagant, et je m'engage à assurer ta sauvegarde tant que tu seras mon hôte dans la cité de Gorre. – Seigneur roi, je te remercie, répondit Lancelot. Ce n'est pas après toi que j'en veux, mais après ton fils. Qu'il se présente puisqu'il veut et doit se battre contre moi. Que cela soit sans

⁴⁴ Ce personnage, qui est le père de Méléagant, porte un nom dans lequel on peut reconnaître le vieux mot celtique *mag*, « plaine », mais reste inexpliqué. Est-il une sorte de roi régnant sur la Plaine des Morts ? De toute façon, Baudemagu est une sorte de Saturne-Cronos détrôné plus ou moins par son fils, mais qui conserve toute son autorité morale sur un monde qui lui échappe matériellement.

retard. Je suis prêt, cet emprisonnement n'a que trop duré. – Ce serait folie ! répliqua Baudemagu. Tu ne peux pas combattre dans l'état où tu es. Attends que tes blessures soient guéries. Je veillerai sur toi, je te le promets. – Roi, je n'ai reçu nulle blessure qui nécessite du repos. Presse-toi d'arranger ce combat, car il me reste d'autres choses à accomplir. – Impossible en tout cas que ce soit ce soir, dit Baudemagu. Il te faudra attendre jusqu'à demain, puisque tu ne tolères pas plus long délai. »

Le roi le fit monter sur le cheval qu'il avait fait amener et le conduisit lui-même dans sa demeure. Là, il donna des ordres aux valets et aux écuyers, disant que Lancelot était son hôte et que sous aucun prétexte il ne tolérerait la moindre marque d'hostilité envers lui. Ayant ainsi parlé, il sortit et s'en alla voir Méléagant. « Cher fils, lui dit-il, te voici en présence d'une occasion dont je t'ai souvent parlé : tu te demandais pourquoi Lancelot du Lac ne venait pas libérer les captifs de ce pays. Tu affirmais qu'il ne les délivrerait pas tant que tu serais en vie. Eh bien, ce Lancelot a tant fait qu'il a franchi le pont qu'aucun chevalier n'a jamais pu traverser. En considérant donc cet acte de courage pour le moins remarquable, tu devrais renoncer à une partie de ce à quoi tu prétends. Tu sais bien que Lancelot vient délivrer la reine Guenièvre sur laquelle tu n'as aucun droit. Si tu la lui rends de bon cœur, tu en retireras plus de renom et d'estime que lui de son exploit, car il a surmonté de graves dangers pour parvenir jusqu'ici. On dira que tu as rendu par générosité ce que tu as conquis par la force, et tout l'honneur t'en reviendra. Mais si Lancelot la conquiert par prouesse, tu perdras tout cet honneur dont je te parle. Je te conseille donc de lui rendre la reine sans plus tarder, et il tiendra ce geste comme une marque de bonté et de réconciliation. De toute façon, tu sais bien qu'il préférerait l'obtenir par bataille que par un don, car il n'est pas de meilleur chevalier que lui. »

Méléagant avait écouté son père avec respect. Mais quand ce fut à lui de parler, il exhala toute sa colère : « Comment ? Je devrais rendre à Lancelot ce que j'ai conquis par ma vaillance ? Tu n'y penses pas, mon père ! En vérité, je n'ai jamais eu une envie

aussi irrésistible de combattre un chevalier de sa réputation. S'il est preux, je crois l'être davantage. Je ne suis ni moins grand ni moins vigoureux que lui, et ceux qui m'ont vu à l'œuvre ne m'ont jamais pris pour un lâche. Plus il est brave et renommé, plus j'aurai d'honneur et de gloire à l'emporter sur lui. D'ailleurs, j'ai risqué ma vie pour obtenir la reine : pour quelle raison la lui rendrais-je ? On attribuerait ce geste à la lâcheté et non à la générosité ! Et puisqu'il est venu, ce Lancelot, si brave et si prisé, qu'attend-il pour se mesurer à moi ? – Il attend que je décide le jour et l'heure où aura lieu le combat, dit Baudemagu, mais je te prie une dernière fois, au nom de Dieu et en mon nom, de lui restituer la reine, car tu n'as aucun droit sur elle. – Je n'y renoncerai jamais ! répondit Méléagant. – C'est bon, reprit le roi. Sache donc que demain, tu auras à livrer bataille contre Lancelot ! » Et, sur ces mots, Baudemagu, fort contrarié, quitta son fils et revint dans la tour où il s'efforça de faire dignement honneur à Lancelot.

Ce fut devant la demeure du roi que l'on prépara la bataille. Le champ était vaste, et, quand ce fut l'heure, les deux adversaires, bien armés, s'y présentèrent. Baudemagu s'adressa une dernière fois à son fils, plaida de son mieux, mais ses avertissements restèrent vains : Méléagant s'obstina à jurer qu'il se battrait jusqu'à la victoire ou la mort. Le roi alors s'adressa aux deux combattants : « Je vous prie et vous ordonne de ne pas vous lancer l'un contre l'autre avant d'avoir entendu le signal que je donnerai moi-même à haute voix ! »

Il remonta alors dans la tour et fit prendre place à la reine Guenièvre devant l'une des fenêtres de la grande salle, pour qu'elle pût assister, selon ses vœux, au combat. Mais la reine, entourée de dames et de jeunes filles, ne lui posa aucune question sur Lancelot, ce qui l'étonna. Elle lui demanda seulement de faire porter le sénéchal Kaï au même étage, afin qu'il pût lui aussi suivre les péripéties de la lutte. Ainsi fut fait : on disposa un lit à la fenêtre, car Kaï, qui souffrait de nombreuses blessures, ne pouvait se tenir ni debout ni assis.

Baudemagu donna le signal. Aussitôt, les deux adversaires se précipitèrent l'un contre l'autre sur leurs coursiers. Le roi avait donné à Lancelot le meilleur qu'il possédait. Le champ clos était beau, bien plat. Les chevaliers s'étaient élancés de loin, leurs lances courtes, résistantes et au fer tranchant, sous leurs aisselles. Alors, les coups plurent comme grêle sur les boucliers qui commencèrent à se délabrer. Celui de Lancelot fut bientôt déchiqueté par un habile coup de Méléagant, mais le choc fut si violent que sa lance vola elle-même en éclats. Lancelot, lui, repartit de plus belle à l'attaque et sa lance toucha son adversaire en haut de la poitrine, atteignant l'os de l'épaule et pénétrant dans la chair. Désarçonné, Méléagant s'effondra sur le sol, le tronçon de lance fiché dans son corps. Lancelot descendit alors de cheval et courut sus à l'ennemi, l'épée dégainée, près de frapper de nouveau. Mais ayant réussi à se relever, Méléagant rebondit sur ses pieds, arracha le tronçon de son épaule et dégaina lui-même son arme.

Le duel se prolongea longtemps. Les deux combattants étaient couverts de sang et leur souffle devenait haletant. Accablé par la chaleur, Méléagant sentit bientôt ses forces l'abandonner et commença à perdre du terrain, dominé par Lancelot. C'est alors que la reine, incommodée par la chaleur torride, souleva le voile qui lui cachait le visage. Les yeux sans cesse tournés vers elle, Lancelot, subitement, le vit à découvert. Il en fut si ébloui que son épée manqua, un instant, lui échapper de la main. Ne pouvant détourner son regard de Guenièvre, il ne prêtait plus attention à Méléagant et perdait peu à peu son avantage, à la grande stupéfaction de tous les assistants. « Seigneur, dit Guenièvre à Baudemagu, est-ce donc Lancelot ? – Certes, répondit le roi, sans nul doute ! – Quelle pitié ! s'écria Kaï, il aurait sauvé son honneur s'il était mort comme on le croyait ! Mais je vois bien qu'il va être vaincu ! »

Lancelot reculait maintenant devant les assauts redoublés de Méléagant. N'y tenant plus, Kaï ne put s'empêcher de passer la tête par la fenêtre et de crier de toutes ses forces : « Ah ! Lancelot, qu'est donc devenu le courage qui était tien quand tu faisais

le vide autour de toi, comme à Galore, devant les hommes de Galehot ? » Par chance, Lancelot perçut distinctement l'appel. Sur-le-champ, recouvrant ses esprits, il se lança sur Méléagant, le pressant si brutalement qu'en quelques instants il reprit l'avantage, menant son adversaire où il voulait. Cette fois, il semblait plus alerte que jamais, et la consternation des spectateurs se changea en liesse. « Par Dieu, s'exclama Kaï, mes blessures sont guéries, puisque je vois que Lancelot l'emporte ! »

Méléagant, il est vrai, accusait maintenant l'épuisement et tous ceux qui le voyaient sentaient bien qu'il était perdu. Le roi pensait de même. Il s'approcha donc de la reine et dit : « Dame, je t'ai honorée et je n'ai jamais agi contre ta volonté, ce qui devrait me valoir une faveur de ta part. – C'est chose naturelle, répondit-elle. Mais pourquoi dis-tu cela ? – Dame, ce n'est pas pour moi, mais pour mon fils qui est dans une situation désespérée, ce dont je me serais bien passé. Lui aussi, d'ailleurs, s'il n'était habité par l'orgueil. Je ne suis pas fâché de sa défaite, à condition qu'il n'y trouve ni la mort ni la mutilation. C'est pourquoi je te prie de daigner mettre fin au combat. – En toute sincérité, dit la reine, cette bataille m'a aussi chagrinée. Va vite les séparer avant qu'il ne soit trop tard. »

Pendant ce temps, Lancelot avait acculé Méléagant au bout du champ, et tous deux se trouvaient désormais sous les fenêtres de la tour. Aussi entendirent-ils parfaitement les paroles de Guenièvre. Aussitôt, Lancelot abaissa son arme et rengaina son épée. Mais Méléagant en profita pour le blesser par trahison en lui portant un mauvais coup. Lancelot n'en fit pas volte-face pour autant. Le roi descendit en courant et tira son fils en arrière. « Laisse-moi faire ! cria Méléagant. C'est ma bataille, et non la tienne ! – Non pas, dit le roi, elle me concerne autant que toi et je vois bien qu'il te tuerait si tu persistais à le combattre. – Mais j'ai l'avantage ! s'écria Méléagant au comble de la fureur. – Balivernes ! cingla Baudemagu. Nous voyons tous ce qu'il en est. Il te faut renoncer, mon fils, avant qu'il ne soit trop tard ! – Mon père, tu peux faire tout ce qu'il te plaira. J'irai donc chercher justice ailleurs ! » Puis, il s'adressa à Lancelot : « Si tu quittes le

champ maintenant, tu devras te déclarer vaincu. – Je n'en ferai rien », répondit Lancelot. Alors, le roi prit à part son fils et lui proposa de surseoir à la bataille, sous réserve qu'à une date de son choix, il pourrait se rendre à la cour du roi Arthur et sommer Lancelot de vider leur querelle par un nouveau combat. La reine enfin jura sur les saintes reliques de revenir avec lui s'il parvenait à la conquérir lors de cette rencontre. « Qu'il en soit donc ainsi », accepta Méléagant, visiblement de mauvaise grâce, car il ne pouvait pas agir autrement.

Après avoir prononcé lui aussi le serment, Lancelot fut conduit dans la tour où les valets le désarmèrent et pansèrent ses blessures. Mais Kaï enrageait de la conclusion de l'accord, ayant mille fois préféré que Lancelot achevât la bataille. Ainsi aurait-il été vengé lui-même de l'affront que lui avait fait subir Méléagant. Quant à la reine Guenièvre, elle n'en était pas plus satisfaite, car elle voyait bien que rien n'était réglé et que, tôt ou tard, son sort serait encore lié à l'issue d'un combat. Aussi, se retira-t-elle dans sa chambre, après avoir erré tout le reste du jour dans les salles, silencieuse et mélancolique.

C'est alors que Lancelot, après s'être remis de ses fatigues, pria le roi Baudemagu de le conduire auprès de la reine. « Je n'entends pas m'opposer à ce vœu, répondit le roi, tant je le trouve tout naturel. Je te ferai aussi rencontrer le sénéchal Kaï. » Pour un peu, Lancelot se serait jeté aux pieds du roi, tant il était éperdu de joie, mais le roi l'emmena sans délai dans une chambre où il avait fait dire à Guenièvre de l'attendre. Quand elle aperçut Baudemagu qui venait en tenant Lancelot par la main, elle se dressa vivement devant le roi, montra un visage chagrin, baissa la tête et garda le silence. « Dame, dit le roi, voici Lancelot du Lac. Il m'a prié de le conduire jusqu'à toi. Je pense que cette visite te sera agréable. – À moi, seigneur roi ? répondit la reine. Je ne vois pas en quoi elle me ferait plaisir. Elle est sans intérêt ! »

Baudemagu crut avoir mal entendu. « Comment ! Dame, dit-il, d'où te vient cette étrange humeur ? Tu commets une grande injustice envers celui à qui tu dois tant ! Lancé à ta recherche, il

s'est souvent vu en péril mortel. Ne t'a-t-il pas aussi libérée en combattant pour toi mon fils Méléagant, lequel ne t'a rendue que bien à contrecœur ? – Eh bien, seigneur roi, il a perdu son temps, car de tout ce qu'il a fait, je ne lui sais aucun gré ! »

En entendant ces paroles, Lancelot se sentit foudroyé, comme si le ciel venait de lui tomber sur la tête. Cependant, il se risqua à demander d'un ton doux et humble : « Dame, en quoi t'ai-je fait tort ? » Mais Guenièvre ne daigna pas répondre et sans même jeter un regard sur Lancelot, elle tourna les talons, et sortit sans se retourner. « Par ma foi ! s'écria Baudemagu, j'avoue que je suis stupéfait de cet accueil ! D'où vient que la reine répugne à t'accorder un regard et ne consente à te parler ? Voilà qui est étrange, après tout ce que tu as fait pour elle. Dis-moi donc quel motif est la cause de cette attitude déplaisante. – Seigneur roi, dit piteusement Lancelot, j'en suis aussi surpris que toi, et, ce qui est certain, c'est que je ne m'attendais pas à une telle froideur. Sache bien que cela me bouleverse grandement. – En vérité, ajouta le roi, je pense qu'elle a tort, car tu as affronté pour elle des périls mortels. Son attitude n'est pas convenable. Mais qui peut donc savoir ce qui se passe dans le cœur des femmes ? Allons, ami, veux-tu parler au sénéchal ? – Avec joie », répondit Lancelot.

Quand Lancelot fut devant Kaï, celui-ci lui lança : « Tu m'as couvert de honte et de désespoir ! – Et comment cela ? s'exclama Lancelot commençant à se demander s'il ne rêvait pas. Pourquoi dis-tu cela ? Comment aurais-je pu te causer de la honte ? – Tu as achevé l'exploit que je n'ai pas accompli, tu as triomphé quand j'ai connu l'échec », répondit Kaï d'un air sombre. Entendant ces mots, le roi se retira discrètement et les laissa seuls. « Ne t'ai-je pas vengé ? demanda Lancelot. – Oui, certes, mais pas complètement, car tout doit être remis en cause. – On en reparlera, dit Lancelot. Mais sais-tu au moins pourquoi la reine m'a montré si mauvaise figure et a refusé de me parler ? – Par ma foi, répondit Kaï, je l'ignore. Tout ce que je peux affirmer, c'est que j'endure des douleurs plus vives que jamais et que je serais mort depuis longtemps sans l'amitié du

roi qui sort d'ici. Grâce à lui, je n'ai manqué d'aucun soin propre à ma guérison. Mais pour chacun de ses bienfaits, Méléagant, son fils perfide et cruel, mandait traîtreusement des médecins et leur ordonnait d'étendre sur mes plaies certains onguents qui causeraient ma mort. Ainsi, lorsque le roi, avec un louable zèle de compassion, faisait préparer un bon emplâtre, son scélérat de fils, dans le dessein de me tuer, s'empressait d'ordonner qu'on l'enlevât ! Ah ! s'écria Kaï, au comble de l'excitation, que n'en as-tu fini avec ce démon ? – Patience, le calma Lancelot, je te garantis qu'il paiera largement pour tout ce qu'il a fait. Et Guenièvre, comment a-t-elle été traitée ? – Elle a failli connaître le pire, reprit le sénéchal. Méléagant a voulu coucher avec elle dès la première nuit. Elle s'en est défendu, disant qu'elle n'y consentirait que s'il l'épousait d'abord. Et comme Méléagant se disait prêt à l'épouser sur-le-champ, elle lui a rétorqué qu'elle ne lui appartiendrait que lorsqu'il l'aurait épousée par-devant son père. C'est ainsi qu'elle a gagné du temps, et quand Baudemagu est venu à notre rencontre, ma Dame, sautant de son palefroi à terre, s'est jetée en larmes à ses pieds, poussant des cris comme si elle allait se donner la mort. Baudemagu l'a relevée avec douceur, lui affirmant qu'elle ne risquait rien et qu'elle était sous bonne garde par ses soins. Elle s'est plainte alors que Méléagant voulait la déshonorer, à l'indignation du roi qui s'est tourné vers son fils, en lui faisant les plus vifs reproches. Méléagant cependant n'en a pas démordu, affirmant, envers et contre tous, qu'elle serait sa femme. J'étais encore très affecté par mes blessures, mais je ne pus me retenir d'intervenir, déclarant que c'était un bien étrange échange que celui du plus parfait chevalier contre un goujat. C'est pour cela que Méléagant a eu tant de rancœur contre moi et a voulu envenimer mes plaies. Se rendant compte de la situation, le roi, ne supportant pas que son fils disposât librement de la reine, a donc fait en sorte de l'héberger dans cette tour, dans une chambre voûtée, et de coucher lui-même juste au-dessus afin de veiller à la sécurité de Guenièvre. » Kaï et Lancelot parlèrent encore longtemps, puis

Lancelot le quitta pour aller se coucher, et malgré le chagrin qui le tenaillait, il s'endormit, recru de fatigue et d'émotion.

Le lendemain, le bruit se répandit partout dans le royaume de Gorre que la reine Guenièvre avait été libérée et que tous les captifs avaient permission de rentrer chez eux dès que bon leur semblerait. Ils furent nombreux à se réjouir et à acclamer le nom de Lancelot qui les avait libérés de l'oppression dans laquelle ils étaient plongés. Aussitôt, de nombreux exilés s'en allèrent, encombrant les routes et les chemins et se bousculant aux gués. Mais certains voulurent demeurer, car ils savaient que Gauvain, le neveu du roi Arthur, avait entrepris lui aussi une expédition par le Pont sous l'Eau, afin de pénétrer dans la cité de Gorre. Et ils ne voulaient pas partir avant d'avoir des nouvelles du preux chevalier. Ce fut le cas de la reine Guenièvre, qui décida de rester dans la tour du roi Baudemagu tant qu'on n'aurait pas retrouvé le neveu d'Arthur, et aussi tant que ne seraient pas guéries les blessures du sénéchal Kaï. Quant à Lancelot, il erra toute la journée, cherchant, par tous les moyens, à rencontrer la reine.

Vers la fin de l'après-midi, juste avant le souper, le roi Baudemagu, qui l'avait aperçu l'âme en peine, le fit appeler. « Chevalier, dit-il en souriant, je pense que tes soucis vont bientôt s'envoler. Les jours se suivent, mais ils ne se ressemblent pas toujours. Viens avec moi. » Et il le conduisit vers la grande salle de la tour, où se trouvait la reine, assise dans un grand fauteuil et conversant avec ses suivantes. Et Baudemagu se retira, laissant Lancelot au milieu de la salle, tremblant de peur d'être rabroué comme la veille. Mais au lieu de baisser la tête, Guenièvre lui sourit et lui dit d'approcher. Il s'agenouilla devant elle, tandis qu'elle congédiait ses suivantes. Lancelot lui dit alors : « Que t'ai-je fait, ma reine, pour mériter l'affront que tu m'as infligé hier alors que je venais de combattre durement pour ta seule gloire et pour mon unique amour ? Il s'en est fallu de bien peu que la mort ne me saisît en découvrant ton dédain et ton indifférence. Mais si je t'ai fait le moindre tort, je suis prêt à le répa-

rer sur-le-champ. Commande, ma reine, et je t'obéirai loyalement en fidèle chevalier que je suis, tout entier à ton service ! »

La reine se mit à rire, mais elle se leva et alla vers Lancelot qu'elle prit par la main et qu'elle mena s'asseoir à côté d'elle. « Lancelot, dit-elle, il me semble que tu as oublié quelque chose : la charrette. Sais-tu que tu as hésité avant d'y monter ? La charrette te faisait trop peur et trop honte, sans doute, mais tu devrais savoir qu'un véritable amant n'hésite pas à tout entreprendre pour rejoindre celle qu'il aime ! » Lancelot sentit le rouge lui monter au front. « Dieu me préserve une autre fois d'un tel méfait ! s'exclama-t-il. Ne peux-tu pas me pardonner cette faute ? Au nom du Ciel, dis-le-moi, car je risque d'en souffrir mortellement. – Ami, dit Guenièvre, ton péché t'est remis entièrement, et je te pardonne de tout mon cœur, car je sais que c'est ton honneur qui t'a fait hésiter, et non ton amour. – Grâce te soient rendues, douce Guenièvre. Je ne sais comment te manifester ma reconnaissance ! Ah, si nous pouvions nous voir dans un endroit plus discret ! »

La reine, du coin de l'œil, et non du doigt, lui montra une fenêtre. « Viens ce soir, murmura-t-elle, jusqu'à cette fenêtre à l'heure où tout le monde dormira en ces lieux. Tu passeras par le verger. Tu ne pourras pas toi-même entrer comme un hôte accueilli pour la nuit, car je serai dedans et toi dehors. Mais nous pourrons parler et nous tendre la main à loisir, et je resterai à la fenêtre jusqu'à la jeunesse du jour, si tel est ton plaisir. Mais il ne faut pas songer à nous rejoindre, car, dans la chambre à côté, est couché Kaï, qui ne cesse de languir et de gémir à cause de ses blessures. De plus, tu ne pourras pas entrer par la porte, car elle est soigneusement fermée et non moins bien surveillée. Quant à la fenêtre, elle est munie d'épais barreaux. Va, mon ami, à ce soir, et prends garde que nul espion n'aille ensuite rapporter des propos médisants sur mon compte et le tien. »

Lancelot ce soir-là n'eut de cesse que la nuit tombât. Devant tout le monde, il se donna un air de lassitude. Il avait trop veillé et avait besoin de repos. Il rentra donc en son logis, et dès que

l'on ne fit plus attention à lui, il sortit par une porte dérobée. Constamment aux aguets, il s'avança, se gardant de donner l'alerte, étant évident pour tous qu'il dormait à poings fermés dans son lit. Sans compagnon pour l'escorter, il se hâta d'aller du côté du verger et ne fit aucune rencontre. Se glissant par une brèche du mur, il arriva bientôt près de la fenêtre, s'y tenant immobile et muet, se gardant bien d'éternuer ou de tousser. Alors la reine apparut dans la blancheur de sa chemise, portant sur les épaules un manteau d'écarlate. Elle appuya son front contre les barreaux qui protégeaient la fenêtre, et Lancelot, passant sa main au travers, saisit sa main.

Hélas, ce n'était guère satisfaisant ni pour l'un ni pour l'autre. « Maudits barreaux ! » pensait Lancelot. Et il dit à la reine qu'il se faisait fort, si elle y consentait, de les écarter pour la rejoindre. « Tu ne pourras pas, dit-elle, ils sont bien trop épais, et tu auras beau les serrer et les tirer vers toi, tu ne pourras les écarter ! » Lancelot répondit : « Ne t'inquiète pas ! Je ne crois pas que ce fer me résistera car rien au monde ne peut m'empêcher d'aller à toi. Si tu y consens, bien sûr, j'ouvrirai ce chemin. – Je le veux, répondit Guenièvre, mais attends que je sois recouchée, et surtout ne fais aucun bruit, car le sénéchal dort à côté. – Ne reste donc pas là davantage. Je crois que ces barreaux vont céder sans que je rompe aucun sommeil ! »

La reine s'en alla et il se mit en devoir de vaincre la fenêtre. S'attaquant aux barreaux, il les tira si bien qu'il parvint à les desceller en les ployant. Mais le fer était si coupant qu'il s'ouvrit le petit doigt et entama la chair d'un autre, sans s'apercevoir qu'il perdait du sang, goutte à goutte, ne souffrant de rien, bien trop troublé par son émoi et son désir. La fenêtre était à quelque hauteur, mais Lancelot la franchit aisément d'un seul bond. Doucement, il s'avança jusqu'au lit de la reine qui lui tendait les bras. Ce fut pour lui le plus beau des accueils et, toute la nuit, les amants se livrèrent au jeu fou de l'amour dans un bonheur qui n'eut jamais d'égal.

À l'approche du jour, il fallut cependant penser à se séparer. Lancelot, à regret, quitta le lit de la reine et s'en revint à la fe-

nêtre, ne s'apercevant pas qu'il avait laissé des traces de sang sur les draps. Une fois dehors, il redressa les barreaux de fer et les remit en place, manœuvrant si habilement que personne ne pouvait soupçonner qu'ils avaient été malmenés pendant la nuit. Alors, se tournant vers la chambre avant de s'éloigner, il fléchit les genoux comme s'il se trouvait devant un autel, puis se fonda dans la nuit, heureux et malheureux à la fois. Ce n'est que dans son lit qu'il remarqua que ses doigts étaient blessés, mais cela ne le troubla guère, trouvant naturel de s'être écorché en tordant les barreaux. Il ne songea même pas à s'en plaindre, car, pour l'amour de Guenièvre, n'aurait-il pas sacrifié ses deux bras ?

Quant à la reine, sur le matin, elle s'abandonna au sommeil le plus doux dans la chambre aux belles tentures. Le soleil était déjà haut dans le ciel quand Méléagant, comme à l'accoutumée, vint lui rendre visite. Elle dormait encore profondément, mais la première chose qu'il vit fut le sang qui tachait les draps. Aussi s'en alla-t-il vers le lit de Kaï dont les plaies s'étaient ouvertes et avaient abondamment saigné pendant la nuit. La fureur saisit le fils du roi Baudemagu. Il revint vers Guenièvre et la réveilla brutalement : « Dame ! s'écria-t-il, voilà qui est grande vilénie ! » La reine ouvrit les yeux et, ne comprenant pas cet accès de colère, en demanda la raison. Alors il lui montra le sang sur les draps. « Certes, reprit-il, mon père a bien veillé sur toi, il t'a bien protégée de moi, mais très mal du sénéchal ! C'est une infamie peu ordinaire de la part d'une dame de ta réputation que de déshonorer ainsi l'homme le plus accompli au profit du plus lâche, et c'est une grande humiliation pour moi que de me le voir préférer ! Je vaudrais mieux que lui puisque je t'ai conquise en combat loyal, les armes à la main. À dire vrai, si tu avais choisi Lancelot, j'aurais pu le comprendre, car il vaut davantage que le sénéchal, et je dois reconnaître qu'il a enduré bien des souffrances à cause de toi. Son dévouement a été mal placé : servir femme ou diable n'est payé que d'une ignoble récompense !

— Seigneur, répondit calmement la reine, tu peux dire tout ce que tu voudras, mais Dieu sait que Kaï n'a jamais souillé ce lit

de son sang. Il m'arrive seulement assez souvent de saigner du nez ! – Que Dieu me garde ! répliqua Méléagant. Quel beau prétexte ! Tu es confondue et tu n'échapperas pas au déshonneur ! »

Guenièvre, paraissant parfaitement à l'aise, décupla sa colère. Quant à Kaï, qui ne comprenait rien à la situation, il était si indigné qu'il pensa devenir enragé, se disant prêt à défendre sa bonne foi par serment ou par bataille. Méléagant alors envoya chercher son père qui arriva au moment où la reine se levait, et constata que le lit de la reine et celui de Kaï étaient également tachés de sang. « Dame, dit-il d'un ton amer, voilà qui va fort mal, si mon fils dit vrai ! – Roi, s'écria Guenièvre, c'est une histoire folle ! Le sénéchal Kaï est assez courtois et loyal pour mériter qu'on s'en rapporte à lui. Mais ton fils m'accuse d'être une femme perdue qui se vend et se livre à celui qui veut son corps. Vraiment, Kaï n'est pas un homme à réclamer de moi une telle folie, et moi-même, je ne suis pas femme à me laisser faire de cette manière⁴⁵, sois-en persuadé ! »

Méléagant se tourna vers son père : « Les choses sont claires, dit-il, maintenant, c'est à toi de faire justice, car le sénéchal a trahi ta confiance et la reine est sa complice. – Roi, intervint Kaï, je suis prêt à me disculper quand on le voudra ! – Par Dieu tout-puissant ! s'écria Méléagant, les diables de l'Enfer, les démons en personne t'ont joué un vilain tour, il me semble ! Trop d'ardeur t'a saisi cette nuit ! Tu as peiné à faire la besogne et tes plaies en ont crevé ! La preuve est sous nos yeux, et elle n'est pas sans éclat. Maintenant, il te faudra payer le prix de ta faute ! – Je suis prêt à prouver mon innocence les armes à la main, dit Kaï. – Tu es dispensé de combat dans l'état où tu te trouves », fit le roi. Kaï se redressa fièrement : « Seigneur, avec ta permission

⁴⁵ Ce passage, commun à toutes les versions, et qui est digne d'un vaudeville, rappelle un épisode du *Roman de Tristan* de Béroul, quand Yseult est confondue par les taches de sang qu'a laissées Tristan dans son lit. Mais c'est aussi la réminiscence d'un état antérieur de la légende, quand la reine « prodiguait l'amitié de ses cuisses » aux guerriers du roi Arthur, en particulier Kaï, si on en croit un curieux poème gallois transcrit au XI^e siècle (J. Markale, *le Roi Arthur et la société celtique*, pp. 45-46). Ce poème met en scène une conversation fort ambiguë entre Gwenhwyfar (Guenièvre), Kaï et Maelwas, autrement dit Méléagant.

et malgré ma faiblesse, je saurai défendre mon droit devant quiconque ! »

Cependant, la reine avait envoyé une servante chercher Lancelot. Il arriva sur ces entrefaites et quoiqu'il sût parfaitement ce dont il retournait, il se fit expliquer la situation par la reine : « Lancelot, dit-elle, Méléagant vient de m'accuser d'ignominie. À l'en croire, j'aurais accueilli cette nuit Kaï dans mon lit, sous prétexte qu'il a vu mes draps et les siens tachés de sang. Le sénéchal, a-t-il dit, sera convaincu de sa félonie s'il ne peut, contre lui, se disculper par les armes, ou si quelqu'un, prompt à le secourir, n'accepte d'affronter la bataille à sa place. – Ces discours sont inutiles, répondit Lancelot. Je suis prêt à soutenir la cause de Kaï, à condition que les serments soient d'abord échangés. – Qu'à cela ne tienne ! » dit Méléagant. Et il fit apporter les reliques. Méléagant étendit la main et jura : « J'en atteste Dieu et tous les saints, cette nuit, le sénéchal Kaï est venu tenir compagnie à la reine dans son lit et a obtenu d'elle ses faveurs ! » Ce fut au tour de Lancelot : « Moi, dit-il, je récusé en toi un parjure et je réfute cette accusation. J'en atteste Dieu et tous les saints, Kaï n'a pas commis de faute avec la reine ! »

Baudemagu, une nouvelle fois, se trouvait bien ennuyé par l'affaire. Pourtant, il ne put qu'ordonner le combat entre son fils et Lancelot. Puis, en compagnie de Guenièvre, il alla se placer à l'une des fenêtres de la tour. Les combattants, bien armés et montés sur de bons chevaux, se précipitèrent l'un sur l'autre avec furie, les yeux étincelants, remplis de haine. Les plaies de Méléagant se rouvrirent aussitôt, et Lancelot, mettant la main à l'épée, jeta son bouclier sur sa tête et courut sus à celui qu'il haïssait mortellement. Celui-ci se défendit avec énergie et bravoure, bien qu'il fût fourbe et impitoyable. Mais sa défense n'eut guère de résultat et Lancelot le malmena plus encore que la première fois.

Baudemagu comprit vite que la bataille tournait au déshonneur de son fils. La pitié et l'amour paternel le poussèrent à demander l'indulgence de la reine. « Dame, dit-il, au nom de Dieu et des services que je t'ai rendus, je te supplie de mettre un

terme à ce duel. – Va les séparer toi-même ! » répondit Guenièvre. Ce qui fut fait, malgré la mauvaise grâce de Méléagant. « Je tuerai Lancelot de mes propres mains avant qu’il quitte le pays ! » hurla-t-il à son père, qui le rabroua impitoyablement : « Dans ce cas, s’écria-t-il, tu ne posséderas pas un pouce de mon royaume, car un traître et un assassin ne sera pas mon héritier après ma mort ! » Furieux et déconfit, Méléagant quitta la ville en compagnie de quelques-uns de ses fidèles⁴⁶.

⁴⁶ Synthèse de la version de Chrétien de Troyes et de celle de Gautier Map.

9

La Revanche de Lancelot

Il tardait à Lancelot de retrouver Gauvain dont on n'avait toujours pas de nouvelles. Avait-il pu rejoindre le Pont sous l'Eau et avait-il réussi à le franchir ? C'est pourquoi il vint demander congé à la reine ainsi qu'au roi Baudemagu. Celui-ci fit savoir autour de lui et par toute sa terre que chacun devait à Lancelot les mêmes égards que pour sa propre personne. Et, le lendemain matin, Lancelot partit à la recherche de Gauvain en compagnie de quarante chevaliers en armes, des exilés ou des gens du pays. Il s'achemina d'abord vers le Pont sous l'Eau. Une lieue les en séparait encore, mais avant que le pont ne fût en vue, un nain juché sur un grand cheval accourut à leur rencontre. Il s'écria :

« Lequel d'entre vous est Lancelot du Lac ? – Ne le demande pas à un autre homme que moi ! lui répondit Lancelot. – Seigneur, dit le nain, mon seigneur Gauvain te salue et me charge d'un message pour toi seul. » Lancelot le prit à part. « Où se trouve Gauvain ? demanda-t-il. – Seigneur, Gauvain se trouve dans un lieu qui lui est très agréable et où il a tout ce qu'il désire. Il sait que tu es à sa recherche et voudrais que tu le rejoignes seul. Ainsi, toi et lui, vous pourrez ensemble vous pré-

senter à la reine ! – Mais, dit Lancelot, que vais-je faire de tous ceux qui sont avec moi ? – Dis-leur de t’attendre. Nous n’en aurons pas pour longtemps. » Lancelot retourna vers ses compagnons et leur dit : « Attendez-moi ici, car je dois partir seul, et vous me rejoindrez dans un instant quand je vous enverrai un message. »

Lancelot s’éloigna et suivit le chemin que lui indiquait le nain. Ils entrèrent dans un petit bois qui n’avait pas quatre portées d’arc de longueur et ils parvinrent à une maison forte entourée d’un haut retranchement et d’un double fossé au pied des remparts. La porte étant ouverte, ils entrèrent dans une grande salle au rez-de-chaussée, jonchée de paille et d’herbe fraîche, et là, ils mirent pied à terre. Lancelot s’avança à grands pas, impatient de retrouver Gauvain, mais, arrivé au milieu de la salle, l’herbe lui manqua sous les pieds et il tomba dans une grande fosse de plus de deux toises de profondeur, sans se blesser toutefois, car on avait pris soin de placer au fond un gros coussin d’herbe pour qu’il ne se fît aucun mal.

Il comprit qu’il venait d’être victime d’une trahison, et que, sans nul doute, Méléagant en était l’instigateur. Se remettant sur ses pieds, il fit quelques pas à tâtons, mais ne trouva ni escalier ni rien qui lui permît de sortir du trou. Bientôt, d’ailleurs, surgirent au-dessus de lui vingt chevaliers en armes, et parmi eux, le sénéchal de Gorre, à qui appartenait la forteresse. « Seigneur, dit-il, s’adressant à Lancelot, considère que tu es pris et que toute résistance de ta part serait inutile. Rends-toi, et je te garantis que tu n’auras pas une mauvaise prison. – Pourquoi me capturez-vous ainsi ? demanda Lancelot. – Tu n’en sauras pas davantage, répondit le sénéchal. – Mais, insista Lancelot, pourquoi ne m’avoir pas pris les armes à la main ? Ton guet-apens aurait été moins ignominieux. La belle gloire que de s’emparer d’un homme qu’on a précipité dans un trou et qui n’a aucune chance de se défendre devant vingt hommes armés ! – Nous ne voulions ni blessure pour nous ni mise à mort pour toi. Rends-toi donc, si tu veux un jour sortir de ta prison ! »

Lancelot vit bien qu'il lui fallait obéir. Il tendit son épée, enleva son heaume et on le remonta. Alors, il s'écria : « Où est donc ce traître de Méléagant qui m'a fait arrêter ? » On lui assura que Méléagant était étranger à l'affaire, mais Lancelot n'en crut pas un mot. Il avait d'ailleurs bien raison, car Méléagant se trouvait effectivement dans la forteresse, évitant soigneusement de se montrer. Une fois désarmé, Lancelot fut enfermé dans une geôle, au sommet d'une tour. On verrouilla sur lui une porte très solide et on le laissa seul en proie à une grande incertitude.

Cependant, les compagnons, à qui Lancelot avait dit de l'attendre, s'étonnèrent de ne pas le voir revenir. À la nuit tombante, craignant que Lancelot n'ait été victime d'une trahison, ils décidèrent de partir à son secours. Mais dans quelle direction ? Ayant délibéré, ils choisirent d'aller d'abord au Pont sous l'Eau, qui n'était pas très loin, et, s'ils avaient la chance de retrouver Gauvain, de partir ensuite avec lui à la recherche de Lancelot.

Ils allèrent donc vers le Pont sous l'Eau et à peine y étaient-ils arrivés qu'ils aperçurent Gauvain. En traversant le pont, il avait trébuché, était tombé dans le courant profond et avait toutes les peines du monde à se maintenir la tête hors de l'eau. Les chevaliers accoururent sur la rive et réussirent à l'agripper avec des branches d'arbres et des perches. Gauvain n'avait plus que son haubert sur le dos, ayant attaché son heaume et ses chausses à sa ceinture. Quant à son bouclier, sa lance et son cheval, ils étaient restés sur l'autre bord. À moitié inconscient, Gauvain fut ramené sur la berge et chacun s'empressa à le secourir.

Ayant recouvré l'usage de la voix, il demanda bien vite à ceux qui l'entouraient des nouvelles de la reine. On lui répondit que Guenièvre était en sûreté auprès du roi Baudemagu et qu'elle avait été libérée après l'intervention de Lancelot qui était passé par le Pont de l'Épée et avait combattu le félon Méléagant. On ajouta qu'on avait bien peur que Lancelot ne fût tombé dans un piège, car il avait disparu, et on lui demanda ce qu'il convenait de décider. Après avoir réfléchi, Gauvain fut d'avis qu'il fallait

retourner en toute hâte auprès de la reine et du roi Baudemagu, et avertir celui-ci de la disparition de Lancelot.

Ils s'en allèrent donc dans la cité de Gorre d'où n'avaient pas bougé la reine ni le roi, non plus que Kaï le sénéchal. Quand Guenièvre vit arriver Gauvain, elle en montra grande joie, mais quand elle sut que Lancelot avait été sûrement victime d'une trahison, elle en fut très affligée. Elle demanda au roi de bien vouloir le faire rechercher et sa prière fut appuyée par Gauvain et Kaï. Baudemagu les assura qu'il prenait l'affaire très au sérieux, et il envoya des messagers à travers le pays pour s'enquérir du sort de Lancelot. Mais les recherches demeurèrent vaines : personne ne put donner de nouvelles concernant le nain et la route que celui-ci avait empruntée en compagnie de Lancelot.

Un jour, cependant, un valet vint porter un message qu'il lut devant le roi, la reine Guenièvre, Gauvain et le sénéchal Kaï. Lancelot, leur annonça-t-il, saluait le roi en l'appelant son bon seigneur. Il le remerciait de l'honneur qu'il lui avait fait et de tous ses bienfaits. Il faisait savoir qu'il se trouvait en parfaite santé auprès du roi Arthur, et il demandait à la reine, comme à Gauvain et à Kaï, de prendre sans tarder le chemin du retour. La lettre contenait assez de détails pour qu'on fût assuré qu'il s'agissait bien d'une lettre de Lancelot lui-même.

Cette nouvelle, on s'en doute, provoqua bien du contentement et les exilés qui se trouvaient encore là manifestèrent leur désir de s'en aller aussi sans plus tarder. C'est pourquoi, le lendemain, dès l'aube, ils se disposèrent à prendre congé du roi Baudemagu. Celui-ci les accompagna jusqu'aux confins du royaume. Là, il fit ses adieux à la reine et à tous ceux qui partaient, les recommandant à Dieu et les priant de saluer de sa part le roi Arthur. Tous prirent alors la direction de Camelot où, d'après ce qu'on disait, le roi Arthur résidait.

Quand Arthur apprit le retour de la reine, il fut en grande joie. Et comme il ignorait le rôle qu'avait joué Lancelot dans cette libération, il ne douta pas un instant que son neveu Gauvain avait accompli cet exploit, ce qui l'emplit d'une légitime

fierté. Il se prépara donc à recevoir la reine et ses compagnons avec magnificence. Dès que le guetteur eut annoncé leur arrivée, le roi lui-même descendit sur le pré, devant la forteresse, en compagnie de sa sœur Morgane, de Girflet, fils de Dôn, d'Yvain, fils du roi Uryen, d'Agravain, son neveu, frère de Gauvain, ainsi que de nombreux chevaliers qui se trouvaient présents. Lorsqu'il aperçut la reine, il alla jusqu'à elle, l'aida à descendre de sa monture et la prit dans ses bras, la serrant longuement contre lui. Puis, se retournant vers Gauvain qui venait le saluer, il lui dit : « Beau neveu, que de reconnaissance je te dois ! Un tel exploit est digne des plus grands héros de ce monde ! Réussir à détruire les enchantements d'une détestable coutume n'est pas à la portée du premier venu. Je suis fier du fils de ma sœur ! – Mon oncle, répondit Gauvain, je m'étonne de ton enthousiasme envers moi, car la gloire de cet exploit ne me revient pas. En me rendant honneur, tu me couvres de honte, car lorsque je suis arrivé dans la cité de Gorre, tout était terminé. Ma trop grande lenteur a causé mon échec. C'est à Lancelot que tu dois le retour de la reine, de Kaï et de tous les exilés, et je dois dire que le grand renom qu'il s'est acquis ainsi n'a jamais été atteint par aucun chevalier. »

Ce fut au tour d'Arthur d'être saisi d'étonnement. « Comment cela ? fit-il. Beau neveu, je t'en prie, ne me fais pas languir. Parle-moi sans délai. – Mais, mon oncle, tu connais tout cela, puisque Lancelot est avec toi. – Lancelot ? s'écria Arthur. Cela fait des semaines que je n'en ai pas de nouvelles. Pourquoi n'est-il pas avec vous puisque tu me dis que c'est lui qui a réussi l'entreprise ? » Gauvain ne répondit pas, comprenant soudain que la lettre qu'ils avaient reçue dans la cité de Gorre n'était pas de Lancelot, et il fut saisi d'angoisse à son sujet. De toute évidence, il y avait là machination dont l'instigateur, à n'en pas douter, ne pouvait être que le traître Méléagant. Il prit son oncle par le bras. « Roi, dit-il, il se passe des événements graves, il faut que nous en parlions. » Alors, ils entrèrent dans la forteresse.

Ce fut Kaï qui raconta tout ce qui s'était passé, et Guenièvre ne put qu'ajouter certains détails que le sénéchal ne connaissait pas. Arthur, effondré, se tourna vers Morgane. « Ma sœur, dit-il, toi qui connais tant de choses, quel est ton avis ? – Mon frère, répondit-elle, je connais, comme tu dis, bien des choses, mais je ne suis pas Merlin, et je n'ai pas le pouvoir de divination. Mais si tu veux mon avis, il n'y a pas lieu de s'inquiéter pour Lancelot. Tu sais d'où il vient, et quelle est la femme qui l'a conduit vers toi : la Dame du Lac. Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Assurément, d'un lieu où notre logique n'a pas cours et où le temps n'a pas la même valeur. Pourquoi Lancelot ne serait-il pas allé la rejoindre en son mystérieux domaine ? – Je ne le crois pas, intervint Guenièvre. Il avait la ferme intention de revenir à la cour avec nous. D'ailleurs, il y sera obligé, puisque, dans six mois, il devra soutenir ma cause devant le félon Méléagant. » Morgane regarda Guenièvre non sans ironie. « Alors, dit-elle, le héros a peut-être fait une rencontre. Il ne manque pas de gentes dames aux yeux bleus dans les forêts du royaume ! » La foudroyant du regard, Guenièvre voulut répondre par une insolence. Mais en parlant, elle risquait du même coup de dévoiler le secret qui l'unissait à Lancelot. Elle se tut donc, n'abusant nullement Morgane parfaitement consciente de la raison de son silence.

Gauvain se leva. « Puisqu'il en est ainsi, dit-il, je ne vois qu'une chose à faire : partir sans délai à la recherche de Lancelot. Avec ta permission, mon oncle, je m'en irai ce soir même ! » Yvain approuva, ainsi que Girflet et de nombreux chevaliers qui sortirent pour préparer leurs armes. Guenièvre, elle, se retira dans ses appartements et Arthur demeura seul avec sa sœur. « Tout cela ne me dit rien de bon, dit-il d'un ton las. – Pourquoi t'inquiètes-tu, mon frère ? dit-elle. Lancelot, tu le sais, n'en fait toujours qu'à sa tête. S'il n'est pas là, c'est qu'il a ses raisons, et nous n'avons pas à les connaître. – Mais, reprit Arthur, il est probable que Méléagant lui a tendu un piège et qu'il se trouve emprisonné quelque part. Ainsi, quand Méléagant viendra à la cour pour combattre Lancelot, il pourra déclarer que son adversaire fait défaut, et il triomphera, ramenant la reine avec lui. –

Cela m'étonnerait beaucoup, susurra Morgane. Lancelot a lui aussi une bonne raison d'être présent ce jour-là ! – Laquelle ? » demanda Arthur. Morgane eut un rire bref et strident pour toute réponse, et, sans ajouter un mot, elle sortit.

Pendant la détention de la reine Guenièvre par Méléagant, certaines dames et demoiselles à qui manquait le secours d'un époux s'étaient réunies pour tenir conseil, ayant toutes le désir de se marier sans tarder. Aussi avaient-elles décidé, lors de cette entrevue, d'organiser un grand tournoi où les joueurs défendraient les couleurs de la dame qu'ils auraient choisie. La Dame de Pomelegoz pour l'un des camps, et la Dame des Noës pour l'autre camp, avaient pris l'affaire en main et il fut entendu que les belles garderaient le silence sur les mauvais joueurs, et accorderaient leur amour aux meilleurs. Le tournoi aurait lieu à la cour du roi Arthur et on l'annoncerait dans les meilleurs délais non seulement dans le royaume, mais dans toutes les terres avoisinantes.

Les deux dames sur lesquelles toute l'organisation reposait s'en allèrent donc à la cour du roi pour lui demander d'accepter leur projet. Elles y arrivèrent quelques jours après le retour de la reine. Une fois devant Arthur, elles le harcelèrent pour qu'il acceptât. Il les écouta et dit qu'il consentait au projet bien volontiers si la reine donnait elle-même son accord. Aussi, virent-elles également la reine et lui expliquèrent-elles leur souhait, tout en lui demandant qu'elle fût présente à ce tournoi.

Comme ces conversations se déroulaient, arriva à la cour un brillant équipage qui demanda à être reçu par le roi. Il y avait là deux jeunes gens de fort bonne mine, montés sur des destriers remarquables, et vêtus de riches habits. Ils étaient conduits par une jeune fille d'une grande beauté montée sur une mule blanche. Le roi la reconnut bien, car c'était Saraïde, la confidente de la Dame du Lac, et il lui fit bon accueil. Saraïde lui dit : « Roi, ma Dame te salue et te recommande à Dieu. Elle m'a chargé de te présenter ces deux jeunes gens afin que tu les reçoives parmi tes familiers et que tu en fasses des chevaliers dignes d'honneur et de gloire. Ce sont des fils de roi, et ma

Dame a beaucoup de respect et d'affection pour eux, car elle les a éduqués avec tout le soin qui était possible. L'aîné se nomme Lionel, et le cadet Bohort. Ce sont les fils du roi Bohort de Gaunes qui fut ton homme lige et qui, comme son frère le roi Ban de Bénoïc, a péri par suite de l'agression de l'odieux Claudas de la Terre Déserte. » Arthur, se souvenant des reproches que lui avait adressés l'ermite Nascien qui l'avait accusé de n'avoir pas secouru les rois Ban et Bohort, se leva aussitôt et alla à la rencontre des jeunes gens, leur tendit les bras et les assura qu'il les tenait, comme leur cousin Lancelot, dignes au plus haut point d'être ses compagnons. Lionel et Bohort saluèrent respectueusement le roi, et la reine, émue à la pensée qu'ils étaient les cousins de celui qu'elle aimait avec tant de violence, ressentit son absence avec encore plus de tristesse.

Arthur ordonna qu'on s'occupât des fils du roi Bohort, puis il conversa un moment avec Saraïde, n'oubliant pas de lui demander si la Dame du Lac n'avait pas reçu quelque nouvelle de Lancelot. Saraïde lui répondit qu'elle ignorait absolument ce qu'il avait pu advenir du fils du roi Ban ; mais, dès que le roi eut pris congé pour vaquer à d'autres occupations, elle prit à part la reine Guenièvre et lui dit discrètement, de façon à n'être entendue de personne d'autre : « Reine, si tu veux revoir Lancelot, sois présente au tournoi que ces dames ont le projet d'organiser. J'ai l'impression qu'il ne pourra pas résister au désir d'y participer, surtout quand il apprendra que tu y seras en personne. » Et sans ajouter un mot, elle laissa Guenièvre avec la Dame de Pomelegoz et la Dame des Noës. « Quand donc voulez-vous que ce tournoi ait lieu ? leur demanda la reine. – Dans trois mois, répondirent-elles. Il nous faut le temps de l'annoncer dans le pays. – C'est bien loin, murmura Guenièvre. Ne pourrait-ce être plutôt dans un mois ? J'enverrai mes messagers les plus rapides afin que chacun soit informé. – Puisqu'il en est ainsi, nous le voulons bien, acceptèrent les dames. Et toi, reine, seras-tu parmi nous ? – Ce sera un honneur pour moi, répondit Guenièvre. Vous ne pouvez pas savoir combien votre idée me réjouit le cœur. »

Des messagers partirent donc sur-le-champ annoncer par tout le royaume le tournoi, précisant que la reine Guenièvre serait présente. La nouvelle se répandit vite dans tout le pays et même dans les royaumes voisins, en particulier dans celui de Gorre. Or, c'est là que se trouvait Lancelot, sous la garde du sénéchal, par ordre du félon Méléagant. Le sénéchal, bien sûr, ne faisait qu'obéir aux ordres de son seigneur, car, en fait, il aimait beaucoup Lancelot et respectait sa valeur et son courage. Aussi prodiguait-il à son prisonnier tout ce qu'il désirait, sauf bien entendu la permission de sortir. Le sénéchal n'était pas souvent dans son manoir ; mais sa femme, une dame belle et courtoise, y résidait à demeure. Chaque jour, Lancelot quittait la tourelle où il était enfermé et prenait ses repas en sa compagnie. La dame l'aimait plus qu'aucun autre homme au monde pour les merveilleux exploits qu'elle avait entendu conter à son sujet. C'est ainsi qu'il apprit la nouvelle du tournoi. Il en fut soudainement très attristé, consterné qu'il était de ne pouvoir y participer. S'apercevant de sa tristesse, le voyant pensif et perdant l'appétit, le teint chaque jour plus pâle, la dame lui demanda ce qui lui arrivait. Mais, comme il ne voulait rien dire, elle le pria de le lui révéler, au nom de l'être qu'il aimait le plus au monde.

« Dame, dit-il, tu m'en as tant adjuré que je suis bien forcé de l'avouer : sache que je ne prendrai plus de nourriture ni de boisson si je n'assiste pas au tournoi qui est annoncé. Voilà la raison de mon chagrin. Tu connais mon tourment, j'en suis fâché, mais j'étais obligé de te le dire. – Lancelot, dit la dame, si l'on te permettait d'y aller, en recevrait-on une belle récompense ? – Oui, dame, tout ce que je possède ! – Écoute-moi bien : si tu m'accordes le don que je demanderai, je te laisserai aller et je te fournirai des armes et un bon cheval. » Au comble de la joie, Lancelot ne fut pas long à accepter. « Sais-tu ce que tu m'as accordé ? demanda la dame. Ton amour. » À ces mots, il ne sut que répondre, mais il avait promis et, surtout, s'il l'éconduisait, il risquait de ne jamais participer au tournoi. Pourtant, en lui accordant son amour, il la trahissait, car elle ne manquerait pas d'exiger tôt ou tard son dû. Comme son silence se prolongeait,

la dame s'impatienta. « Ta réponse ? demanda-t-elle enfin. – Dame, tu n'essuieras aucun refus, pour ce que je possède⁴⁷, car tu l'as bien mérité. – M'accordes-tu ton amour ? – Dame, je t'accorde ce que je peux sans être contesté. »

Le voyant si embarrassé, elle crut que c'était à cause de sa timidité. Et puis, elle désirait si ardemment se mettre à son service afin qu'à son retour il fût tout à elle, qu'elle lui fit préparer sans vouloir réfléchir davantage des armes et un cheval. Aussi, quand le moment fut venu de se mettre en route, elle l'en avertit elle-même, à sa grande satisfaction, et l'arma de sa main. Il jura, sur l'être qu'il aimait le plus au monde, de revenir dès que possible après l'assemblée. Rien ne le retiendrait que la mort, il lui en fit le serment.

Il s'en alla donc vers Camelot où devait avoir lieu le tournoi, portant les armes du sénéchal dont il emmenait le meilleur cheval. Ayant trouvé à se loger loin du champ clos afin de n'être reconnu par personne, le matin de la rencontre, il se présenta à l'assemblée et vit que la reine était installée sur une bretèche, en compagnie de nombreuses dames et demoiselles. De belles joutes commencèrent, ainsi que de grandes mêlées, en plusieurs points, où se distinguèrent Bedwyr, Dodinel le Sauvage, Agravain, frère de Gauvain, Yvain l'Avoutre, et même Lionel et Bohort que le roi Arthur avait faits chevaliers et qui brûlaient du désir de se distinguer.

Lancelot s'arrêta sous la bretèche vers laquelle il lança un tendre regard. Avec lui, venait de la maison où il avait passé la nuit un valet qui lui portait sa lance. La reine regardait tous ceux qui joutaient, mais elle n'y vit point son ami. Lancelot se mit alors sur les rangs, portant un bouclier de couleur rouge à trois bandes d'argent et, tandis qu'il piquait des deux le long des

⁴⁷ Il est évident que les paroles de Lancelot sont à double sens : il ne peut accorder que ce qu'il possède. Or, son cœur ne lui appartient pas puisqu'il l'a donné à Guenièvre. Les récits arthuriens sont remplis de discours ambigus de cette sorte, ce qui témoigne d'une casuistique très raffinée. Il en est de même pour les serments, comme celui de Lancelot jurant que Kaï est innocent de ce dont on l'accuse, ce qui est la pure vérité. C'est ce que les casuistes du XVII^e siècle appelleront les « restrictions mentales », pratiques que dénonce vigoureusement Pascal dans *les Provinciales*.

tribunes, Herlion, frère du roi de Northumberland, un preux dont on vantait les mérites, se trouva opposé à lui. Le choc fut terrible. Herlion brisa sa lance, mais Lancelot l'atteignit si violemment qu'il le désarçonna. Alors s'élevèrent des cris et du vacarme, car tout le jour, Herlion avait jouté sans relâche et sans être jamais vaincu. Ce premier duel décupla l'ardeur de Lancelot, qui n'avait nulle envie de s'arrêter en si bon chemin. Il se mit à frapper tant qu'il pouvait autour de lui et à briser des lances. C'est alors que le défia un autre chevalier, renommé par la puissance de ses attaques, Godet d'Outre les Marches. Lancelot l'affronta aussitôt, le frappa et envoya pêle-mêle mordre la poussière cavalier et cheval. Bataillant comme un diable, il faisait merveille, soulevant l'étonnement général et n'ayant plus, après tant de joutes, qu'une seule lance à sa disposition. Il la prit en voyant venir un chevalier qui avait été autrefois sénéchal du roi Claudas de la Terre Déserte. Le heurt fut d'une violence extrême. Le sénéchal fit voler en éclats la lance de Lancelot, mais celui-ci l'atteignit et lui enfonça le fer en pleine gorge, le traînant sur une bonne longueur au milieu du champ clos. Baignant la terre de son sang, l'autre perdit aussitôt connaissance. Chacun s'écria : « Il est mort ! Il est mort ! »

Ces cris firent mal à Lancelot. Il jeta sa lance et déclara qu'il voulait quitter le tournoi. Puis il fit demander à un écuyer quel était l'homme qu'il avait blessé et s'il était mort. On lui dit que c'était l'ancien sénéchal du roi Claudas et qu'il était mort sur place, la gorge ouverte. Alors Lancelot rendit grâce à Dieu, ayant le sentiment d'avoir vengé le roi Ban, son père, mort par la faute de Claudas et de ses hommes. À nouveau, il dégaina son épée et se déchaîna, abattant tous les chevaux et cavaliers à sa portée, saisissant ses adversaires par les coiffes ou les pans de leurs boucliers, arrachant les heaumes des têtes, fracassant, bousculant, heurtant tout ce qui bougeait autour de lui. L'assistance tout entière était bouche bée, croyant voir devant elle le diable en personne. Gauvain, le premier estomaqué, alla le dire à la reine. Mais Guenièvre, à le voir ainsi se démener, avait bien reconnu qu'il s'agissait là de Lancelot. Elle en était

follement heureuse, mais il lui vint à l'idée d'abuser Gauvain et les autres chevaliers.

Elle appela alors une de ses suivantes et lui dit : « Va donc vers ce chevalier qui triomphe de tout le monde et dis-lui que la reine lui demande de se battre désormais le plus mal possible. Ajoute que je lui souhaite un très cuisant échec là où il a connu le succès ! » La suivante se rendit immédiatement auprès de Lancelot et lui transmit le message. Alors, se saisissant d'une lance que tenait son écuyer, il attaqua un chevalier à la joute, mais manqua son coup. Pour répliquer, le chevalier le frappa et le renversa sur la croupe de son cheval de telle sorte qu'il se releva à grand-peine.

Il retourna néanmoins dans la mêlée, mais au lieu de jouer comme à l'ordinaire de son arme, il s'agrippa à la crinière de son cheval et fit mine de tomber. Force fut de constater qu'il n'opposait plus de résistance, mais qu'il baissait la tête, fuyant tous les assauts. Hué immédiatement par tous les assistants, il fut abreuvé de sarcasmes et d'insultes. Tant et si bien que le valet qui était venu avec lui en fut tout ébahi, et que lorsque les joutes prirent fin, Lancelot retourna à son logis sans que personne n'osât l'interroger sur sa lâche conduite.

Le lendemain matin, alors qu'il rejoignait l'assemblée sans avoir revêtu son heaume, une jeune fille qu'il croisa le reconnut. C'était celle avec laquelle il était allé à l'ermitage où se trouvaient la pierre tombale et le caveau de son ancêtre. Le suivant à travers les rangs, elle s'écria : « Elle est venue, la merveille ! » Mais personne ne comprit ce qu'elle voulait dire. Et une fois dans le champ clos, il fut accueilli par des railleries et des quolibets. Pourtant Lancelot, dès les premiers assauts, défit sans pitié tous ses adversaires, soulevant ainsi l'enthousiasme des spectateurs.

Alors la reine appela la suivante qui, la veille, lui avait servi de messagère. « Va donc, lui dit-elle, trouver le chevalier que tu connais et fais-lui savoir que la reine désire qu'il combatte au plus mal. » La jeune fille obéit et transmit à Lancelot ces volontés. « C'est bon, acquiesça Lancelot, je vais agir selon son vœu. »

Et il partit ventre à terre vers un chevalier qu'il manqua de manière lamentable, ne cessant de se conduire en piètre combattant jusqu'à la nuit tombante, prenant tantôt la fuite, déséquilibré par un coup de sa lance, faisant mine d'avoir une peur horrible de ses adversaires, provoquant l'hilarité des chevaliers qui l'avaient admiré en début de tournoi et l'incompréhension des spectateurs qui se demandaient bien pourquoi le plus vaillant des champions était devenu soudain le plus lâche et le plus poltron des guerriers. Seule, la reine se réjouissait grandement de le voir obéir si aveuglément à ses volontés. « Au fond, dit une voix près d'elle, tu es pire que moi. » Guenièvre se détourna et reconnut Morgane. « Pourquoi dis-tu cela ? » demanda-t-elle. Morgane se mit à rire et regarda la reine d'un œil complice. « Me crois-tu si stupide pour n'avoir pas deviné ton manège ? Je sais bien qu'il s'agit de Lancelot, et je sais aussi que tu lui fais faire ce que tu veux, selon ton humeur. Ah ! Guenièvre ! Je croyais jusqu'à présent être la seule à pouvoir faire ployer un homme, mais je vois que je suis dépassée. Qu'a-t-il fait pour mériter ainsi ta haine ? » Guenièvre se garda de répondre, se doutant que Morgane connaissait leur secret à Lancelot et à elle. En suivant le chemin dans lequel voulait l'attirer sa belle-sœur, elle aurait tôt fait de tout lui avouer, ce qu'il fallait éviter à tout prix. Morgane était aux aguets, et le moindre faux pas de sa part pouvait lui être fatal.

Quand cette deuxième journée de tournoi prit fin, Lancelot regagna ses quartiers sous les quolibets et les pires injures de la foule : « Le voilà donc, le plus poltron des chevaliers, le dernier des derniers ? Où va-t-il aller cacher sa honte ? Où devra-t-on le chercher ? Où pourra-t-on le trouver ? Peut-être ne le verrons-nous plus, car la lâcheté fait fuir à tout jamais ! Il emporte avec lui une telle brassée d'opprobre qu'il ne pourra jamais revenir se montrer ! Il n'a pas tort. Un lâche s'octroie davantage de bon temps qu'un preux, lorsqu'il s'adonne à d'ignobles plaisirs ! Pour lui, la lâcheté, c'est sûrement une dame cossue qui lui fournit bon gîte, bon couvert et le reste ! A-t-il su au moins lui donner un baiser pour lui manifester sa reconnaissance ? » Bref,

la soirée entière, les uns et les autres donnèrent libre cours à leurs sarcasmes, se déchaînant sur le chevalier le plus couard et le plus vil qu'on eût jamais vu.

Le jour suivant cependant, tout le monde revint, et le tournoi reprit. La reine se tenait de nouveau sur la bretèche, avec ses suivantes et quelques dames. « Eh bien, lui souffla Morgane, quelle sera ta fantaisie aujourd'hui ? » Une nouvelle fois, Guenièvre fit la sourde oreille. Elle appela sa messagère et lui dit d'aller auprès du chevalier qu'elle connaissait bien et de lui délivrer cette instruction de sa part : « Fais pour le mieux. »

La suivante se hâta et répéta à Lancelot ce que lui demandait la reine. Il eut un sourire de satisfaction et regarda dans la direction de Guenièvre. Puis il dit à la suivante : « Assure ta maîtresse qu'il n'est point de conduite importune à mes vœux dès l'instant que j'agis à son gré, car tout ce qui lui plaît me contente le cœur ! La jeune fille revint vers Guenièvre et lui rapporta mot à mot la réponse de Lancelot. Mais elle ajouta : « Dame, je n'ai jamais vu chevalier au cœur si complaisant, car tout ce que tu lui commandes, il l'accomplit, que ce soit pour sa gloire ou pour sa honte ! – Par ma foi, dit la reine, il se peut qu'il en soit ainsi. » Et elle s'installa pour regarder les joutes. Morgane l'observait, le sourire aux lèvres. Mais, dans son cœur, un orage tumultueux se déchaînait. « Ah ! rageait-elle intérieurement, si j'avais un tel chevalier à ma dévotion, je dominerais le monde. » Soudainement gagnée par le désespoir, elle regarda l'anneau qu'elle portait au doigt et murmura sourdement : « Merlin ! Merlin ! Pourquoi m'abandonnes-tu ainsi ? »

Dans le champ clos, cependant, Lancelot ne tenait plus en place. Tout brûlant de montrer sa vaillance, il saisit son bouclier, fit tourner du bon côté l'encolure de son cheval et le lança entre deux rangs de combattants. Ceux-ci, qui le reconnaissaient à ses armes, et qui avaient passé une bonne partie de la nuit à se moquer de lui, s'attendaient donc à de nouvelles réjouissances. Parti le bouclier au poing, de l'autre camp, le fils du roi d'Irlande, à bride abattue, piqua des deux sur lui. Tous deux se heurtèrent si violemment que l'assaillant perdit aussitôt toute

envie de jouter : sa lance venait de voler en éclats et Lancelot, lui appliquant son écu sur le bras, l'envoyait rouler à terre. En un clin d'œil, des chevaliers s'élancèrent des deux camps, donnant de l'éperon et forçant leurs montures, les uns voulant dégager les malchanceux, les autres accabler Lancelot de leurs coups. Mais Gauvain, qui était ce jour-là dans le camp de la Dame des Noës, resta en dehors de la joute tant il avait de plaisir à voir les hauts faits de ce chevalier inconnu à l'armure si modeste.

La mêlée devint inextricable, mais de cette mêlée, Lancelot sortait toujours triomphant. Il renversait d'un même coup chevaux et cavaliers, passait de l'un à l'autre comme un diable d'Enfer, tournait autour de ceux qui hésitaient et fracassait les boucliers de ceux qui s'étaient ri de lui la veille. Bref, il se montra si pugnace et valeureux qu'à la fin du tournoi, on décréta sans conteste dans les deux camps que le chevalier aux armes si modestes n'avait trouvé ce jour-là aucun rival à la hauteur de sa bravoure. Et cette vérité fut dans toutes les bouches. Alors, au plus épais de la cohue, Lancelot laissa tomber son bouclier et sa lance, puis la housse de son cheval. Et, sans accorder un regard à quiconque, il prit le large, soudainement, et disparut plus rapide que l'éclair sans que personne sût où il allait.

Pourtant nombreux étaient ceux qui le recherchaient et réclamaient le vainqueur incontesté des joutes. Tous, y compris les chevaliers qui s'étaient moqués de lui, étaient prêts à lui présenter leurs excuses et s'en trouvèrent fort contrits. Mais s'ils se désolaient de son brusque départ, les dames et les demoiselles à l'origine de ce tournoi en avaient encore plus le cœur gros. Et elles se lamentèrent, sachant bien qu'aucune d'elles ne se marierait dans l'année. La rencontre n'avait servi à rien, et il fallut rentrer chez soi avec la seule satisfaction d'avoir vu les inoubliables prouesses d'un chevalier inconnu.

Pendant ce temps-là, Lancelot, fidèle à ses engagements, avait regagné la forteresse qui lui servait de prison. Il y trouva le sénéchal qui l'attendait, redoutant qu'il ne revint jamais. En le voyant, son soulagement fut extrême, et il le félicita d'être le

plus loyal chevalier du monde. Puis, sans aucunement reprocher à sa femme d'avoir commis une imprudence, il festoya avec Lancelot avant de le reconduire en prison.

Cependant, Méléagant n'avait pas été sans deviner que le héros du tournoi était Lancelot, les descriptions du chevalier inconnu concordant en tout point avec l'idée qu'il s'en faisait lui-même. Il en fut mortifié et furieux, et, sachant qu'il ne pouvait pas compter sur son sénéchal, il décida d'enfermer son ennemi dans un lieu d'où il ne sortirait pas sans en être averti. Il possédait à cet effet une tour du côté de la Marche de Galles. Cette tour se trouvait au milieu d'un marais et ne pouvait subir aucune attaque, car tout imprudent qui se risquait aux alentours était inévitablement englouti par le marais s'il ne connaissait pas les chemins secrets qui en commandaient l'accès. Le gardien de la tour était un serf de Méléagant, dévoué corps et âme à son maître. C'est donc là que Lancelot fut conduit et enfermé. De la maison du serf, un ruisseau coulait vers la tour, et on lui apportait sa nourriture dans une petite barque qui était tirée d'en haut par une corde. La tour n'avait pas de porte, mais une seule petite ouverture⁴⁸ par où il recevait le pain et l'eau, mais en quantité insuffisante pour apaiser sa faim et sa soif.

Seuls Méléagant et le serf étaient au courant du lieu de sa détention. Et Lancelot demeura prisonnier pendant plusieurs mois, se lamentant sans cesse et ne survivant que par la pensée de Guenièvre, dont l'image, gravée au fond de son cœur, était son seul rayon d'espoir.

À quelques jours de la date fixée pour le combat entre Lancelot et lui, Méléagant quitta la cité de Gorre et s'en vint à Camelot se présenter au roi Arthur. « Roi, lui dit-il, il est hors de doute que cette année, j'ai conquis la reine sur Kaï, le sénéchal, et cela en combat loyal. Il est également hors de doute que Lancelot est venu la chercher jusque dans la cité de Gorre et qu'il a combattu

⁴⁸ La description de cette tour est celle des étranges tours rondes qu'on ne trouve que dans les monastères d'Irlande et dans certains monastères de l'ouest de la Grande-Bretagne, tours qui servaient à la fois de clocher et d'asile en cas de danger, mais dont la signification symbolique est loin d'avoir été élucidée.

contre moi. À l'issue de cette bataille, et pour répondre aux vœux de mon père, le roi Baudemagu, j'ai libéré la reine et tous les captifs qui se trouvaient dans mon royaume. Mais, sous les yeux de la reine, Lancelot a juré sur les saintes reliques qu'il se battrait contre moi, dans un délai de six mois, quand je viendrais le provoquer. Quant à la reine, elle a juré de me suivre si Lancelot échouait à la défendre. Me voici, roi Arthur, fidèle au serment que nous avons échangé lui et moi. Je suis venu provoquer Lancelot, mais je constate son absence. S'il est ici, qu'il paraisse à mes yeux, car un chevalier tel que lui ne peut se dérober ! »

Ainsi parla Méléagant. Arthur, qui ne le connaissait que trop, le traita avec honneur, par attachement pour son père, le roi Baudemagu. « Méléagant, lui dit-il, Lancelot n'est pas ici, et je ne l'ai pas vu depuis qu'il est allé à la recherche de la reine, et même bien des mois auparavant. Mais tu es assez sage pour savoir ce que tu dois faire. – Quoi donc ? – Attendre ici quarante jours, et s'il ne vient pas, retourner dans ta terre et revenir à la fin de l'année. S'il ne se bat pas d'ici là contre toi, ou si un autre chevalier ne se bat pas à sa place, la reine sera à toi. » Méléagant décida alors qu'il demeurerait à Camelot et qu'il attendrait Lancelot.

Cependant, parmi les gens de Gorre que Méléagant avait amenés avec lui à Camelot, se trouvait une jeune fille du nom d'Énora. C'était la demi-sœur de Méléagant, que le roi Baudemagu avait eue de sa dernière épouse. Elle connaissait bien Lancelot, car c'était elle qui lui avait réclamé la tête du chevalier qui l'avait insulté et que celui-ci avait vaincu. Or, celui dont elle avait demandé la tête était un chevalier, ami intime de Méléagant. Il convoitait la jeune fille et l'avait souvent priée d'amour mais elle n'avait jamais voulu rien entendre, éprise qu'elle était d'un autre chevalier, encore jeune adolescent. Quand le prétendant éconduit avait vu qu'il n'obtiendrait rien d'elle, il avait affirmé au roi qu'il l'avait surprise en train de fabriquer des breuvages pour les faire mourir, lui et son fils, afin que celui qu'elle aimait devînt lui-même roi. Baudemagu et Méléagant furent

consternés par la nouvelle, et comme le fourbe avait déclaré avoir surpris la jeune fille couchée avec son amant, il avait obtenu la permission d'occire son rival s'il le trouvait encore dans les appartements d'Énora.

C'est ainsi qu'il le tua par trahison et que la jeune Énora, de ce jour, avait juré de le venger. Apprenant qu'un preux chevalier venait pour délivrer la reine, elle était donc allée trouver l'assassin de son ami et lui avait promis que s'il consentait à se battre contre le chevalier étranger, elle se donnerait à lui. Aiguillonné par le désir, il avait aussitôt accepté. Quant à Énora, elle s'était attachée à ses pas afin de le fourvoyer, et quand elle avait vu qu'il avait le dessous, elle avait adjuré son vainqueur, au nom de l'être qui lui était le plus cher, de lui offrir la tête de son ennemi. Ainsi s'était-elle vengée d'un traître qui l'avait calomniée et qui avait assassiné son amant.

Or donc, Énora, qui se trouvait ce jour-là dans la suite de Méléagant, s'étonna fort que Lancelot fût absent juste à la date fixée pour le combat, ne pouvant le croire capable d'une telle forfaiture et elle soupçonna aussitôt son frère de ne pas être étranger à la disparition du chevalier. Il lui revint également que Méléagant avait un serf qui lui obéissait corps et âme et accomplissait pour son maître des actions qui n'étaient pas toujours recommandables. Elle décida donc d'aller à sa recherche et, en l'intimidant, de recueillir des renseignements susceptibles de lui faire retrouver la trace de Lancelot.

Une fois sa décision prise, et sans s'accorder aucun délai, elle monta sur une mule au poil luisant, à l'allure très douce, et quitta la cour sans en avertir personne. Elle chemina longtemps, s'arrêtant la nuit chez des paysans qui voulaient bien la loger, et passant tout le jour sur les chemins, à travers forêts et vallées. Un soir, elle parvint enfin à la maison du serf située au bout du marais. Elle s'arrangea pour ne pas être vue et se posta dans un buisson pour mieux observer ce qui se passait. Ainsi vit-elle comment on plaçait du pain et de l'eau dans la petite barque, et comment celle-ci, par une corde, était tirée jusqu'à l'ouverture de la tour. Dès lors, elle sut que Lancelot était là, et la nuit sui-

vante revint, s'étant procuré tout ce qui était nécessaire pour tirer le captif de la tour. Quand le serf et sa famille furent endormis, elle alla vers la barque et y plaça un pic et une grosse corde. Puis, naviguant sur le ruisseau, elle parvint au bas de la tour où elle trouva un petit panier suspendu à la fenêtre. Elle secoua la corde du panier.

Lancelot ne dormait pas, se morfondant à la pensée de son triste sort. Quand il entendit qu'on remuait la corde, il se leva, vint à la fenêtre et passa la tête au-dehors. Il entendit la jeune fille qui l'appelait doucement. « Qui es-tu ? demanda-t-il, s'efforçant de ne pas hausser la voix. – Je suis ton amie, et viens te délivrer ! » À ces paroles la joie revint dans le cœur de Lancelot. La jeune fille attacha la grosse corde qu'elle avait apportée à celle du panier et y fixa solidement le pic. Elle le pria ensuite de tirer à lui le tout, ce qu'il fit sans attendre. Puis, le pic en main, il entreprit d'élargir la fenêtre, de manière à obtenir une ouverture suffisante pour qu'il pût passer. Nouant solidement la corde dans sa prison, il l'agrippa pour se laisser descendre jusqu'en bas. Une fois au pied de la tour, il remercia la jeune fille, lui demandant pourquoi elle avait fait cela. « J'ai une dette envers toi, répondit-elle. Je suis celle qui t'a réclamé la tête de l'homme que tu avais vaincu lorsque tu te dirigeais vers le Pont de l'Épée. Je ne t'avais pas dit qui j'étais, mais je t'avais promis que ton action ne resterait pas sans récompense. Je suis Énora, fille du roi Baudemagu, et je connais assez les trahisons de mon frère Méléagant. »

Cependant, dès qu'il s'était trouvé sur le sol, Lancelot s'était senti saisi de faiblesse. Il n'avait pas marché depuis longtemps et le manque de nourriture l'avait grandement anémié. Avec ménagement et douceur, Énora le fit monter sur le dos de sa mule, et, se plaçant en tête, elle entreprit de sortir du marais, connaissant les chemins secrets pour s'éloigner sains et saufs. Ils s'en furent donc à la dérobee, le plus silencieusement possible, passant à l'écart des endroits où ils auraient pu être reconnus. Enfin, ils parvinrent à un manoir où la jeune fille aimait se rendre et séjourner, car il offrait agrément et beauté. Là, tout

le monde était dévoué à son bon vouloir. C'est là qu'elle avait décidé de soigner le chevalier, sachant l'air salubre et la retraite sûre.

Les forces de Lancelot lui revinrent en effet rapidement, et, au bout de quelques jours, il se sentit complètement rétabli. Il dit à la jeune fille : « Belle douce amie, c'est à Dieu et à toi que je dois d'avoir recouvré la santé. Tu m'as arraché à ma prison, aussi t'en sais-je infiniment gré. Tu peux compter sur mon assistance en toutes circonstances. Je ne te ferai jamais défaut, je te l'assure. Mais, pour l'instant, il faut que je parte. Il y a si longtemps que l'on ne m'a point vu à la cour du roi Arthur, et je sais que là-bas j'aurai une belle besogne à faire, dans laquelle mon honneur est engagé. – Je le sais, dit la jeune fille, et c'est aussi pour cela que je suis venue te délivrer. Les félonies de mon frère me sont insupportables, et peu m'importe ce qui lui arrivera. Tu peux partir quand tu voudras. »

L'idée de se séparer de lui l'attristait beaucoup, car elle s'était mise à l'aimer. Mais elle n'en laissa rien paraître. Elle lui procura armes et bonne lance, et lui fit cadeau d'un merveilleux cheval, sans pareil dans le monde. Bondissant sur lui, il se retrouva en un clin d'œil en selle. Alors, d'un cœur sincère, ils se recommandèrent l'un et l'autre à Dieu, puis, éperonnant sa monture, Lancelot s'élança sur le chemin qui menait à Camelot.

Comme il atteignait la forêt, toute proche des terres du roi Arthur, Méléagant se trouvait dans le pré, devant la forteresse. Armé de pied en cap, il pérorait orgueilleusement devant les chevaliers présents, clamant à qui voulait l'entendre qu'il allait s'en aller puisque Lancelot ne se présentait pas et que visiblement personne ne voulait relever le défi à sa place. Ne pouvant davantage supporter ce discours, le jeune Bohort, bouillant de rage et d'impatience, se dressa devant Méléagant, déclarant qu'il était prêt à livrer bataille sur-le-champ si le roi l'y autorisait. Le toisant dédaigneusement, Méléagant se contenta de rire en disant qu'il n'avait pas pour habitude d'écraser des mouches. Gauvain alors s'avança à son tour et dit : « C'est moi que tu trouveras en face de toi, et pas un autre ! – Par Dieu ! répondit

Méléagant, je le veux bien, car je ne connais pas de chevalier avec lequel je me mesurerais aussi volontiers qu'avec toi. » Gauvain se retira pour aller s'armer.

Mais, sur ces entrefaites, Lancelot arriva. Il aperçut Gauvain en armes qui se dirigeait vers le pré, et le salua joyeusement. Gauvain ne put en croire ses yeux et resta bouche bée devant celui que la cour attendait depuis si longtemps. Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et la nouvelle de l'arrivée du chevalier se propagea à une vitesse foudroyante. Le roi et la reine accoururent, entourés de tous les chevaliers, remplis d'une allégresse sans précédent. La reine Guenièvre sentait son cœur battre à tout rompre et eut beaucoup de mal à se retenir de serrer contre elle celui qu'elle espérait depuis si longtemps, mais parvenant à se contenir, elle accueillit Lancelot comme il convenait à une reine de le faire pour un chevalier venu défendre son droit.

Quant à Méléagant, il en demeura tout interdit. Il s'attendait à tout sauf à cela, ayant pris tant de soin pour éloigner à jamais son rival. Ignorant tout de ce qui s'était passé, car, après la fuite de Lancelot, le serf qui gardait la tour s'était enfui lui-même par crainte de la colère de son maître, il en était réduit aux plus folles conjectures. « Comment est-ce possible ? répétait-il. Les murs de cette tour sont plus solides qu'une montagne et il n'existe aucune issue permettant une évaison. Il faut donc croire que quelqu'un m'a trahi. Que n'ai-je pris toutes mes précautions ! Mais il est trop tard pour fermer l'écurie quand le voleur a déjà dérobé le cheval, et je vois maintenant que je ne recueillerai que honte et moquerie si je n'endure sans broncher une si cruelle épreuve. » Méléagant, il faut le dire, était fourbe et sans scrupule, mais il n'en était pas moins courageux autant qu'orgueilleux. Aussi se présenta-t-il au roi et dit-il simplement : « Puisque Lancelot est là, je désire le combattre sans plus tarder selon nos engagements. »

Ayant donné ses ordres, Arthur demanda aux deux adversaires de se rendre dans la lande au-dessous du donjon, qui était vaste et large. Lancelot, qui avait revêtu les armes de Gauvain,

rejoignit Méléagant, suivi par le roi et tous ses chevaliers, la reine les observant d'une fenêtre. Au milieu de la lande, un sycomore étendait son feuillage qui retombait en voûte élégante au-dessus d'une fraîche fontaine. Le roi s'assit sur le perron de la fontaine et demanda à ses gens de se mettre à l'écart. Aussitôt, Lancelot fondit sur Méléagant avec toute la fureur d'une haine longtemps retenue. Mais avant de l'attaquer, il lui cria d'une voix puissante : « Félon ! Viens à moi ! Je t'ai défié et tiens pour certain que je ne t'épargnerai pas ! »

Alors, sans plus attendre, les deux hommes lancèrent leurs chevaux à bride abattue dans la bataille, échangeant de formidables coups. Méléagant fit voler en éclats sa lance et Lancelot le frappa si rudement que, bouclier et bras plaqués au corps, l'échine heurtant l'arçon, le cavalier roula à terre. De son côté, Lancelot sauta à bas de sa monture et dégaina son épée. Le combat reprit de plus belle. Chacun se rua sur l'autre, tranchant heaumes et hauberts de toutes leurs forces, duel sans merci, impitoyable, qui dura jusqu'au soir. Enfin, alors que le soleil disparaissait à l'horizon, Méléagant sentit faiblir ses forces sous les coups redoublés de Lancelot. Haletant, couvert de poussière et de sang, Méléagant s'effondra, et Lancelot s'abattit sur lui comme un oiseau sur sa proie. Ils se prirent à bras-le-corps, roulèrent sans lâcher prise plusieurs fois sur le sol. Lancelot enfin arracha le heaume de son ennemi et le jeta au loin. Il leva son épée pour lui trancher le cou, mais le roi cria pour l'en empêcher. Relevant la tête, Lancelot aperçut la reine qui, de son côté, lui faisait signe d'aller jusqu'au bout. Alors, Lancelot dit : « Roi, je consens seulement à ce qu'il se relève, mais ne m'en demande pas davantage. » Méléagant se releva en titubant et Lancelot le frappa, faisant voler sa tête sur l'herbe verte. Cela fait, il remit pensivement l'épée au fourreau et s'éloigna.

Kaï se précipita vers lui et lui enleva son bouclier : « Ah ! seigneur ! s'exclama-t-il, sois le bienvenu entre tous les chevaliers du monde, comme la fleur de la chevalerie sur terre ! Tu l'as bien prouvé, ici comme ailleurs ! » Après le sénéchal, ce fut au tour d'Arthur de lui donner l'accolade, et de lui ôter en personne

son heaume qu'il remit à Yvain. Puis à nouveau il lui donna un baiser en disant : « Sois le bienvenu, ami très cher ! » Yvain ensuite l'attira dans ses bras, puis Bohort s'agenouilla devant lui. Lui prenant les mains, il lui dit : « Beau cousin, sois béni entre tous ceux de notre lignage comme le meilleur d'entre nous ! » Enfin, la reine s'approcha. Elle était descendue du donjon, et venait à lui dans la lande, ne pouvant contenir sa joie : « Lancelot, balbutia-t-elle, c'est toi qui m'as libérée de ce monstre ! Je vivais dans la terreur de devoir un jour repartir avec lui ! Sois béni pour ton action ! » Puis, l'ayant tendrement embrassé, elle chuchota à son oreille : « Plus que jamais corps et âme, je t'appartiens. »

Tout le monde rentra alors dans la forteresse au milieu d'une foule en liesse. Le roi commanda qu'on dressât les tables et, en attendant que le repas fût prêt, les chevaliers s'assirent dans la grande salle. Le roi fit alors une chose qui fut considérée comme un insigne honneur pour Lancelot, une chose qu'il n'avait jamais faite pour personne : il le fit asseoir au plus haut de sa table juste face à lui. Aucun chevalier n'avait encore eu cette faveur. Plein de confusion, il prit donc place à la prière instante du roi et sur ordre de la reine, obéissant malgré lui afin de respecter la volonté d'Arthur et de Guenièvre.

Alors qu'ils se restauraient, un chevalier fit irruption dans la salle, armé de pied en cap. Il était de haute taille, corpulent, et portait des armes vermeilles. Il s'approcha des tables, sans saluer personne. Puis, après avoir longtemps toisé les convives, il parla d'une voix assez forte pour être entendu de tous distinctement « Où est le déloyal, le traître, le plus honni des chevaliers, celui qui a tué Méléagant, le fils du roi Baudemagu ? tonna-t-il. Où est-il, ce Lancelot à qui nous avons rendu tous les honneurs au royaume de Gorre et qui vient de commettre l'innommable déloyauté de nous tuer le meilleur chevalier du monde ? »

Lancelot se leva et le dévisagea sans broncher. Le chevalier le reconnut et dit au roi : « Qu'est-ce donc, roi Arthur ? Qu'as-tu fait ? On te tient pour le plus sage homme du monde et tu as

admis à ta table, à ta place d'honneur, le chevalier le plus déloyal qui vive ! C'est une chose inconcevable ! » Furieux de l'injure qui venait d'être faite au roi, Lancelot se dressa brutalement. « Seigneur chevalier, commença-t-il, cet affront est injustifié ! » Mais l'autre répliqua avec encore plus de violence : « Ce n'est pas en paroles qu'on devrait t'infliger cet affront, mais par des actes, et cela parce que tu as tué mon cousin Méléagant ! – Certes, je l'ai tué, s'efforça de poursuivre calmement Lancelot, mais cela n'a pas été sans témoins. Il y en a eu plus de deux cents pour assister à la bataille. – Certes, mais dès l'instant où il a imploré ta grâce et que tu l'as mis à mort, tu es devenu déloyal et lâche. Je suis donc prêt moi-même à te convaincre de déloyauté et de trahison dans une autre cour que celle-ci, si tu as le courage de te défendre. – Il n'y a cour au monde, répondit froidement Lancelot, où je ne puisse me disculper d'une telle accusation. Je serai à ta disposition où tu voudras, quand tu voudras. – Dans six mois, à la cour du roi Baudemagu. – J'y serai, lança Lancelot, si la mort ou la prison ne m'en empêchent. »

Le chevalier sortit de la salle, aussi orgueilleusement qu'il y était entré, et les conversations reprurent dans le palais sur le chevalier vermeil, son comportement si peu courtois, ses folles paroles à l'encontre de Lancelot et d'Arthur. Un écuyer vint alors annoncer que le chevalier vermeil avait fait emporter le corps de Méléagant sur le plus riche brancard qu'on eût jamais vu, au milieu d'une escorte de vingt chevaliers en armes poussant de grandes lamentations. Le roi soupira et dit : « J'aurais mieux aimé, il est vrai, qu'il en fût autrement, que Méléagant ne fût pas tué en ma cour, par affection pour le roi Baudemagu. Mais puisqu'il en est ainsi, il faut s'y résigner. »

Le festin terminé, on enleva les tables et chacun s'en retourna chez lui. Cependant, le roi retint Lancelot et le mena aux fenêtres du palais. Avec eux étaient restés la reine ainsi que Gauvain et Bohort, tout heureux de l'avoir retrouvé. Ils s'assirent sur une grande banquettes et se mirent à parler. Arthur invita Lancelot à raconter dans le détail, devant ses compagnons, les aventures qui lui étaient arrivées depuis son départ de la cour. Il

en narra de nombreuses, mais il en cacha d'autres. Le roi et la reine les écoutèrent avec plaisir et intérêt, et Arthur les fit tout de suite consigner par écrit, afin que le souvenir s'en conservât après leur mort⁴⁹.

⁴⁹ Synthèse de la version de Chrétien de Troyes et de celle de Gautier Map.

Le Royaume sans Nom

Le lendemain du jour où Lancelot avait triomphé de Méléagant, le roi Arthur décida de quitter Camelot et de tenir sa cour à Kaerlion-sur-Wysg. Il s'y rendit donc en compagnie de la reine, de nombreux chevaliers et de Lancelot dont il ne voulait plus se séparer. D'ailleurs, Lancelot ne s'était pas fait prier longtemps pour accepter d'accompagner Arthur, car la reine lui avait fait comprendre qu'elle désirait ardemment sa présence auprès d'elle, après les dures épreuves que l'un et l'autre avaient vécues.

Cinq jours avaient passé. Le roi était à Kaerlion. Avant de se mettre à table, comme à l'accoutumée, les chevaliers s'étaient mis aux fenêtres, autant pour se distraire que pour guetter une nouvelle aventure. Au loin, dans la plaine, une jeune fille, sans autre escorte qu'un homme en armes, chevauchait un riche et vigoureux palefroi. Comme il faisait chaud, elle portait une cape et une tunique tout en soie sur une chemise de coton blanche comme neige. « Cette jeune fille apporte quelque nouvelle ! » s'exclamèrent certains. Mais déjà elle arrivait à la porte de la forteresse et ils descendirent tous à sa rencontre. Elle mit pied à terre et Gauvain lui prit la main pour la mener à la grande salle.

Elle s'avança avec l'assurance d'une jeune fille de haut rang, puis salua solennellement le roi et la reine et l'ensemble des chevaliers. « Sois la bienvenue, jeune fille, l'encouragea le roi devant l'assistance silencieuse.

— Noble roi, commença la jeune fille d'une voix claire, je te le déclare, ainsi qu'à tous ceux présents ici, qu'on ne doit pas davantage faire cas de vous-même que d'une fleur de cerisier ! Vous voici tous livrés à la paresse sans avoir en tête d'autre exploit que celui de vous engraisser ! Peut-on trouver ici quelque aventure ? Pourtant, dans mon pays, bien loin d'ici, vous pourriez conquérir valeur et honneur. Aussi, j'invite à s'y rendre, selon la mission que ma Dame m'a confiée, ceux d'entre vous qui se sentent pleins d'entrain et de bravoure. Là, un grand bonheur peut vous advenir, car ma Dame a mis en jeu son fief entier et son royaume. Elle souhaite dépenser dans la joie tous les revenus de sa terre, et celui qui voudra l'avoir pour amie, l'obtiendra à coup sûr. Là-bas, dans mon royaume, grande peut être la conquête. Maintenant, il me faut m'en aller car je n'ai plus de raison de rester ici. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Prenant congé de l'assemblée, elle remonta sans plus attendre sur son cheval et se mit au galop, se dirigeant tout droit vers la forêt dans l'ombre de laquelle elle s'engouffra et disparut plus vite que le vent à travers les feuilles.

Devant la forteresse, les chevaliers en étaient restés cois. Ils s'aperçurent alors que personne n'avait eu l'idée de demander à la jeune fille son nom et celui de son royaume. C'est pourquoi Dodinel le Sauvage, qui était de la Table Ronde, s'écria qu'il se faisait fort de la rattraper. En toute diligence, on lui apporta ses armes et il sauta sur son cheval, aussitôt suivi par Sagremor, un autre compagnon de la Table Ronde, tenté lui aussi par l'aventure.

Le soir tombait quand on les vit revenir harassés, l'air piteux et les hauberts froissés. Ils expliquèrent qu'ils avaient effectivement rejoint la jeune fille, mais que son compagnon, un chevalier armé, n'avait pas voulu qu'elle répondît. L'un et l'autre s'étaient alors battus avec lui, mais ils avaient subi de tels as-

sauts qu'ils avaient dû tous les deux abandonner la partie. Lancelot, les ayant écoutés, déclara devant tout le monde qu'il partirait à son tour, si le roi et la reine lui accordaient congé. Et il ajouta : « Je ne sais si je la rattraperai, mais si je ne peux la ramener avec son ami, je ne reviendrai ni d'aujourd'hui ni de demain. » À ces mots, la reine intervint : « Lancelot, le jour a déjà bien baissé, et la jeune fille doit être désormais très loin. Renonce à cette affaire, ou bien alors, pars avec toutes tes armes ! – Dame, répondit Lancelot, puisque tu m'y autorises, je m'en irai tel que tu me le recommandes ! »

Ainsi, une fois de plus, Lancelot du Lac, ayant pris congé du roi et de la reine et salué ses compagnons, s'éloigna à travers la campagne vers la forêt. Il poursuivit sa course toute la nuit, et, le lendemain, à la pointe du jour, se retrouva au fond d'une vallée riante où il se reposa. Puis il se remit en selle, n'ayant trouvé aucune nourriture, parcourant bois et landes, jusqu'à midi, où il rencontra, sur une terre essartée, un homme qui venait de quitter une petite cabane. L'ayant questionné pour savoir s'il n'avait pas aperçu ce jour-là ou la veille une jeune fille accompagnée d'un homme en armes, l'homme lui apprit qu'il avait en effet vu passer l'un et l'autre. « Je ne sais si l'homme dont tu parles était chevalier, mais son cheval était fort beau. – Crois-tu qu'ils soient loin ? – Seigneur, ils allaient très vite et ils ont sûrement maintenant fait beaucoup de chemin. Ils avaient l'air pressé et leurs chevaux étaient couverts d'écume. – Et toi, qui es-tu ? – Je suis un ermite. – Alors, peux-tu m'indiquer où je pourrais loger ce soir ? » L'ermite sourit. « Seigneur, répondit-il, c'est tout vu. À trois lieues à la ronde, il n'y a ni bourg, ni village, ni forteresse, ni manoir, ni cité. Si tu veux t'arrêter chez moi, je donnerai à ton cheval de l'herbe fraîche et de l'avoine, et pour toi-même du pain et des raves. »

Lancelot accepta l'invitation, car il était fatigué, la faim le tenaillant durement. Mais, le lendemain, dès que le soleil fut levé, il repartit sans s'attarder davantage, et sa chevauchée dura bien jusqu'à midi. Il aperçut alors un manoir en face de lui. C'était la demeure d'un homme distingué, sans grande richesse, mais qui

avait donné tous ses soins à son bâtiment. Quand Lancelot entra dans la cour, un jeune homme se précipita pour tenir son cheval. Le seigneur vint lui-même à sa rencontre et le salua courtoisement : « Sois le bienvenu, cher seigneur ! »

L'hôte lui fit les honneurs de sa demeure, lui offrit nourriture et breuvages en abondance et lui demanda la raison de son voyage. Lancelot lui apprit l'aventure de la jeune fille et de l'homme en armes. « Seigneur, lui dit l'hôte, ils ont passé ici la nuit dernière, mais ils n'ont pas voulu s'attarder, et ils sont repartis bien avant le jour. Tu ne pourras pas les rejoindre à moins d'y laisser ton cheval. Abandonne ta poursuite, tu n'y gagneras rien, sinon de passer pour un fou ! Retourne à la cour du roi Arthur ! » Mais Lancelot se montra inébranlable : il continuerait l'aventure qu'il avait entreprise.

Dès l'aube, donc, il reprit sa poursuite, mais sans plus de succès. Enfin, à force de se tromper de chemins, il parvint au sommet d'une montagne qui dominait une grande forêt sauvage. Il n'y avait en vue ni village, ni manoir, ni monastère, seulement un étroit sentier qui longeait les crêtes. L'ayant emprunté, il se trouva en bout de course devant une demeure fortifiée, entourée de murailles, de fossés et de palissades fort bien construites. Ainsi protégée, à flanc de montagne, elle paraissait imprenable. Elle était occupée par des voleurs et des pillards, un chevalier du pays, noblement apparenté mais dévoyé, s'y étant installé pour ravager la contrée. Nul d'ailleurs ne pouvait passer par là sans être rançonné, et cela sans relâche. La montagne et la demeure étaient appelées Rude Travers, et le chevalier qui s'était arrogé ce fief avait pour nom Savary.

Lancelot bien sûr ne savait pas tout cela. Il pénétra dans la place et y trouva nombre de serviteurs et d'hommes en armes. Trois ou quatre jeunes gens se précipitèrent pour prendre soin de son cheval et lui enlever ses armes. Sans appréhension, il entra dans la grande salle où la table était mise et le repas déjà prêt. Il salua le seigneur et demanda l'autorisation de prendre place à la table, ce qui lui fut accordé. Mais s'ils le laissèrent se servir de tous les plats à discrétion, ils ne lui rendirent pas son

salut, ce qui l'étonna fort. Aussi répéta-t-il à dessein : « Bonsoir à tous ! » Mais tous continuèrent à se taire. Vinrent sur la table quantité de volailles rôties et de gibier, et des bouteilles pleines de vin vermeil. Ils burent tout leur soûl, s'attardèrent à table, l'esprit bientôt embué par la boisson. C'est alors que le maître de maison prit la parole. « Seigneurs, dit-il à ses compagnons, j'ai parlé au vicomte. Demain, nous aurons Fleur Désirée, il me l'a juré. Dans la lande, sous l'olivier, il la livrera avec un seul chevalier. Si celui-ci ne peut la gagner contre moi, demain soir, nous l'aurons ici. »

Ces propos parurent fort les réjouir et Lancelot soudain se mit à craindre le pire. Il aurait volontiers demandé des explications, mais il se sentait mal à l'aise, et prit le parti de se taire. Ils parlèrent ensuite de redevances qu'on leur devait, ce qui fit dire au maître des lieux : « Je les fixerai sans discussion possible. Chacun d'entre vous doit donner ce qu'il a gagné aujourd'hui. Quant à notre hôte, il s'en retournera à pied et tout nu ! »

Apprenant ainsi le sort qui lui était réservé, Lancelot éprouva une violente colère. Mais que pouvait-il faire ? Il était désarmé, et ne pouvait espérer se battre contre tous à mains nues, ils étaient trop nombreux. On l'empoigna alors par les bras pour le déshabiller, quand l'un de ses agresseurs déclara : « Après tout, c'est un chevalier ! Ne le déshonorons pas et laissons-lui ses vêtements. Il nous paie largement avec ses armes et son cheval ! » Ils lui laissèrent donc ses vêtements, puis ils le ramenèrent brutalement au bas de la montagne et l'y abandonnèrent, lui promettant, s'il osait revenir, de lui faire subir bien d'autres avanies.

Lancelot se retrouva seul, sans armes et sans cheval. Il arracha le pieu d'une haie, et toute la nuit marcha, maugréant contre son sort et maudissant la jeune fille qui l'avait entraîné dans une telle aventure. Au matin, n'ayant rencontré personne, il se trouva, juste au lever du jour, devant une belle forteresse flanquée de puissants ouvrages de défense, et entourée de marécages. La porte était fermée par deux barres, mais un guichet était ouvert. Lancelot s'y engagea et pénétra dans la cour. Là,

son étonnement fut grand de n'y trouver que des enfants qui gémissaient et se lamentaient. À la vue de Lancelot, ils eurent si peur qu'ils commencèrent à fuir, mais ce dernier ayant jeté son pieu à terre, ils parurent se rassurer. L'un d'eux, même, vint vers lui et Lancelot lui demanda : « Où sont les gens de ce château, ceux qui y habitent ? – Seigneur, ils sont à l'église, mais je ne sais pas ce qu'ils y font. »

Comme il se dirigeait du côté qu'on lui indiquait, il vit soudain sortir un cortège d'hommes et de femmes, avec un prêtre et des clercs, qui marchaient tous sans manteau, vêtements retroussés et pieds nus, mains jointes, pleurant et manifestant une grande affliction. En tête, se trouvait un vieillard aux cheveux blancs qui devait être le seigneur des lieux. Lancelot s'avança vers lui pour le saluer. « Sois le bienvenu, étranger ! » répondit l'homme, remarquant que Lancelot avait la tête et le cou meurtris par le haubert et que sa chemise était fendue là où les mailles avaient cédé. Devinant qu'il avait affaire à un chevalier qui avait été détroussé, il l'invita à le suivre et l'emmena dans sa demeure où il le fit asseoir près de lui. « Que vous arrive-t-il ? demanda Lancelot. Jamais je n'ai vu de visages si désespérés et si tristes. – Ami, répondit le vieillard, je suis le seigneur de tous ceux que tu as vus, le vicomte du pays de Demedi, jusqu'aux frontières de Brefeni. Notre malheur vient d'un chevalier qui réside sur la montagne. À coup sûr, il m'en veut ou plutôt il me hait. Aussi a-t-il, à mes hommes et à moi, causé beaucoup de mal et de honte, s'abritant derrière une noble parenté pour être brigand et vivre de ses rapines. – Je crois bien, dit Lancelot, qu'hier soir, mes pas m'ont conduit chez lui. La racaille qui l'entoure m'a dépouillé de mes armes et volé mon cheval. – Certes, dit le vieillard, ne nous redoutant pas, ils se conduisent comme ils le veulent. Sais-tu s'ils ont parlé de moi ? – Oui, seigneur, me semble-t-il. Il a été question d'un vicomte et d'une fleur très belle, que ce dernier devait leur livrer aujourd'hui si elle ne trouvait pas de chevalier pour la défendre. Fleur Désirée, l'ont-ils appelée, ce qui semblait les réjouir ; mais je n'ai pu en savoir davantage.

— Hélas ! dit le vieillard, pour ma part, je n'en sais que trop. Fleur Désirée est ma fille, et l'on ne saurait trouver dans tout le pays de créature plus belle et plus sage, plus noble et plus délicate. Le chevalier la veut pour lui, et, pour l'obtenir, me mène une vie d'enfer, s'emparant de tout ce que je possède et maltraitant sans pitié mes gens. Nous n'osons même plus sortir de nos murs. Ainsi, en suis-je réduit aujourd'hui à lui envoyer ma fille sous l'olivier, accompagnée d'un seul chevalier. Si celui-ci ne peut l'emporter sur mon ennemi, il me faudra lui abandonner Fleur Désirée. Or, c'est moi qui l'accompagnerai, car je n'ai trouvé personne pour oser l'affronter. Mieux vaut pour moi avoir la tête tranchée plutôt que lui donner ma fille sans combat. D'ailleurs, je ne pourrais survivre à une telle infamie et préfère mourir que de la voir livrer à son plaisir et à celui de ses hommes.

— Seigneur, dit Lancelot, avec ta permission, c'est moi qui prendrai ta place pour la défendre. Je ne manquerai pas de courage, je t'assure, car je suis bien décidé à lui faire payer cher l'accueil qu'il m'a réservé hier soir. Sois sans crainte ! Fais conduire ta fille à l'endroit convenu et nous verrons bien. » Ainsi parla Lancelot, et le vieillard en conçut une grande joie. Il lui fournit tout l'équipement dont il avait besoin et, lorsque, armé de pied en cap, Lancelot fut prêt, on lui amena un splendide destrier, aussi vigoureux que rapide. À l'ombre du feuillage, attendait maintenant la jeune fille. Elle était merveilleusement belle et méritait bien son nom de Fleur Désirée : on eût dit une rose tant son corps était gracieux et délicat, sa bouche parfaite, son visage tendre et doux, son teint de nacre légèrement rehaussé de vermeil sur les joues.

Vint l'heure fixée pour la rencontre. Le vieillard emmena sa fille sur son palefroi, Lancelot sauta d'un bond sur son destrier fougueux. On l'escorta jusqu'à la porte, en grande pompe, à travers toute la forteresse. Un chevalier portait son bouclier, un autre sa lance. Ayant gagné la lande, ils aperçurent les adversaires qui s'y trouvaient déjà. Eux aussi avaient richement armé leur seigneur, et ils se réjouissaient bruyamment, ne doutant

pas un instant de l'issue du combat. De part et d'autre, cependant, on s'écarta. Sans trembler, le vicomte prit la blanche main de sa fille, et pour tenir son engagement de naguère, la tendit au maître des brigands en disant : « Seigneur, je tiens parole. Voici ma fille que je t'abandonne, mais je te prie de l'épouser. » L'autre s'esclaffa grossièrement. « Mais elle n'est pas assez noble pour faire une bonne épouse ! ricana-t-il. En revanche, je te l'assure, comme putain, elle fera bien l'affaire ! »

C'est alors que Lancelot intervint. Son poing s'abattit sur le bras du brigand qui s'apprêtait à se saisir de la jeune fille. « Vassal ! clama-t-il, laisse mon amie ! Sur ma tête, tu ne l'emmèneras pas aussi facilement que tu l'imagines ! Tu me paraîs bien sûr de toi ! » Narquois, l'autre se retourna vers Lancelot : « Seigneur, dit-il, je tiens quitte le père ! Jamais, sur sa contrée, je ne lui ferai plus tort ou dommage. Mais puisque tu oses me lancer un défi, je le relève. Je vais me distraire avec toi, et vaincu ou mort, personne ne te pleurera ! »

Et, sans plus tarder, ils reculèrent pour mieux se précipiter l'un sur l'autre. Ils le firent à une telle vitesse et si violemment qu'ils brisèrent leurs lances et leurs boucliers et se retrouvèrent tous deux à terre, l'épée à la main. Le combat s'engagea avec rage. Le chevalier de la montagne s'acharnait, mais Lancelot ne reculait pas d'un pas, rendant bien et si vite les coups qu'il finit par fendre un morceau du heaume de son adversaire. L'épée glissa sur l'oreille, la coupant net. « Sainte Brigitte, à l'aide ! cria le blessé. À qui donc m'en suis-je pris ? – À celui auquel tu as volé ses armes et son cheval hier soir ! répondit Lancelot. Maintenant, je vais te le faire payer très cher, sans pour autant te prendre un denier ! – D'où es-tu donc ? – Du royaume de Bretagne. – Quel est ton nom ? – Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénéïc ! – Alors, dit le brigand, je n'ai que ce que je mérite, puisque j'ai causé du tort au meilleur chevalier du monde. Alons, il ne me reste plus qu'à terminer cette bataille ! »

De nouveau il se jeta sur Lancelot. Les coups plurent dru sur leurs boucliers qui tombèrent bientôt en pièces. Puis ils en vinrent au corps à corps. De son côté, le vicomte avait fait armer en

secret dans la forêt dix chevaliers et trente serviteurs, de ceux qu'il savait les plus braves et les mieux entraînés, prêts à venir à la rescousse, selon la tournure du combat. Mais finalement Lancelot parvint à terrasser son adversaire et posa froidement son épée sur son cou. « Lancelot ! cria le brigand, fais la paix entre le vicomte et moi ! Plus jamais je ne le provoquerai ! Je serai son vassal et son allié, et s'il veut du mariage, je prendrai sa fille pour épouse ! – Avoue d'abord que tu es vaincu ! » Le brigand se releva, furieux : « Aussi vrai que je crois en Dieu, dit-il, jamais je ne m'avouerai vaincu ! » Et il voulut reprendre le combat. Mais ayant perdu beaucoup de sang, il fut saisi de faiblesse. Lancelot lui arracha son heaume et, d'un seul coup, lui fit voler la tête. Le combat était terminé.

Le vicomte alors poussa son cri de ralliement, et, de la forêt, les chevaliers et les serviteurs qu'il y avait cachés surgirent brusquement, plongeant les autres brigands dans la stupéfaction, puis la terreur. Ils essayèrent de se sauver vers la montagne, mais furent mis en pièces. Le vicomte et Lancelot montèrent jusqu'à leur repaire et y mirent le feu. Puis ils retournèrent tranquillement dans la forteresse. On désarma Lancelot, on lui donna de beaux vêtements, on lui servit un bon souper, et chacun se réjouit grandement, comblant de louanges celui qui avait enfin débarrassé le pays des brigands qui l'infestaient.

Cependant, le vicomte prit Lancelot à part et lui dit : « Seigneur, tu m'as rendu un service que je n'oublierai pas de sitôt. S'il te plaisait de rester avec moi, tu pourrais commander cette forteresse et mes domaines. Tu pourrais également épouser ma fille, ou, si le mariage ne te convient pas, du moins l'avoir dans ton lit. Tout ce que tu vois autour de toi, tu peux le considérer comme ton bien. Rien ne te sera interdit. – Cher seigneur, dit Lancelot, ta proposition me touche, mais c'est tout autre chose que je suis venu chercher en cette terre. » Et, sur la prière de son hôte, il raconta comment, à la suite d'un message délivré par une jeune fille à la cour d'Arthur, il était parti à la recherche du Royaume sans Nom.

À ces mots, le vieillard se mit à se lamenter. « Seigneur ! s'écria-t-il, je suis bien tourmenté et peiné que tu ailles ainsi chercher la mort ! – Explique-toi, demanda Lancelot. – Je connais le pays que tu appelles le Royaume sans Nom, et je vois qu'il est le but de ton voyage. Eh bien, sache que ce royaume est celui de Rigomer. Mais tu trouveras le lieu amer et les aventures accablantes. Jamais un chevalier, si vaillant fût-il, n'en est revenu indemne. Maudits soient les chemins qui mènent à ce port où tant de preux chevaliers se sont embarqués pour ne plus revenir ! Maudit soit le royaume de Rigomer ! Ah ! Rigomer, que le feu d'enfer te brûle ! Tu as fait commettre tant de crimes et tu as fait disparaître tant de vaillants et preux chevaliers ! Là-bas, il n'existe pas de sauf-conduit. Maudit soit ton pouvoir maléfique ! Jamais ton pouvoir ne prendra fin, et la jeune fille ne sera pas mariée – celle qui a causé notre malheur – avant que vienne celui qui sera beau et sage, dont les prouesses surpassent celles de tous les chevaliers du monde, dans le passé et le présent. Alors, en vérité, ma parole s'accomplira : les malades seront guéris, les prisonniers libérés, et se mariera la jeune fille qui naquit à une heure maudite. Alors la douleur prendra fin et la joie régnera à nouveau dans le pays où tant de gens s'égarent pour ne pas revenir. Hélas, les sortilèges de Rigomer sont si horribles qu'on ne verra jamais un tel héros... »

Manifestement, il disait tout cela pour dissuader Lancelot de continuer sa route, mais plus il parlait, plus l'intérêt de Lancelot s'éveillait et plus sa décision de poursuivre l'entreprise devenait irrévocable. Il répondit donc à son hôte qu'il le remerciait vivement de ses conseils, mais qu'il ne voyait pas ce qui l'empêcherait d'aller à Rigomer, le Royaume sans Nom pour lequel il avait quitté la cour d'Arthur et surtout la reine Guenièvre. Aussi, le matin suivant, après une légère collation, il prit congé du vicomte et de sa fille. Ils n'avaient pas oublié de lui donner des armes et un cheval, mais ils étaient bien accablés de le voir partir, sûrs qu'ils étaient qu'il ne reviendrait jamais du Royaume sans Nom.

Lancelot, le cœur léger, reprit sa chevauchée à travers la forêt, tout le jour, jusqu'à la tombée de la nuit où l'obscurité l'obligea à mettre pied à terre, sous un arbre. Rassemblant branches et menu bois, il y mit le feu en frottant sa pierre et s'assit sur une souche. Tout était silencieux dans la forêt et l'on n'entendait même pas le cri d'une chouette. Fatigué et engourdi, il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil réparateur et quand il se réveilla, il avait retrouvé toute sa vigueur. Il entendit alors du bruit et, sans bouger, il tendit l'oreille pour savoir d'où il venait, discernant peu à peu un grand vacarme de cors, de chiens et de chasseurs, chose étonnante, car on était encore en pleine nuit. Le bruit allant croissant, il crut que la chasse allait déboucher près de lui, mais, à sa grande surprise, les sons décréurent peu à peu et disparurent complètement⁵⁰.

Sur le point de se rendormir, Lancelot entendit de nouveau la chasse. Réellement intrigué, il se leva dans l'intention d'aller cette fois voir ce qu'il en était exactement. Le vacarme, en effet, ne faisait qu'augmenter, les cors sonnaient sans relâche, les gens criaient, les chiens aboyaient, les chevaux hennissaient. Tout résonnait et vibrait si fort autour de lui qu'il s'attendait à tout moment à voir même les arbres se courber et s'abattre, déracinés par cette diabolique tourmente. Soudain, une bête surgit d'un fourré et se précipita vers le feu. Lancelot tira son épée et d'un coup lui trancha la tête. Espérant ainsi pouvoir la rôtir sur la braise, il déchanta vite, car un prodige effrayant se produisit sous ses yeux. Il aperçut une chandelle qui brillait, éclairant une civière portée par deux chevaux qui l'emmenaient à vive allure dans les bruyères. Un chevalier gisait entre les brancards, le corps transpercé d'une lance dont on n'apercevait plus que le tronçon. Sans perdre un seul instant, Lancelot se mit à courir pour le rattraper et, saisissant les chevaux par la bride, les stoppa dans leur course folle. Il entendit alors des plaintes s'élever et comprit que l'homme n'était pas mort : il se lamentait en effet

⁵⁰ Il s'agit évidemment du thème bien connu de la « Chasse sauvage », appelée « Mesnie Hellequin » dans le nord de la France, et « Chasse Arthur » dans les pays à dominante celtique.

à grands cris des souffrances qu'il endurait, évoquant la promesse qu'on lui avait faite en le mettant sur la civière, promesse qui le tourmentait encore plus que sa blessure ou la mort. « Qui es-tu ? s'enquit Lancelot, ne voulant se laisser impressionner par un si dramatique spectacle. – Je suis un chevalier blessé, qui souffre et se tourmente », répondit la voix. Et Lancelot de poursuivre calmement : « Puis-je faire quelque chose pour toi ? – Rien d'autre que des souhaits. S'ils se réalisaient, crois bien que tu pourrais alors rapidement me soulager. – Par ma foi ! s'écria Lancelot, tu ne repartiras pas sans m'avoir dit qui t'a blessé ainsi ! – Celui qui jamais n'aura de joie, seigneur, voilà celui qui m'a infligé blessure et tourment. Mais, moi, je l'ai si maltraité qu'il va mourir, je crois. Sa blessure n'a pas besoin de baume⁵¹. » Lancelot reprit avec la même assurance : « Où cela s'est-il donc passé ? – À Rigomer ! fut la réponse. – Tu étais à Rigomer ! s'exclama Lancelot. – Oui, par Dieu, notre créateur. – Alors, parle-moi des merveilles qu'on raconte au sujet de Rigomer.

– Être vaincu et tué, blessé pour le moins et prisonnier, voilà les merveilles de Rigomer, réussit à dire péniblement le blessé. – Mais qui est l'auteur de ces abus ? – Je ne peux pas le dire, car je n'ai moi-même jamais passé le pont derrière lequel se trouvent les grandes merveilles. Mais sache qu'avant le pont s'étend une grande lande où la joute est permanente : qui veut combattre trouve vite qui abattre ou par qui se faire abattre. Nombre de vaillants chevaliers se sont affrontés là, mais tous ceux qui restent de ce côté du pont ne savent pas ce qui se passe au-delà. Or, sur ce pont, pas deux sur mille, parmi les plus valeureux, passeront. Un dragon, en effet, monte la garde, si monstrueux et féroce qu'il est impossible de le vaincre. Le dragon a beau être enchaîné, il a précipité dans l'abîme nombre de braves qu'on n'a jamais revus. Voilà ce que je sais. Laisse-moi

⁵¹ Cet épisode un peu confus contient une référence au « Coup douloureux » (voir la seconde époque, *les Chevaliers de la Table Ronde*), mais aussi au Roi Pêcheur, dédoublé, dans certaines versions, en « Roi Méhaigné », mais qui, de toute façon, est ce personnage que Wolfram von Eschenbach appelle Anfortas dans son *Parzival*.

maintenant repartir, je t'en prie. — Dis-moi encore quelle est cette promesse qui te tourmente. — Seigneur, pourquoi t'obstines-tu à tout savoir ? Les deux jeunes filles qui m'ont déposé sur cette civière m'ont fait la promesse d'un triste destin : la blessure qui m'épuise ne guérira jamais jusqu'à ce que vienne celui que ses exploits rendront célèbre parmi tous. Il sera le plus courtois, aimera mieux que quiconque les dames, donnera avec la plus grande largesse, sera aussi plein de sagesse et de mesure, sans aucune défaillance. Il sera aimable, expert en toutes choses et de naissance royale. Aucune vilenie, enfin, ne pourra lui être reprochée. Seul, un tel chevalier pourra conjurer les merveilles de Rigomer. Mais si loin qu'on puisse aller par mer, sur terre ou dans les forêts, comment croire qu'un seul être au monde puisse être si hardi, si brave, si ardent, si parfait ? Non, sur la terre entière, dans aucun royaume, on ne pourrait trouver un homme de si haute perfection. Et s'il est vrai qu'il doit venir de mon vivant, il ne saurait être déjà né. Ah, j'aimerais mieux la mort que d'endurer ainsi cette douleur, car jamais ma langueur ne me quittera. Voilà, je t'ai tout dit, étranger. Maintenant, je t'en supplie, laisse-moi partir. » Lancelot garda le silence. Il lâcha la bride des chevaux, et ceux-ci, qui piaffaient d'impatience, bondirent aussitôt et entraînèrent leur étrange fardeau dans les profondeurs de la nuit.

Le blessé et ses plaintes n'étant plus audibles, Lancelot entreprit d'éteindre son feu. Cors, cris, chiens et chasseurs avaient également disparu. Il repartit donc lui-même aux premières lueurs de l'aube et chevaucha jusqu'au milieu du jour. Il rencontra alors une dame et un chevalier qui venaient de quitter leur manoir. Quand l'homme vit que Lancelot portait les armes d'un chevalier, il l'invita à passer la nuit prochaine dans sa demeure. Lancelot, qui était épuisé, accepta volontiers, et l'homme se proposa de faire demi-tour pour l'accompagner. Ainsi apparut bientôt un puissant donjon qui dominait une belle forteresse ceinte de hautes murailles. Le repas fut préparé, avec l'abondance qui convenait, et la table dressée dans la grande salle. On but et on mangea à satiété. À la fin du repas, l'hôte

demanda à Lancelot son nom. « Je m'appelle Lancelot du Lac, et je suis du royaume de Bretagne, répondit Lancelot. — Mais qu'es-tu venu faire en cette terre sauvage recouverte de forêts et de landes ? — Je me dirige vers Rigomer et je te prie de me dire dans quelle direction se trouve ce Royaume sans Nom pour lequel j'ai quitté la cour du roi Arthur. »

Le chevalier devint tout pâle. « Seigneur ! s'écria-t-il, quelle mauvaise idée as-tu là ! Pourtant, je te dirai la vérité, j'en prends Dieu à témoin. Même en connaissant le chemin qui mène à Rigomer, et ce n'est pas mon cas, on aurait du mal à y arriver en moins de trois semaines et quatre jours. Je peux te dire que Rigomer n'a pas de roi, mais une reine, une noble demoiselle de grande beauté, frappée de bien des maléfices. Ah ! Rigomer est un royaume maudit ! Ce n'est pas que j'y sois allé ou que je veuille le faire, Dieu m'en garde, mais j'en ai si souvent entendu parler. Jamais un chevalier n'en est revenu sans déshonneur, ni d'horribles blessures ! Avant d'y arriver, nombre de grands périls se dressent sur sa route. À droite, coule une eau profonde qui risque à chaque instant de vous engloutir. À gauche, se dresse une forêt très sombre dont on ne revient pas. Insensé est celui qui persiste à vouloir l'atteindre. Chevalier, si tu m'en crois, il existe mieux à faire pour conquérir gloire et honneur.

— Explique-moi, gentil seigneur. — En ce pays, il y avait un grand seigneur qui avait épousé une femme venue de Cornouailles, et qui mourut sans héritier. Son neveu a pris légalement possession de sa terre, mais il veut léser à tort la veuve : il prétend en effet récupérer son douaire sous prétexte qu'elle est étrangère et n'a pas de parents pouvant répondre d'elle. Personne encore ne s'est proposé pour la défendre. Si tu veux m'en croire, renonce à tes folies au sujet de Rigomer et apporte ton aide à cette dame qui en a bien besoin.

— Seigneur, si tu me garantis que la dame est dans son droit, je lui porterai secours sur-le-champ. — Seigneur, c'est la vérité, et son douaire est légitime. — C'est bon, dit Lancelot. À quel moment doit se régler l'affaire ? — Demain matin », répondit l'hôte. Et tous deux allèrent prendre quelque repos.

Le jour venu, ils se rendirent à l'assemblée qui était présidée par le prévôt du roi, devant une grande assistance de dames et de chevaliers. Des notables et des chevaliers étaient les défenseurs et les avocats du chevalier, mais la dame, en vérité, n'avait trouvé personne pour défendre sa cause et l'assister. Elle déplorait son triste sort, quand l'épouse du chevalier qui avait hébergé Lancelot s'approcha d'elle et lui suggéra à l'oreille de demander comme défenseur celui qu'elle verrait à côté de son mari. Intriguée par ces paroles, la dame, qui n'avait rien à perdre, fit comme l'autre lui disait. Alors Lancelot emmena la plaignante à l'écart et la conjura sur son âme de lui dire s'il pouvait, lui, Lancelot, prêter serment en faveur de sa cause. Elle lui tendit la main et jura de sa bonne foi. Lancelot revint vers l'assemblée, qui avait les yeux fixés sur lui. Le neveu de la dame déclara alors avec arrogance qu'il enfoncerait son pieu dans l'œil de celui qui oserait dire un seul mot contre lui. Indignée et désespérée, la dame se mit à pleurer à chaudes larmes, tant et si bien que le prévôt déclara que, dans ces conditions, il y aurait combat entre les deux chevaliers.

La rencontre eut lieu dans une vaste prairie. Aussi fiers, superbes et braves l'un que l'autre, ils éperonnèrent leurs montures et bataillèrent rudement jusqu'au moment où Lancelot, levant son épée sur son adversaire, manqua son but. L'épée glissa, descendit et coupa la partie du pied qui dépassait de l'étrier. « Vassal ! s'écria Lancelot, pour continuer tes méfaits, il te faudra porter un pied en bois ! », exclamation qui ne fut guère du goût de son adversaire qui se précipita sur lui avec rage. Mais sa blessure lui faisant perdre beaucoup de sang, il ne tarda pas à faiblir et bascula par-dessus la croupe de son cheval. Le prévôt, ne pouvant que constater que Lancelot était le vainqueur, fit arrêter le combat. La dame eut donc son douaire, exonéré de toute redevance, et le neveu, en compagnie de tous ses parents, vint faire sa paix avec Lancelot et se déclara son homme lige. Cependant, par serment, Lancelot lui fit promettre, dès qu'il serait guéri, d'aller se mettre à la disposition de la reine Guenièvre, à la cour du roi Arthur. Chacun admira la prouesse et la

générosité de Lancelot et il se vit prier par tous de rester dans le pays en seigneur ou en ami. Il les remercia, mais ne consentit qu'à demeurer quatre jours dans le château de son hôte. Après quoi, malgré les supplications du chevalier et de sa femme, il reprit la route avec la ferme intention de découvrir enfin le Royaume sans Nom dont on déplorait tant les merveilles.

Il chevaucha tout le jour et à l'approche de la nuit se trouva à la croisée de deux chemins. Il se trompa alors de route, mais continua, plein d'assurance. Quand l'obscurité fut telle qu'il ne voyait plus son chemin, il descendit de cheval et s'installa sous les frondaisons afin de prendre du repos. Mais il y demeura bien peu, car, en levant la tête, il aperçut au-dessus du bois touffu la lueur et la fumée d'un feu de cheminée. Il se releva, partit dans cette direction, et finit par découvrir une maison de belle apparence. Il y entra, mit pied à terre et se dirigea vers les flammes. Il aperçut alors, dans l'angle d'une salle, un beau lit, confortable et spacieux comme jamais il n'en avait vu, avec une courteline qui le recouvrait. Mais, à l'opposé, se trouvait un cercueil sur deux tréteaux, ce qui ne lui sembla guère de bon augure ; quatre cierges brûlaient autour dans des chandeliers d'argent massif, eux-mêmes cernés par une troupe de chats sauvages aux aguets, ne semblant pas non plus apprécier son intrusion. Pire, sa venue, loin de les effrayer, déclencha chez eux de tels miaulements qu'une nuée de congénères envahit la pièce, manifestant de plus en plus à son égard une hostilité offensive.

Lancelot réagit promptement. Il saisit dans le feu un tison enflammé qu'il appliqua avec une telle force sur le dos du plus gros d'entre eux qu'il l'assomma d'un seul coup en le projetant contre les cendres du foyer. Mais les autres chats, au lieu de s'enfuir l'attaquèrent tous ensemble, sautant sur ses épaules, enfonçant leurs griffes dans son haubert tressé. Lancelot, faisant tourner son tison, leur assena de si formidables moulins que bientôt, à force de se démener, il parvint à leur faire lâcher prise et à les mettre en déroute. Se précipitant alors pour fermer la porte, il vit que le cercueil bougeait et avançait à sa rencontre. Sans perdre un instant, il lâcha son tison, prit son

épée et pourfendit la caisse qui était vide. « Dieu ! s'écria-t-il, la diablerie est donc enfermée dans ces planches ! » Et il jeta le tout au feu, qui se consuma dans les flammes.

Épuisé par l'effort et tenaillé par la faim, Lancelot se mit en quête d'un peu de pain ou d'une soupe grossière. En vain. Il n'y avait aucune nourriture dans la maison. Alors, il s'étendit sur le lit, son épée à portée de la main et s'endormit comme une masse après s'être demandé dans quel endroit maudit il était tombé.

La faim et la soif ne tardèrent pas cependant à le réveiller. Il se redressa et, à la lueur des braises mourantes, il crut apercevoir la silhouette d'une jeune fille, plus blanche que neige, là, à côté du lit, et une autre, tout aussi blanche et irréelle, pénétrant dans la salle. « Je rêve ! » pensa-t-il. Mais les deux apparitions se penchèrent vers lui, le saluant avec déférence, et l'invitèrent à les suivre. « Je n'irai pas si mon cheval n'est pas bien traité ! » prévint-il, mais à son grand étonnement, l'une des filles répondit : « Il est déjà à l'écurie, soigné et pansé, avec une bonne ration d'avoine. On lui a même apporté de l'eau de source pour qu'il puisse se désaltérer. – Je ne vous crois pas, et ne vous suivrai que si vous me le montrez. – C'est chose facile, viens avec nous. »

Il se leva et les suivit avec méfiance, prêt à user de son épée. Mais elles le menèrent droit à une grande écurie où il vit son cheval effectivement fort bien soigné. « C'est bien, dit Lancelot, j'irai maintenant où vous me conduirez. » On le fit donc entrer dans une pièce voûtée où était dressée une table abondante, avec sirops et vieux vins délicieux. Sur un lit de fourrure, était assise une dame, plus resplendissante qu'une fée. Avec élégance et courtoisie, elle se leva devant Lancelot et déclara : « Seigneur chevalier, sois le bienvenu. – Que le bonheur soit avec toi et avec tes compagnes ! » répondit-il.

Les deux jeunes filles le désarmèrent et le firent asseoir dans un grand fauteuil qui se trouvait en haut de la table. Elles lui passèrent l'eau pour qu'il pût se laver les mains, lui servirent les mets les plus appétissants qu'il eût mangés. Il se restaura et but

longuement, puis tout ragaillardi, suivit les deux jeunes filles qui le menèrent dans une chambre où elles le firent étendre sur un bon lit douillet. Là, elles le massèrent doucement jusqu'au moment où il sombra dans un profond sommeil.

Le lendemain, à son réveil, on le baigna et on l'habilla, après avoir frotté ses plaies avec un onguent aussi odorant que le piment, mais qui cicatrisait et ne laissait aucune trace, aucune douleur. Il demanda ses armes et on les lui apporta, étincelantes d'avoir été nettoyées. Enfin, les jeunes filles lui amenèrent son cheval tout sellé. « Qui es-tu ? demanda-t-il à la Dame venue l'accompagner au-dehors. – Il ne te servirait à rien de le savoir, Lancelot ! répondit-elle en souriant. – Comment connais-tu mon nom ? demanda-t-il. – Peu importe, dit la Dame, l'essentiel est que tu aies passé une bonne nuit. Je connais le but de ton voyage. Tu atteindras la cité de Rigomer dans deux jours, mais, là-bas, tu ne seras pas au bout de tes peines. Je peux te dire encore une chose, Lancelot, fils du roi Ban de Bénoïc : tu es peut-être le meilleur chevalier du monde, mais ce n'est pas toi qui mettras un terme aux merveilles de Rigomer. C'est tout. Tu peux aller, maintenant. Prends le chemin sur ta droite et suis-le. Que Dieu te protège ! » Lancelot s'inclina devant la mystérieuse Dame sans nom et, remonté sur son cheval, prit la direction qu'elle lui avait indiquée.

Prenant grand soin de ne pas s'écarter de sa route, il ne rencontra que landes désertes et forêts très sombres, jusqu'à l'heure où le soleil déclinant, il atteignit une vaste demeure avec une large entrée, de solides murailles et une enceinte faite de lourds branchages, le tout surplombé par une grosse tour bâtie sur le roc. Dans la basse-cour, cependant, se trouvait une construction en bois, belle entre toutes⁵², qu'on habitait en temps de paix, la tour servant de refuge en cas de danger ou de guerre.

⁵² Cette description correspond à celle des monastères fortifiés d'Irlande et du nord-ouest du pays de Galles vers les VI^e et VII^e siècles, alors que les constructions en bois n'avaient pas encore cédé la place aux habitations en pierre. Ce récit, dont la rédaction qui nous est parvenue date de la fin du XIII^e siècle, est rempli d'archaïsmes et de traits de mœurs appartenant à un lointain passé.

Devant la porte, une poterne et un fossé profond avec un pont-levis servaient de protection supplémentaire.

Lancelot entra et vit dehors un grand nombre de dames, de chevaliers, de jeunes filles et d'écuyers qui s'affligeaient, pleuraient et se tordaient les mains. Le voyant venir, tous se portèrent à sa rencontre en manifestant une joie intense, le plus près de Lancelot le saluant chaleureusement au nom du seigneur du lieu. Lancelot mit pied à terre et rendit aimablement son salut à la ronde, puis demanda qu'on voulût bien pourvoir à son logement, demande inutile tant la joie éclatait dans les regards.

On l'emmena donc à l'intérieur de la maison de bois, où l'on alluma quinze chandelles, superbe luminaire à voir assurément. De grosses et longues bûches brûlaient dans l'âtre et, à côté, un beau lit était dressé, avec des pieds d'argent massif, un chevet et des rebords garnis d'émaux et de pierres précieuses. Un chevalier d'âge vénérable y était étendu. Il était affligé d'une grande infortune, car il portait une plaie ouverte à sa tête encadrée de cheveux blancs, cela depuis trente ans accomplis qu'il avait été blessé. C'était le seigneur du château, et quand il vit Lancelot, il l'accueillit avec allégresse. La compagnie qui l'entourait était nombreuse et magnifique, car il était de grande noblesse et ses trois fils chevaliers, tous trois mariés, et richement dotés, ne le quittaient guère pour le soutenir et le reconforter⁵³.

Quand Lancelot fut désarmé, rafraîchi et remis des meurtrissures de son haubert, le vieillard demanda qu'il vînt s'asseoir auprès de lui. Le repas fut bientôt prêt et Lancelot mangea de bon appétit. Quand il eut terminé, on commença à parler de choses et d'autres et à réciter des poèmes sous l'œil attentif de Lancelot qui regardait le vieillard et se posait des questions. « Seigneur, finit-il par lui demander, si j'osais, je t'interrogerais sur un hôte que j'ai eu il y a quelque temps et auquel tu ressembles trait pour trait, à cela près que la souffrance a marqué ton visage. C'est à croire que vous êtes le même homme. »

⁵³ Ce personnage préfigure le Roi blessé du Château du Graal.

Lancelot pensait au vicomte qui l'avait reçu si généreusement. Le vieillard sourit : « Tu as donc fait étape chez lui ? demanda-t-il. – Oui, dit Lancelot, et jamais je n'ai été mieux traité. – Ne t'étonne pas de la ressemblance, nous sommes en effet frères jumeaux. Son héritage vient de notre père, et le mien de notre mère, part qui est la plus importante. Mais, dis-moi, que devient ma nièce, la précieuse Fleur Désirée, si distinguée, si sage ? Il y a si longtemps que je ne l'ai vue. Et mon frère, et son épouse ?

– Ils vont tous très bien, et ton frère peut jouir de toute sa puissance. – Comment cela se peut-il ? Je sais qu'un de ses voisins le harcèle sans cesse. – Seigneur, tu veux parler de Savary ? – Oui, en effet. – Savary est mort. Jamais plus il ne lui causera de tort. – Mort ? À vrai dire, je ne peux le croire. – Par Dieu tout-puissant, je te l'assure : je lui ai tranché la tête avec mon épée ! » À ces mots, la joie de l'hôte redoubla et il pressa Lancelot contre sa poitrine, le priant de lui raconter par le détail ce qui s'était passé.

Mais une autre question tourmentait Lancelot. Il finit par la poser : « Dis-moi, seigneur, quel est donc ce mal dont tu souffres et qui te rend si pâle ? Qui te l'a infligé et quelle est la raison de ton triste sort ? – Bien cher ami, je vais te le dire volontiers. Quand j'étais jeune chevalier, j'étais agile et joutais fort bien, ce qui me valait gloire. J'ai honte de le dire, mais je croyais alors être le plus vaillant chevalier du monde. Aussi m'en allai-je un jour à Rigomer, avec trois jeunes compagnons, le moins expérimenté d'entre nous croyant aisément parvenir aux aventures et y mettre fin. Mettre fin aux merveilles ! Quelle prétention ! C'est à peu près comme vouloir passer la mer à pied sec ! De là viennent nos blessures et notre triste sort. Je ne peux parler que de moi ; aussi te dirai-je que ma blessure ne peut pas se guérir, et que j'endure, de plus, une malédiction : à chaque anniversaire du jour où j'ai été blessé, il me faut recevoir un hôte, un chevalier étranger tel que Dieu en envoie de pays lointains. Si je n'ai pas d'hôte ce jour-là, la mort m'est promise dans un nombre de jours égal à celui des années qui me séparent de ma

blessure. — Mais, s'indigna Lancelot, pourquoi tes voisins ne viennent-ils pas quand ils savent ton attente ?

— Ami, tu n'as pas bien compris. Ceux qui se proposeraient seraient en foule, mais il faut absolument que vienne d'abord le chevalier errant d'un pays lointain. Un voisin, pour me guérir, me ferait plus de mal que de bien, mais si un autre arrive sans rien savoir, alors la mort s'éloigne de moi pour un an et autant de jours que les années qui me séparent de ma blessure. Voilà pourquoi tu nous as apporté la joie, à moi, et à ceux qui m'entourent. Je me languissais d'un hôte quand tu es arrivé. Bénie soit l'heure de ta naissance !

— Mais, dit Lancelot, tu me parles de Rigomer où tu as reçu ta blessure. On raconte tant de choses sur Rigomer que je ne puis croire tout ce que j'entends à son sujet ! » Le vieillard demeura un instant songeur. « Oui, dit-il enfin, on raconte beaucoup de choses sur Rigomer. La vérité, en fait, c'est que personne n'est capable de savoir ce qu'il en est réellement. La cité de Rigomer se trouve dans une île, près de la côte. Un fleuve vient de la terre, qui se jette dans un autre, venu de la mer, de telle sorte que le pays est toujours ceinturé par une eau qui repart dans la mer, à la limite du flux et du reflux. C'est une frontière si sûre qu'on n'y craint plus personne : le lit de ce chenal est semblable à la flèche d'un arc, tirée du fond, et qui n'atteindrait jamais la surface.

— Mais il y a un pont, paraît-il, entre le rivage et l'île, dit Lancelot. Rigomer n'est donc pas si isolée qu'on le prétend. » Le vieillard reprit : « Ce pont est infranchissable : un dragon enchaîné a tué et jeté dans l'eau noire moult vaillants chevaliers qu'on n'a jamais revus. Il est le gardien du Pont de Cuivre. Cependant, on peut aller sur la grande lande, devant le chenal et le pont, à condition de s'y rendre uniquement pour le plaisir ou la distraction, car maintes aventures y surviennent. Mais si on prend les armes, on est fatalement blessé, c'est moi qui te l'affirme, victime que je suis de la coutume. Tel est le dilemme de cette grande lande. Personne n'en sait davantage : les merveilles demeurent cachées à tous jusqu'à ce que survienne celui

qui les anéantira. Mais quand viendra donc ce jour ? À force d'espérer en vain, on perd toute confiance.

— Et si moi-même, je tentais l'épreuve ? Si j'étais celui que tu attends ? » dit Lancelot. Son hôte le regarda attentivement. « Qui es-tu ? Quel est ton nom ? — Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénoïc. » En entendant ce nom, le vieillard tressaillit de joie et appela ses enfants. « Mes fils, dit-il, regardez le plus grand, le meilleur de tous les chevaliers qui ont vécu et qui vivent encore de par le monde ! Celui-ci pourrait bien mettre fin aux merveilles de Rigomer, s'il était possible d'y arriver par des prouesses. Mais il faut d'autres dons, et personne ne saurait en posséder seulement la moitié. Non, jamais ne se trouvera en un seul homme tout ce qu'on attend de celui dont je vous parle ! Hélas ! combien de temps faudra-t-il attendre encore ?

— Si tu me le permets, dit simplement Lancelot, j'irai à Rigomer et je tenterai l'épreuve. — Mais c'est pure folie, s'écria le vieillard. Cher hôte, si tu y vas, tu risques d'y perdre la vie. Tu aimes trop les armes, tu es un chevalier si vaillant, si hardi que tu ne manquerais pas d'y trouver la prison ou la mort, à tort ou à raison. » Lancelot promit alors d'éviter de porter les armes dès qu'il serait à Rigomer. Mais aucune des paroles du vieillard ne put venir à bout de sa détermination. « Demeure au moins une semaine parmi nous, dirent encore les fils de son hôte. On fertera ton cheval, tu te baigneras, tu te reposeras. — C'est impossible, dit Lancelot, il faut que dans deux jours je sois à Rigomer⁵⁴. »

⁵⁴ D'après *les Merveilles de Rigomer*, récit français du XIII^e siècle, édité par W. Fœrster et H. Breuer, Dresde, 1908-1915. Traduction complète par Marie-Luce Chênerie, dans *la Légende arthurienne*, Paris, Laffont, 1989.

Les Merveilles de Rigomer

Lancelot poursuivait sa course folle à travers bois et landes. Vers l'heure de none, alors qu'il longeait une rivière, il rencontra un chevalier qui s'en allait, tout seul, pensif, au petit trot de sa monture. Tous deux se saluèrent, mais Lancelot qui l'avait dépassé, s'arrêta soudain et revint en arrière. « Seigneur, dit-il à l'autre chevalier, puis-je te poser une question ? – Volontiers, seigneur, pourvu qu'il soit en mon pouvoir d'y répondre. – Depuis des semaines, j'entends parler de Rigomer et de ses merveilles. Pour l'amour de Dieu, si tu sais quelque chose à ce sujet, fais-m'en part, je t'en prie.

— Ce que je peux te dire, c'est que Rigomer est à peine à une journée d'ici avec un bon cheval, répondit le chevalier. La route que tu suis y mène tout droit. – Dis-moi encore : le pays est-il en paix ou en guerre ? Un chevalier peut-il s'y rendre librement de jour comme de nuit ?

— Certes, mais seulement jusqu'au pont. Néanmoins, j'ajoute qu'il faut avoir un bon sauf-conduit, ce qui ne semble pas ton cas. – Un sauf-conduit ? Non, je n'en ai pas. – Si, reprit l'autre, mais je me demande s'il suffit.

— Que veux-tu dire ? — Tu as des armes brillantes, un valeureux destrier et un corps vaillant de chevalier, cela constitue un sauf-conduit. Reste à savoir s'il est valable là-bas. En tout cas, laisse-moi te le redire, il ne vaut que jusqu'au pont. Pour le franchir, il faut être bien brave et bien fort. »

Lancelot insista : « Cher seigneur, que peut-il arriver à celui qui le traverse ? — L'audacieux qui entreprendrait cette folie tomberait dans la pire disgrâce, et qui durerait toute sa vie. Toi qui parais si plein de vie, quelle tristesse de te voir vaincu ou mort ! Ce qui t'attend, c'est la mort, ou tout au moins la prison, la défaite et de terribles blessures. Personne n'y pourra rien. — J'ai l'impression que tu veux m'éprouver, dit Lancelot. As-tu encore quelque autre conseil à me donner ? — Oui, celui-ci : descends de ton cheval, fais un ballot de tes armes et porte-les derrière toi. Quand tu auras fait ainsi deux petites étapes, tu seras parfaitement tranquille. — Mais, si d'ici là quelqu'un me cherche querelle ? — Par Dieu tout-puissant, cela arrivera sûrement. Alors tu devras te battre, et si tu perds, il te faudra abandonner ton équipement et t'en aller tout nu, à moins que tu ne supplies qu'on te le rende. Mais quelle honte pour un chevalier ! Celui qui s'abaisse ainsi ne peut s'attendre à peser davantage qu'une feuille de lierre. Ce n'est plus là habileté, mais lâcheté pure ! »

Alors Lancelot lui dit : « Je n'irai donc pas désarmé, quoi qu'on dise. Je préfère la souffrance et l'honneur au repos et à la honte. As-tu encore quelque chose à me dire, cher seigneur ? — Oui, une dernière : il faut être bien fou pour tenir ce langage. » Et, sur ces paroles, le chevalier solitaire s'esquiva, laissant Lancelot en proie à de tumultueuses pensées.

Il était plus de minuit quand il déboucha, sans avoir rencontré âme qui vive, au milieu d'une forêt, dans une clairière où se dressait une étrange maison grande ouverte. Jetant un coup d'œil à l'intérieur, il vit un feu qui brûlait dans la cheminée. Il entra à cheval et, sur une natte de roseaux, aperçut une créature qui le plongea dans l'étonnement. À l'examiner davantage, il ne put dire si c'était une femme ou un monstre. Elle n'était guère attirante, en effet, tassée comme elle était, les deux bras autour

des genoux, endormie profondément, mais ronflant comme une bête. Intrigué par cet être blotti près du feu, Lancelot le contourna, par-derrière et par-devant, à droite et à gauche, et en déduisit que c'était une femelle, mais d'une laideur repoussante. Ses ronflements cependant devenant de plus en plus forts, le cheval, se mettant à renâcler, fut saisi d'une telle panique qu'il refusa d'avancer malgré les coups d'éperons de son maître au comble de la perplexité. Que fallait-il faire ? Le cheval menait grand tapage, de ses pattes et de ses fers, et l'on se serait cru au fin fond de l'Enfer. Réveillée par le tintamarre, la créature, tout étonnée, demanda ce qui se passait. « Je suis un chevalier qui a besoin d'être hébergé, répondit Lancelot. Je t'en prie, loge-moi cette nuit. Je m'en irai très tôt le matin. – Ma foi, parlons-en, car je n'ai jamais vu de chevalier. Sont-ce les diables qui t'ont amené dans cette forêt ? » Se soulevant quelque peu, elle examina Lancelot. « Qui es-tu ? demanda-t-elle. – Je te l'ai dit, je suis un chevalier qui cherche un gîte pour la nuit. – Voilà une belle garantie, en vérité. Je n'ai jamais vu de chevalier et ne sais pas ce que c'est. Es-tu armé ? – Oui, bien sûr. On ne peut chevaucher la nuit sans être armé dans un pays que l'on ne connaît pas. – Dans ce cas, dit la créature, je ne t'hébergerai pas. Tu m'apportes la douleur et la peine. Il y a mille ans que j'ai entendu dire que les chevaliers armés sont les êtres les plus malfaisants qui soient au monde. Jamais un chevalier armé ne sera hébergé sous mon toit. Rien n'émeut ces gens-là, rien ne leur fait peur, et ils tuent n'importe qui par simple plaisir de tuer⁵⁵. Si je t'hébergeais, je suis certaine que le matin, avant de t'en aller, tu me tuerais sans autre remerciement. – C'est bon, dit Lancelot, j'enlèverai mon haubert. – Dans ce cas, je t'hébergerai, puisque tu y tiens. »

Alors, pour la première fois, elle ouvrit grands les yeux, et de ses mains noueuses souleva ses paupières en les tirant sur son front, les attacha à l'aide de crochets de fer rivés à sa peau à

⁵⁵ Ici s'expriment certaines critiques contre les chevaliers, formant une caste toute-puissante, très remuante et encombrante, dont, souvent, on ne savait pas trop comment se débarrasser.

deux protubérances, deux sortes de cornes qu'elle avait sur le crâne, comme une bête sauvage⁵⁶. Sa tête était énorme et che- nue, et une bosse déformait son dos. Quant à son ventre, il était plus massif que le plus gros chêne d'une forêt. Cependant, elle dit aimablement : « Frère, écoute-moi. Puisque ton cheval tremble si fort, j'irai dans ma chambre, et j'enverrai ma nièce passer un moment avec toi. Ainsi tu pourras manger et boire tant que tu voudras. »

Puis, elle se releva de toute sa taille pour aller dans sa chambre, et ses muscles craquèrent comme des courroies en peau de cerf qu'on aurait brusquement rompues. Quand Lancelot vit debout cette vieille sorcière hideuse, la chair plus noire que du charbon, il ne put s'empêcher, malgré sa bravoure, de frémir, pensant qu'il laisserait s'enfuir son cheval plutôt que de l'arrêter. Mais il se garda bien de lui tourner le dos, craignant le pire s'il la perdait de vue. Face à elle donc, il tira son épée, mais elle se dirigea comme si de rien n'était vers la chambre et disparut de l'autre côté de la cloison. Tout redevint calme alors et le cheval s'apaisa. Lancelot retrouva ses esprits, se demandant quand même quel aspect pouvait bien avoir la nièce de ce monstre. Or, une fille très jeune et assez jolie sortit de ses appartements, très sensée et courtoise à entendre. Elle demanda en effet à Lancelot de mettre pied à terre, ce qu'il fit aussitôt, tout heureux de sentir son cheval de nouveau paisible. La jeune fille fit sortir la bête au-dehors et revint vite à lui. Elle le combla de prévenances, lui donna à manger et à boire à volonté. Enfin, elle ouvrit la porte d'une seconde chambre, où Lancelot put s'étendre sur un bon lit et trouver sans tarder le sommeil.

Le jour suivant, de bon matin, la nièce vint s'occuper de lui et l'aida à se préparer jusqu'à ce qu'il fût de nouveau en selle. Alors, elle lui dit : « Va, Lancelot. Tu n'en as plus pour long-

⁵⁶ Cette hideuse femme, qui a des points communs avec le géant à la paupière lourde décrit dans « la Chevauchée du prince Kilourh » (voir la deuxième époque), est l'équivalent de la Kundry du *Parzival* de Wolfram von Eschenbach, la « demoiselle à la mule ». De nombreux personnages féminins de la tradition irlandaise offrent les mêmes caractéristiques. C'est évidemment un être appartenant à l'Autre Monde.

temps. Mais souviens-toi que ce n'est pas toi qui mettras fin aux merveilles de Rigomer. » Et elle rentra dans la maison.

Tout étonné que la jeune fille connût son nom et le but de son voyage, car il ne lui en avait pas parlé, Lancelot se résigna à ne pas comprendre, et bien content de n'avoir pas été obligé de saluer l'horrible femme, piqua des deux vers la forêt.

C'est ainsi qu'en peu de temps, il parvint aux landes de Rigomer. À l'horizon, se profilait l'île près du rivage, la cité dont on lui avait parlé, ainsi que le pont de cuivre. Mais déjà un Chevalier sans armes chevauchait à sa rencontre. « Seigneur, sois le bienvenu, fit-il, lorsqu'il fut à portée de voix. – Que le bonheur soit avec toi, seigneur ! répondit Lancelot. – Puis-je t'être utile ? reprit le Chevalier sans armes. D'où es-tu et où vas-tu ? – Je suis chevalier de Bretagne et je viens à Rigomer, pour y voir les aventures. – Ton intention ne manque pas de grandeur. Mais qui es-tu donc ? – Lancelot du Lac, fils du roi Ban de Bénéïc. – J'ai entendu dire en effet que tu étais d'une grande bravoure. Mais quels sont tes projets ? Nous sommes près de l'entrée, mais si tu veux aller plus loin, tu te trouveras bientôt là où l'on met en pièces les lances, où l'on reçoit de nombreuses blessures plus graves que les mortelles. Heureux celui qui meurt vite car celui qui ne guérit pas de sa blessure endure des peines et des souffrances sans fin. – Je sais, dit Lancelot. – Sache encore que si tu franchis l'entrée en armes, tu mourras de la lance et de l'épée. Sinon tu recevras une blessure dont tu ne guériras pas, ou tu seras vaincu. Si je te dis tout cela, c'est parce que c'est mon rôle de t'avertir : je m'acquitte seulement de la fonction qui est la mienne. Si tu veux cependant suivre mes conseils, je te protégerai. – Comment cela ?

– Je vais te le dire. Mets pied à terre sous cet arbre en t'aidant de ce bloc de marbre. Fais délayer ton heaume, retire ton haubert, détache tes chausses. Place ensuite tout ton équipement sous les branches. Ainsi désarmé, tu pourras voir les merveilles. En revanche, il te sera interdit de passer le pont. Dans la lande, tu trouveras détente et divertissements. Le plaisir y règne jour et nuit en nombreuse compagnie de dames, les plus

belles qu'on puisse voir dans cent royaumes. Reste sept mois, un an, trois ans, tu ne manqueras jamais de rien. Et si tu veux d'autres plaisirs encore, tu pourras chasser dans les bois ou sur la rivière. Mais garde-toi surtout de jouter, car ici nul n'a jamais combattu sans recevoir honte, blessure ou mort. À présent, tu es libre de retourner d'où tu viens si tu le veux. C'est d'ailleurs ce que je te conseille. »

Lancelot se mit à réfléchir profondément. Il lui répugnait tout à fait de laisser ses armes et de s'en aller ainsi vers des dangers qu'il pressentait. D'autre part, il risquait, sinon la mort, du moins une blessure qui ne guérirait pas si un quelconque chevalier le provoquait. Il s'apprêtait donc à descendre de cheval pour se désarmer quand, tout à coup, le souvenir de Guenièvre envahit son esprit. « Jamais, se dit-il, elle n'admettrait que j'agisse aussi lâchement et me retirerait son amour. Voilà la blessure dont je ne guérirais jamais. Elle serait bien pire que toutes celles que pourrait recevoir mon corps. »

Ayant ainsi tranché avec lui-même, il piqua des deux et se précipita dans la lande, suivi par le chevalier sans armes qui l'accompagna jusqu'au pont où se tenait le dragon. Il les lui montra, ainsi que le lit du fleuve. Sur l'autre rive, se dressaient des maisons derrière des remparts, des tours puissantes et fortifiées, des riches manoirs de notables. Lancelot demanda à son guide : « Ai-je le droit de passer le pont du dragon sans enfreindre la loi du château ? – Tu ne le passeras pas aujourd'hui, car je dois d'abord t'informer des coutumes et des lois qui nous régissent. Seigneur, s'il te plaît, tu passeras la nuit chez moi, et demain, au point du jour, nous reparlerons de tout cela. »

Le Chevalier sans armes l'emmena dans sa tente et le combla d'attentions. Il ne manqua de rien et se montra charmé de la courtoisie de son hôte. Dès l'aube, ils se levèrent, et Lancelot, comme il en avait l'habitude, réclama ses armes. Le chevalier les lui refusa, disant qu'il n'en aurait que faire, et lui recommanda de prendre uniquement son épée. « Monte sur ton cheval et prends garde au grand dommage qui peut t'arriver. » Ils chevauchèrent alors à grande allure vers le fleuve et aperçurent sur

le pont un chevalier qui ne portait pas de haubert, plus blanc qu'une fleur des prés : ses vêtements étaient blancs ainsi que son cheval, sa lance et le pennon qu'il tenait dans sa main. « Qui est-ce ? demanda Lancelot. – Tout ce que je peux te dire, répondit le Chevalier sans armes, c'est que je voudrais bien que tu en sois délivré. Par Dieu, j'en suis terrifié pour toi. – Tu cherches à m'impressionner ! » dit simplement Lancelot.

Cependant le Chevalier Blanc était descendu du pont au milieu d'une foule venue voir ce qui allait se passer. Le sonneur de cor fit retentir son instrument. Alors, le Chevalier Blanc prit son élan, plein de morgue et de présomption. Il planta sa lance dans un trou et revint au galop, l'air aussi fier. Son coursier était plus rapide qu'un grand cerf dans les bois ou la lande, plus léger qu'un oiseau de haut vol, plus fin qu'une flèche d'arbalète. Alors, le Chevalier sans armes l'aborda et lui dit : « Seigneur, je te demande grâce pour le chevalier que tu vois. Laisse-le-moi sain et sauf ! – Ne m'importune pas, répondit le Chevalier Blanc. Ta prière est inutile et je ne l'écouterai pas. Il perdra la tête et la vie. Sans doute est-il vaillant, mais il a fait grande folie en entrant armé dans les landes. Le fou doit payer son extravagance. Le sage en tirera leçon. »

Le Chevalier sans armes revint vers Lancelot. « Il serait peut-être temps de m'expliquer ! dit celui-ci. – Eh bien, il me faut t'annoncer ta perte. Tu dois faire la course avec ce chevalier blanc. Et par malheur chacun doit mettre sa tête en jeu. Vous allez rejoindre tous deux la même ligne de départ, et quand je donnerai le signal, vous commencerez la course. Le premier qui s'emparera de la lance fichée dans le sol aura gagné la tête de son adversaire, s'il n'est pas gracié. – Cela semble correct », dit froidement Lancelot.

Au signal, ils éperonnèrent leurs chevaux. Mais Lancelot, en cavalier expérimenté, s'arrangea pour gêner le Chevalier Blanc, et pour donner finalement un coup d'épée dans la tête de son cheval. La monture s'écroula, entraînant dans sa chute son maître. Lancelot força alors le galop de son propre cheval, arriva à la lance et l'arracha promptement. Il revint triomphalement

vers son adversaire, l'épée haute, et lui aurait volontiers tranché la tête, si le Chevalier sans armes n'avait pas imploré la grâce du vaincu. « Je te le laisse, murmura Lancelot. Je te dois bien cela ! » Et il remit son épée au fourreau comme si de rien n'était.

Cependant la nouvelle de la victoire de Lancelot se répandit rapidement. Un messenger traversa le pont, sans cheval, et s'en alla vers le château. Là-haut, dans le donjon principal, se tenaient une dame, des seigneurs et de nombreux familiers. Le messenger raconta ce qui était arrivé et la dame ne put qu'exprimer son admiration : « Quelle prouesse ! dit-elle. Qui est ce chevalier ? – Il est de la maison d'Arthur. On dit qu'il est venu pour l'aventure. Personne ne résiste devant lui. » À ces mots, un chevalier d'une puissante stature, hardi et fameux combattant, se leva. « J'irai moi-même le combattre, dit-il, et l'on verra bien si personne ne résiste devant lui. Je me fais fort de tant le divertir qu'il n'aura plus jamais envie de faire la cour aux dames ! »

Ce jour-là, les commentaires allèrent bon train dans le château et sur la lande. Mais Lancelot était allé prendre du repos. Au matin suivant cependant, il se réveilla en sursaut et demanda à son hôte : « Écoute, seigneur, s'il te plaît. Quel est donc ce tumulte ? – C'est un bruit redoutable. Il a bien commencé pour toi, et il ira grandissant. Une bien triste fête se prépare, où tu perdras la tête. Il va falloir que tu combattes un redoutable champion, qui a déjà mis à mal de nombreux braves. Prends donc tes armes et défends-toi, ne serait-ce que pour sauver ton honneur. »

Le grand chevalier du château s'était en effet levé très tôt. Il avait demandé ses armes et on lui avait apporté trois hauberts, blancs à l'envers et plus encore à l'endroit. Sur sa tête, on attachait trois heaumes d'acier pur, et il se fit ceindre de trois épées. Une fois sur son cheval, il prit son bouclier et sa lance, puis, jouant des éperons, fit un galop d'essai à travers les rues de la cité. Enfin, il s'engagea sur le pont, faisant un tel vacarme qu'on l'entendit à deux lieues et demie. Tous ceux qui se trouvaient sur la lande en furent frappés de saisissement.

Quand Lancelot fut à son tour armé et en selle, le Chevalier sans armes lui tendit une lance énorme, raide et solide, toute en ivoire blanc. La hampe, faite de trente morceaux assemblés avec de la colle, des nerfs et des clous, était inflexible et incassable. « Prends cette lance. Je te la donne parce que ton adversaire possède exactement la même. Prends garde qu'à la joute, elle ne te glisse du poing. Et que Dieu t'aide ! » Ils quittèrent alors la tente et gagnèrent le pont sans plus tarder. Des appels retentirent ; des groupes se formèrent dans les landes et ceux du château se préparèrent. Un cortège animé finit par en sortir ; d'abord les chevaliers, les jeunes filles et les serviteurs d'armes, puis les dames et les bourgeois, tous se tenant par le doigt. Ils passèrent le pont devant le dragon qui restait impassible. Quant à la Dame de Rigomer, elle arriva la dernière, richement vêtue, portant un galon d'or dans ses cheveux eux aussi blonds comme l'or, et prit place sous un grand dais qui avait été préparé à son intention.

Les deux champions attendaient chacun à l'ombre d'un olivier. Des gardes les entouraient, avec des massues, des haches, des épées et quelques masses ferrées, pour veiller au maintien de la stricte justice. Quand tout fut prêt, les deux chevaliers reçurent le signal de bataille. Ils se mirent en selle et firent leur galop d'essai. Puis ils s'élancèrent et s'entrechoquèrent avec une telle ardeur, leurs lances pointées en avant, qu'ils se désarçonnèrent mutuellement. Lancelot se remit très vite sur pied et se dirigea vers le grand chevalier paraissant avoir toutes les peines du monde à se relever, accablé qu'il était par le poids des trois armures qu'il portait. Aussi, Lancelot en profita-t-il pour lui assener un grand coup d'épée qui trancha net les lacets de ses deux premiers heaumes, lesquels furent projetés à plus d'une toise et demie. Le grand chevalier bondit, affolé par cette perte, reprit son bouclier et s'en protégea, imité par Lancelot agissant là en homme averti. S'étant jaugés du regard, ils se rapprochèrent l'un de l'autre et commencèrent à s'affronter à l'épée. Le grand chevalier frappa Lancelot le premier et fit voler à terre un morceau de son bouclier. À la vue de cette brèche, Lancelot vou-

lut le frapper au visage, mais l'autre se détourna et le frustra de son coup. Néanmoins il l'atteignit à l'épaule et son épée tranchante et dure glissa, coupant plus de mille mailles dans le haubert, qui se répandirent sur la prairie. Le grand chevalier essaya à son tour de frapper Lancelot au visage ; mais Lancelot arrêta le coup de son bouclier blanc et riposta avec une telle violence qu'il brisa le heaume ciselé du chevalier jusqu'à la coiffe. Devant un tel exploit, ce dernier, prenant du recul, le pria de lui dire son nom et d'où il venait.

« Je suis de la maison d'Arthur, le roi de Bretagne. – Quel est ton nom ? – Lancelot du Lac. – Ah ! j'ai bien entendu dire que tu étais le meilleur chevalier que l'on connaisse ! Ma haine envers toi est donc justifiée. Je sais que tu veux m'anéantir, mais tu n'y parviendras pas, et c'est par moi qu'il te faudra mourir aujourd'hui. Tu n'y échapperas pas ! – Avant que tu ne puisses repasser le pont, je te ferai ravalier tes paroles qui sont celles d'un fanfaron ! » s'écria Lancelot avec force.

Mettant fin à leur joute verbale, ils retrouvèrent leur souffle, et bientôt la mêlée reprit plus sauvage et cruelle encore. Lancelot visa à nouveau le côté gauche, là où il avait tranché le haubert. Il y mit tant de force et arracha encore tant de mailles qu'il lui fit une entaille profonde dans la chair et le jeta à terre sur la hanche. Se sentant atteint, le grand chevalier se releva et réagit avec violence. Les boucliers avaient volé en éclats, les hauberts étaient rompus, les épées brisées. Le grand chevalier prit sa seconde épée et se précipita sur Lancelot ; mais celui-ci, sans doute plus agile que son adversaire, lui arracha la troisième épée de sa ceinture afin de le contrer dans son attaque, tant et si bien que le combat dura jusqu'à la nuit. Alors Lancelot mit toute sa force en jeu, se rua sur le grand chevalier qu'il jeta à terre, et pointa son épée sur la gorge du vaincu.

« Grâce ! cria le grand chevalier. Grâce, noble chevalier ! Épargne-moi ! Prends mon épée, je me reconnais pleinement vaincu ! Sache pourtant que la vie m'importe peu. Je veux seulement obtenir la confession qui lave les péchés, et me repentir, car j'ai commis bien des fautes. J'ai tué plus de chevaliers que je

n'en vois de vivants à l'église, j'en ai emprisonnés, vaincus ou blessés beaucoup d'autres à la tête, ou à l'œil. Si mon corps est perdu, la confession du moins sauvera mon âme ! » Lancelot hésita. Cet homme sans pitié avait été si cruel pour ceux qui avaient eu le malheur de le rencontrer et, si lui-même avait eu le dessous, il n'aurait sûrement éprouvé aucun scrupule à le faire mourir. Blessé maintenant, peut-être à mort, il avait peur du trépas. Malgré tout, il décida qu'il vivrait : « Je te fais grâce, dit-il, à condition que tu me jures d'obéir en tout si tu guéris. – Je te promets tout ce que tu voudras, seigneur ! » s'écria le vaincu.

Lancelot alors lui fit jurer de se rendre sans faute en Bretagne et de se mettre à la disposition de la reine la plus courtoise et la plus parfaite, l'épouse du roi Arthur. Après quoi, les gardes, les serviteurs et les écuyers vinrent chercher le grand chevalier et le transportèrent au château. Quant à Lancelot, il fut longuement acclamé car jusqu'ici aucun chevalier n'avait réussi à vaincre un tel adversaire. Il revint à la tente du Chevalier sans armes où il fut désarmé. On soigna ses blessures et il dormit jusqu'au matin, car il avait grand besoin de repos.

Si sa victoire sur le grand chevalier le satisfaisait grandement, il n'oubliait pas pourtant qu'il était venu avant tout pour connaître les merveilles de Rigomer. Aussi, dit-il à son hôte qu'il voulait traverser le pont et se rendre sur l'autre rive. Celui-ci lui répondit : « Je ne saurais m'en mêler. – Donne-moi au moins un conseil, insista Lancelot. – Je n'en ai en effet qu'un seul : si tu veux traverser, le plus sûr moyen est de voler comme un oiseau. – Hélas, je ne suis pas oiseau ! – Alors, n'y va pas. De toute façon, même si tu cours sur le pont, le dragon te rattrapera, t'agrippera avec ses dents et ses griffes et te fera subir les pires tourments. Tel est le sort de tous les présomptueux qui franchissent le pont sans sauf-conduit. – Mais quel est donc ce sauf-conduit ? demanda Lancelot. – Je ne le sais pas, répondit le Chevalier sans armes. Je n'ai moi-même jamais été sur l'autre rive et, d'ailleurs, je ne tiens nullement à y aller. »

Lancelot s'abîma dans de profondes réflexions : il ne s'agissait plus en effet de lutter contre un homme, mais de

s'opposer à un monstre qui mettrait toute sa force diabolique à le détruire. Pourtant, il savait que certains chevaliers étaient parvenus à passer. Ce qu'ils étaient devenus ensuite, était une autre affaire. Présentement, l'important était donc de se tenir le plus loin possible du monstre puisque celui-ci était attaché par une chaîne.

Ayant remarqué une massue monumentale accrochée à un clou d'acier dans la tente de son hôte, il alla donc la prendre, persuadé, du moins le pensait-il, qu'une telle arme lui permettrait de tenir le monstre à l'écart s'il n'était pas possible de l'assommer. Prenant bien soin de revêtir son haubert et son heaume, et n'oubliant pas son épée, il déclara alors qu'il était prêt. Sous la conduite du Chevalier sans armes, il quitta la tente et se dirigea vers le pont, entouré d'une foule de curieux, impatients d'assister à l'aventure. Le sonneur de cor fit retentir son instrument, et les retardataires se rassemblèrent immédiatement le long de la rive.

Arrivé devant le pont, Lancelot observa le dragon qui, tapi au milieu, semblait assoupi. Mais, il savait bien que ce n'était là que feinte : il était aux aguets, attendant le moment propice pour bondir. Il se signa et, prenant la massue à deux mains, s'engagea sur le pont. Le dragon s'élança immédiatement vers lui en tendant sa chaîne. Quand Lancelot vit que la chaîne était tendue à l'extrême, il leva sa massue dans l'intention d'en frapper le monstre. Mais devant son geste, la bête l'attaqua la première et planta ses griffes dans son haubert. Par chance cependant, sa chair ne fut pas atteinte et, pendant que le monstre tentait de dégager ses griffes des mailles d'acier, Lancelot lui assena un coup terrible près de l'oreille. Le dragon vacilla, quelque peu étourdi, et resta immobile quelques instants, répétant qu'il mit à profit pour le frapper à nouveau. Au troisième coup, le dragon assommé s'écroula. Quand Lancelot le vit étendu, il n'eut plus qu'une idée : passer de l'autre côté sans plus s'occuper de la bête. Mais il n'était pas arrivé au bout du pont que le dragon, ayant brutalement récupéré ses forces, bondit derechef sur lui, le poursuivant de toute la longueur de sa

chaîne. Alors, Lancelot se retourna, leva sa massue et la fit retomber de toutes ses forces sur la gueule du monstre. Mais, à son grand effroi, la massue éclata en morceaux, l'obligeant à s'enfuir à perdre haleine pour échapper au sortilège.

Ayant réussi à atteindre l'autre rive, il constata qu'il n'y avait personne. Tout semblait vide et déserté. Lancelot se retourna : sur le pont, le dragon avait repris sa place, prêt à recommencer son infernale besogne et, sur la lande, les gens acclamaient l'audacieux pour son incroyable prouesse. S'avançant sur la berge, il aperçut d'un côté une grande tente, et de l'autre, l'entrée d'une grotte profonde. Tout à coup, une jeune fille sortit de la tente. Elle était vêtue de soie rouge et jouait gracieusement avec une pomme d'or. Lancelot la regarda et la jeune fille le dévisagea, souriante, lui décochant un regard complice. Lancelot alla vers elle et la salua : « Dieu te sauve, belle amie ! » dit-il. Il voulut lui demander son chemin pour s'introduire dans le château, mais elle lui parla en ces termes : « Chevalier, que tu es noble et beau ! Je comprends pourquoi ma maîtresse est amoureuse de toi ! Elle sait bien que, pour elle, à travers plaines et forêts, tu as enduré de nombreux tourments. Ton arrivée lui cause donc une grande joie, car elle t'attendait avec impatience. Elle ne demande qu'à être tienne et t'offrira les pouvoirs qu'elle détient sur elle-même, sur ses nombreux sujets et sur son château qui est le plus beau du monde. – Justement, dit Lancelot, indique-moi sa route. – Je vais t'y conduire moi-même, reprit la jeune fille, continuant à jouer négligemment avec sa pomme d'or, mais, auparavant, il vaudrait mieux que tu enlèves les armes que tu portes et que le dragon a endommagées. Je vais t'en donner de meilleures, de plus belles, toutes neuves et brillantes. Ainsi pourras-tu te présenter dignement devant ma maîtresse. – Où sont ces armes ? demanda Lancelot. – Dans cette tente », répondit-elle. Et elle l'invita à entrer. À l'intérieur, elle lui ôta son armure et s'empressa de la remplacer par de bonnes armes, toutes prêtes. Elle lui présenta également un cheval, vigoureux et léger, qu'il enfourcha bien vite. Elle lui tendit alors un bouclier, mais quand il voulut saisir la lance, elle lui dit :

« Non, seigneur chevalier, c'est moi qui la porterai. Je te la remettrai quand tu en auras besoin. »

Ils quittèrent la tente et passèrent devant l'entrée de la grotte, qui était vaste et large. La jeune fille s'arrêta et dit : « Lancelot ! il y a un mystère ici. Prends ta lance, pointe-la devant toi et crie fort : « Chevalier, une autre joute ! » Nous verrons bien alors ce qui arrivera ! » Lancelot, sans en demander davantage, mais toujours aux aguets, prit la lance et cria ce qu'elle venait de dire. Aussitôt, surgit de la grotte un colosse armé de pied en cap, tout habillé de noir, monté sur un cheval de même couleur. En le voyant, Lancelot ne fit pas un seul geste : il demeura immobile, comme figé sur place, sans même donner un coup d'éperon à son cheval. Alors, l'homme noir bondit sur lui à bride abattue et brisa sa lance contre son bouclier qui vola en éclats. Lancelot ne broncha pas et l'homme noir venant se mettre à ses côtés le saisit de ses bras puissants, l'enleva comme un fétu de paille et le posa sur l'encolure de son propre cheval. Puis, calmement, au petit trot, il pénétra à l'intérieur de la grotte.

Ils descendirent une longue pente au bout de laquelle se trouvait une immense salle largement éclairée, semblait-il, par la lumière du jour. La grotte avait été en effet creusée sous une prairie et une grande roche naturelle qui dominait la mer. Du côté de la mer, il y avait de beaux étages, des portes, des colombages et des fenêtres d'où provenait la lumière. Et comme trois faces donnaient sur le rivage, la grotte était éclairée tout le jour. C'est dans cette salle que s'arrêta l'homme noir. Il saisit Lancelot, le déposa à terre puis, piquant des deux, disparut dans un grand couloir.

Deux jeunes gens se présentèrent alors et entreprirent de désarmer Lancelot. Ils lui prirent son bouclier, du moins ce qu'il en restait, ôtèrent son heaume, firent glisser son haubert. Ils n'oublièrent pas davantage de lui retirer son épée et enfin, de lui arracher la lance qu'il tenait toujours dans sa main crispée. Sur-le-champ, Lancelot retrouva ses esprits et comprit en même temps que la lance avait été ensorcelée. La jeune fille l'avait

abusé de façon qu'il ne pût opposer aucune résistance. Il regarda autour de lui : une grille infranchissable barrait l'entrée retenant Lancelot prisonnier. La rage lui vint au cœur. « Me voilà bien ! On s'est saisi de moi par trahison ! J'aurais dû me méfier des merveilles de Rigomer. Bien mieux aurait valu pour moi être lardé de coups plutôt que de pourrir ici, et pour combien de temps ? On me l'avait bien dit, que Rigomer était maudit ! »

Tout en se lamentant, Lancelot se mit à déambuler. Quittant la salle, il s'engagea dans un couloir éclairé par de belles fenêtres. Mais elles étaient munies d'énormes barreaux de fer impossibles à tordre ou à desceller. Il revint donc sur ses pas, maugréant contre son mauvais sort et ruminant sa honte. C'est alors qu'apparut une autre jeune fille, très blonde, avec des tresses, vêtue d'une robe de soie verte, et tenant à la main une baguette et un anneau d'or pur. « Lancelot ! Dieu te sauve ! dit-elle d'une voix forte et claire. Ma maîtresse te salue. Tu lui as apporté grande joie. Elle est comblée par ta capture, car elle est follement amoureuse de toi et veut t'avoir tout à elle. Elle t'envoie son anneau, par grand amour, avant de te recevoir. Pour l'amour d'elle, prends l'anneau et passe-le à ton doigt. Ainsi verra-t-elle que tu n'es pas insensible au désir qu'elle a de toi ! »

À ces mots, Lancelot laissa éclater sa colère : « Jeune fille, ne me trompe pas davantage. Je ne suis pas ici de mon plein gré et je n'ai nullement besoin d'aggraver ma situation. Que ta maîtresse soit l'amie de qui elle veut, cela m'est complètement indifférent. Je ne veux pas de son anneau si je ne reçois pas l'assurance qu'elle me redonnera mes armes et que je pourrai aller librement où je veux. Seulement dans ce cas elle pourra être sûre que je serai son ami et que j'exécuterai son bon plaisir. » La jeune fille lui répondit : « Seigneur chevalier, c'est impossible ! Ma maîtresse te refusera de porter les armes, car, ici, ce n'est pas la coutume. Puisque tu y es entré, tu n'y auras plus jamais droit. Ne tergiverse donc pas davantage ! Passe cet anneau à ton doigt et n'irrite pas ma maîtresse. Elle me l'a dit elle-

même : si elle te prive de son amour, attends-toi à de bien pires propositions ! »

Le doute, une fois de plus, assaillit Lancelot. Fallait-il accepter ou refuser ? « Si je cède, pensa-t-il, et que je trouve pis qu'auparavant, j'aurai bien tort, et je serai encore plus malheureux. Mais si je refuse l'anneau, il m'arrivera, si je l'en crois, bien pire aventure. » Aussi, la jeune fille lui tendant l'anneau avec insistance, Lancelot, se rendant compte que toute révolte ne servait à rien, se résigna à tenter l'expérience. Il tendit la main et la jeune fille glissa l'anneau à son petit doigt.

Aussitôt Lancelot se trouva si envoûté qu'il perdit toute conscience de ce qu'il était. Il oublia même son nom, oublia qu'il était chevalier. Et quand la jeune fille le prit par le bras et l'entraîna dans un couloir, il la suivit docilement, sans la moindre résistance. Elle le mena dans les cuisines, lui fit couper des bûches pour alimenter le feu qui brûlait dans la cheminée, lui fit préparer les aliments, lui enjoignit d'exécuter tous les ordres qu'on lui donnerait. Lancelot, comme une bête, se mit au travail, sans rechigner, ne ménageant aucun effort, désireux de ne pas mécontenter la jeune fille à la baguette.

Lancelot était donc assigné à demeure, parfaitement docile et ne sachant même plus où il se trouvait. Par égard pour l'exploit qu'il avait accompli, on l'avait cependant dispensé des basses besognes. Car il n'était pas seul dans la grotte : il y avait là de nombreux prisonniers affectés à des travaux divers. Les chevaliers les plus vaillants tissaient des étoffes de soie et de brocart, des tentures impériales, des draps et des étoffes précieuses. D'autres vaquaient à différentes tâches : les uns faisaient de l'orfèvrerie ou de la sellerie. D'autres maçonnaient ou charpentaient, au gré de ceux qui les commandaient. Quant à ceux qui étaient les plus sots, on les envoyait travailler dans les champs, les vignes et les enclos, sur une terre où les récoltes étaient toujours mûres. Mais tous portaient au doigt un anneau semblable à celui de Lancelot.

Pendant ce temps, à la cour du roi Arthur, les jours passaient, et on s'inquiétait de plus en plus de l'absence prolongée de Lan-

celot. La reine Guenièvre passait ses journées à la fenêtre de la grande tour de Kaerlion pour guetter le retour espéré de celui en qui elle avait mis tout son amour. Mais Lancelot ne revenait pas et personne n'était capable de dire où il se trouvait. À la fin, n'y tenant plus, Gauvain s'en alla trouver le roi et lui dit : « Mon oncle, donne-moi la permission de partir à la recherche de Lancelot. J'irai dans la direction qu'il a prise et je m'informerai sur le Royaume sans Nom. Je ne peux plus attendre davantage. » Le roi donna son accord et Gauvain fit ses préparatifs. Ayant pris congé d'Arthur et de Guenièvre, il se lança hardiment sur les chemins, interrogeant les uns et les autres, s'arrêtant dans les manoirs où l'on avait hébergé Lancelot et recueillant chaque fois des détails qui le mirent bientôt sur la bonne voie. C'est ainsi qu'il arriva un jour sur la grande lande face à Rigomer.

Sur la lande, se trouvaient de nombreuses tentes ainsi qu'une foule de gens jouant aux échecs et au trictrac, se prélassant au soleil ou conversant entre eux. Le voyant arriver, tous le regardèrent et se levèrent. Gauvain leur demanda s'ils avaient vu Lancelot du Lac, le fils du roi Ban de Benoïc. Il lui fut répondu que Lancelot était bien venu là, qu'il avait vaincu deux redoutables chevaliers et qu'il avait passé le pont vers la cité de Rigomer malgré le terrible dragon qui en interdisait le passage. Alors Gauvain n'hésita plus : il devait lui aussi franchir le pont et savoir ce qu'il était advenu de Lancelot. Quand il en manifesta le désir, on lui dit qu'il courait un grand danger et que le dragon ne le laisserait certainement pas arriver sur l'autre rive. Mais Gauvain leur répondit qu'il n'avait peur de rien et qu'il était bien décidé à aller jusqu'au bout.

Sans plus tarder, il se présenta donc à l'entrée du pont, vit le monstre au milieu, qui semblait dormir. Il sortit son épée du fourreau et s'avança prudemment, prêt à lutter dès que nécessaire. Mais plus il avançait, plus le dragon devenait flou, tant et si bien que parvenu au milieu du pont, Gauvain s'aperçut qu'il n'y avait plus de monstre barrant le passage : c'était une illusion, et elle venait de se dissiper. Il arriva ainsi sans encombre sur l'autre rive, vit la tente et l'entrée de la grotte, se demandant

où il devait aller. Il aperçut alors la jeune fille qui jouait avec la pomme d'or et lui dit : « Jeune fille ! As-tu vu un noble chevalier qui se nomme Lancelot du Lac ? Si tu le connais, fais-moi savoir, je te prie, où il se trouve ! » Mais la jeune fille resta muette. Elle passa devant lui en jouant avec sa pomme d'or, et poursuivit son chemin comme si de rien n'était.

Gauvain alla alors vers l'entrée de la grotte, et tenant toujours son épée à la main, il avança prudemment, descendant une longue pente jusqu'à déboucher dans une grande salle. Il s'étonna qu'il y ait tant de lumière sous terre, mais il vit les fenêtres qui donnaient sur la mer. Il s'engagea dans un couloir, puis dans un second. Par une porte entrouverte, il entendit du bruit et s'approcha : il régnait là une grande activité, et, d'après les odeurs et la fumée, Gauvain comprit que c'étaient les cuisines. Il entra et vit qu'on s'y activait en grand nombre : certains coupaient du bois, d'autres récuraient des marmites, d'autres encore découpaient de la viande, ou aiguisaient des couteaux. Gauvain fit le tour des lieux, regardant autour de lui et posant des questions : mais personne ne répondait, chacun semblant sous l'emprise de la bêtise ou de l'abrutissement. Enfin, il aperçut Lancelot en train d'éplucher des légumes au bout d'une table et, tout heureux, se précipita vers lui.

« Lancelot ! s'écria-t-il, ami très cher ! Quelle joie de te retrouver sain et sauf ! » Lancelot sursauta et le regarda, l'air ahuri. Il était devenu gros et gras, le corps si empâté et alourdi, qu'il aurait pu sûrement soulever une charge que n'auraient pu remuer quatre hommes réunis. Mais son regard était vide, comme celui d'un être frappé de stupidité. « Lancelot ! reprit Gauvain, ne me reconnais-tu pas ? » L'autre lui répondit d'une voix éteinte : « Comment reconnaître quelqu'un qu'on n'a jamais vu ? Or, que je sache, je ne t'ai jamais vu, pas plus que tu ne m'as vu moi-même. N'es-tu pas échappé de l'Enfer ? Que viens-tu faire ici ? Vraiment, je n'ai jamais vu personne comme toi : tu sembles en fer, des pieds à la tête. Non, je n'ai jamais vu pareil animal, bardé de fer comme tu l'es ! Et puis tu me fais grand tort de pénétrer dans ma cuisine. Ce sont sans doute les diables

d'Enfer qui t'ont conduit ici, mais je crois bien que tu seras battu avant que nous nous séparions. Va-t'en en bas, avec ceux qui tissent, si tu sais le faire. À ton allure, je te vois mieux à l'aise avec des bottes de paille. Quitte ma cuisine ou je te frappe avec cette planche et te renverse dans le feu. D'ailleurs, si je sonne de ma trompe, on viendra aussitôt te jeter dans le feu par les pieds et les mains et on t'y laissera griller comme un cuissot de chevreuil ! »

Ce discours fit sourire un instant Gauvain, mais la douleur l'envahit bientôt à l'idée que le valeureux Lancelot avait perdu la raison. Les larmes lui montèrent aux yeux, puis, s'étant ressaisi, il reprit : « Lancelot ! pour l'amour du ciel, ne me reconnais-tu pas ? – Je ne t'ai jamais vu, s'obstina à répondre Lancelot. – Ah ! misère de ma vie ! s'écria Gauvain. Quand le roi Arthur l'apprendra, je crois bien qu'il en mourra de douleur. Quant à la reine Guenièvre, elle en deviendra folle de désespoir !

— Qui est le roi Arthur ? Je n'ai jamais entendu parler de lui. Et la reine Guenièvre ? J'ai une amie, mais elle n'est pas reine, et elle ne s'appelle pas Guenièvre. Et pourquoi m'appelles-tu Lancelot ? – Parce que c'est ton nom ! – C'est curieux que tu me donnes ce nom : il est étrange, et je crois bien ne jamais l'avoir entendu. Mais toi, qui es-tu ? – Je suis Gauvain. – Gauvain ? Est-ce vrai que Gauvain se trouve en face de moi ? – C'est la pure vérité : je suis Gauvain, neveu du roi Arthur, fils du roi Loth d'Orcanie. – Eh bien, Gauvain, puisque tu prétends t'appeler ainsi, je vais être très gentil avec toi, car tu me parais sympathique bien que tu sois tout en fer. Je vais te donner à manger de la graisse tendre. J'ai aussi une poule qui vient d'être rôtie au poivre, je te la donnerai. Je te la donnerai tout entière, avec un morceau de galette et du vin vieux. Tu verras, c'est très bon. Je te traiterai mieux que les autres parce que je crois me souvenir t'avoir rencontré dans mon enfance, ou du moins avoir entendu parler de toi. Mais je ne sais si c'est vrai ou faux, mon souvenir est comme un rêve qui passe. »

À ces mots, Gauvain lui demanda : « Ami, voudrais-tu quitter ce pays et venir avec moi ? – Avec toi ? Certainement pas. Je ne

le ferai pas, car mon amie en aurait de la peine. C'est la Dame de ce château. J'ai encore l'anneau qu'avant-hier elle m'a fait mettre au doigt par une de ses suivantes, très belle et très noble. Je n'ai pas voulu l'enlever. Il est là depuis avant-hier, et je l'ai toujours. Je ne le quitterai jamais, je crois. »

Tout en parlant, il tendit sa main pour montrer que l'anneau était bien là. Or Gauvain remarqua qu'en plus de l'anneau qu'il portait d'habitude, Lancelot en avait un autre au petit doigt. Sans hésiter, il saisit la main de Lancelot, fit glisser l'anneau, le tordit, le brisa et le laissa tomber à terre. Lancelot poussa un cri terrible, puis s'écria : « Gauvain ! » Tout ému, Gauvain resta sans voix, sûr maintenant que Lancelot avait été sous le coup d'un enchantement et que l'anneau en était la cause. « Quelle aventure ! balbutia Lancelot. Quand je pense qu'après avoir tant bataillé, j'ai été la victime d'une ruse d'enfer. Cette maudite fille qui tenait une baguette m'a bien trompé en me passant l'anneau au doigt. Il me semble que je me réveille d'un long cauchemar ! » Les deux chevaliers se donnèrent l'accolade. « Gauvain, reprit Lancelot, Gauvain, mon ami ! Tu m'as donc recherché en terres lointaines et pour moi, tu es venu jusqu'ici ! Tu me tireras de ce mauvais pas, sinon personne ne le pourra. Si j'avais maintenant un cheval et des armes, si je tenais mon bouclier, il n'y aurait pas un seul ennemi qui pût rester debout, quelles que soient les merveilles de Rigomer ! »

Tout en parlant, ils avaient quitté la cuisine, emprunté de longs couloirs où il n'y avait personne, et étaient arrivés dans une grande prairie. Par chance, ils tombèrent sur le bâtiment où se trouvaient les armes des chevaliers qui avaient été capturés et qui travaillaient là en esclaves. Il y avait des hauberts, des heaumes bruns, des épées au pommeau doré, des lances, des boucliers et nombre de chevaux tout sellés. Ils prirent ce qui leur convenait pour armer Lancelot, puis revinrent vers les lieux où travaillaient les prisonniers et ôtèrent à chacun l'anneau qu'il portait au doigt. Tous retrouvèrent instantanément la mémoire et fêtèrent dans la liesse leurs libérateurs.

Cependant, les habitants du château étaient eux aussi descendus. Ils s'approchèrent de Gauvain et le saluèrent, déclarant tous que c'était lui qu'ils attendaient depuis si longtemps pour que les enchantements qui pesaient sur Rigomer fussent levés. La jeune fille à la pomme d'or expliqua que, par sa seule présence, Gauvain les avait presque tous détruits, mais qu'il en restait un, le plus redoutable : l'homme noir qui s'était emparé de Lancelot. « Il a de grands pouvoirs, assura-t-elle, des pouvoirs qui lui viennent des démons. Ceux-ci l'ont envoyé ici pour faire souffrir les humains et il a jeté ses sortilèges sur le pays en y établissant de cruelles coutumes. Mais il était dit qu'un jour, un chevalier viendrait et qu'à son passage, tous les enchantements disparaîtraient. – Où est ce maudit ? demanda Lancelot. – Sur cette colline, là-bas, se dresse une tour fortifiée où nul ne peut pénétrer. Tous ceux qui se sont risqués à gravir la colline ont été foudroyés. Mais il existe aussi des souterrains qui relient la tour au reste du pays, et c'est par là qu'il se déplace. »

Gauvain et Lancelot se consultèrent du regard. « Il me semble, dit Lancelot, que c'est à toi, Gauvain, de terminer les aventures. Mais sois sans crainte, je t'accompagnerai pour te seconder s'il en est besoin. »

Ils s'en allèrent donc en direction de la colline, suivis par la foule de ceux qui étaient venus voir la fin des merveilles. Mais quand Gauvain et Lancelot se mirent à gravir la pente, ils restèrent prudemment en arrière. Gauvain allait le premier, et Lancelot lui emboîtait le pas. Mais il ne se passa rien d'extraordinaire et ils parvinrent sans encombre au sommet, à la base de la tour. Il y avait, dans le mur, une porte en fer massif, sans aucune serrure. Gauvain s'avança, mit la main sur la porte et aussitôt celle-ci s'ouvrit. Ils entrèrent et se trouvèrent bientôt dans une salle basse à peine éclairée par une petite lucarne. Sur le sol, ils remarquèrent une forme revêtue d'une armure noire, et Lancelot reconnut celui qui l'avait capturé quand il tenait en main la lance ensorcelée. « Debout, maudit ! s'écria-t-il en tirant son épée. Tes sortilèges n'ont plus de prise sur nous, et il faut maintenant que tu nous rendes tes comptes ! »

Mais il n'y eut aucune réponse. Alors Gauvain se pencha, saisit la tête de l'homme noir et tira. Le heaume se disloqua, et les deux chevaliers s'aperçurent que l'armure était vide⁵⁷.

⁵⁷ D'après *les Merveilles de Rigomer*.

La Fille du Roi Pêcheur

Il faisait très chaud le jour où Lancelot pénétra dans la forêt de Sarpenic. Il avait traversé de grandes plaines et franchi d'innombrables rivières depuis qu'il avait quitté Gauvain à Rigomer. Il n'avait pas voulu revenir à Kaerlion, car la honte le tenaillait de n'avoir pas réussi, malgré ses grandes prouesses, à lever les enchantements qui pesaient sur la cité. Comment aurait-il osé se présenter devant Guenièvre, sachant qu'il avait échoué au dernier moment et qu'il n'avait été sauvé du déshonneur que par la présence de Gauvain ? Certes, sa reconnaissance envers lui était immense et sincère, mais il ne pouvait se défendre d'une certaine amertume. Avant de revenir à la cour d'Arthur, il lui fallait accomplir quelque prodige de façon à se présenter la tête haute, sans risquer le moindre regard méprisant. Et il s'en allait au hasard à travers le royaume.

Il s'arrêta quelques instants auprès d'une fontaine pour s'y rafraîchir et se reposer. Puis il se remit en selle et suivit un chemin qui serpentait dans les bois. Il ne rencontra âme qui vive, mais vers le soir, alors qu'il arrivait à l'extrême limite de la forêt, il trouva, dans une clairière, une jeune fille assise sur un bloc de pierre et qui se lamentait, versant d'abondantes larmes.

Il s'arrêta et, mettant pied à terre, alla vers elle et la salua. « Jeune fille, dit-il, que Dieu te bénisse. Mais dis-moi quelle est la raison de ton chagrin. Si je puis y apporter quelque remède, je le ferai volontiers. – Seigneur chevalier, répondit-elle, si je pensais que ce fût utile, je te le dirais. Sinon, pourquoi t'importuner ? – En tout cas, tu n'en subirais pas de dommage. Dis-moi donc ce qui te tourmente. Je n'ai pas l'habitude de faire défaut à ceux qui me font confiance. – Par Dieu, seigneur, je vais donc te le dire. Il est bien connu que Méléagant, ce maudit félon, le fils du roi Baudemagu, alla un jour à la cour d'Arthur pour conquérir, s'il le pouvait, la reine Guenièvre. On sait bien qu'il le fit, en dépit de Kaï, le sénéchal, et que Lancelot du Lac la ramena. Mais ce qu'on sait moins, c'est qu'entre-temps, une demoiselle de bonne naissance, la sœur de Méléagant, avait fait évader Lancelot d'une tour où il avait été enfermé par trahison. Après sa délivrance, la demoiselle l'avait retenu chez elle jusqu'à sa guérison, car il avait beaucoup souffert en prison, puis elle l'avait laissé partir à la cour du roi Arthur où, finalement, il vainquit et tua Méléagant. Mais quand sa parenté apprit qu'elle avait tiré Lancelot de sa prison, elle fut accusée de l'avoir fait pour supprimer son frère. Forts de cette accusation, les parents de Méléagant se sont emparés d'elle et l'ont accusée solennellement, disant que si elle ne trouvait pas un champion pour défendre sa cause, ils feraient justice d'elle comme d'une sœur responsable de la mort de son frère. – Qu'est devenue la demoiselle ? demanda Lancelot. – Elle a fort bien réagi devant cette accusation. Elle a affirmé qu'elle trouverait un défenseur et elle a même fixé la date à laquelle arriverait un chevalier pour soutenir sa cause. Elle a alors envoyé des messagers pour en obtenir un, mais on n'en découvrit aucun qui osât prendre les armes contre ceux qui l'accusaient. Le délai s'achève demain, et elle n'a pas réussi à trouver un champion. On s'accorde donc à dire qu'elle est maintenant sous le coup du forfait qu'on lui impute, et on l'a déjà condamnée au bûcher pour demain matin. Cette pensée m'est intolérable ; c'est pourquoi je pleure, car c'est une des plus nobles demoiselles du monde, et son mérite est très

grand. – Dis-moi, jeune fille, si elle trouvait demain un défenseur, ne serait-elle pas quitte du jugement qui l’a condamnée ? – Je n’en sais rien, seigneur chevalier, répondit-elle. – Se trouve-t-elle loin d’ici ? – Seigneur, il n’y a que six lieues anglaises. Si tu te levais demain de bon matin, tu y serais avant la première heure. – Et où peut-on la trouver ? – Au château de Flægo. Ce chemin y mène tout droit si tu ne le quittes pas. » Lancelot se remit en selle. « Je te remercie et te recommande à Dieu, jeune fille », dit-il. Et, la laissant à sa peine, il partit à vive allure.

Bientôt, au sortir de la forêt, il aperçut en face de lui les bâtiments d’un monastère et quitta son chemin pour aller dans sa direction, pensant qu’il pourrait y loger pour la nuit. À la porte, étaient assis quatre frères qui venaient de chanter les complies et prenaient le frais en attendant d’aller dormir. Ils se levèrent à son arrivée pour l’aider à descendre de cheval, lui souhaitèrent la bienvenue, le firent entrer et lui demandèrent s’il avait soupé. Il répondit qu’il n’avait rien mangé de la journée. Alors, ils dressèrent la table et préparèrent ce qu’il fallait, pendant que Lancelot allait se recueillir à la chapelle.

Comme il se disposait à dire une prière, il remarqua la grille du chœur, en argent, richement ornée de petites fleurs d’or, d’oiseaux et de bêtes, et derrière, cinq chevaliers bien vivants, en armes, coiffés du heaume, l’épée en main, prêts à se défendre, comme s’ils s’attendaient à une attaque. Lancelot fut fort intrigué. Il se redressa aussitôt, marcha vers la grille et salua les chevaliers. Ceux-ci lui souhaitèrent la bienvenue. Il pénétra alors à l’intérieur par un portillon aménagé et aperçut, près des chevaliers, un tombeau d’une valeur inestimable, tout en or fin et incrusté de pierres précieuses d’une telle beauté qu’il en demeura stupéfait. Se demandant émerveillé quel pouvait être celui qui avait un tombeau si majestueux et si somptueux – il ne pouvait s’agir que d’un roi ou d’un prince, étant donné la richesse et la finesse de l’ornementation et l’abondance de l’or –, Lancelot interrogea les chevaliers. « Seigneur, répondit l’un d’eux, nous sommes les gardiens du corps qui gît dans cette sé-

pulture afin que nul ne puisse l'enlever d'ici. Nous sommes cinq pour le garder de jour, et cinq autres assurent de nuit le même service. – Pourquoi donc avez-vous peur qu'on l'emporte ? – Seigneur, parce qu'un des frères qui est ici, et qui est d'une grande sagesse, ayant un peu le don de prédiction, nous a assuré tout récemment qu'un chevalier viendrait en ces lieux, l'emporterait de force et l'emmènerait hors du pays. Et nous, qui sommes de cette terre, préférerions mourir plutôt que de nous le voir ravir. Aussi le gardons-nous avec vigilance, car le bon frère nous a dit que l'arrivée de ce chevalier était imminente. »

Lancelot, de plus en plus intrigué, murmura comme pour lui-même : « Il était sûrement un noble prince, celui pour qui on a construit un si magnifique tombeau. – Certes, acquiesça l'un des chevaliers. Il fut un homme noble et puissant, l'un des meilleurs de ce siècle, mais aussi l'homme le plus sage qu'on eût pu trouver. – Par Dieu, qui était cet homme ? – Seigneur, si tu sais lire, tu peux le voir, car son nom est inscrit sur la pierre tombale. »

Lancelot se pencha et lut cette inscription : « *Ci-gît Galehot, le fils de la Géante, seigneur des Îles Lointaines, qui trépassa par affection pour Lancelot du Lac.* » Lancelot n'en put supporter davantage. Comme foudroyé, il tomba sans connaissance et demeura étendu sur le sol sans prononcer une parole. Les chevaliers s'empressèrent pour le relever, ne comprenant pas sa faiblesse soudaine. Revenu à lui, Lancelot se mit à se lamenter : « Hélas ! Quelle douleur et quelle perte ! » s'écria-t-il, en frappant ses poings l'un contre l'autre, égratignant son visage et le mettant en sang, s'arrachant les cheveux, à la consternation des chevaliers ne sachant que faire pour le calmer. Il cessa soudain de pleurer, mais il se mit à se frapper la tête et la poitrine à coups de poing, s'injuriant et maudissant l'heure de sa naissance. « Ah, Dieu ! quel dommage et quelle perte que celle de l'homme de bien le plus parfait du monde, mort à cause du plus vil et du plus misérable chevalier qui fut jamais ! »

Le désespoir de Lancelot était tel que les frères, attirés par les cris et les lamentations, se précipitèrent dans l'église et le regardèrent, stupéfaits. Tous lui demandèrent qui il était et d'où il venait, mais il ne pouvait même pas répondre tant sa douleur était profonde. Quand il se fut un peu calmé, il regarda de nouveau l'inscription, lut et relut avec désolation « *qui trépassa par affection pour Lancelot du Lac* ». Alors se disant que, puisque Galehot était mort à cause de lui, il était juste qu'il mourût lui-même à cause de Galehot, il franchit d'un bond la grille et sortit de l'église pour aller chercher son épée laissée à la porte, bien décidé à se la plonger dans la poitrine.

Il se saisit de l'arme. À ce moment, quelqu'un lui tira le bras en arrière. Il se retourna et vit une femme, d'allure très noble et très belle. Et la femme lui dit : « Que veux-tu faire et où vas-tu ainsi ? — Laisse-moi ! s'écria Lancelot. Laisse-moi mettre un terme à ma douleur, puisque désormais je n'aurai plus ni repos ni joie en ce monde ! — Dis-moi au moins la raison de ton désespoir ! » dit la femme d'une voix autoritaire. Mais Lancelot ne répondit rien, et grâce à sa souplesse, lui échappa promptement. Comme il se mettait à courir, la femme cria : « Au nom de l'être que tu aimes le plus au monde, arrête-toi ! Je t'interdis de fuir avant de m'avoir parlé ! » Lancelot s'arrêta net et se retourna. Alors, il la reconnut : c'était l'une des compagnes de la Dame du Lac, l'une de celles qui avaient si tendrement pris soin de lui lorsqu'il était tout jeune enfant. Il revint vers elle, la tête basse, et lui souhaita la bienvenue. « Par Dieu ! soupira-t-elle, j'attendais de toi un meilleur accueil ! Je vois que tu n'as pas changé : toujours aussi impulsif, aussi rapide à te mettre en colère. Je t'écoute. — Demoiselle, dit-il, je te prie, au nom de Dieu, de ne pas m'en tenir rigueur. Mon désespoir est si grand que seul Dieu pourrait me rendre courage. Jamais, crois-le bien, je ne retrouverai maintenant la joie, quoi qu'il advienne. — Mais si, Lancelot, mais si ! Voici ce que ma Dame me prie de te transmettre. — Parle, je t'écouterai volontiers puisque tu viens au nom de celle à qui je dois tout.

— Ma Dame désire que tu fasses enlever le corps de Galehot d'ici et qu'il soit transporté jusqu'à la Douleuse Garde, afin qu'il puisse reposer dans le tombeau même où tu as vu ton nom inscrit. Telle est sa volonté, car elle sait que, dans très longtemps, c'est là aussi que sera enseveli ton corps, Lancelot. » Ces paroles eurent le don d'apaiser Lancelot. Il remercia la femme et répondit qu'il suivrait ses conseils. Puis il demanda des nouvelles de la Dame. « Elle a été fort bouleversée pendant plusieurs jours, car elle avait vu dans l'avenir, comme le lui a appris Merlin, que dès que tu découvriras la tombe de Galehot, tu te donneras la mort, éperdu de douleur, si tu n'en étais pas détourné au plus vite. C'est pourquoi elle m'a envoyée ici en toute diligence, pour te prier de mettre fin à ton désespoir qui ne peut que te détruire, et, au nom de l'être que tu aimes le plus au monde, de te ressaisir autant que faire se peut. Faute de quoi, elle te ferait défaut à jamais dès que tu aurais besoin d'elle. — C'est bien, dit Lancelot, je lui obéirai en tout point.

— Mais ce n'est pas tout, dit encore l'envoyée de la Dame du Lac. Arme-toi, car j'ai bien l'impression que ces gardiens ne te laisseront pas faire si tu manifestes la volonté d'emmener le corps de Galehot. — Plutôt mourir que de ne pas enlever Galehot de cette sépulture ! » s'exclama Lancelot. Il alla s'armer, tandis que la femme, entrant dans l'église, s'adressait aux gardiens : « Seigneurs, voulez-vous éviter ce qui sera de toute façon inévitable ? » Ils la regardèrent sans comprendre. « Je veux parler du corps dont vous avez la garde et qui sera, vous le savez, enlevé. — Nullement, nous avons le pouvoir de nous opposer à tout homme qui viendra dans ce but. — Vous avez tort, car celui qui doit enlever le corps de Galehot est venu. Si vous vous opposez à lui, vous courez tous à la mort. Aussi vaut-il mieux le laisser agir. » Mais les gardes demeurèrent intraitables, s'obstinèrent, affirmant que le corps ne serait enlevé tant qu'ils seraient en vie, et que le chevalier venu dans cette intention, fût-il plus preux que Lancelot lui-même, ne l'emporterait pas. « C'est bon, dit-elle, nous verrons bien comment tout se terminera. Je vous aurai prévenus. »

Lancelot surgit, au moment même, l'épée à la main. « Que veux-tu ? demandèrent les gardiens. — Je veux, répondit Lancelot, le corps enseveli sous cette dalle — Tu ne l'auras à aucun prix. Nous mourrons plutôt que de le laisser prendre. — Vous voici donc à l'article de la mort ! fit Lancelot, puisque vous ne voulez pas vous montrer raisonnables. » Alors, il bondit dans le chœur, l'épée nue, et porta sur les gardiens de si terribles coups qu'ils reculèrent. Blessé, l'un d'eux s'affaissa sur le sol, mais ses quatre compagnons se ruèrent sur Lancelot avec fureur, et mirent en pièces son bouclier et son heaume. Réagissant à leur attaque, ne se contrôlant plus, Lancelot assomma d'un coup sec ses trois plus proches adversaires et acculant le dernier dans un angle, appliqua son épée à la base de son cou. « Grâce ! cria le guerrier. Épargne-moi et je ferai ce que tu voudras ! — Tu vas promettre, dit Lancelot, de conduire le corps de mon seigneur Galehot au château de la Douleuse Garde. Pour cela, tu devras traverser la mer et te rendre dans mon pays, la Bretagne armorique. Une fois là-bas, tu veilleras sur lui jusqu'à mon arrivée. Et si l'on te demande qui t'y envoie, tu diras simplement que c'est le chevalier qui portait des armes blanches le jour où la Douleuse Garde fut conquise. » Le gardien prononça son serment.

Lancelot saisit alors la pierre tombale par le côté le plus épais et la tira à lui de toutes ses forces, au point de se démettre presque les membres. Le sang jaillit de son nez et de sa bouche tant l'effort fut intense. Mais il souleva la dalle. Alors, la douleur une nouvelle fois le submergea à la vue du corps de Galehot tout en armes, gisant, l'épée au côté. Il ébaucha le geste de se transpercer avec l'arme mais la messagère de la Dame du Lac la lui arracha prestement. Il fallait maintenant préparer un brancard en bois. Lancelot le recouvrit des plus riches étoffes disponibles et y ajouta tous les ornements qu'il put. « Seigneur, lui dit son prisonnier, il vaudrait mieux se mettre en route de nuit, ce serait plus prudent. — Pourquoi ? — Si tous les chevaliers de ce pays apprennent qu'on emporte le corps, ils vont poster partout des sentinelles et le convoi sera tôt ou tard arrêté. Il faut partir

immédiatement. » Lancelot donna son accord, fit placer le brancard sur deux palefrois et ordonna le départ, au grand désarroi des frères du monastère.

Lancelot escorta le corps une bonne partie de la nuit, se remémorant, en larmes, les prouesses et les mérites de son compagnon d'armes qu'il regrettait tant, pensant ainsi que, sans la messagère de la Dame du Lac qui avait tenu à le suivre, il se serait livré à des extrémités encore plus regrettables. Puis, il fit en sorte que le chevalier pût embarquer sur un bateau qui s'en allait en Bretagne armorique, et il lui défendit de mettre le corps en terre tant qu'il ne serait pas présent lui-même à la Douloureuse Garde. Ils se séparèrent, et Lancelot revint au monastère. Il refusa toute la nuit de boire et de s'alimenter malgré l'insistance des frères, plongé dans la plus grande affliction, jusqu'au lever du jour.

Le moment venu, il prit ses armes et, prenant congé de la messagère, après lui avoir recommandé de transmettre son affection à la Dame du Lac, il sauta sur son cheval, en direction de la cité de Floëgo, car il n'avait nullement oublié ce qu'il devait y faire. Parvenu sur un pré, au pied de la ville, il vit alors une grande foule se presser autour d'un bûcher où l'on devait brûler la pauvre Énora, la sœur de Méléagant. Apercevant des flammes, il eut bien peur d'être arrivé trop tard, et, piquant des deux, il s'élança dans la plaine de toute la vitesse de son cheval. Énora en effet était déjà sur les lieux, sur le point d'être menée au supplice, vêtue seulement de sa chemise. Six gueux la maintenaient, trois d'un côté et trois de l'autre, et n'attendaient que l'ordre des juges pour la précipiter dans le brasier. Elle pleurait à chaudes larmes, déplorant avec désespoir l'absence du seul homme qui aurait pu la sauver : « Hélas ! chevalier Lancelot ! balbutiait-elle, plaise à Notre-Seigneur que tu saches ce qui m'arrive ! Ah, si tu n'étais qu'à une demi-lieue d'ici, je suis certaine que je serais délivrée de mon tourment ! Mais tu ignores tout et je vais bientôt mourir pour t'avoir sauvé la vie. J'en suis moins peignée pour moi que pour le chagrin que tu ressentiras lorsque tu apprendras mon sort ! » Telles étaient les amères

réflexions d'Énora quand Lancelot arrêta brusquement sa monture devant ceux qui la retenaient si cruellement. « Laissez en paix cette jeune fille ! s'emporta-t-il. – Et pourquoi, seigneur, la relâcherions-nous ? – Parce que vous n'avez aucun droit sur elle ! – Nous avons ce droit, et il est bien fondé. Elle est convaincue de meurtre. Elle a bien proposé de s'en défendre, mais n'a trouvé personne qui ait voulu prendre l'épée en son nom, ce qui n'est guère étonnant, puisque chacun connaît sa conduite déloyale ! – Et en quoi sa conduite a-t-elle été déloyale ? – Elle a délivré Lancelot du Lac dans le seul but de lui permettre de tuer Méléagant, notre seigneur et notre parent. »

Lancelot leur dit alors : « Si vous avez le courage de prouver sa trahison et le meurtre, je serai prêt à la défendre. – Qui es-tu ? demanda l'un des accusateurs. – Je suis un chevalier qui vient ici pour défendre cette jeune fille injustement accusée. – Ma foi, je pourrais me dispenser de combattre, puisque depuis hier elle est convaincue de ce crime, mais cette querelle me semble si loyale et légitime que je ne reculerai devant aucun chevalier pour soutenir le droit qui est le mien et ceux de mes parents. – Soit, dit Lancelot. Alors, tu mourras en traître et déloyal que tu es ! »

On éloigna la jeune fille du bûcher. Les deux adversaires prirent leurs distances et se lancèrent l'un contre l'autre de toute la vitesse de leurs coursiers. Ils se heurtèrent si impétueusement de leurs lances et s'entrechoquèrent si violemment, que chacun en fut étourdi et durement secoué. Mais plus ébranlé encore, le chevalier ne put se maintenir en selle et tomba sur le sol en se rompant presque le cou. Lancelot sauta à terre, dégaina son épée, courut sus à son adversaire qui se relevait et, d'un coup terrible, il le plaqua à terre, le saisit par le heaume, le traîna jusqu'au brasier et le jeta dans les flammes. Complètement traumatisé, privé de toutes ses forces, l'homme n'eut aucune réaction et périt dévoré par le feu.

Les gardes du champ clos s'avancèrent alors et dirent à Lancelot que ce châtiment suffisait. Ils lui rendirent la jeune fille saine et sauve. Il la fit vêtir et lui demanda ce qu'il pouvait en-

core faire pour elle. « Seigneur, dit-elle, mène-moi en sécurité dans mon manoir. – Volontiers », dit Lancelot. Il la mit en selle et la reconduisit dans le manoir où elle l'avait déjà hébergé pendant quelques jours. Là, Énora se remit de ses émotions, ne cessant de remercier Lancelot pour sa miraculeuse intervention, si tendrement amoureuse de lui qu'elle n'osait même pas le lui dire. Tout ému, Lancelot la couvrit d'attentions et de prévenances, mais il se garda bien de rester trop longtemps seul avec elle, se doutant bien des sentiments qu'il lui inspirait. Un jour, cependant, on apprit que le cousin de Méléagant, celui qui était venu défier Lancelot et Arthur à Camelot, et qui avait emporté le corps du félon, se trouvait à la cour du roi Baudemagu et qu'il réclamait à cor et à cri la présence de Lancelot pour se battre avec lui. Lancelot prépara donc ses armes, prit congé de la demoiselle et arriva juste à temps dans la cité de Gorre pour s'opposer à son accusateur, qu'il ne fut pas long à terrasser. Le vaincu, après avoir demandé grâce, reconnut alors que ses accusations ne reposaient sur rien. Lancelot l'épargna à condition qu'il se rendît à la cour d'Arthur et qu'il se mît à la disposition de la reine Guenièvre.

Le combat s'étant terminé de la sorte, Lancelot ôta son heaume et, voyant le roi Baudemagu, le salua respectueusement. Le roi lui donna un baiser. Alors Lancelot lui dit : « Roi, par Dieu tout-puissant, ne m'accueille pas ainsi avec si grande bienveillance. Tu ne le dois pas. Je t'ai causé si grand tort que tu devrais me haïr plus que tout homme au monde ! – Lancelot, répondit Baudemagu, ne m'en dis pas davantage. Je veux écarter tout sujet d'affliction et de colère entre nous. Il n'y avait qu'une seule et unique chose qui puisse m'accabler, et cette chose est déjà arrivée. » Il reçut Lancelot dans la tour de Gorre avec magnificence et lui témoigna les plus vives marques d'affection. Sans doute voyait-il en Lancelot l'image d'un fils à laquelle celle du défunt Méléagant ne correspondait pas. Peut-être aussi Baudemagu cherchait-il à se consoler de son chagrin et de son deuil en voulant délibérément en ignorer les causes et les circonstances. Lancelot resta quelques jours auprès du roi de

Gorre, et, après avoir pris congé de lui, traversa la mer et se rendit à la Douleoureuse Garde.

Dès qu'il y fut arrivé et qu'il vit le corps de Galehot, son chagrin et sa tristesse redoublèrent, à tel point que tous ceux qui se trouvaient là crurent qu'il allait en mourir. Les gens de la forteresse, l'ayant reconnu, le réconfortèrent de leur mieux, touchés qu'ils étaient eux-mêmes de la détresse de celui qui les avait libérés des sortilèges. Enfin, Lancelot ordonna de préparer la plus riche sépulture dont on parlerait à l'avenir. « Pourquoi, seigneur ? lui demanda-t-on. – Parce que je veux que ce corps y soit déposé. – Par Dieu, dit une vieille dame, il y a dans ce château la plus riche sépulture qui soit au monde, mais nous ne savons pas très bien où elle est. Si tu veux la trouver, fais venir les gens les plus âgés du pays et tu obtiendras d'eux, peut-être, d'utiles informations. »

On écouta les conseils de la dame. Lancelot fit assembler les anciens du pays et leur demanda s'ils avaient connaissance d'un tombeau très ancien se trouvant peut-être dans la forteresse. L'un d'eux dit alors qu'on lui avait effectivement raconté jadis qu'existait une sépulture, datant des temps païens, sous la chapelle principale, à l'emplacement du chœur. Lancelot fit alors appeler des terrassiers qui creusèrent à une grande profondeur. Ils découvrirent une pierre tombale d'une extrême richesse : elle était faite d'une matière inconnue, une pierre très dure dont on ne savait pas la provenance. Elle n'était ornée ni d'or ni d'argent, mais d'incalculables pierres précieuses enchâssées si harmonieusement les unes aux autres qu'aucun mortel ne pouvait être l'auteur d'un tel chef-d'œuvre.

Lancelot la fit déterrer et transporter dans le verger, c'est-à-dire sur l'ancien cimetière dont il avait fait disparaître les enchantements. Le grand tombeau, une fois la dalle soulevée, sur laquelle il avait lu son nom, était toujours là. À cette place même, il fit déposer le corps de son ami Galehot, le fils de la Géante, seigneur des Îles Lointaines, mort de l'avoir trop aimé. Puis, au-dessus de la tombe, cette tombe dans laquelle il savait que son corps serait inhumé un jour, il fit sceller la dalle décou-

verte dans la chapelle. S'étant longuement recueilli, il prit enfin congé des gens de la forteresse et repartit tristement.

Il repassa la mer. Ayant entendu dire que le roi Arthur se trouvait à Carduel, il décida de l'aller rejoindre. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était pas rendu à la cour, et il lui tardait tant de revoir Guenièvre. Mais le chemin était long jusqu'à Carduel, et Lancelot dut souvent faire halte dans des manoirs et des forteresses où l'on voulut bien l'accueillir. Son esprit restait agité de pensées tumultueuses, contradictoires. Pourquoi n'avait-il pas été averti plus tôt de la mort de Galehot ? Il est vrai qu'il avait erré pendant de longs mois sans que personne sût où il était. Aussi, Galehot, n'ayant aucune nouvelle de lui, l'avait sans doute cru mort et en avait été désespéré. Et lancinant, le souvenir des heures passées en sa compagnie, aussi bien à la cour du roi que dans son pays de Sorelois, le plongeait dans un insoutenable désarroi. Galehot était mort par sa faute, à lui, Lancelot, et le chagrin qu'il en ressentait, à la mesure de sa responsabilité, ne prendrait jamais fin.

« Qui suis-je ? se demandait Lancelot. Je suis né d'un roi et d'une reine, mais j'ai été élevé et éduqué comme un « Beau Trouvé ». J'ai trouvé refuge en un étrange domaine et la Dame du Lac m'a instruit de tout ce que je devais savoir, évitant seulement de me révéler mon nom et mes origines. À moi, m'a-t-elle dit, de me trouver, et de prouver qui j'étais. Je l'ai fait. J'ai vaincu des félons et des orgueilleux, j'ai défendu des causes qui me paraissaient justes, j'ai levé des enchantements, j'ai lutté contre l'oppression. Chaque fois aussi qu'une femme s'est offerte à moi, j'en ai joui pleinement, jusqu'au jour où j'ai vu la reine Guenièvre. Depuis, je n'ai de pensées que pour elle, je suis devenu son esclave, persuadé que je suis de ne plus pouvoir vivre sans son regard. Guenièvre, hélas, est l'épouse du roi, et quand je la rejoins, je commets une faute envers Dieu autant qu'envers mon roi. Suis-je donc maudit ou suis-je condamné à errer par le monde sans jamais trouver de lieu où reposer ma tête ? On prétend que je suis le meilleur de tous les chevaliers, mais c'est parce qu'on me craint qu'on dit cela. Je ne suis qu'un

orgueilleux croyant que le monde m'appartient parce que je sais me servir d'une épée et d'une lance. Ah ! que ne suis-je un serf qui cultive son champ et rentre le soir chez lui manger sa soupe de pain noir ! »

Pendant qu'il soliloquait ainsi, la nuit était presque tombée, et Lancelot était entré dans une sombre forêt. Cette forêt était nommée Périlleuse car les bêtes sauvages pullulaient, et parce que ses frondaisons étaient si sombres et si épaisses, que quiconque ne tardait pas à s'égarer. Lancelot allait donc au hasard, au gré du pas de son cheval, lorsqu'il vit apparaître un valet qui courait comme un fou, poursuivi par un ours rugissant comme un diable. « Sainte Marie ! à l'aide ! » criait le valet. Lancelot piqua des deux, la lance allongée, et courut sus à l'animal qui venait vers lui, la gueule béante. Il le frappa au côté et l'abattit mort sur le chemin. Comme le valet le remerciait de lui avoir ainsi sauvé la vie, Lancelot lui demanda alors s'il y avait quelque lieu dans les environs où l'on pût se loger. Le valet acquiesça et lui offrit de le guider vers un ermitage où il se rendait lui-même.

La lune s'était levée, ronde et luisante. Les deux hommes se mirent en route et, comme ils traversaient une vallée profonde, ils virent venir un cerf plus blanc que fleur naissante en un pré, qui portait au cou une chaîne d'or. Il marchait tranquillement entre quatre lions, deux devant et deux derrière, lesquels semblaient le protéger aussi attentivement qu'une mère son enfant. Les cinq bêtes passèrent devant Lancelot et son compagnon sans s'occuper d'eux et sans leur faire aucun mal, puis disparurent au plus profond de la forêt. Fort intrigué par cette rencontre, Lancelot eut brusquement l'impression qu'il allait se passer quelque chose d'important pour lui.

Quand il fut arrivé à l'ermitage, il ne manqua pas de demander à l'ermite si c'était par enchantement ou par le commandement de Dieu que des lions protégeaient ainsi un cerf. « Tu as vu le cerf blanc ? dit l'ermite. Seigneur, sache que c'est une des plus grandes merveilles du monde. Ce n'est pas un enchantement, ni l'œuvre du diable, mais un miracle qui advint par la volonté de Dieu. Mais ce mystère ne pourra être expliqué que

par le Bon Chevalier, ce chevalier céleste qui surpassera tous les chevaliers terriens. C'est lui qui achèvera les aventures et qui fera connaître au monde comment les lions prennent le cerf sous leur garde. – Qui est donc ce Bon Chevalier dont j'entends parler partout ? demanda Lancelot. – Je n'en sais pas plus que toi, répondit l'ermite, mais je sais qu'il viendra bientôt⁵⁸. »

Dans l'état de langueur et d'incertitude dans lequel il était, Lancelot eut envie de se confesser à l'ermite. Il lui avoua toutes ses fautes et lui confia qu'il éprouvait du repentir pour toutes, sauf pour une. L'ermite lui demanda quel était ce péché dont il ne voulait pas se repentir. « Il me semble, répondit Lancelot, que c'est le plus doux et le plus beau péché que j'aie jamais commis. – Cher seigneur, dit l'ermite, les péchés ne sont jamais beaux. Ils sont tous laids. Certes, il peut y en avoir de doux, mais le prix à payer n'en est que plus amer. – Saint homme, reprit Lancelot, ce péché que ma bouche se refuse à avouer, mon cœur ne peut s'en repentir. J'aime ma suzeraine, qui est reine, plus qu'aucune femme au monde, et celui qui l'a pour épouse est l'un des meilleurs rois du monde. Ce désir me semble si noble et si bénéfique que je ne puis y renoncer, et il est si profondément enraciné dans mon cœur qu'il ne peut s'en arracher. Ce que j'ai de meilleur en moi me vient de cet amour. »

L'ermite s'écria : « Ah ! pécheur perdu sans recours ! Que dis-tu ? Il n'est aucun bienfait de la luxure qui ne finisse par coûter très cher ! Tu es traître à ton seigneur d'ici-bas et criminel envers le Sauveur. Des sept péchés capitaux, tu t'es rendu coupable de l'un des plus graves. Le plaisir que tu en as est trompeur, et tu en paieras le prix terrible si tu ne t'en repens rapidement ! – Frère, dit Lancelot, ce que je viens de dire, je ne l'avais jamais avoué à personne. – C'est pire encore, fit l'ermite. Il y a longtemps que tu aurais dû t'en confesser et y renoncer immédiatement. Aussi longtemps que tu persévereras dans le mal, tu seras l'ennemi du Sauveur ! »

⁵⁸ D'après le *Lancelot* attribué à Gautier Map.

L'amertume envahit Lancelot, persuadé qu'il était que l'ermite ne le comprenait pas. « Ah, saint homme, dit-il encore, il y a en elle tant de beauté, de noblesse, de sagesse, de courtoisie que celui qu'elle accepterait d'aimer ne pourrait renoncer à son amour. – Elle en est d'autant plus blâmable, répondit l'ermite. Et toi aussi d'ailleurs. Car chez des êtres sans grandeur, la faute est moins grave que chez ceux de grand mérite. En outre, cette dame est bénie, est sacrée, et dès le commencement elle a été vouée à Dieu. Or elle s'est donnée au diable par amour pour toi, et toi à elle ! Repens-toi de ce péché, et je prierai chaque jour que Dieu vous pardonne, à l'un et à l'autre, ce péché dans lequel vous vous êtes complu trop longtemps. J'en prends sur moi la pénitence. – Je te suis reconnaissant, saint homme, d'intercéder auprès de Dieu. Mais je n'ai nullement le désir de renoncer, et je ne veux pas prononcer des paroles avec lesquelles mon cœur ne s'accorde pas. J'accepte d'accomplir la pénitence qu'exige un tel péché, si lourde soit-elle, car je désire servir ma dame et reine aussi longtemps qu'il lui plaira de m'accorder sa bienveillance. Je l'aime si profondément que je souhaite que jamais ne me vienne le désir de renoncer à l'aimer. Dieu est bon et compatissant, s'il faut en croire les hommes de religion. Je suis certain qu'il aurait pitié de nous en voyant que jamais je n'ai été déloyal envers elle, ni elle envers moi. – C'est bon, dit l'ermite. Je vois bien que tout ce que je pourrais dire ne servirait à rien. Tout ce que je peux faire, c'est te recommander à la miséricorde divine. – Qu'il en soit ainsi », dit Lancelot. Et, sans plus attendre, il gagna sa couche que l'ermite lui avait préparée. Il dormit peu cette nuit-là, car la conversation qu'il avait eue réveillait d'étranges sentiments dans son cœur. Mais le matin, au petit jour, il prit congé de son hôte et reprit sa route vers la cour du roi Arthur, bien décidé à l'atteindre au plus tôt tant il avait le désir de Guenièvre⁵⁹.

⁵⁹ D'après un épisode de *Perlesvaux*, récit français de la fin du XII^e siècle. Ce récit, d'inspiration clunisienne, est l'une des plus étranges versions de la légende arthurienne. À travers des commentaires et des expressions à but d'édification chrétienne se trouvent dispersés des épisodes incontestablement « barbares », pour ne pas dire « païens ». Ce dialogue entre Lancelot et l'ermite est significatif du débat si fréquent au XII^e siècle sur l'adultère,

Il chevaucha tout le jour. À un moment, la chaleur l'incommoda tellement qu'il eut un étourdissement et glissa de son cheval dans un buisson d'épines qui l'égratigna sérieusement. Il se reposa à l'ombre d'un arbre pendant quelque temps, puis se lança de nouveau dans sa course folle. Mais, le soir, alors que le soleil déclinait, son cheval était si fourbu qu'il n'avancait plus qu'au pas. Comme il se demandait où lui-même et sa monture allaient pouvoir passer la nuit, il entendit soudain du bruit derrière lui. Se retournant, il vit venir un chevalier en armes, accompagné d'une très belle dame. Tous deux, qui allaient plus vite que lui, le dépassèrent et le saluèrent. De peur d'être reconnu, Lancelot murmura à voix basse : « Que Dieu vous bénisse ! » Mais la dame ralentit l'allure, se retourna et lui demanda : « Cher seigneur, qui es-tu ? – Un chevalier, tu le vois bien. – Dieu m'assiste, reprit la femme, tu es un chevalier qui, me semble-t-il, n'a pas son égal dans tout le royaume. Je le sais par ouï-dire et, d'ailleurs, je t'ai vu à l'œuvre plusieurs fois dans des tournois. Je te prie, au nom de l'être qui t'est le plus cher au monde, de venir prendre repos chez moi, dans mon château, tout près d'ici. Si tu acceptes, je te promets de te montrer demain la plus belle créature qui se soit jamais offerte à tes yeux. » Lancelot pensa en lui-même que la plus belle créature qu'il avait jamais vue était la reine Guenièvre, mais il se garda bien d'exprimer ses réflexions. Il accepta l'invitation sans se faire prier, car il était bien las. « Viens donc et suis-nous », dit la femme.

Elle passa la première et il s'empressa de la suivre, sur sa monture qui aurait eu bien besoin de souffler un instant, jusqu'à une vallée au fond de laquelle s'élevait une forteresse bien bâtie, et assise sur un rocher avec des murs hauts et solides, surmon-

moralement insoutenable et *mythologiquement* nécessaire en tant que *transgression* à la fois morale, sociale et culturelle. D'ailleurs, les récits arthuriens sont remplis d'adultères (et d'incestes) *nécessaires*, comme celui d'Uther Pendragon et d'Ygerne, cause indispensable de la naissance d'Arthur. Cela dit, on verra, vers la fin du cycle, très marqué par l'idéal moral des cisterciens, que l'adultère de Guenièvre et de Lancelot provoque d'une part l'échec de Lancelot dans la Quête du Saint-Graal, d'autre part la dislocation et la destruction de cette société idéale qu'est la Table Ronde, avec ses structures égalitaires.

tés de nombreux créneaux. Arrivés à destination, il faisait nuit noire. La dame appela le portier afin qu'on leur ouvrît, puis ils allèrent à cheval jusqu'à la salle principale, les gens du château accourant à leur rencontre avec des chandelles et des torches. Ils firent descendre de cheval la dame qui leur recommanda de ne pas s'occuper d'elle, mais d'honorer et de servir le chevalier qui l'accompagnait, car, disait-elle, c'était le plus valeureux et le meilleur du monde. Ils aidèrent donc Lancelot à mettre pied à terre, lui enlevèrent son bouclier et le désarmèrent. Voyant son visage tuméfié et enflé, son nez écorché et sanglant, la dame fit apporter de l'eau chaude pour lui laver le cou et la figure noircis par les mailles du haubert et le contact du heaume. Portant les yeux sur le bouclier du chevalier, elle s'écria : « Ah ! bouclier, tu as été l'objet de bien des regards, de bien des désirs de la part des jeunes filles et des dames ! Que Dieu m'aide, mais celui qui le porte est en droit de se vanter d'avoir accompli de prodigieux exploits. Béni soit Dieu qui m'a permis de connaître ce chevalier ! C'est le plus grand bonheur qui me soit arrivé que de l'avoir dans ma demeure ! » Elle gagna ensuite sa chambre et en revint avec une robe de soie pour Lancelot qu'elle fit asseoir avant de l'en revêtir. « Seigneur, dit-elle, repose-toi, car la journée a dû être bien rude pour toi. »

Elle ordonna ensuite à ses gens de préparer le repas, ce qu'ils firent avec hâte. Alors, tandis qu'ils se restauraient, un valet vint annoncer l'arrivée du seigneur des lieux. « Par Dieu, dit la dame, dis-lui de venir se joindre à nous et qu'il ne tarde pas. Il y a ici un chevalier à qui je souhaite qu'il fasse bon accueil. » Le valet alla transmettre le message à son maître qui se désarmait avec ses compagnons, et qui fit bientôt son entrée avec neuf chevaliers. La dame se leva et alla à sa rencontre, et Lancelot fit de même, mais le seigneur l'invita à se rasseoir.

Cette nuit-là, Lancelot eut un lit confortable qui convenait à sa fatigue. Il sombra tout de suite dans un profond sommeil et dormit tant qu'il ne vit pas le soleil se lever. À son réveil, il trouva un vêtement de lin, frais et neuf que la dame avait préparé et le revêtit avec grand plaisir. On lui présenta une légère collation,

et quand celle-ci fut terminée, Lancelot demanda ses armes, déclinant l'offre du seigneur de demeurer chez lui davantage. En armes et à cheval, il prit son bouclier, demanda une lance qu'on lui apporta. « Dame, dit-il alors, te souviens-tu de la promesse que tu m'as faite hier au soir ? – Fort bien, seigneur chevalier. – Je te prie donc de t'en acquitter. – Je le ferai volontiers », dit la dame.

Elle fit seller un palefroi et ordonna à un valet de l'accompagner. « Ma dame, dit son époux, où vas-tu ainsi ? – Je vais conduire ce chevalier à Corbénic, car j'ai promis de lui montrer la plus belle créature d'ici-bas. – Va, dit le seigneur, et ne tarde pas à revenir. » Elle se mit en chemin avec Lancelot, voilée avec précaution contre les atteintes du soleil qui commençait à devenir très chaud. Ils chevauchèrent jusqu'au milieu de l'après-midi, et débouchant dans une vallée, virent une forteresse bien orientée, sise sur un grand tertre, entourée d'une eau profonde et située non loin d'un vaste étang qui miroitait. À proximité de la forteresse, une jeune fille demanda à la dame : « Où mènes-tu ce chevalier ? – À Corbénic, dit-elle. – Vraiment, fit la jeune fille, tu n'aimes guère cet homme pour l'amener dans un tel lieu qu'il ne pourra quitter sans honte et sans dommage. » La dame ne répondit rien, et ils continuèrent leur chemin. Parvenus au château, ils passèrent le pont et s'avancèrent dans la rue principale. Alors, des gens qui se trouvaient là se mirent à crier : « Seigneur chevalier, la charrette t'attend ! » Ce qui fit dire à Lancelot à voix basse : « S'il faut y monter, ce ne sera pas la première fois ! » Ils parvinrent alors au donjon que Lancelot reconnut être le plus beau et le mieux fortifié qu'il eût jamais vu. Mais, en regardant sur sa droite, il entendit une voix de femme venant d'une grande cuve dans une impasse, dans laquelle se trouvait une jeune fille plongée dans une eau qui semblait bouillir. Elle était nue, et seule sa poitrine dépassait. Et elle criait : « Par pitié, qui me sortira d'ici ? »

Lancelot se précipita vers la cuve. Quand elle le vit arriver, elle dit : « Seigneur, délivre-moi de cette eau qui me brûle ! » Lancelot la saisit par les bras et la tira aussi facilement qu'une

botte de paille. La jeune fille, se voyant délivrée, tomba aux pieds de Lancelot et lui baisa la jambe et le soulier. « Seigneur, dit-elle en pleurant, bénie soit l'heure de ta naissance, car tu m'as arrachée à la pire souffrance jamais endurée par une femme ! Tous ceux avant toi qui ont essayé de me sortir de là, n'ont pu y parvenir. Sois béni ! » Et les gens de se rassembler, stupéfaits de constater que la jeune fille avait échappé à son supplice. Ils allèrent alors lui chercher un vêtement et on la mena dans une chapelle pour rendre grâce à Dieu de cette délivrance. Puis ils revinrent vers Lancelot et l'emmenèrent un peu plus loin dans un cimetière, de l'autre côté du donjon.

Sur une tombe ouvragée et ornée de pierreries, on pouvait lire une inscription en lettres d'or : « Jamais cette pierre ne sera soulevée avant que n'y mette la main le léopard dont sera issu le grand lion. Alors sera engendré le grand lion en la fille du roi de la Terre Foraine. » Lancelot n'en comprit pas la signification mais ceux qui l'entouraient lui dirent : « Seigneur, nous pensons que c'est à toi que font allusion ces lignes. Si tu as pu tirer la jeune fille de la cuve d'où personne jusqu'ici n'avait pu l'arracher, c'est que tu es le meilleur chevalier de tous ceux qui vivent en ce temps. – Mais que voulez-vous que je fasse ? – Nous voulons que tu soulèves cette pierre et que tu regardes ce qu'il y a dessous. »

Décidément, ce n'était pas la première fois qu'on l'obligeait ainsi à soulever une pierre tombale, se dit Lancelot. Et, chaque fois, il apprenait quelque chose de nouveau, comme si sa vie était maintenant jalonnée de morts qui lui parlaient et lui indiquaient la route à suivre. Il hésita un instant, puis, voyant tous ces regards fixés sur lui, il choisit l'extrémité la plus lourde de la dalle et la souleva sans aucune difficulté. Mais, de l'intérieur, bondit un serpent, le plus redoutable et le plus hideux qui fût, serpent qui au contact du jour se mit à vomir un feu si ardent qu'il brûla le haubert et le bouclier de Lancelot, avant de jaillir hors de la tombe jusqu'au beau milieu du cimetière où il embrassa plusieurs arbrisseaux de l'enclos. Les témoins de ce prodige s'enfuirent, épouvantés, et se mirent aux fenêtres avoisinantes

pour savoir ce qui allait se passer. Lancelot mit ce qui lui restait de bouclier devant son visage, puis marcha sur le reptile, en homme qui ne redoute pas l'épreuve qui l'attend. Le serpent cracha encore du feu, mais Lancelot l'embrocha de plein fouet, enfonçant dans sa chair le fer et le bois de sa lance. Blessé à mort, le monstre se mit à se tordre sur le sol et Lancelot, dès qu'il put l'atteindre, lui assena un tel coup qu'il le décapita net. Venus pour prêter main-forte au champion s'il n'arrivait pas à vaincre l'horrible bête, les chevaliers, qui s'étaient armés, constatèrent que tout était terminé. Ils s'empressèrent autour de lui, tandis que les cloches se mettaient à sonner à toute volée. Immédiatement, une foule en liesse envahit le cimetière et l'escorta en l'ovationnant jusqu'à la grande salle du donjon où il fut désarmé.

Sur ces entrefaites, apparut un homme de haute taille, suivi d'un groupe de chevaliers. Il était d'une grande dignité : tout respirait en lui la noblesse et la beauté, bien qu'il fût affligé d'une sérieuse claudication qui l'obligeait à être soutenu dans sa marche. Tout le monde se leva à son entrée. « Seigneur, dit-on à Lancelot, voici le roi. » Lancelot s'inclina devant lui et le roi, lui rendant son salut, le prit entre ses bras en lui disant : « Seigneur, nous avons tant désiré ta venue et te voici enfin parmi nous. Sache que nous avons grand besoin de toi : le pays a été ravagé et les pauvres gens ont perdu leurs récoltes. Il est juste que désormais, s'il plaît à Dieu, leurs pertes soient compensées et que soient recouvrés les biens dont ils ont été longtemps privés. »

Toujours soutenu par un écuyer, le roi prit Lancelot par la main et le conduisit dans une salle attenante, plus petite, où il le fit asseoir près de lui. Le roi lui demanda de quel pays il était et quel était son nom. « Lancelot du Lac », répondit-il. Le roi réfléchit quelques instants et reprit : « Dis-moi : ton père était-il le roi Ban, qui mourut de douleur ? – Oui, seigneur, c'était mon père. Il régnait sur le royaume de Bénoïc. – Ma foi, murmura le roi, j'ai toutes les raisons de croire que mon pays va être délivré des étranges aventures qui s'y produisent jour et nuit, et cela

grâce à toi ou à quelqu'un de ta descendance. — Je ne suis pas marié, dit Lancelot, et je ne pense pas avoir engendré un enfant. »

À ce moment, entra une femme d'un grand âge, qui se déplaçait péniblement, et qui pouvait avoir cent ans. Elle fit un signe au roi et celui-ci sortit, recommandant aux chevaliers de tenir compagnie à Lancelot. La vieille femme le rejoignit, et quand il fut assis avec elle dans une chambre, elle lui dit : « Qu'allons-nous faire de ce chevalier que Dieu nous a amené ? — Je n'en sais rien, répondit le roi, sinon qu'il aura ma fille pour disposer d'elle selon son désir. — Mon Dieu, dit la vieille dame, ce ne sera pas si facile. Je suis sûre qu'il refusera de la posséder quand on la lui offrira, car son amour entier et obstiné pour la reine Guenièvre lui interdit de désirer toute autre femme. Il faut donc manœuvrer avec habileté de façon à ce qu'il ne s'aperçoive de rien. — Eh bien, trouve la solution qui convient, mais il faut que cela se fasse, dit le roi. — N'aie aucune crainte, répondit-elle, je vais m'en occuper avec Brisane, la suivante de ta fille. Elle est restée un certain temps chez la Dame du Lac et y a appris beaucoup de choses. »

Le roi revint dans la salle où se trouvait Lancelot. On avait dressé les tables pour le repas et, en attendant que tout fût prêt, Lancelot et le roi engagèrent la conversation de la manière la plus courtoise. Lancelot lui demanda son nom et il répondit qu'on l'appelait Pellès de la Terre Foraine. Pendant qu'ils parlaient, Lancelot vit apparaître à une fenêtre une colombe qui tenait en son bec un encensoir d'or d'une extrême richesse, emplissant aussitôt la salle des plus suaves parfums qu'on pût rêver. Le silence se fit, car chacun s'était agenouillé en voyant apparaître la colombe. Mais celle-ci disparut aussi vite qu'elle était venue.

Alors des serviteurs entrèrent, posèrent des plats sur les tables, mais Lancelot remarqua que ces plats étaient vides. Et, tout à coup, les gens du roi s'assirent en silence, sans même y avoir été conviés. Lancelot, s'étonnant fort de ce mystère, fit de même, et s'assit devant le roi. Comme ils étaient tous recueillis,

sans doute en train de prier, il adopta le même comportement. C'est alors qu'arriva la jeune fille. Elle était si belle et si désirable que Lancelot dut s'avouer qu'il n'avait jamais vu femme de si éclatante beauté, hormis la reine Guenièvre. Force fut donc pour lui de reconnaître le bien-fondé de ce que lui avait dit la dame, son hôtesse de la nuit passée, qui l'avait conduit en ces lieux. La jeune fille cependant s'avancait dans la salle, très doucement, comme si elle glissait sur le sol. Elle portait un vase qui ressemblait à un calice d'un éclat éblouissant. Lancelot eut le sentiment et la certitude que c'était un saint et digne objet : aussi joignit-il les mains et s'inclina-t-il à son passage, imité en cela par tous les autres convives. Relevant la tête, Lancelot vit également que les plats, qui avaient été déposés vides par les serveurs, étaient à présent remplis de mets succulents, la salle tout entière étant envahie d'indicibles senteurs.

Quand la jeune fille eut fait le tour des tables, elle s'en retourna tout droit à la chambre d'où elle était venue. Et les convives commencèrent à manger. À la fin du repas, on enleva les nappes et les plats, et le roi demanda à Lancelot ce qu'il pensait du riche vase que la jeune fille portait. « Il me semble, répondit Lancelot, n'avoir jamais vu une demoiselle aussi belle. De dame, je ne dis pas, mais de demoiselle, sans conteste. »

En entendant cette confidence, le roi pensa tout de suite à ce que l'on disait de la reine Guenièvre et de Lancelot, et il fut persuadé que les bruits étaient à l'image de la réalité. Il s'en alla trouver Brisane, la suivante de sa fille, lui rapportant ce qu'il venait d'entendre. « Fort bien, dit-elle, je sais ce qu'il faut faire. » Elle s'arrangea donc pour se trouver à côté de Lancelot et lui demanda des nouvelles du roi Arthur. Il répondit évasivement, mais insista sur Guenièvre. « Seigneur, dit-elle, ce n'est pas ce que je te demande, car j'ai moi-même vu la reine il y a peu de temps. Elle était bien portante et joyeuse. » Ces paroles firent tressaillir Lancelot et il ne put se retenir de s'enquérir où elle avait vu la reine. « Seigneur, répondit-elle, mais à deux lieues d'ici, dans un manoir où elle doit à nouveau passer la nuit. – Tu te moques de moi ! fit Lancelot. – Nullement. Et si tu

ne me crois pas, viens avec moi tout à l'heure : je te prouverai que je dis la vérité. »

Au comble de la joie, Lancelot envoya chercher ses armes et fit préparer son cheval. Quant à Brisane, elle alla trouver le roi et lui dit : « Donne immédiatement un cheval à ta fille et envoie-la au château de la Quasse dès que tu le pourras. Je la suivrai avec Lancelot et je lui ferai croire, quand nous serons là-bas, que c'est la reine. J'ai préparé un breuvage qui brouille les esprits, et quand il l'aura bu, il se comportera selon ma volonté. Ainsi se réalisera ce que vous souhaitez tous ! »

Sans perdre un seul instant, le roi fit préparer sa fille et lui donna vingt chevaliers pour l'escorter jusqu'au château. Là, descendus de cheval, ils firent dresser dans une salle un lit d'une richesse sans égale et la jeune fille s'y coucha selon les instructions qu'on lui avait données. Quant à Lancelot, s'étant armé, il monta en selle et suivit Brisane qui le guida jusqu'à la Quasse. Quand ils y arrivèrent, il faisait nuit noire et la lune n'était pas encore levée. Une fois descendue de sa monture, Brisane introduisit Lancelot dans la chambre où se trouvaient déjà les chevaliers. En le voyant entrer, ils se levèrent et lui souhaitèrent la bienvenue. Une grande clarté régnait à l'intérieur, avec au moins vingt chandelles allumées. Brisane, qui avait mis une servante dans le secret de ses projets, lui confia la fiole qui contenait le breuvage qu'elle avait préparé et lui dit : « Quand je demanderai qu'on apporte des boissons, présente-nous une coupe pleine et donne-la à Lancelot. N'en donne à personne d'autre. — Ce sera fait », dit la servante.

Une fois débarrassé de ses armes, Lancelot eut envie de se désaltérer car il avait pris chaud au cours de la chevauchée, et il demanda où se trouvait la reine. « Seigneur, dit Brisane, elle est dans une chambre déjà endormie, je crois bien. » Lancelot ayant réclamé à boire, la servante qui en avait reçu l'ordre lui offrit une coupe remplie d'un breuvage plus pur qu'eau de source, mais couleur de vin. La coupe n'était pas grande, mais remplie à ras bord. « Seigneur, lui dit la servante, bois ce vin, il te réconfortera. Je suis sûre aussi que tu n'en as jamais bu de pareil ! »

Il prit la coupe, la vida entièrement et, ayant trouvé le vin incomparable, en redemanda une autre. La servante le servit et cette fois encore il la vida jusqu'à la dernière goutte.

Assis près de Brisane, il demanda alors s'il pouvait voir la reine. Brisane le regarda et le trouva tout transformé, les yeux brillants, l'air assuré. En fait, Lancelot ne savait plus où il était : il se croyait à Camelot ou à Kaerlion, ou encore à Carduel, près d'une suivante de la reine. Aussi, quand elle vit qu'il était prisonnier de son rêve, elle n'hésita plus : « Seigneur, ma Dame est sans doute endormie. Qu'attends-tu donc pour aller la rejoindre ? – C'est que, dit-il, elle ne m'a pas appelé ! Si elle le fait, j'irai la rejoindre tout de suite ! – Par Dieu, dit Brisane, tu le sauras bientôt. » Elle entra dans la chambre, fit mine de parler à la reine, puis revint vers Lancelot et chuchota : « Ma Dame t'attend et te prie de venir lui parler. »

Alors, Lancelot se leva et, guidé par Brisane, pénétra dans la chambre où était soi-disant couchée Guenièvre. Il ne fut pas long à enlever ses chausses et se glissa dans le lit, tout enflammé par le désir d'êtreindre celle qu'il aimait le plus au monde. Et la jeune vierge qui n'avait d'autre désir que d'avoir tout à elle, ne serait-ce qu'une fois, celui dont le rayonnement rejaillissait sur toute la chevalerie, l'accueillit dans le ravissement, le comblant des dons et des égards qu'il attendait de la reine.

Ainsi furent unis le meilleur et le plus beau des chevaliers et la plus belle des vierges appartenant au plus haut lignage de ce temps, animés tous les deux par un même désir mais pour des raisons différentes : elle se donnait à lui non pas tant pour sa beauté, ni par luxure ni par échauffement des sens, mais pour recevoir le fruit grâce auquel tout le pays, ravagé à la suite du coup douloureux reçu par le Roi Pêcheur⁶⁰, devait recouvrer sa beauté première. Lancelot, lui, la désirait d'une tout autre façon : il ne la convoitait pas pour sa beauté, mais uniquement parce qu'il la prenait pour sa dame, la reine Guenièvre. Seule cette méprise décuplait son plaisir, et il la connut comme Adam

⁶⁰ Voir la deuxième époque, *les Chevaliers de la Table Ronde*.

connut sa femme, ou plutôt autrement, car Adam connut sa femme légitimement, sur l'ordre de Dieu, tandis que Lancelot connut cette jeune vierge dans le péché et par une union illícite⁶¹. Mais le Seigneur, en qui habite toute piété et qui ne juge pas seulement les pécheurs à leurs actes, considéra cette union comme nécessaire à l'accomplissement des aventures. Et il leur accorda d'engendrer et de concevoir un fruit, sachant que la virginité d'une femme serait à l'origine d'une autre fleur, porteuse de vertu et de compassion, pour le plus grand bienfait de nombreuses terres qui retrouveraient ainsi plénitude et bonheur⁶². Et de cette fleur perdue, naquit Galaad, le pur, le vierge, le chevalier hors pair, celui qui mènerait à terme les aventures du Graal et s'assiérait sur le Siège Périlleux de la Table Ronde, là où nul, avant lui n'avait pu s'asseoir sans perdre la vie⁶³.

Quand il se réveilla, au matin, Lancelot regarda autour de lui mais n'aperçut aucune clarté. Les fenêtres étaient closes et le soleil ne pouvait absolument pas pénétrer. Se demandant où il se trouvait, il tâta autour de lui et sentit le corps inconnu d'une jeune femme nue allongée près de lui. Les effets du breuvage de Brisane s'étant dissipés, il avait retrouvé tous ses esprits. « Qui es-tu ? s'écria-t-il et que fais-tu là ? – Seigneur, je suis la fille du roi Pellès de la Terre Foraine », répondit une voix timide. Alors

⁶¹ Ainsi s'exprime, aux XII^e et XIII^e siècles, la problématique du mariage et de la sexualité. Le récit utilisé ici, nettement d'inspiration cistercienne, concilie tant bien que mal les normes morales chrétiennes et les schémas mythologiques hérités du paganisme. L'argument de base est théologique : le plan de Dieu étant mystérieux mais parfait, on ne peut s'y soustraire, même si les circonstances paraissent aller à contre-courant des normes en vigueur.

⁶² Les héros sont toujours le fruit d'une union illícite (Énée, fils de Vénus et d'Anchise ; Romulus, fils de Mars et d'une vestale ; Merlin, fils d'un diable et d'une vierge innocente ; Arthur, fils adultérin d'Uther Pendragon, etc.). À une situation donnée exceptionnelle, il faut des personnages exceptionnels. L'idée dominante est celle de *transgression de l'interdit*, cette transgression étant nécessaire à toute évolution ultérieure, tant de l'individu que de la société.

⁶³ Ainsi est justifié Galaad, héros du Graal, en tant qu'image purifiée (et complètement aseptisée !) de Lancelot. Le personnage de Galaad, qui n'apparaît que dans la version cistercienne dite de Gautier Map, a été fabriqué de toutes pièces pour ravalier Lancelot trop indépendant et trop en dehors des normes, à un rang inférieur. Si Lancelot est le meilleur chevalier *terrien*, Galaad sera le chevalier *céleste*. De plus, Galaad remplace, d'une façon plus conforme à la théologie du XIII^e siècle, le personnage de Perceval-Parzival, beaucoup plus suspect de paganisme, et infiniment trop « sulfureux ».

il comprit qu'il avait été abusé. Il sauta du lit, l'amertume au cœur, s'habilla en hâte et revêtit ses armes. Puis il se mit en devoir d'ouvrir les fenêtres de la chambre où il avait couché. À la vue de celle qui était allongée dans le lit, l'exaspération faillit bien lui faire commettre le pire. Voulant se venger sans attendre, il dégaina son épée et marcha vers la jeune femme. « Fille, dit-il d'une voix blanche, tu m'as tué ! Il faut donc que tu meures afin que plus jamais un homme ne soit trompé comme je l'ai été ! » L'infortunée poussa alors un grand cri. « Noble chevalier ! ne me tue pas. Au nom de la pitié que Dieu a eue pour Marie-Madeleine ! » Frappé par une horrible souffrance, Lancelot vacillait sous le poids de l'infidélité commise envers la reine. Bien sûr, on l'avait indignement trompé, mais pourquoi ? Tremblant de colère et de rancune, il ne parvenait qu'à grande-peine à retenir son épée. Mais la jeune fille sur sa couche l'implorait avec tant de grâce qu'il se laissa prendre par la pitié. Il contemplait ses yeux, son visage, et découvrait en elle tant de beauté qu'il en restait confondu. « Demoiselle, dit-il, torturé par le remords, je vais partir vaincu et lâche, en homme qui n'a pas le courage de se venger de toi. Mais je serais par trop cruel et déloyal si je détruisais une beauté aussi insigne que la tienne. Je te prie donc de me pardonner d'avoir levé l'épée sur toi dans un mouvement de colère et de rancune. – Seigneur, lui répondit-elle, je te pardonne volontiers à condition que tu me pardonnes toi-même d'avoir provoqué ton courroux. » Alors, ils pleurèrent tous deux un long moment, puis Lancelot quitta la chambre et se retrouva à l'extérieur du château.

Tout sellé et piaffant d'impatience, son cheval l'attendait. Brisane avait donné des ordres dans ce sens, sachant bien que Lancelot ne resterait pas un instant de plus dès qu'il s'apercevrait de la duperie. Il prit son bouclier et sa lance appuyés contre un arbre, puis il sauta en selle et détala, perdu dans ses noires pensées, comme s'il se réveillait après une nuit d'orages et de cauchemars.

Un peu plus tard, dans la matinée, le roi Pellès, ayant appris le départ de Lancelot, se rendit au château de la Quasse pour

voir sa fille. Il la trouva encore toute bouleversée par les menaces de mort de Lancelot, et elle raconta à son père comment la nuit s'était déroulée. Quand Pellès apprit son union avec Lancelot, il la fit entourer de soins et d'attentions et honorer plus encore que dans le passé. Et à peine trois mois plus tard, les médecins annoncèrent qu'elle était enceinte, ce qu'elle confirma elle-même. Alors la joie fut grande à Corbénic, le château de Pellès, le riche Roi Pêcheur, ainsi que dans tout le pays qu'on appelait la Terre Foraine.

Quant à Lancelot, après cette nuit fatale, il erra tout le jour, au hasard des chemins, l'esprit encore embrumé, harcelé par le remords, furieux d'avoir été trompé, honteux d'avoir voulu se venger cruellement. Il s'arrêta enfin à un gué pour faire boire son cheval et s'étendit lui-même un moment sous un arbre. Mais un chevalier qui passait par là, le voyant assoupi, prit sans bruit son cheval par la bride et l'entraîna avec lui dans une galopade effrénée.

Se retrouvant sans monture, dans un pays qu'il ne connaissait pas, Lancelot se mit à marcher, espérant rencontrer quelqu'un qui l'aiderait à retrouver un autre cheval. Il lui fallait gagner Carduel, en toute hâte. La reine Guenièvre l'attendait, il en était sûr. Lui révélerait-il ce qui s'était passé au château de la Quasse ? Se jetterait-il à ses genoux pour implorer son pardon ? Les pensées de Lancelot se heurtaient et tourbillonnaient dans sa tête avec violence. Et il faisait de plus en plus chaud. Se sentant de plus en plus mal à l'aise, il tituba, anéanti par la fatigue, et, brusquement, s'écroula, inanimé, sur la mousse qui recouvrait le sol d'une clairière.

C'est alors que la reine du pays de Sorestan passa par là et aperçut Lancelot. Elle s'approcha et constata qu'il était évanoui. Alors, elle fit signe à deux femmes qui l'accompagnaient : l'une était nommée Sybil, et l'autre était Morgane, la sœur du roi Arthur. Toutes trois passaient pour les plus expertes en enchantements et en sortilèges de ce temps-là, hormis la Dame du Lac. Elles entourèrent l'homme allongé sur la mousse. « Par Dieu, dit la reine de Sorestan, n'est-ce pas là le plus beau garçon qu'on

ait jamais vu ? Bien heureuse la dame qui pourrait se vanter avoir en son pouvoir un pareil jouvenceau ! Par Dieu, je l'avoue, je me sentirais moi-même plus riche que d'avoir en ma possession toutes les terres du monde.

— Par ma foi, dit Morgane, il serait, ce me semble, beaucoup mieux avec moi. Je suis de plus haute famille que la tienne, bien que tu sois reine ! — Balivernes, intervint à son tour Sybil, ne suis-je pas la plus belle, la plus enjouée, la plus jeune de nous trois ? Je saurais beaucoup mieux le servir et le soumettre à ma volonté !

— Trêve de disputes ! dit la reine de Sorestan. Voici ce que nous allons faire : réveillons-le et offrons-nous ensemble à son service. Celle qu'il choisira restera avec lui pour le servir ! »

Mais Morgane qui avait regardé attentivement le visage de celui qu'elles croyaient endormi avait, elle, bien reconnu Lancelot. Néanmoins, elle se garda de le révéler aux autres. « Par Dieu, dit-elle, ne le réveillons pas, car nous risquons qu'il ne prenne aucune d'entre nous, ce qui serait fâcheux pour nous trois ! Voici ce que nous allons faire : allons chercher une civière et nous le ferons transporter au château de la Charrette après lui avoir jeté un enchantement. Ainsi en notre pouvoir, il sera plus vite soumis à nos volontés. » Or, Morgane savait très bien ce qu'elle faisait en proposant cette solution. Les autres l'approuvèrent. Elles appelèrent des valets qui couchèrent le corps inanimé sur une civière et le transportèrent au château de la Charrette, château ainsi nommé parce que Lancelot y était passé en charrette, lorsqu'il était à la recherche de la reine Guenièvre enlevée par Méléagant.

Une fois au château, elles firent descendre Lancelot dans une belle chambre fortifiée et obscure, où il n'y avait qu'une porte et deux fenêtres munies de barreaux de fer. Alors, les dames mirent fin à son enchantement, et il se réveilla aussitôt, promenant des regards étonnés autour de lui. « Où suis-je ? se dit-il. Il y a quelques instants encore j'étais sur un chemin, à la recherche d'un cheval, et me voici dans une chambre obscure. Et dans

quelle forteresse ? Je suis, me semble-t-il, enfermé ! Serais-je ensorcelé ? »

Il se leva, mais se sentant très faible, retomba sur le lit comme une masse. Peu à peu, cependant, ses idées bien que confuses encore lui revinrent. Qu'allait-il devenir ? Quel était donc l'ennemi qui s'était emparé de lui alors qu'il était évanoui de fatigue et de chaleur dans une clairière ? Il en était là de ses réflexions quand la porte s'ouvrit. Une femme aux cheveux très noirs, vêtue d'une robe de soie blanche, apparut sur le seuil, hésitante, comme si elle craignait d'approcher. Alors il la regarda et reconnut Morgane.

Et Morgane, le visage à demi enfoui dans l'ombre, mais les yeux brillants dans la lumière qui venait du dehors, souriait étrangement en contemplant Lancelot⁶⁴.

⁶⁴ D'après divers épisodes du *Lancelot* attribué à Gautier Map.